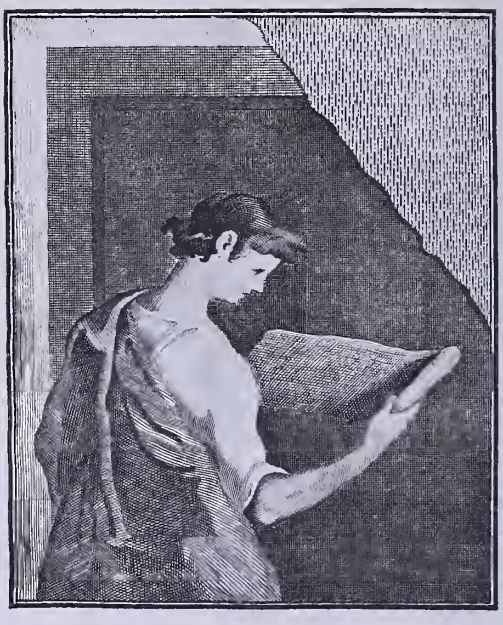


THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/terracineessaidh34labl_0

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME

34

FASCICULE TRENTE-QUATRIÈME

TERRACINE,

PAR M.-R. DE LA BLANCHÈRE.

TOULOUSE. — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.

TERRACINE

ESSAI D'HISTOIRE LOCALE

PAR

M.-R. DE LA BLANCHÈRE

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME
AGRÉGÉ D'HISTOIRE, DOCTEUR ÈS LETTRES

AVEC DEUX EAUX-FORTES ET CINQ PLANCHES DESSINÉES PAR L'AUTEUR

PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
7, RUE DE MÉDICIS, 7

1884

T
I
54
V. 74

THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY

AVANT-PROPOS

Un livre d'histoire n'a pas besoin de préface. Mais j'ai des excuses à faire au lecteur.

Pourquoi choisir pour une monographie une si obscure cité ? Ses faits et gestes n'importent pas au monde. On peut faire l'histoire de l'Italie, de Rome même, sans écrire son nom. Elle n'a ni grands monuments, ni grands faits, ni grands hommes. N'y avait-il donc pas cent villes qu'il importait plus d'étudier ? Ma réponse est simple : je n'avais pas le choix, je n'en avais sous la main aucune autre. Ce n'est pas pour admirer Terracine que j'ai passé trois ans dans les Marais Pontins, que j'y suis retourné la quatrième année, que j'y reviendrai sans doute encore. J'ai entrepris un plus grand travail. Retrouver, en y vivant moi-même, les conditions et l'histoire de la vie dans toutes les régions du bassin Pontin aux diverses époques antiques : tel est le but que je me suis fixé. La via Appia et les terres Pontines, tel est le livre que je travaille à écrire. Mais il fallait des années pour se rendre maître des faits ; et Terracine, chef-lieu naturel de cette région extraordinaire, est devenue ma résidence, mon point d'attache, mon quartier général. Il a bien fallu l'étudier, la connaître. Il y a des faits importants pour l'histoire de la contrée dont cette étude donne la clé. Elle a donc pris pour moi un très vif intérêt, d'autant qu'elle n'était pas facile. Entreprise sans presque y penser, elle est devenue un livre.

Cette histoire est d'ailleurs unie à celle des terres Pontines. La vie de Terracine est liée de la manière la plus intime aux phénomènes naturels et sociaux dont cette région fut le théâtre. Une grande voie de communication

draine le mouvement du bassin Pontin, comme le long canal qui la borde draine les eaux de ces vastes plaines. Cette voie, c'est l'Appia ; elle passe à Terracine, elle ne peut passer autre part. Terracine est la première ville qu'elle rencontrât depuis les monts Albains, on dirait presque depuis Rome. L'histoire de Terracine est liée de la façon la plus étroite à celle de la « reine des voies. » J'aurai donc souvent à rappeler les faits d'une histoire inconnue, que je n'ai pas encore donnée. On me permettra de les énoncer sans de longues démonstrations, comme des *postulata* provisoires. Je m'efforcerai de ne pas trop faire attendre la démonstration.

Il faudra excuser aussi la forme même de ce livre. Je ne crois pas qu'on y puisse rien comprendre si on ne le lit en même temps sur les planches et sur le texte. Je ne pouvais faire autrement. Les écrivains me donnaient peu de chose, les inscriptions pas beaucoup plus. Il fallait interroger le sol, les pierres, les restes du passé. La topographie, qui souvent n'est qu'un amusement historique, devenait ici l'histoire même. Mais si tels sont mes documents, il faut donc bien que je les montre. Je regrette seulement une chose : ne pouvoir le faire plus et mieux.

Enfin, j'ai besoin d'expliquer à quel point de vue cette étude est faite. Elle est d'un caractère tout local. Je n'ai cherché ni à étendre ni à généraliser mon sujet. C'est l'histoire de Terracine, et de Terracine seulement, faite à Terracine comme l'eût faite un Terracinais pour être lue là. On pourra trouver que j'ai tort, bien des choses n'intéressent pas à distance. Je crois cependant que ces études doivent toutes se faire ainsi. Tout mon désir serait que la mienne fût intelligible partout, intéressante en face des lieux.

L'histoire ancienne de Terracine n'avait jamais été écrite depuis la fin du dix-septième siècle. Le livre de l'historien local, fait à cette époque, parut à Rome en 1706. Il a pour titre *De Historia Terracinensi libri VI*, et son auteur est un médecin, Dominique Contatori. Contatori n'était pas un grand homme. Il a été bien maltraité par Spedalieri dans l'ouvrage de Nicolai sur les terres Pontines : *medico scarso di fama e scrittore facondo in declamare*, on ne peut lire *senza nausea*

ses ineptes *filastrocche*... Il ne méritait pas tant d'injures. Il a dépouillé de son mieux les archives terracinaises ; le peu de documents qui subsistent portent la trace de son travail, et il en a copié plusieurs qui n'existent plus maintenant. Son livre est assez consciencieux, surtout pour l'histoire médiévale. Pour l'antiquité, il est moins sûr. Les faibles lumières de l'auteur, qui était bien loin de savoir même ce qu'on savait de son temps, lui ont fait faire des erreurs, où le patriotisme local ne perd du reste jamais rien. Mais peut-on en vouloir beaucoup à un homme qui travaille tout seul, au fond d'une toute petite ville, dans le pays le plus arriéré du monde, dans une société au-dessus de laquelle il ne s'élève en rien lui-même, et où, au point de vue de la science, il n'y a qu'une différence d'habit d'un *signore* à un *contadino*? Contatori a fait de son ouvrage une réduction en italien, enrichie de quelques recherches; mais ce travail, intitulé *Dell' Historie Terracinesi*, n'a jamais été imprimé. Le manuscrit, qui était passé dans la famille Marconi, est aux mains de M. Lama, naguère maire de Terracine. Sous cette forme, l'ouvrage a conservé les mêmes défauts que sous la première, et aussi les mêmes qualités : il est mal fait, son plan est incommode, tout ce qu'il y a de moins historique ; mais les sources alors accesssibles ont toutes été explorées. Seulement, dans l'un comme dans l'autre, le pieux médecin s'occupe surtout de l'histoire ecclésiastique.

Un autre ouvrage, également manuscrit, est fait aussi à ce point de vue. Il a pour titre *De sacro principatu Terracinensi ejusque pontificibus;* il va jusqu'en 1758; son auteur est Pierre Pantanelli, de Sermoneta. On le conserve à Palestrine dans la famille de l'auteur.

Tels sont les seuls ouvrages spéciaux sur l'histoire de Terracine; et ce qu'ils donnent le moins, c'est son histoire ancienne, celle que j'ai voulu faire ici.

Bien entendu, Terracine a sa place dans les ouvrages généraux ; mais je n'ai pas à rappeler ceux-ci. Cluvier, Holstenius, Pratilli, Ricchi, Corradini et Volpi, Chaupy, Petit-Radel, Dodwell, Abeken, Westphal, M. Desjardins et bien d'autres donnent sur elle des renseignements : on les verra cités

à leur place. On trouvera aussi dans Prony, *Description des Marais Pontins* (1823), et dans Nicolai, *Bonificamenti delle Terre Pontine* (1800), où toute la partie historique est l'œuvre de Spedalieri, des détails assez précieux, comme aussi dans les *Lettere Pontine* (1794), du P. Dominique Testa. Le *Viaggio pittoresco da Roma a Napoli* (1832) de Rossini donne surtout quelques dessins, et enfin l'abbé Matranga sera utile plutôt pour les planches de son livre *La Città di Lamo* (1850).

Ces deux derniers livres sont mauvais; les planches, surtout dans le second, sont extrêmement infidèles. Néanmoins je m'en suis contenté toutes les fois que cela est possible. On peut tenir pour tout à fait fautives celles auxquelles je ne renvoie pas. J'ai réduit le nombre des miennes autant que faire se pouvait. Je n'ai pas choisi les belles choses; j'ai pris celles qu'il était strictement indispensable de représenter, comme on rapporte un texte en note. Aussi ne faut-il pas juger ce qu'il y a sur ce que j'apporte. Pour donner une Terracine complète, il faudrait un peu plus de deux fois ce que j'ai pu mettre ici de figures.

Tel qu'il est, ce modeste livre a coûté du temps et de la peine. L'auteur ne peut trop remercier ceux qui lui ont épargné l'une ou l'autre. M. Geffroy, alors directeur de l'Ecole française de Rome, a fait pour lui plus qu'on ne devait attendre même d'un chef si dévoué à son œuvre et d'un maître toujours bienveillant. M. Mommsen s'est intéressé à cet essai d'histoire locale; il a bien voulu se laisser consulter, et surtout ouvrir à l'auteur le trésor du *Corpus*, t. X, alors en cours d'impression. Enfin d'actives amitiés ont facilité une tâche difficile; mais il y aurait trop de noms à mettre pour remercier chacun à son tour : M. Lama, ex-maire de Terracine, le comte Aug. Antonelli, agent consulaire de France, M. Pio Capponi, inspecteur des fouilles, les ingénieurs Minottini et Remiddi, du *Consorzio Pontino*, n'ont pas seuls droit à ma reconnaissance. Pour témoigner des liens qui m'unissent à la ville dont l'histoire est ici j'aurais dû dédier cet ouvrage *à mes amis de Terracine*, c'est-à-dire la cité elle-même, ou, suivant la vieille formule, ORDINI · ET · POPVLO.

Décembre 1882.

TERRACINE

CHAPITRE PREMIER.

TERRACINE.

Terracine est située au bord d'un golfe de la mer Tyrrhénienne, à l'extrémité des Marais Pontins; 68 milles de Rome, par la route de Naples; 63, par l'Appia antique. Elle n'a pas 7,500 âmes, et pourtant elle est en quelque sorte la capitale des Terres Pontines. Sezze, plus peuplée, n'est pas sur la route; Piperno, aussi plus grande, est un peu à l'écart; Velletri, sous-préfecture, est trop loin. Quand le chemin de fer traversera la plaine, il faudra trois heures pour venir de Rome; à présent, la journée tout entière se perd pour un si court voyage. C'est ainsi qu'une petite ville peut être le centre d'un grand territoire. Il est vrai que les Terres Pontines ne sont pas un territoire comme un autre.

C'est à Mesa, au beau milieu des Marais Pontins, que le voyageur entre en pays terracinais. Là, l'ancienne maison postale, vrai palais construit par Pie VI, atteste le luxe avec lequel se firent les travaux de ce pape. La route que l'on suit, le canal de la Linea Pia qui la flanque, les quatre files d'arbres qui l'ombragent, les ponts qui la font passer sur les fleuves, les fosses milliaires qui, tous les 1,500 mètres, devraient verser l'eau des marais dans la Ligne, tout est de lui. Avant d'atteindre Terracine, on passe encore devant une poste, celle de Ponte Maggiore.

Entre les deux, on traverse d'abord la meilleure partie de la *palude*, des terres à maïs et à blé d'une fertilité incroyable, des pâturages où vivent en liberté d'immenses troupeaux de che-

vaux et de bœufs. A Orsino, se détache à gauche la route de Piperno ; à La Sega, on peut passer la Ligne et gagner par des sentiers S. Felice. Mais bientôt le marais devient pire. L'Ufente, l'Amaseno, la Scaravazza se rapprochent de la route, car ils vont la traverser au Ponte Maggiore. C'est le Pantano dell' Inferno, où ces cours d'eau passent sur des levées qu'ils rompent souvent dans leurs crues. Du Ponte Maggiore part le Fiume Portatore, qui emmène toutes les eaux à Badino, sur le golfe, à 3 milles de Terracine. La mer qui baigne cette plage s'aperçoit déjà depuis longtemps. A gauche de la route, la chaîne des Lepini se courbe en arc autour de la plaine. Entre le Monte Sajano, colline basse qui cache Piperno, et les montagnes où est Sonnino, s'ouvre, à l'abbaye de Fossanuova, la vallée de l'Amaseno, dominée par Rocca-Secca, Rocca-Gorga et Maenza. Puis la chaîne tourne et vient vers la route, comme pour fermer le bassin Pontin : les grands rochers du Monte Nero, la longue cime du Monte Leano et la Punta di Leano, au pied de laquelle la route passe, terminent là cette ceinture. A droite, le regard est arrêté par les masses sombres de la forêt, la grande *macchia* qui va de Terracine à Ostie, couvrant toute la région sableuse qui sépare les Marais Pontins de la mer. Au pied de cette espèce de dune, enceignant les Marais Pontins, est le canal dit Fiume Sisto. Par-dessus, s'aperçoit la silhouette du Monte Circello, promontoire qui fait tout le fief de S. Felice.

A la Punta di Leano, la route fléchit légèrement à gauche. Là se trouvent les Tre Mole, que font tourner de grosses sources jaillissant au pied du mont. La route a toujours son canal, qui depuis le Ponte Maggiore s'appelle canal de Navigation. Pour la première fois on voit Terracine : la Ville-haute, sur son rocher, fait tableau.

La route, coupant une butte qu'on appelle dans le pays *Il Colle*, se dirige droit sur la mer. A sa droite, elle a une des parties les plus déshéritées du pays, le Pantano delle Cannete, l'un des rares points dont on ne puisse pas même essayer le dessèchement. A gauche, au contraire, le coup d'œil est riant ; c'est le meilleur du territoire, la *Valle*.

Cette extrémité des Lepini est échancrée par une plaine d'environ 3 milles en tous sens, entre le Monte Leano et la montagne de Terracine. Les monts l'entourent et font un arc de cercle dont la grande route est la corde. Elle est basse, humide, pas trop saine, mais le terrain est excellent. Ce ne sont que vignes, jardins, potagers, semés de *casotti* et de cabanes, inter-

rompus par des bois d'oliviers; d'autres grimpent sur les premières pentes. Le fond de la vallée, derrière une éminence que l'on appelle le Monticchio et qui porte de magnifiques pins, est cultivé jusqu'au pied des montagnes, où il n'y a plus que les rocs. Au delà, des gorges profondes, étroites, s'élèvent rapidement, dominées par le Monte Romano, dont la tête grise dépasse les autres. Dans ce grand cercle de montagnes couvertes de broussailles et de bois, des rochers blancs du Leano au rochers rouges du S. Angelo, la *Valle* fait à la vieille Anxur un cadre véritablement beau.

La route passe au pied du rocher sur lequel est la ville vieille, et traverse le quartier de la *Marina* rangé sur ses bords, à droite et à gauche, jusqu'à la place Victor-Emmanuel. Là, tandis qu'une grande rue continue tout droit vers la mer, elle prend à gauche pour longer la montagne; on est au pied même du S. Angelo. Le long de la plage est un quartier étroit où les pêcheurs habitent : il va jusqu'au grand bâtiment construit par Pie VI pour être un grenier d'abondance, et qui est devenu le bagne. Là, est le port antique, ensablé, que traverse, presque ensablé lui-même, le canal de Navigation, et derrière lequel s'élève une butte couverte de vignes, appelée le *Montone*.

De la place Victor-Emmanuel, et de la route avant et après, le coup d'œil vers la montagne est superbe. Le S. Angelo, à pic, s'élève à une hauteur énorme, et ses rochers, frappés par le soleil, ont des tons rouges, gris et blancs que l'on ne voit pas autre part. En avant de lui, détaché, isolé, se dresse un rocher gigantesque, le Pesco Montano, haut de 150 mètres, qui ne laisse qu'un passage étroit, — et encore taillé de main d'homme. Le sommet de la montagne, où sont de belles ruines à arcades, s'abaisse vers la gauche en une longue ligne bien nette. Il est couvert de lentisques, puis d'oliviers, formant des masses sombres, et, à l'extrémité de la ligne, sur un éperon s'abaissant vers la *Valle*, la vieille ville dresse un joli clocher et un donjon triangulaire. Hors de l'enceinte s'élève S. Francesco, ancien couvent devenu l'hôpital. Des soubassements antiques, des ruines, des rochers entourent ou interrompent cet ensemble, qui est surtout beau vu du port, où on l'embrasse d'un seul coup d'œil. En été, à midi, sous un gros soleil qui fait miroiter la mer calme, jette l'ombre du Pesco Montano au flanc à pic de la montagne, découpe le donjon dans le ciel et détache les édifices neufs au milieu du gris des vieux murs, c'est un spectacle digne du peintre.

C'est au flanc du S. Angelo, sous l'*oliveto* de S. Francesco,

que sont les vestiges humains les plus anciens à Terracine. Une carrière naguère exploitée, dite Cava della Catena, a fourni de nombreux silex et des os d'animaux divers, mêlés à des roches réunies par un ciment extraordinairement dur. Ce ciment, de formation naturelle, se crée encore partout dans cette région de la chaîne lépinique. A la Cava della Catena, il a dû exister une caverne ou un immense roc en surplomb. Une station, abri sous roche ou habitation troglodyte, y reçut des êtres humains, mais qui certainement ne sont pas les ancêtres des Anxurnates. Je n'ai donc pas pris de si haut l'histoire de la ville antique. Il y aurait eu une lacune énorme entre le *premier âge du Renne*, auquel peut être ils appartenaient, et nos plus anciens souvenirs. Ceux-ci ne vont pas, même par légendes, jusqu'aux migrations italiques! On n'a pas ici, comme ailleurs, la chaîne des âges préhistoriques : un seul anneau, isolé, brisé, sans nulle liaison avec l'histoire, ne pouvait nous servir en rien. Du reste, la Cava della Catena n'a pas encore donné tous ses secrets; il y faudrait une grande fouille. Tout est, en effet, pêle-mêle. Le plafond de la voûte ou de l'abri s'est écroulé dès l'âge le plus antique; les roches et les terres du dessus, d'autres, venues de la montagne, se sont mêlées à ses débris, et il se peut que des vestiges humains de plus d'une époque s'y confondent.

On monte à la ville haute, de la route, par la rampe de l'Annunziata, ou par une montée en zigzag au-dessous du palais Braschi, ou par les escaliers de Posterula cachés dans une bâtisse moderne. La rampe Braschi, au-dessous du palais de Pie VI qui domine la route du haut de grandes arcades, restes d'un travail ancien, et la rampe de l'Annunziata qui passe devant la vieille église de ce nom, conduisent à la place S. Cesareo. Là est la Cathédrale, le Municipe, le Palais du Consorzio Pontino. De là partent la Mattonata, rue qui descend vers la *Valle* par la Porta Maggio et la Porta Romana, et la rue de S. Francesco, qui sort ensuite dans la montagne. Au-dessus grimpe le vieux quartier entre le Château et la Porta Nuova.

Autant celui de la *Marina* est large, avec ses places trop vastes et ses long bâtiments alignés sur la grande route, autant le haut quartier de la vieille Terracine est resserré, étroit, étouffé. L'un paraît vide, l'autre regorge. Pas de rues, rien que des ruelles où l'on n'étendrait pas les bras. Toutes sont en escaliers, à gradins inégaux, tortueuses, sales, traversées presque à chaque pas par des arcs. Pour un peu, elles seraient toutes voûtées, afin qu'on pût construire dessus. Les portes des maisons, ouvertes, laissent

voir des espèces de tanières devant lesquelles grouillent les habitants, enfants, animaux, femmes; les hommes sont sur la place, à l'*osteria*, ou aux champs. Tout, maisons, ruelles, habitants, est serré, chevauche l'un sur l'autre. L'étranger qui ne connaît pas les petits pays de l'Apennin, des campagnes napolitaines et romaines, ne peut en imaginer le tableau. Çà et là un pan de mur antique, quelque débris du moyen âge, rappellent l'art aujourd'hui disparu.

C'est de là-haut, du Château surtout, qu'on découvre bien la campagne. Par-dessus le quartier de la *Marina*, le regard franchit les *Arene*, vastes terrains couverts de vignes, faits des plages successives du golfe, la tour de Badino, la *Macchia*, et se repose au Monte Circello. Sur la crête la plus haute était le temple de Circé; au flanc du mont se détache en blanc le village de S. Felice. Derrière, la mer est semée de belles îles : Ponza, dont on distingue même le bourg quand le temps est beau; Palmarola et ses deux pics; Zannone, et, quand l'horizon est pur, S. Stefano et Ventotene. A gauche Ischia et le Vésuve, à droite le Monte Leano et un grand morceau des Marais Pontins bornent ce panorama unique. Aussitôt que la saison pluvieuse a inondé les terrains bas, les arbres de la *macchia* éclaircis laissent voir les *piscine* toutes pleines, les marais de Carrara, Caronte et de la Macchia di Piano. Le Pantano delle Cannete déborde; partout, dans ce qu'on voit de la plaine, l'eau fait de grandes taches brillantes; elles ne disparaîtront qu'à l'été.

La route, au Pesco Montano, passe sous la Porta di Napoli et suit, au pied de la montagne, le fond du golfe de Fondi. C'est un long défilé, au point étroit duquel est la Torre Gregoriana, et qui finit à plus de 2 milles, au Canneto di Campagna. Là, un émissaire du lac de Fondi faisait autrefois la limite du royaume de Naples et de l'Etat romain. Là commence une autre plaine, une autre plage, une autre *macchia*, d'autres marais bonifiés en partie. Le lac de Fondi en occupe le centre, avec sa nappe d'eau saumâtre, aux bords instables et empestés, si belle pourtant quand elle brille au travers d'une brume légère d'où surgissent les grosses montagnes qui entourent ce fertile bassin. La route suit le pied du Monte Cucco, du Monte Giusto, passe à l'Epitafio, à la Portella, où était la frontière, et arrive au pied de Monticelli S. Biagio, d'où elle continue jusqu'à Fondi.

Telle est, vue d'un rapide coup d'œil, la Terracine d'aujourd'hui et sa route.

Celle d'il y a deux cents ans, celle où a vécu Contatori, n'avait

pas cet aspect, relativement heureux. Le territoire était le même, mais bien moins riche et moins cultivé. La *palude* surtout, était triste, presque complètement inondée, inculte, sans habitants. La route de Rome à Naples ne passait ni par Mesa, ni par le Pesco Montano : elle contournait les Marais Pontins et traversait la Ville-haute, redescendant près du lac de Fondi. Le quartier de la *Marina* n'existait pas, non plus que le canal ; il n'y avait là que des ruines. La ville haute en était une elle-même, ruine antique, ruine du moyen âge ; sa plus belle partie ressemblait au quartier voisin du Château ; elle n'avait pas 4,000 âmes.

La renaissance date de Pie VI (Giovanangelo Braschi, 1776-1800). La *palude* améliorée, la grande route refaite sur le tracé de l'Appia, le quartier de la *Marina* créé, le canal de Navigation creusé, une foule de constructions, de fondations nouvelles, ont donné l'essor au pays. Depuis, il ne s'est arrêté que devant des impossibilités temporaires, dont un chemin de fer projeté va diminuer encore le nombre.

Cette transformation rend l'histoire difficile. Elle a fait disparaître beaucoup des seuls documents qui restassent, les ruines des monuments anciens. Si nous voyions ce qu'ont vu Peruzzi, Contatori, Pratilli, Pantanelli, et tous les anciens érudits qui ont visité Terracine, nous regretterions peu le silence des auteurs. Mais presque tout a disparu, et le parti qu'en ont tiré tous nos devanciers est très maigre. Il faut en faire notre deuil, et regarder la Terracine moderne.

Terracine a, l'été, sept mille âmes, et, l'hiver, plus de douze mille. On sait que la province de Rome, surtout ses plaines et ses basses vallées, est cultivée et mise en valeur presque uniquement par des bras étrangers. Une immense population nomade vit ainsi une partie de l'année dans les pays où elle travaille, le reste dans ses montagnes natales. L'Apennin est sa patrie. Ces descendants des Marses, des Eques, des Herniques, des Samnites, des Volsques abandonnent villes et villages et viennent gagner dans le pays romain. Ouvriers de campagne, bergers, terrassiers, laboureurs, ils y remplacent, pendant le temps des travaux, la population absente ou inactive. Terracine, dont le territoire est grand, en reçoit une quantité. Les *ciociari* y sont plus nombreux que dans aucun pays de la province. Sa montagne, sa *macchia*, sa part des marais sont uniquement mis en valeur par eux.

Ce n'est pas ici que je raconterai la vie dans les terres Pontines. Il faut pourtant dire quelques mots de ce que le régime de

transhumance, appliqué aux troupeaux et aux peuples, fait du pays terracinais.

Au mois d'octobre, dans l'Apennin, on sent que la neige s'approche; dans la plaine Pontine, les pluies de novembre vont réveiller la nature desséchée et abattre un peu les fièvres. A cette époque intermédiaire, la *macchia* terracinaise se remplit. De l'Apennin romain, des Abruzzes, des montagnes où passait la frontière, une foule de gens viennent s'y établir. Déserte en septembre, en décembre elle a la population d'une ville : 2000 âmes environ y habitent. Bassiano, Anticoli, Veroli et dix autres pays s'y déversent, car chacun, dans la montagne, a ses habitudes, ses intérêts, ses contrats, qui le lient à un territoire où l'on retourne tous les ans. Donc, dans l'immense forêt pontine, chacun va trouver sa *lestra*, c'est-à-dire un essart fait par lui ou par un devancier, — souvent par un ancêtre, car des familles se sont perpétuées pendant des siècles sur quelques-uns. Une *staccionata*, lice grossière garnie de broussailles, enferme les bêtes; des cabanes en forme de ruche, les gens. Pour son compte ou pour celui d'un autre, l'occupant exerce un ou plusieurs des mille métiers de la *macchia*. Berger, vacher, porcher le plus souvent, parfois bûcheron, toujours braconnier et rôdeur, usant de la *macchia* sans scrupule comme un sauvage d'une forêt vierge, il vit, et de son industrie fait un revenu au maître du sol, et au sien, qui lui a confié ses bêtes, quand les bêtes ne sont pas à lui. Ainsi se passent six à sept mois. Juin arrive : les marais sèchent, les mares de la forêt ont tari, les enfants tremblent de la fièvre, les nouvelles du pays sont bonnes. En quinze jours, les chemins sont couverts de gens qui regagnent les montagnes. Famille par famille, *lestra* par *lestra*, la *macchia* se vide. On ne rencontre que ses habitants escortant leurs chevaux, leurs ânes et leurs femmes chargés de ce qui doit s'emporter, et bien rares sont ceux que juillet surprend encore dans ces parages. La forêt est abandonnée à vingt espèces de taons et d'insectes qui y rendent la vie impossible.

La grande industrie pastorale qui, conjointement avec la petite, fait la richesse de l'Italie centrale, peuple pendant le même temps les montagnes. Tout le monde connaît, même en France, ce que sont les troupeaux transhumants. Pendant les mois où la neige couvre les monts du grand massif, les troupeaux avec les bergers rallient la plaine ou les montagnes moins hautes. Les Lepini, surtout leur versant sud, le Circeo, la ceinture de la *Valle*, ces croupes boisées ou demi-boisées se peuplent comme par enchan-

tement. Une foule de vachers, de bergers, de chevriers y viennent planter ou relever leurs cabanes. Pendant six mois et plus, la montagne retentit du bruit des clochettes, du son des *pifferi,* des aboiements des chiens. On vit là absolument libre. Les vallons sont mis en culture; les plateaux, même les plus étroits, sont labourés et ensemencés. Certains pays à petit territoire, Sonnino et Vallecorsa par exemple, vivent ainsi en grande partie dans la montagne terracinaise. Tous leurs gens ne rapatrient pas. Il y a des campements permanents dans des sites commodes et salubres. Le plus gros, sur un plateau sauvage, près de la fontaine de S. Stefano, à 9 milles et plus de la ville, compte de 100 à 500 personnes : c'est le quartier général, le fort des hommes de Vallecorsa. Dans ces montagnes, ils sont les maîtres, et nul n'ose leur rien demander, — pas même les taxes et redevances. Maîtres des sommets, des plateaux, riches en troupeaux et se regardant comme propriétaires là où ils cultivent, habitués aux coups de main et confiants dans la grande peur qu'ils inspirent, ils mettent en coupe réglée les pauvres bergers de ces monts, vendangent les vignes de la vallée, récoltent les fruits du colon, font en somme tout ce qui leur plaît, et n'ont à voir avec la justice que si l'un d'eux, devenu bandit, arrive enfin à se faire prendre.

L'agriculture terracinaise attire encore beaucoup d'étrangers. C'est la grande industrie agricole qui se fait surtout dans les Marais Pontins; les *tenute* y sont très vastes, et les *mercanti di campagna*, en prenant plusieurs à la fois, élargissent encore les affaires. Comme il n'y a point de population dans ce milieu inhabitable, il faut chercher des bras ailleurs. C'est encore la *cioceria*, ce sont les montagnes napolitaines qui fournissent ce dont on a besoin. Des provinces de Sora, d'Isernia, d'Aquila, conduits par leurs *caporali,* entrepreneurs qui les enrégimentent, les travailleurs arrivent par bandes, bandes d'hommes, bandes de femmes, familles groupées en troupeau, suivant le pays, l'époque, le travail, les conventions et les convenances. Du labour jusqu'à la récolte, ce sont ces gens-là qui font tout. Certaines saisons sont un peu dures. Les travaux de l'été, la moisson, le battage, ceux de l'automne, la rentrée des maïs, sont terribles avec un air pareil; la fièvre fait d'étranges ravages, et plusieurs mois dans les montagnes natales délivrent mal l'homme de campagne des germes funestes qu'il a pris. Certaines de ces populations se refusent à certains travaux, surtout à certaines époques. Les pays d'autour de la *palude* envoient au travail leurs femmes ou leurs hommes. On part en troupe, on revient de même. Pendant tout le temps des

travaux rustiques, la plaine Pontine est pleine d'animation. Charrettes à mules, à chevaux, à bœufs, à buffles parcourent sans relâche la grande route; les *sandali* remontent vides le canal, remorqués par un âne ou par les bateliers, et redescendent chargés de grain, de maïs, de paille, de fourrage. Les travailleurs, rangés en longues lignes ou massés en groupe, suivant leurs travaux, animent partout ce paysage d'une ampleur en tout temps si morne. Eux partis, tout redevient désert, la nature est laissée à son œuvre, nul n'affronte sans nécessité la *malaria*.

Le territoire de Terracine, comme celui d'autres villes romaines, est un pays d'exploitation. On n'y habite pas, on y vient. Le propriétaire, particulier, syndicat, municipe, est surtout un loueur de terre. Il y a plus. Dans la ville même, l'absence de travail local, le besoin et l'appel périodique d'une population active étrangère se font sentir au même degré. Il y a de petits pays dont la population entière vit de Terracine et s'y transporte pour six ou huit mois. Terelle, petit bourg napolitain, y envoie ses femmes et ses hommes; pas un être valide ne reste, sauf les prêtres et quelques *signori* qui n'ont pas besoin de travail. Dès avant la fin de l'automne, les Terellans arrivent. Ils occupent, au delà du canal, un village de gourbis kabyles, fait de bruyère, de branches et de vieux ais pourris, où ils nichent avec leurs cochons. Ils travaillent surtout aux potagers et à des ouvrages de campagne. Leurs femmes servent, portent les fardeaux, déchargent les *sandali*, transportent la chaux, la pierre, le grain, l'huile, le vin, tout ce qu'on veut. Petites et souvent délicates, elles courent pieds nus en ayant sur la tête une vraie charge de baudet. Par elles se font tous les travaux des Auvergnats, des Savoyards de nos villes; ce sont des bêtes de somme adroites, par-dessus tout infatigables. Le Terracinais ne fait rien, la Terracinaise moins encore; la Terellane est le serviteur de tous; elle est bonne à tout; que ferait-on sans elle? Elles sont, du reste, dans leur migration, d'une régularité animale. Comme des oiseaux de passage, elles s'inquiètent quand vient l'été, elles se rassemblent, elles plient bagage, mettent ce qu'elles ont sur leur tête, et s'envolent à la première fièvre comme l'hirondelle avant le premier froid.

Pendant plus de la moitié de l'année, Terracine est donc submergée par la foule des gens du dehors. Un étranger qui verrait, le dimanche, les gens sortir de la grand'messe demanderait où sont ceux du pays. Tous les costumes, là, se coudoient. L'indigène au *capotto* romain toujours doublé de molleton vert, l'Aquilan au carrick bleu sombre, l'Abruzzin dans sa *mantella* couleur terre,

s'y mêlent, presque tous chaussés de la *ciocia* à grosses courroies. Quant aux femmes, les variétés de costumes, partant de pays, atteindraient bien cinquante, depuis la Sonninaise au jupon noir bordé de bandes rouges, jusqu'à la femme de Lenola avec ses jupes écarlates, — sans compter l'alerte Terellane dans son costume presque oriental, qui porte comme robe de dessus une pièce devant, une autre derrière, et se couvre la tête, quand il pleut ou que le vent souffle de bise, avec une étoffe à grandes raies comme celles des femmes arabes. Types, costumes, patois, intérêts viennent se rencontrer, et de loin. Certaines gens ont à faire de vrais voyages d'émigrants, trois, quatre, cinq et six jours de marche, pour retourner d'où ils sont venus.

Cependant quelques-uns demeurent. La population fixe de Terracine contient beaucoup de non-Terracinais. Dans les exploitations rurales il y a des services, des hommes, qui sont forcément attachés au sol ; en ville il y a des métiers qui veulent l'artisan sédentaire ; quelques personnes ont de petites affaires, de grandes souvent, qui les font demeurer ; beaucoup restent comme *coloni*, la *Valle* en est toute pleine. Une moitié des habitants recensés est ainsi native d'autre part. Tous les pêcheurs sont d'Ischia, de Procida, de Sperlonga, de Gaëte ; tous les jardiniers, les cultivateurs de légumes, de fruits, de volailles, sont des *ciociari* qui n'émigrent plus. En dehors donc des transhumants, il y a une population d'étrangers sédentaires. Les uns retournent au pays, ou vont ailleurs, n'ayant pas de racines ; les autres font famille et ne s'en vont plus. Mais il faut encore quelque temps pour que ces familles soient Terracinaises, et, quand elles le deviennent, elles s'éteignent. Il n'y a pas de Terracinais. Toutes les familles sont récentes, il n'y en a pas dix qui aient trois cents ans. Celles qui arrivent ont pris au sol natal l'énergie des meilleures races italiques. Mais en quelques générations elles perdent ces qualités vigoureuses, et la première de toutes, le courage. Elles acquièrent des vices, des faiblesses inconnues à leurs pères montagnards, puis elles traînent quelque temps et finissent. Le Terracinais est un étranger, presque toujours un méridional de race rurale ou maritime, modifié par de longues influences. La vie sédentaire, la petite ville, d'antiques habitudes de nonchalance et d'oisiveté, les tentations pernicieuses qu'a données pendant tant d'années une frontière mal gardée si voisine : tout cela y entre, et, comme dernier facteur, le climat et le mauvais air.

A Terracine, l'air est bon, comparé à celui de la *palude* ; il est mauvais, si on le compare à celui d'un pays vraiment sain ; mais,

dans la province romaine, on n'a pas le droit d'être exigeant. Un des effets de l'*aria grossa* est de donner des digestions lentes et de conseiller les longs sommeils. Le système musculaire s'affaiblit, le système nerveux se déprave. La rate est engorgée, le foie gonfle tout cela ne porte pas à devenir meilleur. On a comme une secrète tendance aux vices des faibles méchants, la jalousie, l'avidité, la lâcheté, l'astuce. La diminution des forces donne le dégoût du travail. Des chaleurs dignes de la Sicile, des coups de sirocco vraiment africains énervent, rendent indifférent. La beauté même d'un site perfide a quelque chose d'alanguissant. Le ciel, la mer, les montagnes et les grands horizons pontins portent à un calme contemplatif. Tout invite plutôt à jouir qu'à peiner. Il y a quelque chose de voluptueux jusque dans les nuits étoilées, les effets de lune sur les rocs, tout ce cortège de séductions communes à beaucoup de pays de même genre, que l'étranger seul analyse, que l'indigène subit encore plus. On dit souvent, et cela est vrai, que les pays de mauvais air ont de plus belles nuits que les autres. Que de fièvres les imprudents touristes doivent à l'attrait des beaux soirs ! Il est certain qu'un homme robuste, vivant en ville, logé sur la plage ou dans les maisons donnant sur la mer, se traitant bien, n'allant pas en campagne et prenant les mille précautions que la prudence et l'hygiène commandent, peut échapper longtemps au fléau. Mais qui, sauf quelques fonctionnaires, peut se faire cette vie étroite et réunir ces conditions? Il suffit d'un imprévu quelconque, d'une nuit à la belle étoile ou dans un lieu moins bien choisi, d'un froid, d'un chaud, d'une fatigue, moins que rien : l'équilibre chavire, la fièvre vient et ne s'en va plus. D'ailleurs un homme encore indemne épouse une femme qui ne l'est pas, ou qui ne l'a pas toujours été ; si ce n'est elle, ce sont les ascendants; les descendants apporteront une disposition malheureuse. Le peuple n'y saurait échapper. Que faire dans une région pareille, où le *bacillus malariæ* s'absorbe dans chaque bouffée d'air, où la cachexie palustre, — plus ou moins marquée et profonde, — se transmet avec le sang ? Il n'est pas possible qu'une pareille influence n'agisse à la longue puissamment sur les races. Elle les transforme, puis les détruit.

Si j'ai atteint le but de ce chapitre, il aura montré Terracine dans les caractères généraux de sa vie. On aura vu avec quels pays elle est toujours en rapport, et comment. On aura noté cet afflux continuel qui la nourrit et la renouvelle. On saura à peu près ce qu'elle est, et cela m'a paru nécessaire pour faire comprendre ce qu'elle a été. Dans les chapitres qui vont suivre, on

saisira de grandes ressemblances avec le tableau que j'ai présenté, et des différences non moins fortes ; j'espère qu'on se les expliquera. Comme la description de la ville par laquelle j'ai commencé, ceci n'est pas de l'histoire ancienne, mais c'en est peut-être la clé.

CHAPITRE II.

ANXUR.

Anxur. Le site à l'époque primitive. L'origine d'Anxur est ancienne et ses fondateurs inconnus; légendes, les Lestrygons, les Spartiates. Le nom. La ville primitive. Son plan, ses murs, ses constructions, ses portes. Les dieux : Jupiter Anxur, Féronie. Le peuple anxurnate habite la *Valle* en plusieurs *pagi;* le Monticchio, S. Silviano, Salissano. Le territoire et ses ressources. La grande route circulaire des Volsques traverse le territoire et la ville. Le port est un des plus anciens régulièrement construits en Italie.

Celui qui a vu Terracine, qni a parcouru ses environs, ou qui seulement l'a traversée en allant de Rome à Naples par la route, doit s'imaginer le paysage tout autre au temps des premiers fondateurs. Il faut supprimer par la pensée le bassin ensablé du port, ramener la mer sur ce vaste espace, sur la plage du Lazzaretto, le quartier qui la borde, la place d'Armes, la place Victor-Emmanuel. La plage s'étendra en deçà, formant une courbe depuis la place d'Armes jusqu'à la Cava della Catena. Le pied du S. Angelo, aujourd'hui derrière le palais Lepri, la maison Pellegrini, le théâtre, sera battu par la mer, et au bout le Pesco Montano s'avance dans les eaux comme un cap. Jusqu'à lui, à peine une étroite grève; à ses pieds, rien que le flot. La plage tournera au Piegarello, un peu en arrière de sa ligne présente, bordée par le cordon de dunes qui la suit jusqu'au mont de Circé. Derrière la petite anse ouverte entre le Piegarello et le Pesco Montano, le roc d'Anxur se dressera à pic; par ce côté, il n'est point accessible, la rampe de l'Annunziata n'existe pas. Autour de l'*oppidum*, montagne et vallée sont couvertes de bois.

Tel devait être l'aspect des lieux il y a trois mille ans peut-être. La ville s'éleva où est la ville haute, sur l'éperon du S. Angelo, qui s'allonge et s'abaisse vers la *Valle :* par là il était abordable,

vers la plage il présentait un à-pic de plus de cent pieds. Anxur était, comme les cités anciennes dont parle Thucydide (1), près de la mer, mais non pas dessus. Entre celle-ci et le pied de son rocher il n'y avait pas plus de 500 mètres, mais elle lui tournait le dos, fermée de ce côté, regardant vers la plaine Pontine. Là, en effet, était sa vie. Séparée par les montagnes de la plaine actuelle de Fondi, dont peut-être la mer occupait encore une partie, elle était bien des terres Pontines ; elle n'était point, comme elle le devint, le passage entre cette région et les pays de l'Ausonie. Elle en occupait l'extrémité, faisant face, à 18 kil., à Circeii, aujourd'hui S. Felice.

On ignore quel fut le premier peuple qui la construisit et l'habita. Les traditions antiques font passer dans le Latium les Sicanes, les Sicules, d'autres encore dont on ne sait rien. Que sont les Aborigènes de Caton, et peut-on leur attribuer cette ville ? Ce seraient les mêmes que les Pélasges. On parle aussi des Osques, qui seraient, suivant quelques-uns, nos Volsques. Il est certain que ces derniers ont occupé la plaine Pontine, dont ils auraient chassé les Ausones ou Aurunces. De tout cela, on ne peut rien tirer. Toutefois il semble que les Volsques ont originairement habité l'Apennin, et que leur domination dans les terres Pontines est due à l'extension que prit à une certaine époque leur empire. Si donc, comme tout le fait croire, Anxur existait auparavant, il faut en attribuer l'origine à l'une de ces populations primitives qui n'ont pas toutes laissé de nom.

Ce n'est pas que les légendes manquent. Toute cité italique eut plus tard sa généalogie, son histoire primitive, presque toujours d'origine grecque, — dans les terres Pontines comme ailleurs. Cora fut troyenne, Setia fondée par Hercule ; Circé avait fondé Circeii, et son fils Antius, Antium ; Privernum était la capitale de Metabus, père de la Camille du cycle d'Enée. Quant à Anxur, les anciens érudits résument ainsi ses traditions : « Scotti, dit Spedalieri (2), prétend qu'elle fut construite par Janus, roi d'Italie, et les Terracinais croyaient par tradition que Saturne, reçu amicalement par leur fondateur, avait entouré la cité d'une muraille neuve..... Son nom ancien était Anxur, d'où quelques-uns ont voulu rapporter son origine à Anxur, fils de Jupiter Belus ; d'autres, toutefois, en attribuent la fondation aux Spartiates, qui non loin de là construisirent dans la plaine le temple

(1) Thuc., I, 7.
(2) *Ap.* Nicolai, *Bonif. delle Terre Pont.*, p. 52.

de Féronia. » C'est ainsi qu'au siècle dernier on dissertait à fond sur ces fables, dont la moitié est née on ne sait d'où, sans même venir de sources antiques, au milieu même des discussions. Quant à la légende des Spartiates, c'est Denys d'Halicarnasse qui la donne. Des Spartiates, pour se soustraire aux réformes de Lycurgue, prennent la mer, décidant de s'établir là où ils aborderont. Le sort les amène entre le mont de Circé et celui d'Anxur; ils débarquent, et élèvent non loin de là un temple à Féronie. Une de leurs bandes plus tard émigrera chez les Sabins avec le culte de cette déesse; c'est pour cela que les Sabins ont des mœurs lacédémoniennes. Rien à tirer de cette légende. Les Spartiates ne viennent là que pour donner une origine grecque à la ville, et ils n'émigrent ensuite que pour relier le sanctuaire du Leano à celui plus célèbre encore que Féronie avait au Soracte. Jamais on ne saura l'origine d'Anxur. On ignorera également quels furent ses plus anciens habitants, bien que l'abbé Matranga ait fait un in-folio pour y placer les Lestrygons d'Homère (1).

Le nom de la ville était *Anxur*, en grec Ἄγξωρ (2); celui de *Tarracina*, par lequel les Romains l'appelèrent, était peut-être aussi ancien. Sur l'origine de l'un et de l'autre, les textes ne donnent rien de sûr. Le premier était en même temps le nom de la divinité topique, et reçut une étymologie grecque que l'on rencontrera plus loin. Le second, que les Grecs transcrivent Ταρρακίνη (3) ou Ταρρακηνά (4), était d'abord Τραχίνη, dit Strabon (5), allusion à l'âpreté du site. Il n'y a rien à faire de cela. Cluvier rapporte et discute toutes ces étymologies inutiles (6). Ovide donne encore la forme *Trachas*, et Etienne de Byzance, la forme Ταραχίνη.

Située sur le même rocher, la ville primitive ne correspondait pas exactement à la moderne. Vers la *Valle*, son enceinte s'arrêtait à Porta Maggio. On en trouve encore les restes sous la partie orientale de l'actuelle, pendant quelque 150 mètres depuis la tour S. Giovanni. A partir de la Porta Nuova, ils font défaut; mais cette partie de la colline était enfermée dans les murs, puisque, dès l'époque de la république romaine, c'est derrière que sont le forum et les principaux temples; la figure du sol l'exige, la ville s'est étendue jusqu'au bord du rocher vers le sud.

(1) *La Città di Lamo stabilita in Terracina*, Rome, 1852.
(2) Diod. Sic., XIV, 16.
(3) App., *B. C.* I, 1; III, 2.
(4) Steph. Byz.; D. H. *fragm.*, lib. XV.
(5) Strab., V, 3, § 6.
(6) Cluv., *It. ant.* p. 1,008.

Il est toutefois difficile de reconnaître, après la Porta Nuova, le tracé de l'enceinte. Jusque-là elle est empâtée dans les mortiers de replâtrements successifs, mais son appareil se laisse étudier. C'est celui que les anciens appelaient *structura cæmenticia antiqua* (1), une *maceria* de gros blocs non taillés, joignant plus ou moins, les interstices remplis par des éclats et des pierres plus petites. Il est d'une haute antiquité (2). Or on n'en rencontre à Anxur d'autre exemple, en dehors des 150 premiers mètres, qu'un morceau sur lequel s'appuie le moulin à huile de S. Francesco, — à plus de 220 mètres de là, il est vrai, mais bien en direction suivant la montée naturelle. Seulement, sur la pente sud-ouest de la colline de S. Francesco, assez bas, au milieu des ruines romaines qui la couvrent, il existe un fragment de mur de soubassement qui semble être à peu près de ce style; les blocs sont peut-être plus gros, l'un a jusqu'à $1^{m},70$ sur $1^{m},05$. Il semble qu'il ait existé là une porte, ou plutôt une poterne, au delà de laquelle un autre bout de mur, qui paraît toutefois d'appareil plus parfait, peut appartenir au même ensemble. Par là, en effet, la hauteur de S. Francesco était à la rigueur accessible moyennant un sentier de chèvres montant obliquement de la plage. On peut donc croire qu'elle était dans l'enceinte. Il est vrai que la partie qui terminerait celle-ci, le mur qui porte le jardin de S. Francesco, est d'un aspect un peu différent : les gros blocs, bien que toujours du même genre, sont des rectangles plus parfaits; ils sont mal rangés, mais bien joints, sans pierrailles, l'angle surtout est d'une netteté, d'une perfection remarquables. Je ne crois pas que cette différence suffise pour reconnaître deux époques (3). Il y a

(1) Vitruv., II, 8.

(2) Liv. XXI, 11.

(3) Pour n'admettre pas deux époques distinctes, il n'est pas nécessaire que tout soit contemporain. On trouve rarement un ensemble de cette nature qui n'ait pas été retouché, augmenté, réparé, et ne présente par conséquent des diversités de travail. Sans compter que, quand il était grand, il devait avancer lentement avec les moyens dont disposaient ces petites tribus pour exécuter des ouvrages presque hors de proportion avec le nombre de bras qu'elles pouvaient fournir. On ne peut, pour chacune d'elles, établir qu'une chronologie générale, par périodes de son histoire : on appellera par exemple primitifs, dans le Latium, tous les travaux qui dateront d'avant la domination romaine. Mais cette période est assez longue pour qu'il y ait de nombreux siècles entre un premier travail et son achèvement, sans compter les adjonctions, les réparations postérieures. Je pense que les divisions chronologiques, les successions établies par Petit-Radel et Dodwell sont en grande partie très douteuses. Pour un classement définitif, il faudrait d'abord mettre à part les procédés qui ont

des murs comme celui-ci qui sont aussi anciens que ceux d'Anxur, l'*arx* de Circeii par exemple. Quand il s'agissait seulement de maintenir des terres dans leur position naturelle et d'élever au-dessus la muraille, la *structura incerta antiquissima* suffisait, puisqu'elle tient encore ; mais ici on avait à créer un vaste terre-plein entièrement artificiel, destiné, on le verra plus loin, à porter un grand édifice, et dont le soubassement, posé sur des rocs à pic à 60 mètres de hauteur, était lui-même d'une élévation à laquelle rien ne peut être comparé dans les parties avoisinantes. Pourquoi donc les Anxurnates, dès la première construction, n'auraient-ils pas employé pour ce coin de l'ouvrage un appareil plus solide et plus beau ? Leur *cæmenticium* n'était pas gigantesque comme celui des remparts de Tirynthe; nulle part, dans les terres Pontines, je n'y ai vu ces immenses blocs qui signalent les vieux murs grecs. Dans tous les cas, cette partie de l'enceinte n'enfermait qu'une pente horriblemeut abrupte. On n'y eût pu construire, jusqu'à la via di S. Francesco, que sur terrasses super-

été abandonnés par les hommes des âges historiques, et ceux qui ont été appliqués seulement aux époques de civilisation avancée. Quant aux autres, je suis persuadé qu'ils ne peuvent dater par eux-mêmes les monuments où on les rencontre. Leur emploi dépend uniquement du *pays*, de la *nature des matériaux*, et du *but que l'on s'est proposé*. Comme ils ont été en usage depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin de l'histoire romaine, souvent encore au moyen âge, quelques-uns même jusqu'à nos jours, le choix que l'on a fait de l'un d'eux ne dépendait que de ces trois raisons. Contemporains des procédés barbares abandonnés depuis si longtemps, contemporains aussi des procédés que la science et l'expérience ont appris aux générations modernes, ils n'appartiennent à aucun temps, à aucune race ; ils sont de la technique *humaine*. Les hommes ont employé, et emploient, l'un ou l'autre d'entre eux quand il leur est imposé par des raisons locales ou de métier, ou suivant qu'il convient mieux à leurs moyens et à leurs besoins. Mais la date de chaque ouvrage devra être recherchée par d'autres indices (Voy. *Mél. Ec. fr. de R.*, t. I, p. 164-175 et pl. IV; *Bull. Scav.*, 1881; et ici, chap. X). Il ne faut pas sans doute exagérer, car des différences ont pu naître de certains usages locaux ou temporaires; il y a toujours eu, dans l'humanité, des modes, comme il y a des nuances entre le talent de divers artistes, entre le faire de plusieurs ouvriers. Mais la remarque générale subsiste. Un des plus beaux travaux qui se puissent faire serait l'étude, dans tout le monde antique, de ces constructions à gros blocs sans ciment. On déterminerait la raison d'être, dans chaque cas, de chaque procédé ; on daterait les œuvres qui se datent ; et l'on jetterait ainsi, sans aucun doute, un jour nouveau et éclatant sur les premiers âges des peuples historiques. Il faudrait qu'un savant, pourvu des qualités de l'explorateur et muni de connaissances techniques, y consacrât plusieurs années. La question est plus vierge qu'on ne pense. Petit-Radel et Dodwell n'en ont pas découvert la clé.

posées. De pareilles terrasses existent, mais sont d'époque bien postérieure. C'est là une difficulté, et peut-être n'avons-nous ici que les soubassements de constructions extérieures élevées dans des temps fort anciens.

L'enceinte médiévale, en effet, suit, après la Porta Nuova, la direction qu'elle a depuis l'origine, jusqu'au Château ; mais là elle tourne, et venait passer à l'entrée de la Ville-haute moderne. Ce tracé limite exactement la hauteur que celle-ci occupe. Si, du château à S. Francesco la pente n'est pas interrompue, au-dessous, en revanche, le quartier de S. Francesco occupe une dépression entre S. Francesco et la ville, un *intermontium* jadis plus profond.

A partir de la rue de l'Annunziata, l'enceinte antique suivait l'actuelle. Elle couronnait le rocher à pic à plus de 30 mètres au-dessus du sol. Il n'en reste rien, non plus qu'au tournant à côté du palais Braschi : en ce dernier point, le roc se voit à nu, à 20 mètres environ au-dessus de la grande route. Il n'y avait en haut qu'un mur, cette partie se défendait d'elle-même. En créant la montée de l'Annunziata, on transforma l'aspect de la colline. Auparavant elle n'était pas abordable, et le sol, au pied, était bien plus bas; celui de l'époque chrétienne ne se retrouve qu'à plusieurs mètres sous le terrain actuel des jardins (1).

De même au front sud-ouest de l'enceinte. Le sol primitif n'est là qu'une ossature, recouverte et déguisée par des travaux de divers temps. De la Porta Nuova, et surtout du Château, pour descendre à la place S. Cesareo, les pentes sont tellement ardues que presque tout est en escaliers. Mais là, jusqu'au-dessus de la Piazza Tassi et du palais Braschi s'étend un espace plan, au-dessous duquel la Via di Posterula, contournant le palais Braschi, descend en zigzag jusqu'à la grande route. Tout ceci est artificiel. La rampe Braschi est un remblai moderne. L'esplanade qui va du palais Braschi à celui du Municipe est portée sur des voûtes dont on verra plus loin l'origine. Auparavant, la pente continuait. Elle était coupée d'un petit plateau allongé, étroit comme une corniche, là où est la place S. Cesareo actuelle, puis elle descendait presque à pic jusqu'à des rochers maintenant couverts par la rampe de Posterula. Tant de remaniements ont fait disparaître le premier tracé de l'enceinte. Seulement, l'angle de la terrasse est encore porté par un morceau de soubassement d'un style analogue à celui des

(1) Matranga, *Città di Lamo*, p. 156-157, et pl. XI.

murs, mais plus soigné, mieux joint, sans pierrailles. Il est apparent, du côté nord sur 10 mètres seulement, du côté ouest sur 37m,70, mais on voit qu'il continue sous la construction moderne voisine. Il soutient tout l'énorme remblai nécessaire pour l'établissement de la rampe. C'est le plus beau morceau de ce genre qu'il y ait à Terracine : il ressemble à la seconde terrasse de Cori.

Au delà, jusqu'à Porta Maggio, l'enceinte antique n'est pas visible ; mais l'enceinte du moyen âge, elle-même cachée par les maisons, y correspond sans aucun doute : c'est la direction qui s'impose.

Ainsi Anxur comprenait, soit la ville haute de Terracine, soit la ville haute et S. Francesco. Dans le premier cas, sa longueur en plan était d'environ 350 mètres, dans le second, de près de 600 ; sa largeur n'atteignait nulle part 200 mètres. Mais en surface elle gagnait beaucoup par suite des pentes ; il est vrai que celles-ci devaient rendre la construction difficile. De Porta Maggio vers la Cathédrale il y avait une montée, à mi-côte de la pente générale qui incline de l'est à l'ouest ; puis un petit espace à peu près plan, la place ; puis pente descendante à droite, pente ascendante et fort raide à gauche. Gravissant celle-ci dans la direction du Château, on allait vers le point culminant de la ville, en supposant S. Francesco en dehors. Cette éminence qui porte le Château a certainement reçu dans l'antiquité quelque chose. Elle semble accommodée exprès, et séparée en quelque sorte du reste. On peut croire qu'elle formait deux terrasses : la plus haute, celle où est le Château, superposée à une première, dont le soutènement, à gros blocs sans ciment, existe encore sous le jardin Gattinara, dans le Vicolo Castello. Ailleurs, près du point où se joignent le Vicolo della Palma et celui della Scifa, en un endroit où le dallage paraît emprunté à un ouvrage ancien, on observe une espèce de seuil, et deux grosses pierres, qui ont pu porter les montants d'une entrée donnant accès à la partie d'en haut. Qu'y avait-il sur celle-ci? Une *arx* peut-être. L'espace est petit, une centaine de mètres en long, montée comprise, et moitié moins en large. Peut-être avait-on là seulement le temple de la divinité poliade, ainsi placé au point le plus favorable, d'où la vue embrasse toute la ville, la plaine, la mer, la plage, et, comme fond du tableau, le mont de Circé et les îles. Anxur elle-même servait de citadelle à son peuple, les textes ne lui en donnent point d'autre.

L'enceinte avait sûrement deux portes. La rue principale étant

une grande route, il fallait qu'elle entrât et sortît. Elle entrait à Porta Maggio, et ressortait à la via di S. Francesco, ou, si S. Francesco était dans la ville, au moulin à huile à côté. Existait-il d'autres ouvertures? Il n'est pas facile de le dire. Peut-être une poterne, on l'a vu, sous S. Francesco; peut-être une autre à Posterula, derrière le grand soubassement, au bout d'un sentier abrupt qui aurait grimpé jusque vers le rentrant; peut-être enfin une troisième du côté de Porta Nuova.

Voilà tout ce que l'Anxur primitive laisse deviner de sa topographie. Mais c'est assez pour se l'imaginer perchée sur son rocher, serrée dans ses murs, traversée par une route qui vient de la *Valle* pour gravir ensuite la montagne, et possédant déjà, — plusieurs grandes terrasses l'indiquent, — des édifices, temples ou forts, au Castello, à S. Francesco, et peut-être à Posterula, si cette dernière n'est pas du rempart.

Le peuple qui vivait dans ces murs n'a rien laissé de son histoire. Mais nous savons du moins quels étaient ses dieux.

Le dieu de la cité s'appelait comme elle, Anxur ou Axur, Ἀγξῶρ. Comme il resta divinité locale, son caractère est mal connu. Les Romains en firent un Jupiter (1); son nom trouva une étymologie grecque, ἄνευ ξυροῦ, *sans rasoir* (2), et il demeura établi que c'était un Jupiter imberbe. C'est sous cette forme qu'il était figuré à l'époque romaine, comme le montre un denier de la *gens Vibia*. Le dieu est un adolescent, assis, la tête radiée (3), tenant d'une main un sceptre (4) et de l'autre une patère; la légende porte IOVIS·AXVR. Etait-ce bien ainsi que les vieux Anxurnates se représentaient leur dieu protecteur, et le ξόανον qu'ils avaient peut-être dans leur sanctuaire primitif annonçait-il une pareille figure? C'est ce que rien ne nous révèle. Le culte est pour nous, comme le dieu, enveloppé d'un complet mystère. Il se continua à travers les âges, mais on en a peu de monuments. Une seule inscription, du temps d'Hadrien (5), mentionne ses

(1) Virg., *Æn.*, VII, 799 :

« .... Quis Juppiter Anxurus arvis
Præsidet... »

(2) Serv., *ad Æn.*, *l. c.* : « Circa hunc tractum Campaniæ colebatur puer Jupiter, qui Anxurus dicebatur, quasi ἄνα ξυροῦ, et Juno Virgo, quæ Feronia dicebatur. »

(3) Ou peut-être bien couronnée de longues feuilles.

(4) Eckhel, I, p. 100; A. Fabretti, *Gloss. ital.*, col. 123; Cohen, *Méd. cons.*, p. 331, n° 19. Ce dernier dit *une haste*, mais c'est bien un sceptre.

(5) *C. I. L.*, X, 6483.

fidèles et un de ses sanctuaires. Au deuxième siècle également, un Terracinais porte encore le *cognomen* d'*Axoranus* (1).

Quant à Feronia, dont le nom est lié à la légende des fondateurs spartiates, elle avait son sanctuaire à l'entrée de la *Valle*, au pied de la Punta di Leano, à 3 milles au N.-O. d'Anxur (2). Là était son bois sacré (3), sa fontaine (4), son temple, dont le soubassement en gros blocs a subsisté jusqu'à nos jours. Son culte est une des plus vieilles religions rustiques de l'Italie. Rome le reçut des Falisques. On sait aujourd'hui que Féronie n'était point une Junon, comme l'avait dit Servius, mais bien une divinité chthonienne, parente de Mania et de Tellus, compagne de Soranus dans le fameux sanctuaire du Soracte (5). On lui rendait un culte barbare dans des bois généralement redoutés (6). On trouve des *luci Feroniæ* chez les Sabins, chez les Volsques; mais les sanctuaires les plus célèbres étaient celui du mont Soracte (7), et celui-ci, que quelques auteurs placent à tort en pays Circéien. Avec les idées gréco-romaines, Féronie fut assimilée à Proserpine (8). On lui donnait les épithètes grecques d'Ἀνθήφορος, Φιλοστέφανος (9); on l'identifiait avec la Coré de Syracuse (10), c'est-à-dire avec la vierge fille de Déméter non encore ravie par Pluton. La seule représentation certaine que l'on ait d'elle est sur des médailles de la *gens Petronia*, famille d'origine sabine (11). La tête est d'une jeune fille couronnée, comme l'a démontré Borghesi (12), de fleurs de grenadier en boutons.

Dans son sanctuaire, la déesse présidait, dit-on, aux affranchissements. On faisait asseoir l'esclave sur une certaine pierre dans le temple, on lui couvrait la tête du bonnet bien connu, le

(1) *C. I. L.*, X, 8397 : ... TI · CLAVDIVS · AXORANVS.
(2) Hor., *Sat.*, IV, v. 26 ; et Schol., *ad. loc.*; Chaupy, *M. d'Hor.*, III, p. 73.
(3) Virg., *Æn.*, VII, 800.
(4) Vib. Sequest., *De Prodigiis*.
(5) *I. C. A.*, *Ann.* 1842, 1846, 1864 ; *Bull.*, 1870.
(6) Plin., *H. N.*, II, 56-55 ; Virg., *Æn.*, III, 564 ; Strab., V, p. 226 ; Liv., XXXIII, 26, etc.
(7) Liv. I, 30 ; XXVII, 4 ; XXVI, 11 ; XXI, 11 ; Sil. It., XIII, 83-90 ; Strab., *l. c.*, etc.
(8) Voy. Borghesi, *Op.*, VII, p. 555-558.
(9) Dionys., *Ant. rom.*, II, 32.
(10) Diod., V, 4.
(11) Cohen, *Méd. cons.*, *Petronia*, nos 1, 4, 6, 8, 9, 12, 13.
(12) Borgh., *Dec. Num.*, XIII, *oss.* 5, *Op.*, II, p. 106-107.

pileus, et l'on prononçait la formule : « *Benemeriti servi sedeant, surgant liberi* (1). »

Entre le bois de Féronie et Anxur s'étendait la *Valle*, humide, abritée et fertile. Là étaient les cultures anxurnates, là étaient aussi des habitations. L'aire d'Anxur était fort étroite, et n'aurait pu contenir aisément que la population d'une très petite ville. Mais le peuple, avant la guerre contre Rome, était certainement considérable. Aussi la ville ne servait-elle qu'à renfermer les dieux, les monuments publics, les trésors et une partie des gens. Le reste y trouvait un refuge dans le cas de danger commun, mais, en temps ordinaire, habitait des hameaux au milieu des champs et des vignes. Il existe autour de la *Valle* les traces d'au moins trois de ces lieux : Anxur était habitée *pagatim*. L'établissement de la colonie romaine montrera qu'au fond de la *Valle* étaient les meilleures terres, les véritables jardins de rapport. Là encore sont ceux d'aujourd'hui, et les vignes. Si le fond était marécageux, c'était tant mieux pour les Anxurnates : car leur crû était le cécube, qui, disent les auteurs, prospérait le pied dans l'eau. Sur les pentes du demi-cercle de montagnes qui environne ce bassin croissaient des oliviers : on y en fait encore. Enfin, dans la plaine Pontine étaient les terres à céréales ; dans la forêt, dans le marais, dans la montagne, des pâturages pour les diverses saisons et les différentes races de bêtes. Autour de la *Valle* se groupaient les habitations rurales.

Presque au milieu se voit une éminence, le Monticchio, au pied de laquelle se croisaient deux ou trois chemins. Au-dessus de celui qui va à S. Silviano est un mur de soutènement haut de plusieurs mètres et d'aspect imposant. Le front principal a 34 m. de long. L'appareil est à gros blocs rectangulaires, à bossages grossiers, assemblés sans ciment et d'une beauté remarquable. Ce mur tourne pour envelopper toute une partie de la colline. Il soutient une esplanade qui portait un temple et des constructions. Le Monticchio a évidemment été habité à ces époques antiques, et des ruines romaines montrent qu'il l'est demeuré fort longtemps.

Le chemin qui passe devant conduit, en traversant la *Valle*, à l'église de S. Silviano, au pied du Monte Leano. Là encore les traces d'habitations sont nombreuses. Ce hameau avait aussi son sanctuaire, qui demeura longtemps en honneur. Le soubassement, restauré plus tard, s'en voit encore entre S. Silviano et S.

(1) Plin., II, *l. c.*; Serv., *ad Æn.*, VIII, 561.

Benedetto. Il a près de 50 m. en un sens et 40 dans l'autre ; dessus est une seconde terrasse, comme lui soutenue par un mur à gros blocs. L'esplanade a été plus tard agrandie ; elle a sa citerne, et tout autour sont des débris de divers temps.

Mais le plus grand travail de cette nature est moins loin de Terracine. La crête basse qui relie le Monticchio aux montagnes, la pente méridionale de celles-ci et le vallon qu'elle domine portent le nom de Salissano. C'est là qu'était dans l'ancien temps le plus gros *vicus* anxurnate. Les soutènements à gros blocs de plusieurs esplanades existent encore au pied de la pente qui porte le Piano di Roia, aux *oliveti* Sanguigni, Risoldi, Capponi. Leur développement total passe 250 m. Des constructions des divers âges romains ont laissé leurs traces dessus. Un rempart de même nature maintient les terres le long d'un fossé profond où coulent les eaux du vallon voisin, et se prolonge dans la direction de Terracine sur une longueur d'au moins 500 m. Dodwell y avait cru voir le soubassement d'une route : c'est un mur fait pour maintenir les terres au-dessus du fond de la vallée, qui s'est beaucoup exhaussé depuis lors. Sur l'espace ainsi défendu contre les ravinements et le glissement des terres s'étendaient des cultures et s'élevaient des habitations.

Ces soubassements sont nombreux dans la *Valle*. Il y en a un, par exemple, près de la Strada del Pozzo, dans une vigne, et son front principal a plus de 40 m. A Salissano, la plus haute terrasse, bien que découronnée, a encore 7 m. en onze ou douze assises, et la partie le long du ruisseau s'élève à 3 m. au-dessus du fond. L'épaisseur varie de 1 à 2 m. Tous ces travaux sont-ils contemporains? Non, sans doute. Partout sont des ruines romaines, et même dans les soubassements, tout n'est pas d'un aspect unique. Dodwell (1) a cru y reconnaître plusieurs styles et plusieurs temps. Une grande partie est décidément faite de rectangles à bossages grossiers, le tout joint merveilleusement et décelant des mains habiles. Comment enfin dater des travaux dont les procédés ont été en usage depuis les siècles antérieurs à l'histoire jusqu'à ceux des empereurs romains ? D'autant que, dans ces fonds humides et sur ces pentes assez raides, il fut presque toujours nécessaire de créer une terrasse solide pour faire un bâtiment un peu gros. Mais l'origine au moins des grands terrassements se replace au temps de la florissante Anxur. Des restes de travaux

(1) *I. C. A.*, *Ann.* 1831. On trouvera là des dessins fort exacts de l'appareil de ces divers murs. Ils ont été faits par Vespignani.

rustiques, très grossiers, de caractère primitif, tout en ruines, signalent les mêmes localités. Ce sera, par exemple, une vieille clôture en pierres brutes dans la montagne au-dessus de S. Silviano, des traces d'un soutènement du même genre aux berges du ruisseau de Salissano, peut-être des vestiges d'un pont sur le même, un vieux soubassement de route au-dessus des *oliveti* Risaldi et Mattias, un soutènement presque ruiné entre elle et ceux de Solissano. Ce sont les traces presque effacées des travaux des Anxurnates anciens dans leurs *pagi* de la vallée.

Leur territoire s'étendait bien au delà. Il comprenait certainement une partie de la plaine Pontine et de ce qui est aujourd'hui la *Macchia*. A cette époque, ainsi qu'on le verra, le bassin Pontin n'était pas inhabitable, et il renfermait au contraire de nombreux centres de population, puisque Pline en met vingt-quatre (1). Beaucoup, sans doute, n'étaient point des cités ; mais, ne sachant pas où ils étaient et dans quelle dépendance ils pouvaient être vis-à-vis de celles qui nous sont connues, on ne saurait, avant l'âge romain, limiter l'*ager* de ces dernières. Parmi elles, Anxur avait pour voisines Circeii, à 12 milles par la plage ; Fundi, derrière les montagnes ; et les cités des Lepini, Privernum derrière le Monte Saiano, et Setia au-dessus de la grande plaine. Quand toutes ces cités devinrent volsques, elles eurent naturellement entre elles des communications encore plus fréquentes.

Aujourd'hui, c'est la Via Appia qui est pour Terracine la grande voie : elle la relie à Rome par le chemin le plus court. Mais elle ne date que du quatrième siècle. Auparavant, les cités des Lepini communiquaient par une vieille route contournant le pied des montagnes. Depuis la Punta di Leano, on la suit jusqu'à Privernum, puis jusqu'au-dessous de Setia (2). Réparée souvent dans la suite, elle présente en plus d'un point son pavage en calcaire blanc, et un soubassement à grands blocs la surélève quand il en est besoin. Plus tard, elle remplaçait l'Appia lorsque celle-ci était impraticable. Du Fanum Feroniæ à Terracine, l'Appia lui a emprunté son tracé. Du pied du mont d'Anxur, elle grimpait à la ville, portée pendant une partie de la rampe par un soubassement à gros blocs, le plus beau qu'on puisse voir. Elle entrait par la Porta Maggio, et, ressortie à S. Francesco, s'engageait dans la

(1) Voy. le ch. suivant.

(2) On l'appelait, du temps des papes, la *Via Consolare*, sans doute par une fausse interprétation du passage d'Hygin, *De limit. const.*, éd. Lachmann, *Grom. vet.*, t. I, p. 179 ; cf. fig. 153.

montagne. En bas, il n'y avait pas de passage entre la plaine Pontine et la plaine de Fondi, dont le lac peut-être était encore un golfe. La route volsque passait donc par le revers du S. Angelo entre le Ritiro et le Monte della Guardia ; puis elle suivait le flanc du Monte Cucco et arrivait à l'endroit qu'on appelle Piazza dei Paladini. Là le mont forme un promontoire à 150 m. au-dessus du Canneto di Campagna, où l'on peut faire rouler une pierre. Une place de 50 m. de long y avait été créée, partie en taillant le rocher, partie en bâtissant une terrasse avec des assises de gros blocs. En face d'un panorama incomparable, on pouvait s'y reposer à l'aise au sommet même du défilé. La route redescendait ensuite le long du flanc de la montagne, et gagnait le niveau de la plaine près du lac, à la Torre del Pesce. Dans presque tout son tracé en montagne, elle est portée sur un soubassement qui varie de hauteur suivant le besoin, et qui atteste des retouches successives. On y trouve toutes les variétés que Petit-Radel se donnait tant de mal à dénommer dans ce qu'il appelait les constructions pélasgiques, depuis le polygonal caractérisé jusqu'aux parallélépipèdes rectangles à bossages. La largeur de la voie dépasse $4^{m},50$; en certains endroits elle est beaucoup plus grande. Il est à croire qu'elle faisait tout le tour du massif des monts Lépini, allant d'un pays volsque à l'autre.

Les Anxurnates ne restaient pas chez eux. De très bonne heure ils furent marins. A l'origine, ils durent se contenter de tirer leurs embarcations sur la plage, dans la petite anse qui existait entre le Piegarello et le Pesco Montano. Mais bientôt cette humble *marina* ne suffit plus, et ils furent un des premiers, parmi les peuples de l'Italie centrale, à se construire un port régulier (1).

Ils munirent d'un môle puissant le front de la plage du Piegarello au Sud-Est, et firent partir de son extrémité Nord un second bras semblable, de 250 mètres environ. A l'autre extrémité faisait suite une longue courbe venant aboutir, en face de la première jetée, à une passe de 130 mètres au plus. Le périmètre total était de 1,160 mètres. Ils évitèrent la forme circulaire ; ils surent choisir une courbe ellipsoïdale assez bien combinée pour atténuer l'action de l'embouchure de l'Ufens, qui déchargeait dans la mer, à 3 milles à l'Ouest, une grande partie des eaux des marais Pontins. Comme la plage du Lazzaretto est exposée aux vents de Sud et d'Ouest, il firent leur entrée parallèlement à elle, ouverte au Nord-Est ; le vent qui y soufflerait directement est arrêté par le

(1) Prony, *Marais Pontins*, p. 393.

monte S. Angelo, qui se dresse à pic à 400 mètres devant elle, et par une espèce de cap sur lequel s'élève la Torre Gregoriana. Leur môle était construit sur un inébranlable enrochement fait d'énormes blocs pris aux montagnes voisines et immergés pêle-mêle ; sa largeur peut avoir été de 19 à 20 mètres ; il était d'un tuf riche en ponces, qu'ils allèrent chercher dans les Champs Phlégréens (1). Quand le travail de creusement, de construction et d'aménagement fut fini, ils possédèrent un bassin sûr d'une contenance totale de 117,100 mètres carrés. C'est peu de chose, si on le compare aux majestueuses créations d'Auguste, de Claude, de Trajan, ou des grandes cités siciliennes, grecques, phéniciennes. Mais pour cette époque, en pays latin, un pareil travail atteste une puissance considérable.

Munie d'un port comme celui-là, Anxur devait rivaliser avec ses voisines Antium et Cumes.

A l'époque de son indépendance, c'était donc une cité importante, bien que l'histoire se taise sur elle. Malgré le manque de documents, on arrive encore à la connaître. Elle montre son enceinte, son port, ses campagnes avec les traces des habitations et des travaux de ses cultivateurs, ses routes, ses sanctuaires. On connaît son nom et celui de ses dieux. On devine sa vie d'après ses œuvres et les conditions du pays où elle est. On la voit communiquer au dehors, posséder champs, marais, montagnes, vignes, *oliveti*, jardins, forêts, pâturages pour ses bœufs, ses chèvres, ses porcs. Elle a son commerce et ses flottes. La *Valle* reçoit ses habitants en trois ou quatre hameaux rustiques, et son rocher leur offre pour refuge une acropole presque imprenable. On mesure sa population, sa richesse, à la taille et à la beauté de ses œuvres. Nous en saurons souvent moins plus tard, quand les écrivains parleront d'elle. C'est ainsi que, les textes manquant, un vieux pays, longuement interrogé, raconte lui-même son histoire.

(1) *Mél. Ec. fr. de Rome*, t. I, p. 327 et 330.

CHAPITRE III.

LES VOLSQUES.

Les Volsques. Anxur fait partie de leur empire, sa part dans la lutte contre Rome. Elle est prise par les Romains, 406. Sa population. Prise et reprise, elle reste définitivement aux Romains. Le traité de 395 avec Carthage. Importance de la position d'Anxur, le *saltus ad Lautulas*. Destruction de l'empire volsque, importance du fait pour l'avenir d'Anxur : les terres Pontines, au temps des Volsques, étaient peuplées, cultivées et riches. Colonie romaine à Anxur, 329. La tribu *Oufentina*, 318.

Le pays d'origine des Volsques est peut-être la partie de l'Apennin où étaient leurs vieilles cités de Sora, d'Atina, d'Arpinum. Mais dès une époque fort ancienne on trouve leur confédération ou leur empire étendu sur un plus grand espace. Ils dépassent la vallée du Trerus (Sacco), dont ils tiennent le passage par Frégelles et Fabrataria, et occupent le massif des Lepini : c'est là qu'est désormais leur patrie, le centre de leur puissance et de leur territoire, Signia, Cora, Norba, Setia, Privernum. Pendant les premiers siècles de l'histoire romaine, ils s'étendent aussi sur le bassin Pontin et le tiennent jusqu'à ses points extrêmes, Velitræ, Antium, Circeii. Puis, avant d'être conquis eux-mêmes dans les montagnes et les gorges des Lepini, ils voient passer aux mains des Samnites leurs possessions de l'Apennin et à celles des Romains la plaine Pontine. Mais au temps de leur plus grande extension tout leur appartenait, de Velitræ jusqu'à Anxur et de Sora jusqu'à Antium. Qu'elle fût ou non d'origine volsque, Anxur faisait partie de cet ensemble à l'époque de la lutte contre Rome (1).

Tandis que les Volsques s'étendaient dans le bassin Pontin,

(1) Fest., éd. O. Müller, p. 22. Il cite une fin de vers d'Ennius : « *Vulsculus perdidit Anxur.* » Diod., XIV, 16 : « τὴν Οὐόλσκων πόλιν ἣ πότε μέν Ἄγξωρ ἐκαλεῖτο, νῦν δ'ὀνομάζεται Ταρρακίνη. »

Rome était devenue la maîtresse du Latium. Albe était tombée et le massif du volcan Latial était passé aux mains de la cité nouvelle. Aussi, dès le temps des rois, du haut des montagnes albaines, les Romains jetèrent-ils un œil envieux sur les terres Pontines. Maîtresse d'un territoire dur à cultiver, pauvre parce qu'elle n'avait guère eu pour s'enrichir que le pillage, toujours pressée par la famine, obligée sans cesse de recourir aux autres pour avoir du blé, n'ayant plus rien à prendre dans le Latium déjà épuisé, Rome commença par les terres Pontines la conquête du monde. Ainsi la continua-t-elle de proche en proche. C'était pour elle, et ce fut toujours, une question de nourriture : seulement, à ces âges primitifs, elle était poussée par la faim; plus tard ce sera par la gloutonnerie.

S'il faut en croire les légendes des rois, elle s'attaqua tout d'abord au principal peuple, à celui qui donna son nom à la région tout entière, aux *Pomentini* ou *Pomptini*. C'est par le siège de leur ville, la mystérieuse Suessa Pometia, que Tarquin le Superbe commence la guerre contre les Volsques. Elle durera deux siècles et demi. L'enjeu était le bassin Pontin, qui était alors le grenier du Latium et la richesse du peuple volsque : la lutte finit quand celui-ci en disparut; mais avec lui périt tout ce qui faisait la valeur du territoire si longuement disputé, et bientôt il ne resta plus aux mains de Rome victorieuse que le désert véliterne et les marais Pontins.

Si peu sûres que soient les particularités et la chronologie des légendes romaines, on y démêle cependant les diverses périodes de la lutte. Au sixième siècle, c'est la plaine Pontine qu'on se dispute, et Suessa Pometia tient le premier rang. Dans la première partie du cinquième, l'empire volsque atteint son apogée et conclut avec les Eques une alliance qui durera longtemps : la guerre, du côté des Volsques, se fait sur la frontière latine, des monts Albains à la mer; ce sont eux qui ont l'offensive; ils ferment aux Romains les terres Pontines : c'est l'époque de Coriolan, Antium joue le premier rôle. Dans la seconde partie de ce siècle, la confédération volsque a commencé à se disloquer; il n'y a plus le même ensemble dans la lutte et Rome prend l'avantage dans les terres Pontines : c'est Anxur qui combat et tombe. Rome, d'ailleurs, a opposé à l'alliance des Eques celle des Herniques, et le but et le caractère de la lutte ont changé. On ne se dispute plus la plaine Pontine; Rome veut abattre l'empire volsque, les Herniques veulent n'être pas étouffés entre lui et les Eques : aussi, jusqu'à l'arrivée des Gaulois, la guerre se fait-elle dans les montagnes et

dans la vallée du Trerus; Ecetra y joue le premier rôle. La tourmente de l'invasion gauloise change la face des événements : Rome a la fortune de reconstituer la première son empire, et ses ennemis sont désunis ; le lien de l'empire volsque est détruit, les cités luttent seules ou groupées par des alliances temporaires; la conquête du pays volsque s'accomplit ; les Samnites en prennent leur part, tandis que les Romains s'emparent du reste. Les dernières cités pontines tombent alors l'une après l'autre : Velitræ, Antium, qui a repris le principal rôle, puis enfin Privernum, qui résiste et succombe la dernière. Ainsi finit, presque à la fin du quatrième siècle, une guerre acharnée et terrible commencée pendant le sixième.

En 406, dit Tite-Live (1), les tribuns militaires, — *consulari potestate*, car c'était l'époque où Rome ne créa pas de consuls, — étaient P. Cornelius Cossus, Cn. Cornelius Cossus, N. Fabius Ambustus et L. Valerius Potitus. On décida de conduire l'armée dans le pays des Volsques. « Cn. Cornelius fut laissé à Rome. Les trois autres, ayant constaté que les Volsques n'avaient formé de camp nulle part et n'engageraient point de bataille, divisèrent leurs forces et partirent, chacun de son côté, pour ravager le territoire. Valerius alla vers Antium et Cornelius vers Ecetra : partout où ils passèrent, ils dévastèrent au loin les habitations et les campagnes pour détourner sur eux l'attention des Volsques. Fabius, chargé de l'opération principale, marchait tout droit sur Anxur sans s'arrêter à piller sur la route. » Pour qui connaît le pays, la chronique suivie par Tite-Live est d'une grande précision géographique. C'est sous Lanuvium que les trois détachements se séparent : c'est là qu'est le nœud des routes. L'un prend au sud celle qui sera l'*Antiatina* ; l'autre tourne au nord, passe Velitræ et va prendre une route que j'ai reconnue entre les monts Albains et les Lepini ; le troisième pousse droit dans les terres Pontines, dont les Romains tiennent déjà les entrées. Le but de la campagne est de prendre Anxur. Cornelius et Valerius ne font que deux diversions sérieuses.

L'exactitude topographique dans le récit du siège d'Anxur est parfaite. Il n'y a qu'à traduire Tite-Live en ajoutant le nom des endroits, pour le voir se faire sur le terrain.

Anxur, dit l'historien, est la ville que nous appelons Terracine. Elle est inclinée vers les marais. En effet, l'éperon du S. Angelo

(1) Liv., IV, 58, 59. Cf. Diod., XIV, 16. Voyez la discussion sur ces légendes à l'*Appendice*.

qui la porte a son point le plus élevé vers la mer, là où il tient à la montagne ; la ville qui en occupe la crête descend avec lui vers la *Valle*, et c'est par là qu'arrive la route venue des marais Pontins. C'est aussi par là que Fabius attaqua la ville et donna l'assaut. Par deux autres côtés, vers la plage et vers les *Arene*, le roc d'Anxur était à pic, et il n'était même pas possible d'arriver jusqu'au pied des murs. Mais du côté de la montagne il n'y a pas de rempart naturel : les murailles étaient la seule défense, et la pente du S. Angelo, sur laquelle sortait la route après avoir traversé toute la ville, s'élève assez rapidement. Dans la *Valle*, de la route par laquelle était venu Fabius, un chemin partait, comme on le verra plus loin, passait, au nord-est d'Anxur, derrière la colline de S. Domenico, et venait retrouver la route là où est le Casino Mangoni. Ni lui ni son débouché sur la route n'étaient gardés par les Anxurnates. Fabius en profita pour tourner Anxur et la faire attaquer par en haut. Tandis qu'il donne l'assaut à Porta Maggio, quatre cohortes, sous les ordres de C. Servilius Ahala, prennent le *diverticulum*, gagnent sans résistance la montagne au-dessus de la ville, et s'élancent sur les murs, du côté de S. Francesco, en poussant de grands cris. « Le bruit, la confusion, troublent ceux qui, faisant face à Fabius, défendaient le bas de la ville. On dresse les échelles, et bientôt elle est pleine d'ennemis. Pendant longtemps on massacra pêle-mêle ce qui fuyait et ce qui résistait, armés et désarmés, tout le monde. Ce que voyant, les vaincus, ne gagnant rien à se soumettre, recommençaient encore la lutte, quand on proclama tout à coup l'ordre de ne plus frapper que les gens en armes. Tout ce qui restait alors se laissa désarmer, et l'on fit de cette manière un butin de deux mille cinq cents hommes. Quant au reste de la proie, Fabius ne permit pas d'y toucher avant l'arrivée de ses collègues, disant que leurs armées aussi avaient eu part à la prise d'Anxur, en détournant les autres cités volsques de venir défendre celle-ci. Quand ils furent venus, les trois armées mirent au pillage cette ville, qu'une longue prospérité avait enrichie. »

Ainsi Anxur, en l'an 406, aurait été prise d'assaut, et pendant plusieurs heures la population massacrée ; deux mille cinq cents hommes emmenés captifs ; et trois armées, réunies exprès, auraient pillé ensuite méthodiquement. Après quoi, pour garder la position, on mit une garnison romaine.

Le récit de Tite-Live contient un élément précieux, un chiffre. Il s'agit, sans doute, de traditions bien antiques, antérieures à la destruction des archives de Rome par les Gaulois, et dans lesquelles tout est trompeur. Mais pourquoi le vieil écrivain dont

Tite-Live a suivi le texte, si exact dans tous les détails, ne le serait-il pas dans celui-ci ? On connaît le soin des Romains à tenir, à transmettre à la postérité les comptabilités de ce genre, et probablement le chiffre donné vient d'une source officielle. Certes il ne faut pas lui accorder une confiance trop absolue; mais si les résultats d'un calcul fondé sur lui ne doivent pas être invraisemblables, pourquoi rejeter cet unique élément d'une recherche curieuse et importante ?

On peut, ce me semble, supposer que les deux mille cinq cents prisonniers formaient plus de la moitié des combattants Anxurnates ; mettons que quinze cents aient péri dans l'assaut et dans le massacre : on aura pour le contingent un total d'environ quatre mille. Il ne s'agit pas ici d'une expédition lointaine, c'est la ville même que l'on défend ; d'autre part, nous savons par le contexte qu'il n'y a aucun secours étranger : par conséquent le nombre des défenseurs d'Anxur ne représente que des Anxurnates, et représente évidemment tous ceux en état de porter les armes. Le temps du service militaire va, chez la généralité des peuples anciens, à peu près de vingt ans à soixante : en cas de tumulte, et surtout de siège, ce sera plutôt plus que moins. Aussi comptons seulement de population mâle désarmée, — enfants, adolescents, vieillards et autres — six mille têtes. Cela fait dix mille en tout. Il faut remarquer toutefois qu'une cité habité *pagatim*, comme l'était celle des Anxurnates, surprise par une marche rapide, telle que celle de Fabius, avait difficilement pu réunir toute sa population dans l'*oppidum*. Il est à penser que des campagnards cherchèrent refuge dans la montagne. De plus, dans la prise de la ville, quelques hommes durent s'échapper. La population Anxurnate ne disparut pas de ce coup. Dans tous les cas, au chiffre ci-dessus s'ajoute la population féminine, d'un cinquième au moins plus nombreuse que la population masculine, soit douze mille têtes. Nous arrivons ainsi à un total de vingt-deux mille personnes libres, qui passerait certainement de beaucoup vingt-cinq mille, en tenant compte des éléments que nous avons laissés en dehors. A cela il convient d'ajouter le nombre assez considérable d'esclaves que pouvait posséder un peuple «riche d'une antique opulence. »

Telle était au cinquième siècle, la population de l'Anxur volsque. Celle de la Terracine romaine ne remonta jamais au même chiffre.

Du reste Anxur, pour cette fois, ne resta aux Romains que quatre années. Leur garnison se gardait mal ; elle n'était pas au complet et se sentait négligée, toute l'attention de la République

étant alors au siège de Véies. Les marchands volsques entraient, séjournaient librement, les soldats s'absentaient : si bien qu'un jour de l'année 402 la garde des portes fut surprise, et la garnison ne put résister. La perte en hommes fut petite, dit Tite-Live, parce qu'il n'y avait guère là que les malades : tous les autres étaient à leurs affaires dans la campagne ou dans les villes voisines. Mais la position était perdue (1).

Aussi l'année suivante, 401, L. Valerius Potitus, tribun militaire, *consulari potestate*, fut-il chargé de la reprendre. Il commença par ravager et dépeupler toute la campagne, puis il donna l'assaut à Anxur. Il fut repoussé, et dut se résoudre à l'assiéger dans toutes les formes. Mais ce siège dura peu : la garnison, un jour de fête, négligea de se bien garder, et la ville fut prise (2).

Quatre ans après, 397, les Volsques vinrent à leur tour l'assiéger (3). Mais il ne paraît pas qu'ils l'aient prise, car on ne trouve point qu'elle ait cessé d'être sous la domination romaine.

Elle y était certainement à l'époque où les Romains firent avec Carthage le traité célèbre que M. Mommsen rapporte à l'année 348. Dans cette convention de commerce et de paix maritime, le δῆμος Ταρρακινιτῶν figure parmi les ὑπήκοοι de Rome que les Carthaginois s'engagent à respecter (4). *Tarracina* est le nom romain d'Anxur.

L'intérêt que les Romains avaient à en demeurer les maîtres était grand. Il augmenta dans les années qui suivirent l'invasion gauloise. A mesure que se poursuivait la conquête du pays des Volsques, la République se trouvait en contact avec des populations nouvelles qu'il importait de surveiller. Les Samnites particulièrement, qui commençaient à étendre leur empire hors de leurs montagnes natales, lui donnaient beaucoup à penser. Bientôt elle eut avec eux des relations directes : une alliance en 354, une guerre en 343, furent les premiers actes de cette longue rivalité d'où elle sortit maîtresse de l'Italie. Anxur devint alors pour elle une position de premier ordre. Elle gardait vers la Campanie l'entrée même de son empire. Dans ses murs passait la route par où l'ennemi pouvait pénétrer dans la grande plaine qui va jusqu'à Rome. Elle était la dernière cité de l'empire vers le midi, le port e plus loin de la capitale, la gardienne de la frontière et la porte

(1) Liv., V, 8.
(2) Liv., V, 12, 13.
(3) Liv., V, 16.
(4) Pol., III, 22, § 11.

ouverte pour entrer chez l'ennemi. La vallée du Trerus n'était pas encore toute romaine ; les Eques, les Herniques, les Volsques en occupaient la plus grande partie ; ses débouchés vers le cours du Liris appartenaient aux Samnites, aux Sidicins, aux Campaniens ; les légions ne pouvaient pas encore tourner les Lepini par le nord. Pour entrer dans les terres nouvelles, il leur fallait franchir le *Saltus ad Lautulas*. Ce défilé, qui aujourd'hui est un passage, était alors un cul-de-sac. C'est la main de l'homme qui l'a ouvert sur plus de deux kilomètres entre les rochers de l'Acquasanta et la *Marina* de Terracine (1). Mais alors le revers sud-est du S. Angelo, abrupt et en partie à pic, était battu directement par les flots du golfe d'Amyclæ ; il n'existait, le long du littoral, aucun passage entre la plaine de Fundi et la plage de Terracine. Au Canneto di Campagna, près duquel quatre sources abondantes versent leurs eaux légèrement saumâtres, était probablement le lieu précis qu'on appelait les *Lautulæ*. Puis le défilé s'allongeait sur une distance de plus de 4 milles, marécageux et sauvage, entre le lac de Fundi et les montagnes, qui n'ont pas un passage praticable. Parfois serré entre celles-ci et les marais où le lac s'extravase jusqu'à ne laisser que la place d'une route, il s'élargit en d'autres endroits jusqu'à former deux petites plaines, l'une après l'Epitafio, l'autre après la Portella, sous Monticelli S. Biagio. Puis commence la plaine plus large au fond de laquelle est Fundi. Il n'y avait, pour y pénétrer en venant des terres Pontines, que la vieille route qui faisait, en passant dans Anxur même, le tour des montagnes des Volsques. Grimpée à la *Piazza de Paladini* (2), elle descendait en pente raide sur le flanc des monts Cucco et Giusto, et, arrivée au bord du lac, s'engageait dans le défilé, prudemment appuyée aux montagnes: j'ai reconnu sur plusieurs points quelques traces de son soubassement. Au pied de la montagne qui porte aujourd'hui Monticelli, elle se divisait probablement. La route circulaire du pays volsque continuait vers le nord par les gorges de Vallecorsa pour se replier autour des Lepini ; une autre s'enfonçait au nord-est dans les montagnes de Lenola, pour aller, par Fabrataria et Frégelles, remonter le Liris jusqu'à Sora ; mais auparavant, sous Monticelli même, s'était détaché le chemin de Fundi. Tel était l'unique passage qui pût porter les armées romaines soit dans le pays des Aurunces, soit derrière le massif des Volsques, soit au pied des

(1) Voy. ch. VI.
(2) Voy. ch. II.

montagnes samnites. Telle était aussi l'unique ligne de retraite qu'elles eussent en cas d'un échec (1). Tel était enfin le pas qu'il s'agissait de tenir fermé, si l'on voulait que les terres Pontines fussent à l'abri d'une invasion. C'étaient les Thermopyles du Latium. De là, l'importance d'Anxur pour la République, surtout après l'acquisition de Capoue.

On le vit tout de suite, dès 342, dans la révolte de l'armée de C. Marcius Rutilus (2). Le signal partit d'Anxur. La cohorte qui s'y trouvait occupa la Piazza de' Paladini, « *ad Lautulas, saltu angusto inter mare ac montes* ; » et de là, recueillant tous les détachements qui arrivaient de Campanie, forma le noyau d'une armée rebelle que rien n'arrêta jusqu'à 8 milles de Rome.

Cependant les derniers débris de l'indépendance volsque succombaient. Privernum se souleva la dernière, 327; elle fut réduite l'année suivante, et Rome domina sans conteste, non seulement sur les terres Pontines, mais sur les cités des Lepini. Le sort de celles-ci ne nous intéresse pas pour les affaires de Terracine; mais le sien est intimement lié à la destinée du bassin Pontin. La clé de son histoire est dans celle de ce sol dont forcément doit vivre son peuple, et il est nécessaire de savoir ce que les Volsques en avaient fait pour comprendre ce que les Romains en firent.

L'histoire du sol pontin dans l'antiquité est la matière d'un autre ouvrage (3). Je l'y raconterai tout entière telle qu'une longue exploration du pays permet de la saisir en détail. Mais certains faits sont nécessaires à connaître pour l'histoire de Terracine.

Des cinq régions naturelles dont se compose le bassin Pontin, deux intéressent surtout Terracine : ce sont celles aujourd'hui appelées la *Palude* et la *Macchia*. Elles sont en partie à elle et font presque tout son territoire : — la première, féconde quand elle est cultivable et pernicieuse quand elle ne l'est pas, aussi dangereuse par son voisinage que nécessaire pour ses produits, à la fois pestilentielle et nourricière, source de richesses et de mort; la seconde couvrant de ses halliers épais où les mares n'assèchent jamais, d'où les insectes et la fièvre chassent l'homme, la soi-disant dune qui s'étend, aussi large et à peine plus haute qu'eux, entre les marais Pontins et la mer. Cet immense territoire, long d'une trentaine de milles et large en tout de dix à quinze, est aujourd'hui, nous le savons, dans une condition bien meilleure

(1) Liv. IX, 23, 25; XXII, 15; Diod., XIX, 72.
(2) Liv. VII, 37; App., *Samn.*, I, 1 ; Dionys., XV, 3.
(3) *La Via Appia et les Terres Pontines* (en préparation).

qu'il n'a été par le passé; la transformation est récente et tous les détails nous en sont connus (1). Mais s'il était dans l'antiquité tel que l'a trouvé Pie VI, si la *Palude* particulièrement était un désert de tourbe, d'eau, de roseaux, de bois et de broussailles, si, dépourvue d'êtres humains, elle était abandonnée aux caprices de cours d'eau sans écoulement sur un sol sans consistance, si sa surface était incultivable et si son air était mortel, il sera difficile d'expliquer la prospérité des cités volsques, et particulièrement d'Anxur.

Or voici ce que nous savons. Pline, sur l'autorité de Mucien, nous dit que les marais Pontins n'ont pas toujours existé, et qu'ils occupent la place de vingt-quatre villes disparues (2). Vingt-quatre villes, c'est beaucoup : cela en fait une chaque deux kilomètres. Supposons seulement des *vici*, des lieux habités quelconques, réduisons chacun d'eux aux proportions les plus modestes : il n'en restera pas moins vrai que la plaine Pontine, qui est un marécage au temps de Pline, a pu contenir autrefois une nombreuse population fixe. C'est là un fait constaté par la plus ancienne histoire de Rome. Il y avait là des villes : nous savons les noms de quelques-unes, bien que difficiles à identifier. Il y avait là des campagnes : elles étaient fertiles et bien cultivées. Il y avait là des hommes, et ils vivaient et prospéraient. Dans quelle mesure, où et comment ? c'est l'affaire d'une autre étude : il suffira ici d'établir le fait.

Tarquin l'Ancien, dit Denys d'Halicarnasse (3), marcha contre les Πομεντῖνοι (un Latin écrirait *Pomptini*), qui habitaient la ville de Suessa. De tous les peuples d'alentour ils étaient le plus florissant, et leur bonheur excessif les rendait gênants aux voisins. La guerre de Tarquin contre eux est racontée avec détail. On en admettra ce que l'on voudra ; mais il en ressort toujours l'impression que les textes anciens consultés par l'auteur donnaient les Pomptini pour un peuple puissant et riche. Après la prise de Suessa Pometia, tous les hommes en âge de porter les armes sont tués ; les femmes, les enfants, le reste de la population mâle sont emmenés captifs, et la foule des esclaves, « οὐδὲ ἀριθμηθῆναι ῥᾴδιον, » est donnée aux soldats. Tout ce que renferment ville et territoire est livré au pillage ; l'or et l'argent

(1) N.-M. Nicolai, *De' Bonificamenti delle Terre Pontine.* 1 volume in-folio, Rome, 1800.

(2) Plin., *H. N.*, III, 59.

(3) Dionys., *A. R.*, IV, 50.

seulement sont mis à part. Tarquin alors en prélève la dîme, qui doit servir à édifier le temple de Jupiter Capitolin, et distribue le reste aux soldats : il y eut, dit Denys, cinq mines d'argent par homme, et la dîme consacrée aux dieux se monta à quatre cents talents. Sans doute les chiffres donnés par Denys pour cette époque n'ont pas grande valeur. Mais il les avait pris quelque part, et, pour que la tradition que lui ont transmise les vieux textes en donne d'aussi élevés, il faut que les peuples Pontins aient laissé un grand renom de richesse. En effet Tarquin aurait, à ce compte, trouvé à Pometia quatre mille talents de métaux précieux, soit plus de vingt-deux millions de francs, valeur absolue : — somme immense pour un temps où un morceau de cuivre de 1500 grammes était une somme (1)! Il est vrai que le même calcul ne lui donnerait qu'une armée d'environ quatre mille hommes, ce qui, en soi très vraisemblable, le devient moins quand il s'agit de s'emparer d'une pareille place. Il est inutile d'insister : comme chiffres, il est trop évident que le compte donné par Denys ne signifie pas grand'-chose ; il nous montre seulement ce qu'était Suessa Pometia. On la voit, dans la suite du même livre, servir de magasin et de quartier général à Tarquin pendant une campagne contre les Sabins (2).

Tarquin, parmi les colonies qu'il fonde, en met une à Circeii, colonie importante, puisque le roi en confie la conduite à son propre fils Aruns. Denys d'Halicarnasse dit qu'il fit très bien ; car Circeii commande *la plaine Pontine* « Πωμεντῖνον πέδιον, » la plus grande du Latium. Il ne dit pas *les marais Pontins* (3).

Des événements peu postérieurs montrent le pays Pontin évidemment florissant et riche. Les Romains, pressés par Porsenna, envoient demander du blé aux Latins, à Cumes, « καὶ εἰς τὰς ἐν τῷ Πωμεντίνῳ πεδίῳ πόλεις » (4). Denys nous dit que les Latins refusèrent ; mais Larcius et Herminius, envoyés dans les cités pontines, en obtinrent toutes sortes de vivres, et ravitaillèrent Rome par le Tibre. Plus tard, en 492, sous le consulat de T. Geganius Macerinus et de P. Minucius Augurinus, Tite-Live, d'accord avec Denys d'Halicarnasse, nous montre les Romains cherchant à acheter du blé « *in Volscis Pomptinoque* (5). » C'est

(1) Mommsen, *Hist. de la Monn. rom.*, trad. Blacas, t. I, p. 175.
(2) Dionys., *A. R.*, IV, 53.
(3) Dionys., *A. R.*, IV, 63; Liv., I, 56.
(4) Dionys., *A. R.*, V, 26; Liv., II, 9.
(5) Liv., II, 34; Dionys., *A. R.*, VII, 12.

toujours à ces mêmes endroits qu'ils recourent dans les temps de misère : dans la peste de 443, ils envoient « *in Etruriam Pomptinumque agrum et Cumas, postremo in Siciliam quoque, frumenti causa* (1). » Ainsi, au sixième et au cinquième siècles, entre les mains des Volsques, la *plaine Pontine* nous apparaît comme peuplée, fertile et riche. On ne l'appelle jamais les *marais Pontins*. Il n'est pas question de ceux-ci dans les nombreux récits d'opérations militaires que Tite-Live place dans cette région pendant l'interminable guerre des Volsques, et l'on peut même dire que la nature des faits qu'il raconte exclut souvent leur existence (2).

L'avidité avec laquelle les Romains désiraient l'*ager pomptinus* est une autre preuve de sa valeur. A peine la conquête en est-elle commencée, qu'il devient le sujet de fréquentes lois agraires. Dès 386, dit Tite-Live, « *a tribunis plebis... pomptinus ager... ostentabatur* (3) ». Un peu plus tard : « Le tribun L. Licinius fit une proposition sur les terres Pontines ; le peuple alors commençait à se faire plus nombreux et plus enclin à désirer des terres (4) ». Il désirait fort celles-ci ; car, en 383, pour le décider à servir contre les Volsques, on ne trouva rien de mieux que de faire commencer le partage, dont on chargea des quinquévirs (5). En 358, deux tribus nouvelles furent ajoutées aux vingt-cinq qui existaient alors, l'une prit le nom de *Pomptina* (6). Il n'est toujours pas question des marais Pontins, bien que, pendant tout le quatrième siècle, la plaine pontine serve perpétuellement de champ de bataille (7), et que ce soient les cités pontines qui sont nommées à chaque pas dans la fin de la lutte contre Rome.

Nous voici arrivés à l'époque où disparaît l'empire volsque ; et nous avons pu constater que, tant qu'il a duré, les marais Pontins ne paraissent pas : le bassin dont aujourd'hui ils occupent la partie la plus basse est peuplé, semé de centres habités, et riche d'une agriculture florissante.

N'allons point cependant au delà de ce que font voir les textes historiques. Les marais Pontins sont un ancien golfe ; la dune qui les sépare aujourd'hui de la mer est une formation pliocène, ou équivalente ; le remplissage du bassin est

(1) Liv., IV, 25.
(2) Liv., VI, 1, 2, 3, 4, 12, etc., etc.
(3) Liv., IV, 5.
(4) Liv., VI, 6.
(5) Liv., VI, 21.
(6) Festus. éd. Müller, p. 55.
(7) Flor., I, 8 ; Liv., VIII, 13, etc.

dû à d'anciens alluvions, aux détritus végétaux et aux produits de sources minérales. La plus grande partie du sol est tourbeuse, et sur quelques points la tourbière est encore en formation. Il est bien évident qu'un pareil pays n'a jamais été ni particulièrement sain, ni particulièrement sec : il y a, par exemple, des parties basses qui ne peuvent pas être desséchées. Mais pour qu'un pays soit peuplé, il n'est pas nécessaire qu'on n'y ait pas la fièvre : autrement deux tiers de l'Italie seraient aujourd'hui inhabités. Et, d'autre part, une plaine basse, humide, semée d'étangs et présentant en quelques points des marécages de médiocre étendue n'a rien à voir avec les marais Pontins.

Dans l'état où ils sont aujourd'hui, après la bonification de Pie VI, ceux-ci sont presque tout entiers cultivables, et leurs environs plus ou moins habités. Mais l'œuvre de notre grand Prony (1) montre que, mieux entendu et mieux réussi, le dessèchement les eût amenés à un état bien meilleur encore. Ne soyons pas trop exigeants : admettons que les Volsques les aient eus seulement tels qu'ils seraient après cette opération bien faite. C'est peu dire, car il était plus facile d'empêcher le mal qu'il ne l'est maintenant de le réparer. Mais cela suffira pour permettre à ces durs et intrépides travailleurs de vivre et de cultiver. Leurs descendants font tous les jours leurs preuves dans une lutte devenue plus difficile contre la terre, l'air et l'eau. Si je faisais ici l'histoire des terres Pontines, je devrais dire comment s'y prenaient ces populations primitives, où et comment, dans le bassin Pontin, elles mettaient leurs populations, quel régime de vie et d'agriculture certains indices nous font deviner, quels travaux elles ont effectués dans les diverses régions de ce vaste espace, quels moyens elles connaissaient de dompter la terre, de gouverner l'eau, d'assainir l'air. Mais, pour l'histoire de Terracine, il suffit d'avoir historiquement constaté ce qu'était la future *Palude* avant d'appartenir aux Romains. De ce qu'elle deviendra entre leurs mains va dépendre l'avenir de la ville.

La conquête, en effet, est terminée, et la prise de possession s'achève. En 329, trois cents citoyens sont envoyés coloniser Anxur (2). La même année, Privernum vaincue a reçu le droit de cité; de nombreux colons sont déjà établis dans l'*ager pomptinus* enlevé à Setia et à elle. Aussi, en 318, sous le consulat de M. Fo-

(1) Prony, *Description des marais Pontins*, 1 vol. in-4°, avec atlas in-fol., Paris, Didot, 1823.

(2) Liv. VIII, 21; Vell. Pat., I, 14.

lius Flaccina et de L. Plautius Venox, en même temps que la tribu *Falerina*, Rome en crée une trente et unième, dont le noyau est formé par ce groupe de citoyens. On lui donne le nom de l'Ufens (1), qui traverse les territoires d'Anxur, de Privernum, de Setia (2). Désormais, et pour toujours, Anxur cesse d'être une cité volsque. C'est une *colonia civium romanorum* de la tribu *Oufentina* (3).

(1) Festus, éd. Müll., p. 194.
(2) Liv., IX, 20; *Epit.*, IX.
(3) Grotefend, *Imp. R. trib. descript.*, p. 80; et, outre les inscriptions du pays, voir *C. I. L.*, II, 10, 49; IV, 24, 29; VI, 2920, 3884.

CHAPITRE IV.

COLONIA ANXURNAS.

Anxur, *Tarracina*, *Colonia Anxurnas* ; le nom local est *Tarricina*. Le territoire d'Anxur, ses limites probables, son état, son avenir. Etablissement de la colonie, les terres qu'on lui assigne sont dans la *Valle*. Anxur est une *colonia maritima civium romanorum*. Création de la Via Appia, 312. Pourquoi Anxur, sous la République, n'est qu'une ville de second ordre. Procès au Sénat pour le service militaire et le service naval, 207 et 191. Vie de la colonie, son sénat, ses duumvirs, etc... Grandes familles du pays aux derniers temps de la République, grandes maisons romaines liées avec Terracine. *Gentes* terracinaises connues. Terracine de nouveau fortifiée. Les guerres civiles. Terracine n'a plus d'importance que comme position militaire et station de bains de mer.

Anxur était un mot volsque (1); le nom latin fut *Tarracina* (2), qu'emploie presque toujours Tite-Live, *Tarricina*, donné par des inscriptions (3), ou *Tarracinæ*, mieux approprié à une cité habitée *pagatim* (4). C'est le nom de *Tarricina* que doit choisir l'histoire locale; car, bien que les auteurs écrivent *Tarracina*, les gens du pays ont préféré de beaucoup l'autre forme : leurs inscriptions la donnent sept fois, et deux seulement la forme commune (5). Mais le nom officiel de la colonie romaine fut, semble-t-il, *Colonia Anxurnas*. C'est celui qu'emploie un spécialiste, Hygin, quand il explique comment elle fut installée. Tite-Live lui-même se sert du même ethnique à un moment où il s'agit d'une démarche officielle de ce peuple et où il a vraisemblablement les *Acta senatus* sous les yeux (6). Il est naturel qu'il en fût ainsi, le nom de Ter-

(1) Plin., *H. N.*, III, 9-5, § 6.
(2) Liv., XXII, 15 ; XXIV, 44, etc.
(3) *C. I. L.* X, 6317, 6322, 6328.
(4) Liv., IV, 59; en grec Ταρρακίναι, Pol., III 22, § 1 ; Ptol. III, I, § 5.
(5) Pour cette question du nom, voir *C. I. L.*, X, p. 623.
(6) Liv., XXVII, 38 : « Ea die ad Senatum hi populi venerunt, Ostiensis, Al-

racine n'ayant pas encore eu le temps de triompher complètement dans l'usage. A quelle époque a-t-il remplacé l'autre dans les documents officiels? Il est impossible de le dire. Les inscriptions de l'époque impériale (1) le portent toujours, et de l'époque républicaine on n'en possède pas d'assez vieilles. Le nom d'*Anxur* disparut de l'usage, mais cependant il ne périt pas; pour la consolation des poètes, il vint remplacer dans leurs vers *Tarracina*, qui n'y entrait point (2).

On aimerait à se rendre compte de ce qu'était Anxur au moment où elle devint colonie romaine. Mais sur quoi, pour ces temps reculés, dans un pays qui a subi des modifications si profondes, appuyer une conjecture sérieuse? De textes, il n'y en a point, c'est l'ordinaire au cours de cette histoire. De monuments, il n'y en a guère; et s'il y en a, ils ont bien changé. Mais il y a dans les éléments dont se composent les cités antiques aussi bien que les nations modernes, certaines choses qui en apparence n'ont aucune raison d'être immuables, et qui pourtant ne changent pas. De ce nombre sont les limites de la plupart des cités antiques, et, chez tous les peuples, le cadastre. Les pays de la France avant 1789 (3) remontaient à la Gaule romaine, et les villes épiscopales, dans l'Italie d'aujourd'hui, représentent exactement les cités de l'Italie antique. A travers les siècles du moyen âge, les documents locaux nous attestent que les limites du territoire terracinais ne changent pas : ont-elles pu changer dans les temps antiques?

Notre plus ancienne description des limites de la *città e contado di Terracina* est de la fin du dixième siècle. Elle se trouve dans une pièce que Contatori a connue et cite : la donation de l'une et de l'autre faite par Sylvestre II à un certain comte Darferius (4).

siensis, Antias, Anxurnas, Minturnensis, Sinuessanus, et ab supero mari Senensis. »

(1) L'inscr. *C. I. L.*, X, 6305, ne portait le nom d'Anxur dans les anciens recueils que par une interpolation évidente.

(2) Sil. It., IV, 533 ; VIII, 390 ; Stat., *Silv.*, I, 3, 86-87, etc., etc.

(3) Longnon, *Etudes sur les pagi de la Gaule.*

(4) Contatori, *op. ms.*, p. 56 : « Nostro dono nostraque magnificentia donamus et largimur tibi, tuisque filiis et nepotibus, et nomine beneficii, id est Civitatem Superiorem et Inferiorem quæ vocatur Terracina, cum omnibus turribus et muris suis, seu cum omni districtione sua atque comitatu Terracinensi in integrum, cum terris et sylvis, campis et paludibus, ripis, aquis et piscariis suis, necnon cum omni districtione sua et cum omni publica funtione quæcumque de prædicta civitate seu comitatu ad nostrum Palatium pertinent: quod est inter affines incipientes a Capodiacqua, quomodo venit per Campum

En commençant par l'est, la limite part de S. Anastasia, suit le fleuve *S. Anastasiæ*, puis le Lac, passe *in Portellas*, gagne Sonnino par la montagne, descend aux *Rochers* et arrive à *Capodiacqua*, puis *in Drogam*, d'où elle va, *per Campum de Agapito*, gagner le fleuve *quod est apud S. Donatum*, et le suit jusqu'à la côte ; vers la mer, la limite est une ligne idéale à douze milles au large. Une bulle plus récente, — elle est de Grégoire VII, — ajoute quelques noms à l'énumération des confins : de S. Anastasia nous passons *ad Portellas*, puis nous montons *ad montem Dafati* pour redescendre *in Sinninum*, aller ensuite *ad Palliata*, arriver *ad Riguum Martinum*, et descendre par le Fiumicello di S. Donato *ad fucem Fullani* (1). Ce sont exactement les mêmes limites : ce qui n'a rien d'étonnant, puisque ce sont encore celles de la commune de Terracine, sauf quelques modifications récentes (2), dont les raisons et l'époque sont connues. Ainsi, il y a mille ans tout à l'heure, les limites de Terracine étaient les mêmes qu'au siècle dernier. Ville épiscopale, elle correspondait à une *civitas* du temps de l'Empire, et son *comitatus* représente parfaitement *l'ager Tarracinensis* d'autrefois. Or, telle elle était sous l'Empire, telle elle avait été sous la République. Une fois entrée dans la paix romaine, elle n'avait plus eu de raison pour perdre ou gagner du terrain. La seule occasion d'un remaniement de limites eût été une confiscation, ou la fondation d'une cité nouvelle, d'une colonie militaire par exemple, et nous le saurions. Ainsi, tout en paraissant faire un anachronisme de quatorze siècles, on ne fait pas même une conjecture en prenant dans des bulles de Papes les limites de la *Colonia Anxurnas*.

Son territoire allait d'une part jusqu'au lac de Fondi et son émissaire, le Fiume di S. Anastasia. La limite passait ensuite vers l'Epitafio et la Portella ; de là, elle gagnait la cime du Monte delle Fate, le *mons Dafati* de Grégoire VII. Puis elle allait à Sonnino, et suivait les monts jusqu'aux grands *rochers* du Monte Nero, les *saxa* de Sylvestre II. En plaine, les *Palliata* de Grégoire VII sont les *Pagliete*, et le *Capo di Acqua* de Sylvestre II

de Agapito, et inde mittit in Drogam, et inde mittit in flumen quod est juxta S. Donatum, et per ipsum flumen vadit in mare ad XII milliaria; et ab alio latere, de ipso Portaturo, et vadit ad ipsa saxa et usque ad ipsum Somninum, et vadit in Portellas et usque in Lacum, et per ipsum Lacum vadit juxta flumen S. Anastasiæ, et inde vadit in mare ad XII milliaria. Hæc omnia juris nostræ S. R. Ecclesiæ, cui Deo auctore, deservimus, etc... »

(1) Voy. le texte, ch. X.

(2) Voy. *ibid.*

est la belle source *del Frasso* où est encore la limite. Une route antique venant de la *Macchia* passe à La Sega, au Casanello, en direction avec Capocavallo et le Frasso. Entre elle et les Pagliete, une ruine portait le nom de Torre del Vescovo. Une autre route, traversant l'Appia à Mesa, l'Ufens au vieux pont du Mazzocchio, et l'Amasenus au-dessous du pont de Sonnino, arrive juste en direction avec le tombeau dit *Camilla*, près de la grande route des Volsques. L'une et l'autre de ces routes (1) mène à la Macchia di Quarto. Cette dénomination ne peut dater que du temps où ces terres abandonnées se couvrirent de bois et devinrent les pacages hivernaux de populations des Lepini. Auparavant c'étaient elles qui formaient le *Campus de Agapito* de la Bulle : la Lestra di Agapito en conserve encore le souvenir. Au delà de la seconde route, les premières parties de la *Palude* qu'on rencontre ont également des noms récents : Campo Nuovo, qui est un défrichement d'une partie des bois de Fossa Nuova ; Mezzaluna, qui date de Pie VI ; Mortola, qui est assez moderne. Il faut aller derrière ces marais, presque jusqu'au pied des montagnes de Sezza, pour trouver dans la *Regione Portadura* l'équivalent du *de ipso Portaturo* de la bulle. Il est probable qu'autrefois le nom s'étendait à toute cette contrée : il a reculé lorsque diverses parties ont reçu, à diverses occasions, les noms qu'on leur voit aujourd'hui. C'est dans ce territoire, et sans doute non loin des Case Nuove sur la route volsque, que fut trouvée la seule inscription qui mentionne Jupiter Anxur (2). Néanmoins, jadis comme aujourd'hui, presque tout devait appartenir à Privernum : c'est en effet là que passe l'Ufens, et nous savons par Festus (3) que la tribu *Oufentina* fut créée avant tout pour les colons de Privernum. C'est donc comme limite extérieure que cette région est nommée par la Bulle parmi les confins terracinais. Le Rio Martino limite le *Campus de Agapito* ; et, des Archi di S. Donato, le *Fiumicello* à demi comblé nous conduit à Fogliano, au lac, à la mer.

C'était certes un grand territoire, mais la population y devait être rare. Anxur avait trop souffert pendant la lutte contre Rome. On a vu ce que voulait dire pour elle être prise par les légions : deux ou trois coups comme celui-là en un siècle, et une cité était réduite à rien. Or, pour Anxur plus que pour une

(1) Voy. le ch. suivant.
(2) *C. I. L.*, X, 6483.
(3) Festus, p. 194. Voy. Momms., *C. I. L.*, X, p. 637.

autre, il était difficile de se relever. La majeure partie de ses terres était, en effet, dans la plaine pontine; elle-même en occupait un des bouts; et la transformation qui s'y opérait allait de plus en plus, avec les années, lui faire ressentir ses effets.

L'ancien golfe où est la *Palude*, par suite de la constitution toute spéciale des Lepini et des particularités de sa météorologie, se trouve recevoir énormément d'eaux. Le sol est bas, et n'a point de pente : de Treponti à la mer, sur une longueur de plus de 22 milles, on ne descend que 8 à 10 mètres; certains points, à 15 milles de la côte, n'ont que $0^m,70$ et $0^m,50$ d'altitude. Parmi les eaux superficielles, l'immense majorité est claire et ne colmate pas. D'autres, fort abondantes, sont minérales et incrustantes, et créent, s'infiltrant dans les tourbes, un sous-sol dur appelé *tartaro*. L'unique débouché, la mer, est fermé par un cordon de dunes. Les crues sont subites et terribles; le sol est en grande partie tourbeux. Il est évident que, du jour où les révolutions géologiques ont chassé la mer de ce bassin, du jour où les eaux ont commencé à agir librement sur les alluvions anciennes qui forment la partie solide de ces terres, le marécage a existé en puissance. La terre et l'eau ne pouvaient pas rester voisines, pacifiques, séparées. Même sans les causes que j'ai déjà dites, l'abondance des eaux fluviales et leurs crues, l'intensité inouïe de la végétation dans un tel milieu, suffisaient à les jeter l'une sur l'autre. Les fonds, par exemple, où l'eau formait des nappes plus ou moins profondes, se devaient transformer en tourbières; les terrains, fréquemment inondés, se devaient transformer en marais, et du jeu des forces naturelles devait naître un jour, fatalement, l'uniformité des marais Pontins. Mais, pour en venir là, il fallait des milliers d'années; ce n'est que dans les temps historiques que le travail s'est terminé, on peut même dire qu'il dure encore. Dans cette longue évolution, il y a eu bien des périodes. Il y en a eu certainement une où l'eau n'avait pas encore triomphé : elle formait des lacs, n'avait créé des marais que par places, et s'écoulait encore plus ou moins. Les montagnes étaient boisées, l'espace où est la *Macchia* ne l'était pas : l'air n'y était pas empesté, et, dans la plaine basse elle-même, l'eau n'avait pas conquis tout le terrain. Qu'à ce moment une race énergique, nombreuse, patiente, occupât le bassin Pontin, et, pourvu qu'elle sût ce qu'elle avait à faire, elle pouvait y vivre et l'empêcher de se gâter. C'est précisément ce qui arriva. Ce qu'ont dû faire ces demi-sauvages, Aborigènes, Aurunces, Sicules, ou de quelque

nom qu'ils se soient appelés, donne grandement à réfléchir; mais il ne faut pas s'étonner : le travail accompli près de là, dans les tufs du Latium, et particulièrement du versant Pontin, a de quoi confondre les modernes (1). Quoi qu'il en soit, les Volsques maintinrent l'état qu'ils avaient créé. Tant qu'une forte population cultiva pied à pied ce territoire, veilla sur le régime des eaux et travailla toutes les terres, tout n'alla que de mieux en mieux. La *Palude* était alors habitable parce qu'elle était habitée, comme aujourd'hui elle n'est plus habitée parce qu'elle n'est pas habitable.

La cause historique de la formation des marais Pontins fut la disparition de cette population même. Théâtre d'une terrible guerre qui dura deux siècles, conquis par le peuple qui fit du Samnium un désert, le territoire Pontin entre en décadence du jour où il devient romain. C'est l'histoire de toute l'Italie : on sait que le premier fruit de la conquête fut la dépopulation. Relisez seulement Tite-Live : à chaque campagne, le général s'acquitte de son devoir comme Camille, vainqueur en 389 (2). « Et, poursuivant les fuyards, il dépeupla toute la campagne volsque. » Quand le récit est un peu détaillé, calculez le nombre d'êtres humains massacrés, vendus, réduits à fuir ou à mourir de faim et de misère, en un mot, disparus du pays dans un espace de quelques mois à peine. Vous arriverez, comme l'historien lui-même, à ne plus comprendre qu'il y en ait encore (3). Les montagnes sauvaient toujours quelques-uns de leurs habitants; mais que devenaient ceux de la plaine? Rome, à diverses reprises, envoya des colonies. Mais qu'était-ce que trois cents citoyens, dans ces contrées où le nom même de plusieurs cités avait péri? A chaque instant, nous voyons faire des assignations de terres dans le pays Pontin; mais trouve-t-on que les lois agraires aient jamais refait une classe agricole, ou même une population quelconque? Un fait est hors de doute : les terres Pontines, après la conquête romaine, se trouvèrent dépeuplées et ne se repeuplèrent pas : l'homme disparut, et, des localités qu'il avait habitées, il ne resta pas même

(1) Liv., VI, 2.

(2) Voy. *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, t. II, p. 94, 136, 207.

(3) Liv., VI, 12 : « Non dubito, præter satietatem tot jam libris adsidua bella cum Volscis gesta legentibus, illud quoque succursurum quod mihi percensenti propiores temporibus harum rerum auctores miraculo fuit, unde totiens victis Volscis et Æquis suffecerint milites... Simile veri est... innumerabilem multitudinem liberorum capitum in eis fuisse locis quæ nunc, vix seminario exiguo militum relicto, servitia Romana ab solitudine vindicant. »

la trace. Alors la nature se vengea. Le travail humain n'étant plus là, elle reprit son œuvre suspendue, et les marais s'établirent peu à peu. La fécondité du pays demeurait toujours très grande, mais la salubrité disparaissait, l'eau envahissait de jour en jour davantage, la transformation s'opérait. Nous trouverons plus loin des dates qui nous feront suivre sa marche. Tout concourra à la favoriser pendant les siècles de la République. Le régime de la propriété changera, partout les *latifundia* se forment. On n'a plus à dire aujourd'hui combien ils ont contribué au dépeuplement de l'Italie et à l'abandon de l'agriculture. Nulle part les résultats ne pouvaient être plus funestes que dans le territoire Pontin, lui qui n'avait pu être habitable qu'à condition d'être très habité, et cultivable qu'à condition d'être très cultivé, très défendu, très soigné. Les montagnes seront un jour déboisées, et les fleuves y perdront leurs régulateurs naturels. Ainsi s'exercent tant d'actions funestes, toutes nées d'un fait, la conquête romaine.

On le voit donc, l'ancien fond de mer où est la plaine Pontine a tendu, dès le jour où il a été garni d'alluvions, à devenir un immense marais. Mais auparavant il devait passer par des états intermédiaires. Le travail de l'homme le maintint dans l'un de ces états pendant plusieurs siècles; le travail de la nature se trouva pour un temps suspendu, et pouvait sans doute l'être indéfiniment, si les mêmes moyens y étaient appliqués sans cesse. Combien de terres, dans les plus belles plaines de la France, deviendraient d'affreux marécages, si elles restaient incultes seulement cinquante ans! L'homme disparaissant, la nature reprit son œuvre, et la *Palude Pontina* se créa, comme se créèrent en même temps les marécages de la Maremme toscane à la place de villes florissantes et de belles campagnes cultivées, après que les Romains eurent détruit la population agricole étrusque (1).

Dans cette transformation, on le comprend, nul n'est plus intéressé que Terracine. Et c'est pourquoi j'ai voulu l'expliquer dès l'entrée d'Anxur dans la cité romaine. Elle ne se fit pas tout d'un coup, mais son origine est au temps où les terres Pontines deviennent romaines.

(1) Duruy, *Hist. des Rom.*, éd. ill., I, p. 305. Je crois devoir réserver pour un autre ouvrage l'étude de la conquête romaine. Elle a été touchée récemment, mais d'une manière assez différente, par MM. Zoeller, *Latium und Rom*, 1878, et Beloch, *Der Italische Bund unter Roms Hegemonie*, 1880.

La colonie établie dans Anxur trouva donc facilement de la place. Elle était de trois cents familles, ce qui fait, en supposant tous les citoyens mariés et deux enfants en moyenne par ménage, un total de 1200 personnes libres. Chaque citoyen reçut 2 *jugera*, c'est-à-dire 1 *heredium*, un peu moins de 50 ares et 38 centiares (1). On enleva donc aux Anxurnates un peu plus de 150 hectares et demi de leurs meilleures terres, 3 centuries, comme l'on disait, pour en faire l'*adsignatio*. De plus, comme dans la cité les nouveaux venus formaient à l'origine une aristocratie seule en possession des droits, l'administration des terres communales, c'est-à-dire la faculté de les cultiver ou de les prendre, tout comme l'aristocratie de Rome faisait de l'*ager publicus*, fut remise entre leurs mains. C'était la condition des colonies installées dans une ancienne cité ; la population primitive y demeurait formant la plèbe, comme était la plèbe de Rome au temps de l'état patricien. Elle conservait seulement les terres que les vainqueurs lui laissaient, ou plutôt, suivant l'expression romaine, lui rendaient, car c'était un don.

Les terres que prirent les colons furent les plus voisines de la ville. On peut les retrouver ; voici comment.

Si jamais il y eut cadastre facile à établir et à conserver, c'est celui d'une colonie romaine. La terre est en effet divisée géométriquement, en lots égaux, suivant des règles connues selon chaque espèce de terrain. Ce travail fait une fois pour toutes et chaque parcelle bornée et dénommée, le cadastre est fait pour toujours. Il y a des colonies romaines où cette division des parcelles se voit encore sur le sol (2). Ailleurs, un document donnant le nom des *pagi* et des propriétés, il a été possible aujourd'hui d'en identifier un grand nombre (3). Des catalogues dressés plus tard servirent aux administrateurs de la République et de l'Empire à trouver, entre autres renseignements sur chaque ville, comment était dressé son cadastre, de quelle catégorie elle était (4). Les *agrimensores* conservaient soigneusement ce qui concernait ce genre d'affaires, et c'est ainsi qu'Hygin, sous Trajan, nous raconte comment fut fait, quatre siècles et plus avant son époque, le partage des terres à Anxur (5).

(1) Liv., VIII, 21.

(2) Reclus, *Géogr. univ.*, t. I, p. 344.

(3) Desjardins, *De Tab. alim.*, pars III, cap. 2, et p. XLIII et suiv., *Tabula pagorum*.

(4) *Grom. vet.*, éd. de Berlin, t. II : Mommsen, *Die Libri coloniarum*.

(5) Ou, dans tous les cas, comment alors on le croyait fait, quelle était la tradition légale, faisant foi.

La base géodésique d'une opération de ce genre était une ligne menée de l'Est à l'Ouest au travers des terrains qu'il s'agissait de distribuer. En théorie, ce *decimanus maximus* devait être déterminé astronomiquement. Mais, dans la pratique, on se laissait souvent guider par le caractère du terrain lui-même (1), et quelquefois on prenait tout bonnement la grande route pour *decimanus*. C'est ce qui fut fait à Anxur, d'autant plus que cette grande route allait à peu près dans le sens voulu.

Le *decimanus maximus*, dit Hygin, pour la *Colonia Anxurnas*, se prend sur la *Via Appia*. Les terrains susceptibles de culture furent bornés ; le reste occupé par des rochers abrupts, fut délimité simplement par l'indication des confins et le nom des localités (2). Ainsi deux cadastres furent dressés, l'un géométrique pour les terres cultivables, dont la base fut la voie consulaire, l'autre descriptif et sommaire pour la montagne : c'est précisément ce qui existe aujourd'hui, tant il est vrai que les mêmes circonstances conduisent aux mêmes opérations.

Venons maintenant à la topographie. Hygin dit que le *decimanus*, pour Anxur, est la *Via Appia*. Mais, en l'année 329, la Via Appia n'existait pas : la voie consulaire était l'ancienne route volsque, qui, suivant le pied des montagnes, arrivait au temple de Féronie. Cependant la *divisio* et l'*adsignatio* des terrains durent se faire. Or, si leur *decimanus*, pris sur la voie consulaire, se trouva plus tard être sur l'Appia, il fallait donc qu'il fût sur un parcours où le tracé de la route romaine se confondît avec celui de l'ancienne. On verra bientôt qu'il y a un lieu, et un seul, où cette confusion existe : et c'est précisément le parcours de trois milles que faisait la route volsque dans la *Valle*, entre Féronie et Anxur. Là est donc le *decimanus* qui servit de base au nouveau métrage ; et les terrains pris par les colons sont 150 hectares et demi de la *Valle*. Le choix était conforme aux règles : le *decimanus* passait par l'*oppidum*, les terres assignées étaient auprès des murs. De plus, ces terres sont les meilleures pour le vin, l'huile et les fruits. Enfin, comme, outre les champs, des maisons et des bâtiments devaient être assignés aux nouveaux maîtres, on avait la

(1) *Gr. vet.*, éd. de Berlin, t. I, p. 178.

(2) Hygin, *ibid.*, p. 179 : « Quibusdam coloniis Decumanum maximum ita constituerunt ut viam consularem transeuntem per coloniam contineret ; sicut in Campania coloniæ Axurnati. Decimanus maximus per viam Appiam observatur : fines qui culturam accipere potuerunt, et limites acceperunt ; reliqua pars aspris rupibus continetur, terminata in extremitate more arcifinio et per locorum vocabula. »

commodité de faire entrer dans le partage ce qu'on voulait des hameaux situés autour de la *Valle*. Il y a dans celle-ci au moins 450 hectares de bonnes terres, dont la moitié de première qualité, surtout en avant du Monticchio. Le chemin de S. Silviano, qui passe devant cette éminence, court parallèlement à l'Appia à une distance d'environ 1430 mètres, — la longueur de deux centuries. De lui à elle allaient plusieurs chemins, dont les uns ont laissé des traces, dont les autres sont indiqués par les alignements des tombeaux. Ils doivent représenter le métrage général et les limites des centuries, dont trois avaient été attribuées aux colons.

La vie des colons de ces âges convient du reste parfaitement au pays, et c'est celle que font encore les gens aisés de Terracine. Le bien-être d'une famille exige une *vigna* dans la *Valle*, et c'est ce que l'on vient de voir assigné à chacun ; un champ à cultiver dans la *Palude* et au besoin un *oliveto* dans la montagne, et c'est ce que l'on se taillait dans l'*ager occupatorius* ; quelques têtes de bétail enfin dans les pâturages communaux de la *macchia* et de la montagne (1). Aux Anxurnates, population très réduite et qui bientôt entra dans la cité, il resta ce qu'on leur rendit dans la *Valle* et les *Arene* ; malheureusement nous ne savons pas quelle fut la condition des terrains, s'ils furent *redditi* ou *absoluti*, c'est-à-dire garantis ou non, ce qui fait une grande différence au point de vue du trouble jeté dans la propriété. Le *Liber Coloniarum* ne fait aucune mention du partage, aucune distinction entre les terres, et dit simplement que le territoire fut « *dimissus in absoluto* (2). » Mais, comme il ne donne en même temps à Terracine que le titre d'*oppidum*, il est possible, ou qu'il se trompe, ou que nous ayons là le témoignage d'un remaniement postérieur, d'un changement de condition dont l'explication ne serait pas facile. En tous cas, il restait aux Anxurnates la faculté d'occuper sans garantie, en payant une redevance, les terrains laissés en dehors du bornage, *more arcifinio* (3), et qui étaient en droit *ager publicus*.

A en croire Velleius Paterculus, la *Colonia Anxurnas* aurait été une colonie latine (4). Mais Tite-Live, dans sa liste des colonies latines à l'époque de la guerre punique, ne la met

(1) Mommsen, *H. R.*, trad. Alex., t. I, ch. XIII.

(2) *Grom. vet.*, éd. de Berlin, t. I, p. 239. Du reste, les renseignements de cette nature fournis par cet ouvrage n'ont généralement nulle valeur, et doivent être rejetés sans scrupule, s'ils ne sont pas d'autre part confirmés. Voy. Mommsen, *C. I. L.*, X, p. 637.

(3) *Grom. vet.*, éd. de Berlin, t. II : Ruhdorff, *Gr. inst.*, p. 251-3.

(4) Vell. Pat., *l. c.*, I, 14.

pas (1); et, au contraire on la verra figurer partout avec les *Coloniæ maritimæ*, et suivre avec elles une jurisprudence commune (2). C'était donc, comme toutes celles-ci, une *colonia civium romanorum :* son port et le grand intérêt de sa position stratégique lui méritaient d'ailleurs ce rang.

L'importance de l'une et de l'autre fut accrue par un grand événement.

En 312, Ap. Claudius Crassus, plus tard surnommé Cæcus, censeur, traça le plan et commença les travaux de la *Via Appia* (3) : il l'acheva dans les quatre années que dura sa censure. Cette première des routes stratégiques romaines était faite pour relier directement et par voie rapide Rome et Capoue, acquise en 343. L'empire romain avait alors deux têtes, et la récente guerre du Samnium avait montré la nécessité de pouvoir porter les légions en peu de temps de l'une à l'autre. Venue de Rome en droite ligne, la nouvelle route traversa la plaine Pontine, et vint, à partir de la Punta di Leano, emprunter le tracé de la route d'Anxur. Elle passait donc dans la ville et se confondait avec la route volsque jusqu'auprès du *Lacus Fundanus*, où est aujourd'hui la Torre del Pesce. De là, enfilant le *saltus* par la ligne la plus courte, elle allait gagner Fundi.

Ainsi Anxur était le seul point où elle touchât la mer, la vraie moitié du chemin entre les deux capitales. De là naturellement quelque vie rendue à son port et une plus grande importance que jamais comme position stratégique.

Néanmoins elle ne devint pas une grande ville. Trop de causes s'y opposaient. On a vu plus haut celles qui devaient venir des marais Pontins. On verra plus loin pourquoi son port devait avec le temps lui manquer (4). Il ne fut pas pratiqué jusqu'à l'Empire. Bien qu'il soit plusieurs fois question de Terracine dans des passages où il s'agit de navigation, de flottes, de mouillages, jamais le mot *port*, aux deux derniers siècles, n'est employé par les auteurs (5). Tite-Live seul l'écrit, une seule fois, à la date de 210 (6),

(1) Liv., XXVI, 3.
(2) Liv., XXVII, 38; XXVIII, 3.
(3) Liv., IX, 29.
(4) Voy. ch. VIII.
(5) Liv., XXIX, 14, en 204. Jul. Obs., *De prodig.*, en 137 et en 130 : en 137, c'est M. Claudius Marcellus, préteur, qui est frappé de la foudre sur son navire au moment de partir pour l'Afrique, sa province (Voy. Ch. Tissot, *Fast. des prov. Afr.*, dans le *Bull. des ant. afr.*, t. I, p. 3).
(6) Liv., XXVII, 4.

mais comme simple expression topographique ; et l'on voit clairement chez Tacite, dans le récit de la prise de Terracine par L. Vitellius, qu'au premier siècle de notre ère il ne servait plus, et que les vaisseaux se tiraient simplement sur la plage, *littus* (1). On n'a guère de mentions de Terracine que pour des événements insignifiants, comme la foudre qui tombe sur une porte (2), ou sur un temple (3), des prodiges (4), ou l'arrestation de Philéas et des otages tarentins et thuriens s'enfuyant de Rome en 212 (5). Les guerres continuelles épuisaient les villes du Latium et surtout les colonies de citoyens : après la guerre du Samnium vint la guerre Punique, après celle-ci la guerre d'Hannibal. Les charges étaient lourdes pour une *colonia maritima*, qui avait à défendre un des ports de Rome et une des entrées du Latium, — surtout quand, avec la guerre sur mer, elle avait l'ennemi à ses portes, en Campanie ou sur la voie Latine. Toutefois, bien que réduite à être une ville de second ordre, Anxur se maintenait, grâce à l'Appia ; et ce ne fut certainement que dans les derniers temps de la République que sa décadence fut complète, quand le port fut impraticable et les marins Pontins complètement constitués.

La défense du pas *ad Lautulas* était, en effet, toujours importante. Tite-Live, dans une des campagnes légendaires de Fabius, nous montre là Minucius fermant à Hannibal la route de Rome. Il se poste à la Piazza de' Paladini, qui n'a jamais été mieux décrite : « ..... *Saltum qui super Tarracinam in arctas coactus fauces imminet mari* (6). »

Pendant cette même guerre d'Hannibal, la *Colonia Anxurnas* et les autres colonies maritimes, épuisées de toutes manières, avaient soulevé une question de droit qui mérite d'être rappelée. C'était en 207. Hasdrubal était en Italie, la terreur au comble. Les levées étaient très difficiles ; douze colonies avaient refusé tout concours. Or les colonies maritimes, toutes formées de citoyens ro-

(1) Tac., *H.*, III, 76-77.
(2) Liv., XXIX, 14.
(3) Liv., XL, 45.
(4) Liv., XXIV, 44; XXVII, 4; XXVIII, 11.
(5) Liv., XXV, 7.
(6) Liv., XXII, 15. Il est impossible de donner une date à ce fait de guerre. Tite-Live, en effet, mêle cette légende, comme celle du quiproquo *Casinum-Casilinum*, avec l'épisode des bœufs d'Hannibal, si bien raconté par Polybe (III, 90-94), qui se passe fort loin de là, certainement dans une autre campagne.

mains (1), obligées, par leur charte de fondation (2), de défendre les côtes, étaient, par le même acte solennel, exemptes du service militaire. Elles parlèrent haut et refusèrent leur contingent aux consuls (3). Ceux-ci ordonnèrent alors que chacune d'elles eût à présenter ses titres au Sénat. Ostie, Alsium, Antium, Anxur, Minturnes, Sinuesse et Sena comparurent; chacune fit valoir ses droits et cita les précédents. Mais la présence de l'ennemi en Italie créait une exception, et le droit n'était plus absolu pour les colonies fondées dans les cent trente dernières années, après la soumission du Latium. Seules les colonies antérieures bénéficièrent du vieux droit : c'étaient Ostie, datant d'Ancus Marcius, disait la légende, et Antium, dont la colonie actuelle ne datait vraiment que de 338, mais qui compta probablement son âge de la prétendue fondation d'une première, établie en 468, puis chassée pour plus d'un siècle par les Volsques. Les jeunes gens de ces deux colonies durent seulement prêter le serment que, tant que l'ennemi serait en Italie, ils ne s'absenteraient pas plus de trente jours de suite de leur ville. Quant aux autres, ils durent partir. Plus tard, en 191, pendant la guerre contre Antiochus, Anxur, Sinuesse et Minturnes, avec Antium, Frégènes, Castrum Novum et Pyrgi, prétendirent que leur privilège les exemptait du service naval. Elles en appelèrent aux tribuns de la plèbe, qui les renvoyèrent au Sénat. Mais le Sénat, à l'unanimité, jugea que l'exception n'existait pas (4).

Ces deux procès (5) apprennent quelque chose du régime de la colonie anxurnate. C'était celui de toutes les *coloniæ maritimæ* de la même époque : ses citoyens étaient citoyens romains; ils avaient à garder leur port et à défendre la côte voisine; ils devaient le service maritime quand ils en étaient requis, et une espèce de service territorial sédentaire; ils ne pouvaient être appelés dans les légions que si l'ennemi envahissait l'Italie.

Sur l'organisation municipale de la colonie, les renseignements directs manquent; mais il est clair qu'elle ne différait pas de celle des autres de même nature. C'était en général l'organisation de Rome en petit : un *ordo* représentant le Sénat, des questeurs, des édiles et des duumvirs qui représentaient les consuls. Sauf des

(1) Madvig, *De jur. et cond. col. rom.*, p. 265.
(2) *Gr. vet.*, éd. de Berlin, p. 118, 164. Hygin, *De cond. ag. : lex coloniæ.*
(3) Liv., XXVII, 38 : « Sacrosanctam vacationem dicebantur habere. »
(4) Liv., XXXVI, 3.
(5) Ferrero, *Ordinam. delle arm. rom.*, p. 6.

différences de détail, municipes et colonies avaient tous le même système. Les noms seuls variaient quelquefois. Les noms des magistrats romains se trouvent fréquemment dans les vieilles cités. L'*ordo decurionum* s'appelle sénat, comme à Cora, à Ferentinum, à Formies, à Fundi, à Signia, pour ne citer que des villes voisines. Les *duumviri quinquennales* sont des censeurs, comme à Aletrium, à Cora, à Ferentinum. Cora, Signia, Ferentinum, Setia ont des préteurs; Aricia, Fabrataria *vetus*, Lanuvium, des dictateurs; Teanum et Venusia, des tribuns, et Bénévent a des consuls. Nous ne savons pas exactement le nom de tous les magistrats de Terracine. Les inscriptions nous font connaître seulement le *sénat* (1) et les *duumvirs* (2). Nous voyons aussi des travaux publics confiés à deux personnages qui doivent avoir la *censoria* ou au moins l'*ædilicia potestas*; mais leur titre n'est pas mentionné (3). Un fragment donnerait peut-être à un autre celui d'édile, mais il est très mutilé (4). Le conseil de Terracine s'appelle encore sénat à la fin du premier siècle de notre ère (5), ou du moins ses actes portent le nom de sénatus-consultes; mais il s'appela ensuite, ou s'appelait aussi, *ordo decurionum*, comme ailleurs; car, au troisième siècle après Jésus-Christ, nous avons la mention d'un *decretum decurionum* (6). Les habitants, aux deux premiers siècles de notre ère, portent le nom de *coloni* (7).

Quant à la population, les données manquent pour l'évaluer. Il est probable qu'elle subit des changements pendant les trois siècles que dura pour elle la République romaine. Là comme partout, comme à Rome, les familles d'ancienne souche étaient entrées parmi les colons, la plèbe avait pénétré dans la cité, et la République ne finit pas sans que toute distinction ne fût effacée. L'affranchissement, l'immigration changeaient bien des éléments, et tout donne à croire que, vers le temps des guerres civiles, les descendants des colons de 329 n'étaient pas nombreux dans la cité. J'ai exposé plus haut les raisons qui ne permettent pas d'admettre que celle-ci ait eu une population nombreuse, et pourquoi la ruine commune du Latium s'y devait manifester plus qu'ailleurs. Des cités antiques, beaucoup sont remplacées par des

(1) *C. I. L.*, X, 6327.
(2) *C. I. L.*, X, 6330, 6318.
(3) Voy. note 1.
(4) *C. I. L.*, X, 6319.
(5) Voy. note 1.
(6) *C. I. L.*, X, 6322.
(7) *C. I. L.*, X, 6328, 6331, 8397.

prædia aux mains de quelque riche propriétaire; les autres, et particulièrement celles de la côte, ne sont plus que des stations de bains, des lieux de villégiature. C'est ainsi que le plus souvent nous trouvons mentionnée Terracine dans le dernier siècle de la République. Cicéron, qui avait une villa à Formies et une autre à Astura, parle à Fabius Gallus (1) de s'y acheter un pied-à-terre, et on le voit y passer revenant de Formies (2).

Les deux derniers siècles de la République sont l'époque de la dépopulation et de la décadence de presque toutes ces anciennes villes, mais aussi l'époque des grandes familles, des gros patrimoines, des vastes opérations. Les familles de noblesse municipale, enrichies par les mêmes moyens que celles de la noblesse romaine, viennent recruter l'ordre équestre et pénètrent dans l'ordre sénatorial. Les ressources, autrefois plus grandes mais plus équitablement divisées, se sont concentrées en peu de mains. Nous pouvons connaître plusieurs des grandes familles terracinaises. Quelques-unes figurent dans les textes; d'autres nous ont laissé leur nom dans des inscriptions contemporaines, ou assez peu postérieures pour nous assurer que la famille était là plus tôt.

Je trouve une *gens Geminia*, évidemment riche et importante, puisqu'un de ses membres, ennemi personnel de Marius, arme une troupe de cavaliers qui le poursuit de Circeii à Minturnes et qui finit par le saisir (3); une *gens Cælia*, que Cicéron indique comme tenant un rang dans le pays (4), et qui se retrouvera sous l'Empire; une *gens Tatia*, qui donne un duumvir; une *gens Magulnia* et une *Aufidia*, dont les membres occupèrent des charges municipales; une *gens Livia*, qui eut peut-être un édile (5); des *gentes Atinia*, *Æmilia*, sans doute aussi *Memmia*, qui avaient une certaine position et probablement le rang équestre. Quelques-unes sont connues par l'histoire.

Au premier siècle, un des plus beaux tombeaux des environs de la ville appartenait à une famille *Vibia*. Là reposaient un certain C. Vibius Helius et sa fille Vibia Laudica, mariée à C. Truttedius Prepon (6). A une époque probablement antérieure d'une ou de deux générations, ces Vibius se trouvent apparentés avec les

(1) Cic., *Ad fam.*, VII, 23.
(2) Cic., *Ad Att.*, VII, 5.
(3) Plut., *C. Mar.*, 36, 38.
(4) Cic., *Pro Roscio*, 23, 64; Val. Max., VIII, 1, § 13.
(5) *C. I. L.*, X, 6319.
(6) *C. I. L.*, X, 8278, 8279, 8280.

Arruntius et les Tuccius, et nous trouvons dans un monument funéraire un C. Vibius Primus, son fils C. Vibius Primigenius ses filles Vibia Secunda et Vibia Soteris, et une Vibia Antiochis (1). Enfin Contatori dit avoir vu quelque part dans les murs de Terracine le nom d'un L. Vibius (2). Il est possible que ces personnages aient une origine servile plus ou moins lointaine; mais pour eux, comme pour bien d'autres dans la suite de cette étude, la présence des affranchis d'une maison ne permet-elle pas de conclure à l'existence, dans le pays, de cette maison elle-même? Or c'est précisément dans le dernier siècle de la Républiqueque la *gens* plébéienne *Vibia* prend de l'importance dans l'état romain et arrive aux honneurs; les hommes de ce nom ne sont connus à Rome que peu auparavant, et sont des gens d'origine ou de condition équestre. Le *nomen Vibius* n'est pas romain; primitivement on ne le trouve qu'à des familles italiennes, et c'est ensuite dans les Abruzzes et dans la Campanie que les inscriptions qui le portent sont nombreuses. Cette remarque prend de l'importance, si l'on se souvient du denier de la *gens Vibia* cité au ch. II. C. Vibius Pansa, triumvir munétaire en 86 avant J.-C., proscrit par Sylla en 81, fils de C. Vibius C. f. Pansa, père de C. Vibius Pansa, le consul de 43 tué dans la guerre de Modène, met sur des monnaies qu'il frappe l'image de Jupiter Anxur. En rapprochant de ce fait la présence d'une famille *Vibia* à Terracine dès l'époque républicaine, l'origine probablement non romaine des Vibii connus dans l'histoire, leur entrée tardive dans la noblesse, l'antiquité et la fréquence du nom de Vibius dans les régions avec lesquelles Terracine est le plus en rapport, on ne peut s'empêcher de lui attribuer de l'importance. Il y a quelque probabilité pour que les *Vibii Pansæ* soient d'origine terracinaise (3).

Une autre grande famille romaine dont le lien avec Terracine est connu est la *gens Sulpicia*. On verra plus loin que les *Sulpicii Galbæ* possédaient une grande villa tout à côté de la ville (4). Ils étaient probablement patrons de la colonie, et dans tous les cas ils

(1) *C. I. L.*, X, 6400, *et add.*

(2) *C. I. L.*, X, 6405.

(3) Voy. *Inscriptions de la Valle di Terracina. Mél. Ec. fr. de Rome*, t. I, p. 57. Cohen, *Méd. cons.*, p. 332, attribue aux Vibii deux victoriats frappés, dit-il, l'un en 224, l'autre un siècle après. Mais cette attribution, fort contestée d'ailleurs, ne repose que sur la lecture très douteuse d'un monogramme embarrassant. Pour moi, tout ce qu'on sait des Vibii, dont le premier monétaire certain est de 86, me la rend inadmissible.

(4) Voy. ch. V.

usaient de munificence avec elle et avec ses dieux. Le temple porté sur l'immense soubassement qui soutient aujourd'hui le jardin de S. Francesco en portait les traces. Il avait pour pavé dans sa *cella* une belle mosaïque blanche, qui fut découverte en 1842, et que, depuis, les moines détruisirent presque tout entière. Dans cette mosaïque, en lettres de 25 centimètres de haut faites en cubes de vert antique, était une inscription, que l'on trouva mutilée, mais qui se restitue avec certitude (1) :

ser · *sulpic*IVS · SER · F · GALBA · COS · ΓAVIMENTUM
faciundum · *locavi*T · EISDEM · ΓROBAVIT

C'est la signature du célèbre orateur Ser. Sulpicius Galba, consul en 144 avec L. Aurelius Cotta.

Un autre personnage historique, moins célèbre mais Terracinais, est de la *gens Cæparia*. M. Cæparius, de Terracine, fut un des plus actifs complices de Catilina. C'était peut-être un chevalier romain, car il paraît avoir été homme d'affaires ; je le conjecture du moins en voyant qu'il avait promis de soulever les pâtres de l'Apulie. Alors comme aujourd'hui, le régime de la transhumance était appliqué dans l'Italie centrale à l'élève du bétail. Les troupeaux passaient l'été dans les montagnes du Samnium et de l'Apulie, et l'hiver dans les pâturages des Lepini et du bassin Pontin. C'était donc une grande industrie pour qui pouvait avoir de nombreux troupeaux et de nombreux bergers, ou tenir, en possession ou à ferme, les pâturages de l'*ager publicus* romain ou municipal, pour les louer aux propriétaires de bétail. Alors comme aujourd'hui, c'était sans donte la ressource des *mercanti di campagna* terracinais et des Romains possessionnés sur le territoire de la colonie : les principales relations de Terracine ont toujours été, et sont encore, avec ces pays de la *Cioceria*, des Abruzzes, de la Marsique, où tout le monde est berger. Il y avait dans ces campagnes sauvages un nombre immense de pâtres, esclaves des grands propriétaires. Cæparius promit de les soulever ; et déjà quelque agitation courait parmi ces *servitia* nomades, quand la conjuration fut découverte. Cæparius s'enfuit, fut repris, confié à la garde du sénateur Cn. Terentius, puis étranglé dans le Tullianum avec Lentulus et les autres (2).

Un autre Terracinais de cette époque est M. Favonius, l'ami,

(1) *C. I. L.*, X, 6323 ; I, 576.
(2) Cic., *in Cat.*, III, 6. Sall., *Cat.*, 46, 49, 55.

le singe de Caton d'Utique, homme médiocre qui fut presque un héros à force d'imiter un héroïque modèle. Préteur en 49 av. J.-C. il servit, comme on sait, dans l'armée de Pompée, puis dans celle des meurtriers de César, fut pris à Philippes, insulta Octave et fut mis à mort. Une inscription de Terracine nous apprend que, dans les débuts de sa carrière, il avait été lieutenant d'un gouverneur de la Sicile ; et les Agrigentins lui avaient élevé une statue dans sa patrie (1). C'était d'ailleurs un homme nouveau ; mais la *gens Favonia* devait être une des grandes de la *Colonia Anxurnas :* on la retrouve dans d'autres inscriptions, sur des monuments indiquant des gens riches (2).

La *gens Gegania,* l'une des plus antiques du patriciat romain, que la légende faisait descendre d'un compagnon d'Enée et alliait aux familles des rois d'Albe et de Rome, avait de grandes possessions en territoire terracinais. Le long de l'Appia, *ad medias Paludes*, s'élevait le tombeau d'un de ses affranchis qu'une aventure assez singulière avait rendu maître de ces immenses biens (3).

Voici le tableau des familles terracinaises ou se rattachant à Terracine qui sont connues par des inscriptions, par des textes, par des monuments, permettant de les attribuer à l'époque de la République ou aux premiers temps de l'Empire, — avant la transformation de la ville que l'on verra s'achever avec les Antonins (4). Il présente malheureusement des incertitudes nombreuses, car souvent les inscriptions ne se datent que par des indices bien peu sûrs ; et surtout il ne donne qu'un petit nombre des familles qui formaient la cité. De pareilles listes cependant, en ne s'y attachant pas de trop près, ont leur intérêt pour l'histoire.

Familles sénatoriales.

Æmilia (patricienne).

M. Æmilius M. f. M. n. Lepidus. — Pont. 199 a. C., æd. 192, præt. 191, cos. 187, pont. max. 180, cens. 179, cos. II, 176. — Liv., XL, 51. Tite-Live nous apprend qu'il avait de grands biens à Terracine.

(1) *C. I. L.*, X, 6316.
(2) *C. I. L.*, X, 6362 ; voy. *Mél. Ec. fr. de R.*, t. I, p. 52.
(3) Voy. ch. V.
(4) Je marque d'un astérisque les personnages qui ont vécu à une époque postérieure aux deux premières familles impériales.

Sulpicia (patricienne).

Ser. Sulpicius Ser. f. Galba. — Trib. mil. 168, præt. 151, cos. 144. — *C. I. L.* I, 576 ; X, 6323.

Ser. Sulpicius Galba L. Livius Ocella. — Præt. 20 p. C., cos. 33, XVvir sacr. fac., sod. Tit., sod. Aug. En 69, *Imp. Cæs. Ser. Sulpicius Galba Aug.* p. m. tr. pot. cos. II. — Suet., *Galb.*, 4.

Le premier est l'orateur, adversaire de Caton. Les *Galbæ*, branche de l'antique famille patricienne des *Sulpicii*, étaient certainement établis depuis fort longtemps à Terracine, et y restèrent longtemps encore. Celui-ci avait fait faire le pavage d'un des plus beaux temples de la ville, et peut-être le temple lui-même. L'empereur Galba, son cinquième descendant en ligne directe, naquit à Terracine en l'an 3 av. J.-C., dans leur villa patrimoniale dont on croit retrouver les restes près de la ville. Des Sulpicii, peut-être clients ou issus d'affranchis de ceux-ci, existent à Terracine sous l'empire :

*Ser. Sulpicius Largus? } *C. I. L.*, X, 8397, époque des Antonins.
*Ser. Sulpicius Julianus }

*Ser. Sulpicius Saturninus. *Ibid.* Cf. ////////// SATVRNINVS · TARRICIN (*C. I. L.*, VI, 2379).

Vibia (plébéienne).

C. Vibius C. f. C. n. Pansa. — IIIvir mon. 86. —Cohen, *Méd. cons.*, p. 331, nº 19. C'est le père de C. Vibius Pansa, cos. 43 a. C.; il fut proscrit par Sylla en 81. Il y a toute apparence que cette famille des *Vibii Pansæ* était une *gens* terracinaise de rang équestre, qui arrivait seulement alors aux magistratures. C'est sans doute en souvenir de son origine que le père a mis sur des deniers l'image de Jupiter Anxur. Les autres Vibii de Terracine sont sans doute parents de ceux-ci, ou issus de leurs affranchis.

L. Vibius. *C. I. L.*, X, 640.

C. Vibius Primus. *C. I. L.*, X, 6400 *et add.*

C. Vibius C. f. Primigenius. }
Vibia C. f. Secunda. } *C. I. L.*, X, 6400 *et add.*
Vibia C. f. Soteris. }
Vibia Antiochis. }

C. Vibius Helius. } *C. I. L.*, X, 8278-8280.
Vibia C. f. Laudica. }

Favonia (plébéienne).

M. Favonius M. f. — Leg. in Sicilia, æd. 53 a. C., præt. 49. — *C. I. L.*, X, 6316. Homme nouveau, de famille terracinaise et né probablement à Terracine, où les Agrigentins lui élèvent une statue. Les biens de la famille devaient être dans la *Valle*. C'était le long d'une route passant à S. Silviano que s'élevait le tombeau de deux autres de ses membres, grand et riche monument.

Q. Favonius L. f. Ouf. Lilla.
Q. Favonius Q. l. Glaucus, son affranchi. } *C. I. L.*, X, 6362.

Gegania (patricienne).

Gegania. — Plin., *H. N.*, XXXIV, 5. Vivait dans les derniers temps de la République. Elle laissa ses immenses biens à son affranchi Clesippus. Ils étaient dans la plaine Pontine, aux environs de Mesa, où existent encore l'épitaphe de cet homme et un grand tombeau où vraisemblablement tous deux reposaient.

... Geganius Ɔ. l. Clesippus. *C. I. L.*, I, 805 ; X, 6488.

Paccia (plébéienne).

C. Paccius C. f. — Xvir stlit. judic. — *C. I. L.*, X, 8260. Donne les *ludi Honoris et Virtutis*.

C. Paccius C. l. Anoptes.
C. Paccius C. l. Pote... } *Ibid.* Affranchis du précédent.

Cf. L. Paccius L. f. Pal. Nonianus, de Fundi (*C. I. L.*, V, 6881); Paccius Africanus, sénateur sous Néron et Vitellius (Tac., *H.*, IV, 41), un Paccius ami d'Atticus, un autre à qui Plutarque dédie son traité Περὶ εὐθυμίας.

Familles équestres dès la fin de la République.

Geminia.

... Geminius. — Plut., *C. Mar.*, 36. Etait, au rapport de Plutarque, τῶν ἐν Ταρρακίνῃ δυνατῶν. Le récit montre que, ennemi personnel de Marius, il devait avoir une grande situation. Du temps d'Hadrien, une *Geminia Myrtis*, veuve d'un Anicius et habitant Setia ou Privernum, construisit, pour les fidèles de Jupiter Anxur, un

local destiné aux festins sacrés (*C. I. L.*, X, 6483), ainsi qu'un temple de Bellone (*C. I. L.*, X, 6482), de concert avec sa fille Anicia Prisca. La famille était donc encore riche et florissante. Les Geminii connus étaient une famille équestre. Leur seul magistrat curule est C. Geminius, préteur en Macédoine en 92 av. J.-C. (Liv., *Epit.*, LXX); mais on ne sait si cette branche noble dura, et si l'ami de Pompée et l'ami d'Antoine, mentionnés par Plutarque (*Pomp.*, 2, 16; *Ant.*, 59), étaient sénateurs. L'ami de Séjan, C. Geminius Rufus, mis à mort en 33 par Tibère, n'était qu'un riche et voluptueux chevalier (Tac., *An.*, VI, 14; cf. D. C., LVIII, 4). Le plus ancien Geminius connu (1) est de Cora. C'est C. Geminius C. f. Mateiclus, personnage principal dans cette ville, qui a signé avec M. Calvius le beau temple de Castor et Pollux (*C. I. L.*, I, 1151; X, 6506). C'est peut-être le père du préteur; les chevaliers appartiendraient à la famille terracinaise.

Cæparia.

M. Cæparius. — Sall., *Cat.*, 46. Personnage important dans la conjuration de Catilina. Paraît avoir été chevalier et homme d'affaires, intéressé dans l'industrie pastorale. Un autre M. Cæparius était connu de Cicéron (*Ad fam.*, IX, 23). C'est un *gentilicium* rare, probablement local (2).

Cælia.

T. Cælius. — Cic., *Pro Rosc. Am.*, 23. Cicéron l'appelle « *hominem non obscurum* , » et certainement cette famille avait le cens équestre, sinon l'*equus publicus*. La richesse du personnage suivant suffirait à le démontrer.

Cælia C. f. Macrina. — *C. I. L.*, X, 6328. Vivait au premier siècle de l'Empire. Elle construisit un monument qui coûta 300,000 ses-

(1) Je ne puis admettre le nom de *Geminius Mettius*, de Tusculum, pour le chef que tua le jeune Manlius dans la guerre de 340, comme le voudrait l'*Encyclop. Pauly* : ce personnage, d'ailleurs légendaire, me paraît nommé par Tite-Live *Geminus Mæcius* (liv. VIII, 7, éditions Weissenborn et Madvig).

(2) Sous l'Empire, je le trouve dans deux inscriptions. La première est d'Aquilée. Une *Cæparia Cn. f.* y figure avec L. Vibius Ruso, et son frère T. Vibius Ruso, dont elle paraît l'épouse. Les honneurs et sacerdoces dont ils sont revêtus montrent qu'ils occupent tout à fait le premier rang dans la colonie. Il est curieux de trouver unis ces deux *gentilicia* terracinais (*C. I. L.*, V, 1016). L'autre inscription nomme deux affranchis, à Pola en Istrie (*C. I. L.*, V, 8146).

terces, et pour l'entretien duquel elle légua une forte somme. De plus, elle institua une fondation alimentaire au capital de 1 million de sesterces.

Atinia.

Q. Atinius M. f. Ouf. Murra. — Præf. fab., tr. mil. — *C. I. L.*, X, 6325. Son tombeau était sur l'Appia, près de Ponte Maggiore : il avait de grandes et belles proportions, et l'inscription répétée sur deux faces. Les deux pierres sont à Mesa. La *gens Atinia*, plébéienne, illustre dès le troisième siècle, et qui a produit les *Labeones*, était peut-être originaire d'Atina, dans le pays volsque, quoique l'ethnique soit *Atinas*. On y trouve, à l'époque républicaine, un *præf. socium* (Liv. XXXIV, 47) et un trib. mil. (*Ibid.*, 46), et des personnages de rang inférieur dans les commencements de l'Empire. Notre M. Atinius Murra a eu l'honneur des *militiæ equestres*.

Atinia M. f. Tertulla. — *C. I. L.*, X, 6392. Belle inscription d'époque ancienne à Mesa.

Æmilia.

A. Æmilius A. f. — *C. I. L.*, X, 6305, 6306, 8398. Cet homme était certainement, au commencement de l'Empire, le principal personnage de Terracine. C'est lui qui construisit à ses frais le temple de Rome et d'Auguste, et qui créa le nouveau forum. Il fallait bien qu'il fût au moins chevalier. Une cité voisine, Setia, l'avait pour patron. Ses descendants et affranchis sont connus par une autre inscription, et une dernière les nomme encore au troisième siècle. C'est certainement une *gens* d'origine et de noblesse locale. Le prénom *Aulus*, en effet, ne se rencontre jamais chez les Æmilii historiques, ni chez aucune famille de ce nom (1).

A. Æmilius Soter.
A. Æmilius A. l. Staphylus.
Æmilia A. l. Soteris.
A. Æmilius A. l. Vitalis.
} *C. I. L.*, X, 6343.

* P. Æmilius Primianus.
* Æmilia Olympias.
} *C. I. L.*, X, 6383.

P. Æmilius Primianus? — *C. I. L.*, X, 8397, peut-être le même que le précédent.

(1) Je n'ai trouvé qu'un soldat appelé A · AEMILIVS · EVTYCHVS (*I. R. N.*, 6769, II). Il peut fort bien être Terracinais, et de la famille des nôtres.

* Æmilia Secundina.
* Æmilia Secundinæ f. } *C. I. L.*, X, 6344.

Telles sont les familles anxurnates dont la condition équestre est attestée avec certitude ou par des indices très probables, dès l'époque républicaine ou immédiatement après. Certainement elles n'étaient pas les seules, et, parmi celles qui vont suivre, plusieurs étaient de ce même rang. Les grandes familles du pays, celles qui ont occupé les magistratures ou se sont distinguées par de grands travaux et des dépenses considérables, avaient certainement le cens équestre, leurs membres étaient appelés chevaliers dans les derniers temps de la République et sous l'Empire. D'autres le deviennent par leurs charges.

Autres familles connues.

Antonia.

Antonia Ↄ. l. — *C. I. L.*, X, 8405. Tombeau sur l'ancienne Appia, d'époque ancienne.

Antonia Ↄ. l. Thais. — *C. I. L.*, X, 6326. Tombeau hors de la Porta Maggio.

... * Antonius Privatus. *C. I. L.*, X, 6398.

* Anto..... *C. I. L.*, X, 6346. Bas temps.

Arruntia.

... Arruntius Rufus Tuccianus. — *C. I. L.*, X, 6400 *et add.* Tombeau à Salissano, d'époque ancienne. Etroitement allié aux Vibii et aux Tuccii.

Aufidia.

Q. Aufidius Q. f. — *C. I. L.*, I, 1186 ; X, 6327. Avec son collègue Q. Magulnius, il refait les fortifications de la ville vers la *Valle*. Epoque républicaine.

C. Aufidius C. l. Stabilio. — *C. I. L.*, X, 6350. Bas-relief et inscription en ville. Cf. *C. I. L.*, I, 573 : C. Alfidius C. f. Stabilio, du Mons Gaurus près Pouzzoles.

... * Aufidius Verna. *C. I. L.*, X, 8400. Basse époque.

Cæcilia.

Q. Cæcilius C. f. Ouf. Pollio. — *C. I. L.*, X, 8271. Tombeau aux Casaletti, époque ancienne.

Cæcilia Q. f. Metrodora. — *C. I. L.*, X, 6351 *et add.* Monument dans le roc aux Finestrelle.

L. Cæcilius Jucundus. — *C. I. L.*, X, 6363. Inscription de très belle époque à Mesa.

Duria ?

Q. Durius? Q. f. Pup. Scr.... — *C. I. L.*, X, 6326. Le nom est douteux, et le personnage était probablement étranger : il est de la tribu Pupinia.

Egnatia.

Egnatia ↄ. l. Aucta. — *C. I. L.*, X, 6386. Inscription d'époque ancienne à Mesa. Tombeau sur l'Appia près de la ville.

* Q. Egnatius Similis.
* ... Egnatius Q. f. Similis. } *C. I. L.*, X, 8266. Tombeau à la *vigna* Sarti.
* ... Egn..... *C. I. L.*, X, 6359.

Flaminia.

C. Flaminius Chresimus.
Flaminia C..... } *C. I. L.*, X, 6363.
Inscription de belle époque à Mesa.

Fundia.

Fundia M. f. Possila. — *C. I. L.*, X, 8272. Tombeau d'époque républicaine aux Casaletti.

Furia.

L. Furius ↄ. l. Demetrius.
L. Furius ↄ. l. Homuncio.
Furia ↄ. l. Helena. } *C. I. L.*, X, 8269.
Furia ↄ. l. Albana.
Furia ↄ. l. Acantis.

D'époque ancienne. Beau tombeau sur l'Appia, Strada del Ritiro. La *Furia L. f.* qui affranchit ces cinq personnes était sûrement d'une des riches familles du pays.

*L. Furius Secundinus. *C. I. L.*, X, 8397.

Livia.

... Livius... *C. I. L.*, X, 6319. Edile de Terracine? L'inscription paraît en lettres anciennes.

Longitia.

Longitia. — *C. I. L.*, X, 6413. Monument d'âge ancien.

Lucretia.

C. Lucretius Cerialis.
C. Lucretius C. l. Heliodorus. } *C. I. L.*, X, 6372.
Tombeau dans le roc derrière La Maddalena.

Magulnia.

Q. Magulnius. Q. f. — *C. I. L.*, X, 6327; I, 1186. Collègue de Q. Aufidius, investi sans doute, comme lui, de la *censoria potestas*, ou d'une mission spéciale pour la reconstruction des murs de la ville.

Maiania.

A. Maianius Hymni l. Phileros.
A. Maianius Pamphilus. } *C. I. L.*, X, 8263.
Maiania A. l. Grata.
Grand tombeau d'époque ancienne sur la Strada del Ritiro.

Manilia.

Manilia P. l. Haline. — *C. I. L.*, X, 8403. Inscription d'époque ancienne sur la Strada del Ritiro.

*P. Manilius Lætus. *C. I. L.*, X, 6374. Tombeau d'époque impériale sur l'Appia.

Marcia.

L. Marcius L. l. Anteros. — *C. I. L.*, X, 6362. Inscription du tombeau des Favonius à Salissano.

C. Marcius..... us.
Marcia ↃC. l. Philtate.
Marcia..... nia.
Marcia ↃC. l. Restituta.
Marcia ↃC. l. Thaïs.
} *C. I. L.*, X, 8273. Sépulture sur la Strada del Ritiro.

Marcia M. f. Polla. — *C. I. L.*, X, 6376 *et add.* Tombeau sur l'Appia dans la Valle.

*Q. Marcius Q. f. Ofent. Marcianus. — *C. I. L.*, VI, 3884. Terracinais. Servait dans la coh. XIV urb.

Memmia.

T. Memmius Rufus.
T. Memmius T. f. Rufus.
} *C. I. L.*, X, 6329.

Il faut croire que cette famille était une des plus riches et des plus généreuses de Terracine, puisque ce sont ces deux personnages, père et fils, qui élèvent, au premier siècle, l'amphithéâtre dans les *Arene*.

Nævia.

Nævia P. l. Melpomene. — *C. I. L.*, X, 6380. Inscription d'époque républicaine.

*C. Nævius Callistus. *C. I. L.*, X, 8397.

Nautia.

C. Nautius C. l. Trupho. — *C. I. L.*, X, 829. Tombeau des Furii.

Octavia.

Cn. Octavius Justus. — *C. I. L.*, X, 6308. Sanctuaire rustique de Sylvain, dans l'*Oliveto de S. Francesco*. Un Cn. Octavius A. f., præf. classis (*ut videtur* Misenensis), édile et préteur dans sa patrie, n'était peut-être pas Terracinais. Mais il était chevalier romain et vraisemblablement patron de la ville (1). Les inscriptions

(1) Justus et Phainus sont peut-être ses affranchis.

continuent à montrer cette famille jusqu'à une époque avancée de l'Empire.

Cn. Octavius Phainus. — *C. I. L.*, X, 8270. Grand et beau monument à S. Silviano.

Octavia.... s.udia. — *C. I. L.*, X, 8270. Fille du précédent.

*Octavia Vegetina. — *C. I. L.*, X, 6383. Sarcophage hors de Porta Maggio.

*C. Octavius..... monus. *C. I. L.*, X, 8397.

Orcilia.

Orcilia C. f. — *C. I. L.*, X, 8271. Tombeau d'époque ancienne aux Casaletti. Ces Orcilii sont bien des Anxurnates, car leur *gentilicium* n'existe nulle part ailleurs (*Mél. E. fr. de R.*, t. I, p. 55).

Paconia.

L. Paconius L. F. Ouf.— *C. I. L.*, X, 6326. Les Paconii semblent originaires de Setia, où ils ont des inscriptions fort anciennes (*C. I. L.*, I, 1159; X, 6466, 6467).

Plavia.

P. Plavius P. l. Anteros. — *C. I. L.*, X, 8272. Tombeau d'époque républicaine aux Casaletti. Le *gentilicium* paraît local, ou du moins bien rare ailleurs.

Plotia

M. Plotius M. l. Sabinus.
M. Plotius M. l. Anteros.
Plotia M. l. Cærusa.
M. Plotius M. M. l. Antiochus.
M. Plotius M. l. Epaphra.
Plotia M. M. l. Dunamis.
} *C. I. L.*, X, 6384.

Inscription à Mesa, apportée de Terracine.

Pollia.

Q. Pollius? Ↄ. l. Kandaules.
Q. Pollius.....
} *C. I. L.*, X, 8405.

Tombeau d'époque ancienne au casino Trombetti, Strada del Ritiro.

Pomponia.

L. Pomponius Ofentinus.
Pomponia Prima.
L. Pomponius Ↄ. l. Bithus.
L. Pomponius L. f. Ouf. Aditus.
Pomponia Ↄ. l. Glycera.
} *C. I. L.*, X, 8264. Tombeau luxueux, d'époque ancienne, sur la Strada del Ritiro.

*Pomponia... l. Januaria. *C. I. L.*, X., 6385.

*C. Pomponius Amandus.
*C. Pomponius Augustalis.
*C. Pomponius Zosimus.
} *C. I. L.*, X, 8397. Epoque des Antonins.

Refria.

Q. Refrius Q. f. Ouf. Legula.
Q. Refrius Q. l. Eros.
C. I. L., X, 6386.

Tombeau d'époque ancienne hors de la Porta Maggio; l'inscription est à Mesa.

Scirtia.

Scirtia Sp. f. Primigenia. — *C. I. L.*, X, 8264. Tombeau des Pomponii.

Scutia.

L. Scutius P. f.
L. Scutius L. l. Philippus.
Scutia L. l. Stagonis.
} *C. I. L.*, X, 6389.

Inscription d'un de ces tombeaux d'époque ancienne qui furent détruits par Théodoric pour reconstruire les remparts.

*L. Scutius L. l. Salvius Caccabus.
* Scutia L. l. Prima.
} *C. I. L.*, X, 6390.

Sarcophage.

Septimia.

Septimia Silvana. — *C. I. L.*, X, 8274. Cippe de bonne époque aux Casaletti.

Sestia.

M. Sestius M. f. Sacco.
M. Sestius M. f. Sacco. } *C. I. L.*, M, 6392.
C. Sestius M. f. Sacco.

Le père, époux d'une Atinia, qui est peut-être fille de Q. Atinius Murra, et les deux fils. Belle inscription d'époque ancienne à Mesa.

Tatia.

M. Tatius M. f. Ouf. Rufus. — *C. I. L.*, X, 6330. IIvir, époux d'une Vedia, père du suivant.

M. Tatius M. f. M. n. Pætinus. *Ibid.*

M. Tatius M. l. Pusio.
M. Tatius M. l. Menemachus. } *C. I. L.*, X, 8, 406. Inscription d'époque ancienne.
M. Tatius M. l. Hilarus.

* M. Tatius Largus. *C. I. L.*, X, 8397.

Truttedia.

C. Truttedius Prepon. — *C. I. L.*, X, 8278. Gendre de C. Vibius Helius, lui élève un tombeau aux Casaletti.

Tuccia.

M. Tuccius M. f. Arruntius. — *C. I. L.*, X, 6400 *et add.* Epoux de Vibia Secunda. Tombeau à Salissano.

Tullia.

M. Tullius M. f. Ouf. — *C. I. L.*, X, 6401. Reste d'une belle inscription qui fut retaillée pour recevoir un des deux exemplaires de l'inscription de Théodoric, à Mesa. C'est sans doute la présence en ce lieu de quelques inscriptions de cette famille qui a accrédité une légende faisant du grand tombeau qui s'élève auprès de l'ancien palais de la Poste le sépulcre de Tullie, fille de Cicéron.

Vedia.

Vedia C. f. Tertulla. — *C. I. L.*, X, 6330. Femme de M. Tatius Rufus le IIvir.

Vergilia.

Vergilia C. f. — *C. I. L.*, X, 8276. Inscription d'époque ancienne sur la Strada del Ritiro.

Veturia.

Veturia C. l. Hilara. — *C. I. L.*, X, 6384. Tombeau des Plotii.

Ainsi, voilà quarante-cinq familles terracinaises qui paraissent remonter à l'âge républicain ou aux débuts de l'Empire, d'après des indices suffisants. Leurs inscriptions se datent plus ou moins par la nature des monuments qui les portent, par le lieu où elles se trouvent, par le caractère des lettres ou par des raisons d'histoire locale. En voici d'autres dont l'âge est moins sûr. Souvent leurs monuments ne sont plus, et les inscriptions ont été conservées sans indications paléographiques; d'autres fois, il n'est pas possible de les dater avec précision. Elles ont cependant une physionomie ancienne, et les familles auxquelles elles appartiennent ne se retrouvent en général pas dans la suite.

? Domitia.

C. Domitius Soter. — *C. I. L.*, X, 6358. Monument sur l'Appia, hors de la Porta Maggio, mais peut-être d'époque postérieure.

* L. Domitius Silvanus. — *C. I. L.*, X, 8397. Epoque des Antonins.

Juventia.

Juventia Prisca. — *C. I. L.*, X, 6371. Epouse d'un Dionysius, affranchi d'Auguste. Tombeau dans le roc au-dessus de la Maddalena.

Lælia.

L. Lælius.
L. Lælius L. l.
L. Lælius L. l. Aples...
Lælia L. l.
Lælia L. l.
} *C. I. L.*, X, 8268.

Inscription funéraire au Ritiro, où l'on suppose qu'était la villa des Sulpicii Galbæ.

Mevia.

M. Mevius M. l. Bromius. } *C. I. L.*, X, 6378. Même tombeau
Mevia Bromii l. Salvia. } que M. Munatius Nicephorus.
* C. Mevius... *C. I. L.*, X, 8397.

Munatia.

M. Munatius Ↄ. l. Niceporus. — *C. I. L.*, X, 6378. Il y a des Munatii ingénus à Privernum (*C. I. L.*, X, 6436).

Nasernia.

Nasernia C. f. Tertulla. — *C. I. L.*, X, 6381. Cf. un A. Nasernius A. l. Protogenes, d'époque ancienne, en Campanie (*C. I. L.*, I, 574).

Oppia ?

Oppia ? C. f. — *C. I. L.*, X, 9396. Femme d'un Tarquinius.

Porcia.

M. Porcius C. f. Ouf. — *C. I. L.*, X, 6404. Mentionné avec C. Veratius dans une inscription probablement relative à un travail public fait sous leur direction.

Propertia.

C. Propertius C. f. Sabinus. — *C. I. L.*, X, 8273. Tombeau des Marcii Ↄ. l. l. sur la strada del Ritiro.

Sarronia.

L. Sarronius... f. Ouf. Bassus. — *C. I. L.*, X, 6388. Sur la Via Appia hors de Porta Maggio.
* P. Sarronius Pius. *C. I. L.*, X, 8397.

Sorana.

C. Soranus P. f. Ouf. — *C. I. L.*, X, 6394. Les Sorani trouvés à Sonnino, qui n'est pas une cité antique, sont sans doute de la même famille : *C. Soranus C. f. Licinus*, et son affranchi *C. Soranus C. l. Campanus* (*C. I. L.*, X, 6456).

Tarquinia.

Q?. Tarquinius L. f.
... Tarquinius Q. f. Ouf. Priscus. } *C. I. L.*, X, 6396.

Terrinia.

... Terrinius L. f. *C. I. L.*, X, 6399.

Veratia.

C. Veratius C. f. Ouf. — *C. I. L.*, X, 6404. Probablement collègue de M. Porcius dans quelque charge ou mission qui n'est pas mentionnée sur la pierre.

On doit compter parmi les grands personnages de la République romaine qui ont été propriétaires à Terracine un homme célèbre, M. Æmilius Lepidus, le tuteur de Ptolémée V, deux fois consul, six fois inscrit prince du sénat, grand pontife en 180, censeur en 179. Pendant sa censure, dit Tite-Live, il prit pour sa part de travaux publics une digue à faire à Terracine (1), ce qui fut vu de mauvais œil, parce qu'elle devait surtout servir à l'utilité de ses propres terres, et qu'ainsi il faisait encore plus son affaire que celle de l'Etat. Qu'était-ce que cette digue? On ne sait; il y en a toujours à faire et à refaire dans la *Palude*. Ce qu'il faut retenir, c'est un détail de plus dans la constitution des *coloniæ maritimæ civium romanorum* et de Terracine : les grands travaux publics sont faits par les censeurs et décidés par le sénat de Rome.

Où commençait la compétence des pouvoirs locaux? On ne le sait pas exactement. Il n'est pas possible de dire si c'est le sénat romain ou le sénat terracinais qui commit le soin de refaire les

(1) Liv., XL, 51.

fortifications de la ville aux deux personnages de l'inscription suivante (1) :

Q · AVFIDIVS · Q · F
Q · MAGVLNIVS · Q · F
D · S · S · FACIVN · COER

Elle était dans les murs aux environs de la Porta Maggio, mais la date n'en peut être précisée. Ce fut peut-être après le commencement des guerres civiles, entre l'époque de Marius et le second triumvirat. Diverses villes d'Italie, du Latium, se fortifièrent à neuf : Ferentinum au temps de Sylla (2), Tegianum au temps des triumvirs (3), Grumentum en l'an 57 (4). Il est probable qu'on travailla surtout au côté qui regarde les *Arene*, car vers la *Valle* se voit partout la vieille muraille primitive. A quel titre travaillèrent Magulnius et Aufidius? Etaient-ils censeurs comme A. Hirtius et M. Lollius à Ferentinum, ou édiles comme C. Bruttius à Grumentum? C'est ce que l'inscription ne dit pas. Une autre nomme deux personnages qui semblent également deux collègues signant un ouvrage public, C. Veratius et M. Porcius (5); mais on ignore quel était cet ouvrage.

Un autre témoignage fait voir qu'en temps de guerre on augmentait les fortifications de Terracine. Des tours existaient, dit Pline, le long de l'Appia, entre la ville et Féronie (6). C'étaient sans doute des postes pouvant se relier les uns aux autres et qu'on mettait en état à l'occasion. Derrière cette ligne, un corps d'armée pouvait camper dans la *Valle*.

Au début de sa guerre contre César, Pompée, en se retirant à Brindes, laissa trois cohortes à Terracine avec le préteur Rutilius Lupus. Mais aussitôt qu'elles aperçurent la cavalerie césarienne, elles abandonnèrent leur chef et passèrent à l'ennemi (7). Terracine n'est plus nommée dans le reste des guerres civiles.

Cicéron, dans un dialogue, nous montre Crassus, Memmius et

(1) *C. I. L.*, I, 1186; X, 6327.
(2) *C. I. L.*, I, 1161; *Notizie degli scavi*, Lincei, 1879-80, p. 304-311.
(3) Wilm., 717; *C. I. L.*, I, 1259.
(4) *C. I. L.*, I, 604.
(5) *C. I. L.*, X, 6404.
(6) Pline, *H. N.*, II, 56-55, § 2. Il faut lire, dans ce passage, *fulmine* au lieu de *flumine* que donnent les éditions : il n'y a par là aucun fleuve, pas même un ruisseau.
(7) App., *B. C.*, 12; Val. Max., VIII, 1, § 13; Cæs., *B. C.*, I, 24.

Largius y faisant joyeuse vie (1), sans doute pendant une saison de bains; car c'était là désormais l'unique attraction de Terracine. Assiégée par les marais (2), signalée comme un lieu humide et bon pour y prendre les fièvres (3), il ne lui restait plus que son beau ciel, sa belle mer, ses beaux rochers en plein midi, sa plage où la nuit est si belle, et son bon vin, le cécube (4).

(1) Cic., *De Or.*, II, 59.
(2) Ov., *Met.*, XV, xv, 717 : « ... Trachasque obsessa palude. »
(3) Strab., V, 3, § 5 : « ... πλὴν ὀλίγων χωρίων..., ὅσα ἑλώδη καὶ νοσερά..., περὶ Ταρρακίναν. »
(4) Vitr., VIII, 3.

CHAPITRE V.

TARRICINA.

Terracine lieu de villégiature. Le voyage de Lucilius et celui d'Horace. La Via Setina et l'ancienne route volsque. La Via Appia et le Canal. Les marais Pontins. Ad Medias, tombeau de Gegania. Voies et chemins du territoire Terracinais, *pagi*, *vici*, lieux habités. Station de Féronie : ses thermes, ses sources, son bois sacré, son temple, sa statue. La *Valle*, monuments, villas, nécropole, *sepulcretum* des Casaletti. Les Thermes, le *diverticulum*, tombeaux des familles terracinaises. S. Francesco, ses terrasses, ses temples. Le Ritiro. La villa des Sulpicii, où naîtra l'empereur Galba. L'Appia à travers la ville. Temples de Minerve, de Jupiter, de Maia, d'Apollon. Autres temples et édifices. L'Anxur de cette époque va être de fond en comble transformée.

Dans les derniers siècles de la république romaine, l'ancienne *colonia Anxurnas*, maintenant appelée Terracine, était, comme la plupart des villes maritimes du Latium, surtout un lieu de villégiature. Mais elle n'eut jamais la vogue des plages fameuses de Baia, de Pouzzoles. Le mauvais air, la commodité de l'Appia, qui invitait à la dépasser pour courir au golfe de Naples, en faisaient plutôt un lieu de passage.

Cependant son séjour était apprécié par plus d'un. La côte Pontine était couverte, depuis Antium jusqu'à Circeii, de villas et d'habitations magnifiques. Les ruines de celles de Cicéron à Astura sont connues. Au pied du monte Circello, le long du lac de Paola, les restes dits Palazzo Vecchio, auxquels la tradition attache le nom de Lucullus, sont ceux d'une installation grandiose, autour de laquelle se groupa une population : port, stade, théâtre, tout s'y reconnaît ; des murs de parc, des conserves d'eau, les aqueducs, les quais, les bâtiments de tout genre s'y distinguent ; on en a exhumé une foule de statues, et les briques de la construction sont datées de l'époque républicaine (1). Le

(1) Fea, *Opusc.*; Descemet, *Inscr. dol.*, p. VII; *Mél. Ec. fr. de R.*, t. II, p. 467, note.

Circeo en possédait d'autres : c'est là que Lépide fut relégué. Toute la côte, d'Ostie jusque-là, est, sans interruption, riche de ruines. Mais entre Circeii et Terracine il n'y en a aucune, d'aucun temps. Là en effet est le déversoir du bassin : les eaux s'arrêtent contre le cordon de dunes, et exhalent des miasmes mortels. Ces douze milles de plage sont déserts. A Terracine, la vie recommence. On a vu quels liens unissaient de grandes familles romaines à cette humble ville. Les Æmilii, les Sulpicii, les Geganii y avaient des possessions. Les Vibii, les Favonii, et peut-être d'autres, en sortaient pour arriver aux honneurs. De grandes familles du pays possédaient des habitations luxueuses. Mais les vestiges en sont bien faibles. Et comment les identifier avec ce que les textes désignent? Par exemple, Pratilli parle de villas situées entre le Circeo et Terracine. Mais il n'en reste aucune trace, et les inscriptions qu'il cite viennent de Ligorio. Là même où des ruines subsistent, elles ne portent pas toutes leurs dates, et il est difficile de distinguer ce qui est des premiers temps de l'Empire ou des derniers de la République. Il serait encore plus impossible d'indiquer les propriétaires, les inscriptions le permettant sont rares. Celle des Julii Frontini, dont on aurait retrouvé le nom sur un conduit de plomb de leur domaine, aux *Monumenti* dans la *Valle*, est fausse (1). Il vaut mieux ne pas serrer trop cette chronologie fugitive, et se contenter d'une division générale. A cinquante, ou même cent ans près, le tableau n'en sera pas moins dans la même période de l'histoire locale. Ce qui importe, c'est de savoir ce que Terracine pouvait être au moment où les grands travaux des Césars et des Antonins la firent renaître transformée.

Le meilleur renseignement serait la relation d'un Pausanias l'ayant visitée vers cette époque. Mais nous n'avons que quelques vers dans la satire V d'Horace (2). Horace, toujours courant sur les traces de Lucilius afin de le remplacer dans sa vogue, n'a écrit son voyage à Brindes que pour faire oublier le voyage en Calabre de son devancier. Il a, pour nous, beaucoup trop réussi. Quelques vers à peine subsistent de la pièce de Lucilius (3), toutefois ils sont précieux. L'itinéraire général est le même; c'est toujours la Via Appia. Aussi, pour visiter Terracine vers le temps de la mort de César, ou, si l'on veut, de l'ère chrétienne, n'y a-t-il rien

(1) Pratilli, *Via Appia*, p. 127.
(2) Hor., *Sat.*, I, 5.
(3) Lucil., éd. L. Müller, III, 10-14.

de mieux à faire que de prendre pour guides les deux poètes.

Tous deux viennent de Rome par l'Appia, tous deux passent par Terracine, mais ils n'entrent pas par le même chemin sur le territoire terracinais. Lucilius, au Tripontium, aujourd'hui Tre-Ponti, prend, à gauche, une route encore visible, la *Via Setina*, qui le conduit sous Setia, dont il gravit la montagne par une pente bonne pour les chèvres, αἰγίλιπος. Il dut ensuite redescendre, passer par Privernum, puis suivre jusqu'au *Fanum Feroniæ* l'ancienne route du temps des Volsques, au pied des monts Lepini, si abrupts, « autant d'Etnas, autant d'Athos. » Horace, au contraire, fait quatre milles de plus sur l'*Appia*, et arrive au Forum d'Appius. Là il s'embarque sur un canal qui suivait la route. Il monte dans un *sandalo* traîné par une mule, et, le lendemain matin, débarque auprès de la Punta di Leano, non loin du temple de Féronie. C'est là que se joignent les deux routes, celle des anciens Volsques et la Via Appia.

Horace et Lucilius, sur leur route, ont rencontré les marais Pontins : l'un les a traversés, l'autre les a tournés, mais tous les deux ont eu à s'en plaindre. La *Via Setina*, entre l'Appia et les montagnes, n'a qu'une altitude de 7 à 11 mètres, et elle est à 20 milles de la mer. Lorsqu'elle passait sur les arches du pont antique de S. Lidano, elle était tout entière à 11 ou 12 mètres de hauteur. Mais, au delà du pont, le terrain atteint ce niveau et il est marécageux. Aussi la route inondait-elle et Lucilius la trouva bien humide, « *labosum atque lutosum.* » Horace, essayant de dormir malgré le coassement des grenouilles, partit sous les piqûres des moustiques, et arriva quand il plut aux dieux, à la mule et au muletier, ayant perdu toute sa nuit pour une navigation de vingt-cinq kilomètres. Les marais s'étendaient donc là dans les derniers temps de la République. On peut suivre dans ses grandes étapes le progrès de leur formation. Les documents des premiers siècles ne les mentionnent pas; mais certaines parties de l'ancien fond de mer étaient marécageuses, et Appius les rencontra en construisant sa grande route (1). Depuis lors, leur progrès fut constant. En 160 av. J.-C., M. Cornelius Cethegus, consul avec L. Anicius Gallus, reçut pour *provincia* la mission de les dessécher, et il en rendit une partie à la culture (2). Un siècle après, ils sont plus redoutables; ils inondent la via Appia (3), ils sont

(1) Prony, *Marais Pontins*, p. XXIII.
(2) Liv., *Epit.* XLVI.
(3) Luc., *Phars.*, III, 85.

un fléau pour l'Italie; c'est le noir marécage, « *atra pulus*, » qui assiège Terracine (1). César, parmi ses grands projets, avait mis leur dessèchement (2). Antoine, après sa mort, proposa de les assigner aux pauvres, quoique les travaux ne fussent pas même entrepris, voulant se faire bien venir en escomptant leurs résultats futurs (3). En 36, date du voyage d'Horace, rien n'était fait et tout allait fort mal.

C'était peut-être à la station *Ad Medias* (Mesa), au milieu même des Marais, que l'on entrait sur le territoire de Terracine. Un magnifique tombeau, à gauche de la route, a été pris pendant longtemps pour celui de Tullie, fille de Cicéron. Si Horace n'avait pas dormi, il y aurait vu le monument d'une aventure digne de sa verve. Une grande dame, une Gegania, d'une famille riche en consuls, et dont le nom presque royal ouvre la liste des Vestales (4), acheta dans une vente un candélabre, et eut un esclave par-dessus le marché. Le chandelier valait 50,000 sesterces; l'esclave, foulon de son métier, était bossu et dégoûtant à voir. Gegania, le soir à dîner, le fit entrer nu dans la salle pour en amuser ses convives comme de quelque animal bizarre. Mais il parut fort à son avantage, car sa maîtresse ne l'eut pas plus tôt vu qu'elle lui ouvrit ses bras et son lit. L'heureux Clésippe, affranchi par elle, hérita ensuite de ses immenses biens. Il lui fit un tombeau magnifique et voua au candélabre les honneurs divins (5). Sans doute, il partagea la tombe de celle dont il avait partagé la couche, car son épitaphe existe encore à Mesa. C'est presque un monument à elle seule par ses dimensions, la beauté de sa pierre et la recherche de ses sculptures. On y voit que, devenu riche, Clésippe obtint tous les honneurs qu'un affranchi pouvait avoir à l'époque, et peut-être même un peu plus. Il fut *magister Capitolinorum*, *magister Lupercalium* et viateur d'un tribun du peuple (6).

A Mesa se conservent encore d'autres inscriptions funéraires, quelques-unes d'âge républicain. Au reste, la route était bordée de nombreux monuments de ce genre qu'on a détruits en la reconstruisant. Les ruines de ses stations se voyaient autrefois, et, de temps en temps, le hasard en met au jour quelque vestige.

Ad Medias marquait le milieu du cours du canal qui longeait la

(1) Virg., *Æn.*, VIII, 801.
(2) Suét., *Cæs.*, 44. Plut., *Cæs.*, 58. D. C., XLIV, 5.
(3) Cic., *Phil.*, III. D. C., XLV, 7.
(4) Plut., *Num.*, 10.
(5) Plin., *H. N.*, XXXIV, 3, 11.
(6) *C. I. L.*, I, 805.

route. Commençant au forum d'Appius, ce canal allait jusqu'en face de la Punta di Leano, correspondant, pour la plus grande partie, à la *Linea Pia* d'aujourd'hui. Au Ponte Maggiore, l'Ufens traversait la route et emmenait toutes les eaux à la mer. A la Punta di Leano, les eaux de Féronie et de la *valle di Terracina* venaient se jeter dans le canal, qui les portait au Ponte Maggiore, coulant ainsi en deux sens différents. Il y a toute apparence que ce canal avait été fait pour défendre la route elle-même contre l'envahissement des eaux. Mais sa date n'est pas connue. J'inclinerais à croire que c'est lui qui, créé par le consul Cethegus, en un temps où les marais, s'étendant, menaçaient gravement la chaussée, abaissa assez leur niveau pour que Tite-Live ait pu dire : « *agerque ex iis factus.* » L'exécution de la Linea Pia, à la fin du siècle dernier, eut à elle seule un résultat semblable, et elle n'est que ce même canal recreusé.

Construite sur un sol tourbeux, entrecoupé de marécages, la Via Appia s'affaissait sans cesse, comme celle qui l'a remplacée de nos jour. De plus, le bassin Pontin tendait chaque jour davantage à devenir un affreux marais. Aussi la route était-elle souvent en mauvais état, impraticable : on se servait donc du canal. Cependant sa construction permettait de la réparer facilement. Au temps où elle avait été faite, ce n'était pas encore l'usage de paver les voies en campagne avec ces dalles de calcaire ou de lave qu'on employait pour les rues des villes. On ne se servait que de *glarea* (1), c'est-à-dire de caillou concassé fort analogue à notre *macadam*. Le Pesco Montano, qui fournit encore celui de la chaussée moderne, fut sans doute mis à contribution, le S. Angelo étant sur la route. Le système toutefois n'était pas le nôtre. On introduisait dans le cailloutage un mortier qui le solidifiait après que le tout avait été damé. La route devenait ainsi dure comme si elle eût été d'une seule pièce; c'était un procédé analogue à certains de nos bétons modernes (2). En cas d'usure ou de dégradation, il suffisait de quelques coups de pic pour faire sauter la partie à refaire : on rechargeait ensuite avec de nouvelle *breccia*, que l'on empâtait, en damant, dans le ciment à prise plus ou moins lente.

(1) Liv., XLI, 27.

(2) Certaines voies romaines d'Algérie ont permis d'étudier ce système. Nos troupes, marchant sur Constantine dans l'expédition de 1837, suivirent, entre Bône et Guelma, une route ainsi constituée, qui tenait encore parfaitement. *Rev. Afr.*, 1870, p. 277.

L'Appia traversait le système des chemins de la plaine Pontine. Construite après eux et pour d'autres besoins, elle n'en avait pas tenu compte. C'étaient eux qui s'étaient, par la suite, rattachés à elle le mieux qu'on avait pu. De Mesa, une route, dont j'ai parlé, allait trouver celle des Volsques au point qu'on appelle Camilla. Des tombeaux marquent le carrefour, ainsi que des restes de constructions diverses. Le vallon qui vient s'étaler là, les contrées dites Sibilla et Velosca, présentent des ruines assez grosses. Il y avait là un centre habité privernate; le vallon est fertile, les montagnes couvertes de beaux oliviers; on y trouve tous les débris d'une installation importante. De là, en remontant la route volsque, on allait trouver Privernum, derrière le Monte Saiano, alors couvert d'oliviers et de vignes, ou bien, dans la montagne à l'est, on gravissait jusqu'à Sonnino, sans doute *pagus* de Terracine (1). En suivant la route vers le sud, on s'en allait au contraire à Anxur. C'est le chemin de Lucilius.

Avant d'entrer sur la terre anxurnate, Lucilius dut passer aux Marutti, mi-chemin entre Privernum et Anxur. Là était une station sans doute, car il y a des ruines auprès. Non loin s'ouvre un vallon d'un mille qui va jusqu'à la Fontana del Frasso, — source splendide et abondante où commence le territoire de Terracine. Là débouchait une autre route venant de la rive droite du canal, et dont les débris s'aperçoivent près de la Sega sur l'Appia. Bien qu'elle traversât un des coins les plus marécageux de la plaine, elle était bordée de constructions et de monuments funéraires. La route aussi, dans cette région, est riche en vestiges et en ruines; on y en trouve de tous les temps (1). C'était le chemin le plus fréquenté des environs de Terracine : l'Appia ne conduisait qu'à Rome, lui menait aux villes d'alentour. L'Appia était souvent gâtée; lui, placé au pied des montagnes, élevé au-dessus du marécage, demeurait toujours praticable. On trouve en de nombreux endroits des restes d'un soubassement en grandes pierres qui supportait la chaussée quand le terrain le voulait, et ceux de la chaussée elle-même, dallée en belle pierre blanche. Au contraire l'Appia, sur un sol tourbeux, était faite le plus légère possible. Aucune des assises solides que Bergier décrit dans son type de voie (2) n'avait pu y être établie. Un simple fascinage, maintenu par des abatis latéraux et des palafittes de distance en

(1) Voyez Chaupy, *Mais. d'Hor.*, t. III, p. 396; *C. I. L.*, X, 6324, etc.
(2) Bergier, *Grands Chemins*, liv. II.

distance, supportait le corps de l'ouvrage, qui n'était guère qu'un cailloutis. Là-dessus posait la *glarea* entre deux files de grosses pierres. Encore l'ensemble s'affaissait-il toujours, et il fallait le recharger et le munir de nouvelle bordure (1). La route n'en était pas moins belle, à tout le moins pour le coup d'œil. De riches tombeaux la bordaient, dont le nombre augmentait sans cesse. Près de Ponte Maggiore s'éleva celui d'un tribun militaire, que l'on construisit au delà du canal, présentant l'angle à celui-ci et à la route, afin que la double inscription qui décorait deux de ses faces fût visible de tous les passants, allant à Rome ou à Terracine, par terre ou par le coche d'eau (2).

En continuant vers Terracine, on approchait de l'autre route. Déjà on pouvait l'apercevoir passant à la Fiora, où se trouvait un *pagus*, puis courant le long du Leano qui avance sa pointe rocheuse comme s'il voulait barrer le passage. La Fiora était un des points les plus intéressants du parcours. Entre le Monte Nero et le Leano un vallon étroit vient finir à la route, et là sont des restes nombreux. Au bord de la chaussée, un soubassement carré qui a sans doute été celui d'un temple, des ruines d'aqueducs et de constructions des bas temps, en un mot toutes les traces d'un hameau ou d'une grande villa rustique. Le vallon semble fermé par le fond; mais un étroit passage donne accès, derrière le Monte Nero, à une plaine large et féconde, genre de vallées qu'offrent les Lepini jusqu'à des hauteurs assez grandes. Celle-ci est une des meilleures : j'y ai reconnu des traces de constructions d'une antiquité reculée. Du temple et de la station sur la route il n'y a pas plus de deux milles au point où l'Appia la rencontre.

L'Appia moderne, depuis l'entrée dans les marais Pontins près de Cisterna, suit exactement celle d'Appius; elle lui est superposée. Mais, quatre milles avant Terracine, elle s'en sépare complètement, près du Ponte delle Macerie. En effet, Pie VI exigea qu'elle courût droit vers la mer. Elle passe donc dans des terrains mouvants, où elle s'étale et s'enfonce sans cesse, exigeant beaucoup d'entretien. La route de Claudius, au contraire, prenait à gauche et se dirigeait vers la Punta di Leano. Là débarqua, comme il le dit, Horace, et, passant la Pedicata sur le Ponte Alto, dont la voûte en grosses pierres à bossages est intacte, il fut dé-

(1) Voy. dans Prony, *Marais Pontins*, p. XXIII, la fouille faite en 1813 par Scaccia, qui découvrit toute cette structure.

(2) *C. I. L.*, X, 6325.

jeuner à Féronie. Là se rejoignent nos deux routes; l'itinéraire des deux poètes se confond.

C'est un fort beau site que celui du sanctuaire. Du soubassement qui portait le temple, la vue s'étend sur la plaine Pontine, calme, indéfinie, déserte, et sur la *Valle* pleine de vignes et de magnifiques oliviers. Tout est paisible et silencieux, malgré les trois moulins au pied de la montagne et la grande route qui est tout auprès. Mais jadis beaucoup d'animation devait régner dans cette entrée de la *Valle*. Le débarcadère du canal tout auprès, les auberges qui se trouvaient là (puisque Horace et Héliodore y mangèrent), le mouvement qui devait résulter de la jonction de deux grandes routes, tout y apportait le bruit et la vie. Le point de jonction est exactement à 4,400 mètres de la porte d'Anxur. Tout auprès sont des ruines qui semblent avoir appartenu à des thermes : un aqueduc, qu'on suit encore le long du pied du Leano, y amenait l'eau *del Fico*, source sur la route de Privernum. Contournant ensuite la montagne, il prenait une partie des eaux de Féronie et les emmenait, le long de l'Appia, jusqu'au pied du rocher d'Anxur. Il existe encore presque entier, et plusieurs de ses regard, intacts, subsistent le long de la courbe. Il est de construction excellente. L'eau de Féronie ne coule point par une source unique; ce sont plusieurs veines qui s'échappent sur une longeur de près de 500 mètres. Jointes aux eaux de l'aqueduc, qui est crevé en plusieurs endroits, elles font tourner les *Tre Mole*. Trois d'entre elles sont surtout abondantes. Elles devaient être jadis captées par quelque système que recouvre la route et qui fonctionne encore en partie, car elles naissent presque toutes au-dessus et reparaissent au-dessous avec un débit bien plus fort. L'eau de Féronie proprement dite semble avoir été celle des deux plus à l'ouest, dont l'une sort d'une fente de rocher qu'un caroubier désigne aux regards. Passant sous la route, l'eau ressortait par le soubassement de celle-ci, et formait un bassin limpide avant de s'écouler au canal. Le soubassement avait 5 mètres de haut; il était construit avec soin et en blocs fort beaux de calcaire; une petite porte carrée, dans le bas, livrait passage à l'eau de la source. Tout auprès s'élevait un monument, sans doute consacré à la déesse, dont le socle, taillé dans le rocher, a 9 mètres sur chacun de ses côtés. Divers tombeaux bordaient la route. Le bois sacré cher à la déesse couvrait la pente abrupte du mont. Le temple s'élevait là, juste à la pointe du promontoire : son soubassement existe encore et les débris des constructions voisines. Au pied, dans les ruines des thermes, en a trouvé une tête de femme, co-

lossale, en marbre blanc, qui est peut-être de Féronie (1). On ne peut dire jusqu'où s'étendaient les possessions du sanctuaire. Une construction dont on retrouve de beaux soubassements à près d'un kilomètre de là, au pied de la montagne, avec l'amorce d'un chemin qui prend la direction du temple, marquait peut-être la fin de son parc.

Il restait aux voyageurs trois milles à franchir jusqu'à Terracine; mais ils les faisaient au milieu de jardins, de vignes, de villas, d'*oliveti*, sur une belle route que bordaient de nombreux monuments funéraires (2). L'aqueduc, qui était à sa gauche auprès du Monte Leano, passait dessous et la suivait à droite. A S. Benedetto, les rampes étaient finies : la route, jusque-là supportée par un soubassement à gros blocs, était de plain pied avec la *Valle*. A droite, dans les terrains bas qui s'étendent entre elle et la petite butte coupée par la voie de Pie VI, existait une nécropole, cimetière des gens du commun. A gauche, des maisons de campagne parsemaient le fond de la *Valle*, où se concentrait en grande partie la vie rurale des Terracinais. Les restes s'en reconnaissent encore, ainsi que les chemins bordés de tombeaux qui traversaient en tous sens ces trois milles. Les trois *pagi* de S. Silviano, du Monticchio, de Salissano, avec leurs temples, dominaient cette partie basse, humide et peu saine, mais fertile. A Salissano était le plus grand. Là on a trouvé le théâtre et beaucoup d'autres constructions. De belles routes, venues de l'Appia, conduisaient à ces divers groupes et se continuaient au delà jusqu'aux gorges de la montagne. Elles étaient bordées, ainsi que l'Appia, par les tombeaux des familles riches; quelques-uns, aux Monumenti, à Casa Martini, à S. Caterina, sont de proportions majestueuses et de travail assez luxueux. Les *Æmilii*, aux Monumenti; les *Favonii*, les *Octavii*, à S. Silviano; les *Tuccii*, à Salissano; les *Domitii*, les *Refrii*, les *Marcii*, les *Sarronii* et une foule d'autres sur l'Appia, s'étaient fait de riches sépultures. Derrière le Monticchio, tout au fond de la *Valle*, sur une colline rocheuse, au bout d'une des routes, s'étendait un *sepulcretum* (3) formé de grands et beaux monuments. Le lieu

(1) Voy. ch. VII.

(2) Un grand nombre des indications que l'on possède de Féronie aux murs de Terracine sont dues à une fouille faite en 1878 pour la pose d'une conduite d'eau, fouille qui resta ouverte des années. On peut en voir le compte rendu par M. l'insp. Capponi, dans les *Atti dei Lincei*, série III, vol. III, 1879, p. 90 et 91.

(3) Décrit *Mél. Ec. fr. de R.*, t. I, p. 52, 53.

s'appelle les Casaletti, et sa citerne sert encore. Là étaient les monuments des *Vibii*, des *Orcilii*, des *Septimii*, des *Cæcilii* et autres familles anxurnates. Ce fond de vallée retiré était moins habité que la partie antérieure; il est à deux milles et plus de l'Appia. De celle-ci, l'œil était attiré à droite, par les grandes constructions dont le Muraccio delle Prebende est le reste. Horace d'ailleurs, que devait fatiguer le soleil du milieu du jour, ne voyait sans doute que la ville, qui, de ce côté, se présente à merveille sur ses rochers rouges et blancs.

A quelques centaines de mètres de la porte, la route s'infléchit vers la droite et ne tarde pas à monter. Là existaient des constructions, qui furent refaites et remaniées sous l'Empire. C'étaient les Thermes de Terracine. Elles allaient jusqu'au pied des murs; on a retrouvé les vasques garnies de marbre, les tuyaux de plomb et des restes de tout le menu mobilier. De là une route se détachait et partait vers les *Arene*. De l'Arco di S. Caterina, près d'un petit temple à douze colones, un *diverticulum* allait, passant à la Madonna della Delibera, gravir la montagne par une corniche où les paysans passent encore, et rejoignait l'*Appia* au Casino Mangoni, évitant ainsi le passage d'Anxur à ceux qui n'y avaient point affaire. Mais Horace, qui était venu afin d'y attendre Mécène, grimpa la rampe, « *subiit*, » et entra dans la vieille forteresse.

Il devait alors y avoir peu de chose dans les *Arene*, au bord de la mer. Le port était presque hors d'usage, et les constructions qu'on trouve là furent faites suivant un plan d'ensemble à l'époque des Antonins. Enfin, il est très évident que l'espace où s'étendit ce quartier était hors du *pomœrium* anxurnate, car on y retrouve des tombeaux. Au pied du S. Angelo, dans les rochers à pic qu'il présente, derrière le jardin Giansanti, au-dessus de la Maddalena, un certain nombre de sépultures avaient été creusées dans le roc, celle des *Lucretii* par exemple. Du reste, ce genre de monuments est assez commun à Terracine. A Salissano, les Finestrelle en sont un assez bel exemple : deux niches munies d'une porte et creusées dans le roc vif protégeaient une urne, un buste ou une statuette (1). Dans l'*oliveto* de S. Francesco, un petit sanctuaire à Sylvain (2) était fait de la même manière. Enfin, le Pesco Montano et les rochers qui l'avoisinent ont des chambres et des sarcophages taillés de la même façon.

(1) *Mél. Ec. fr. de R.*, t. I, p. 253, 254.
(2) *C. I. L.*, X, 6308.

L'emplacement de S. Francesco, qu'il fût ou non dans l'enceinte primitive, et toute la pente qui est au-dessous, étaient couverts de constructions grandioses. Tout l'hôpital est bâti dessus. Elles ont été retouchées, remaniées ; mais l'ensemble ne peut être attribué qu'à l'époque de la République ou au premier siècle de l'Empire. Bien plus, une partie au moins date du deuxième siècle av. J.-C. et peut être même plus ancienne. C'est sur le grand soubassement qui porte le jardin de l'hôpital que s'élevait le temple où Galba, cos. en 144 avant notre ère, avait mis son nom dans la mosaïque qui faisait le plancher de la *cella* (1). Ou il était le fondateur du temple, ou celui-ci était antérieur. La disposition de la *cella* et d'une partie de l'édifice se voyaient naguère assez bien. Ce temple n'était sans doute pas le seul dans ce grand ensemble de bâtisses. Plus bas, sur la pente même et dans une très belle position, est un soubassement magnifique. Il a 7 mètres de haut, 25 de face, et ses blocs ont parfois jusqu'à 1m,95 de longueur. Ils sont taillés avec le plus grand soin, à bossages, d'un fini, d'une régularité merveilleuses, joints sans mortier et admirablement. Bien peu de travaux de ce genre arrivent à tant de perfection. Il ne reste malheureusement de l'édifice que des débris sans caractère, des salles à demi souterraines, qui semblent être des dépendances, et tout autour plusieurs citernes. Toute la pente, jusqu'en bas, est couverte de constructions et de terrasses, comme s'il y eût eu là des jardins remplis de bâtiments divers. Sur la crête, c'est la même chose entre S. Francesco et le château. Le sol actuel est supporté par les débris des bâtiments, un sentier passe sur des mosaïques et les oliviers sont plantés dans le plancher du premier étage. Au moulin à huile s'élevait certainement un petit temple : on a retrouvé des fragments du socle et de la corniche, en marbre.

C'est au milieu de ces constructions que l'Appia, sortant de Terracine, montait suivant le tracé actuel de la Strada del Ritiro. A droite, derrière S. Francesco, elle côtoie d'immenses citernes, dites les Grotte di Cesare. Puis elle passe entre des tombeaux dont quelques-uns sont remarquables. Il y en a un peu de tous les âges, mais surtout de l'époque ancienne et des temps tout à fait bas, c'est-à-dire des deux périodes pendant lesquelles l'Appia, dans ce parcours, emprunta le tracé de la route volsque. Là se sont trouvées les épitaphes des *Antonii*, des *Maianii*, des *Furii* et des *Nautii*, des *Pomponii*, des *Vergilii* et de diverses vieilles fa-

(1) *I. C. A.*, *Bull.*, 1842, p. 99; cf. p. 176.

milles. D'autres, les *Egnatii* par exemple, avaient leurs tombeaux le long d'un chemin à gauche, qui, venu du *diverticulum* d'en bas, longeait par dehors les murs de la ville. L'un des monuments qui le bordent a une chambre funéraire et une jolie chapelle à abside, revêtues de réticulé si fin qu'on n'en trouve pas souvent de semblable. Au milieu de ces tombeaux de tous genres, *columbaria*, façades à pilastres, caveaux voûtés, œuvres de divers temps, la vieille route arrive au carrefour du Casino Mangoni, où elle reçoit le *diverticulum*, lui-même flanqué de sépultures. De là, elle gagne, comme on l'a vu, la Piazza de' Paladini. Mais du carrefour se détache une voie qui continue tout droit vers la montagne et arrive, au bout de 500 mètres, où l'on a fait le nouveau cimetière, à l'ancien couvent du Ritiro. Là des ruines importantes, dont il ne reste que les citernes, mais qui ont fourni des inscriptions, portaient encore, il y a deux siècles, le nom de Palais des Paladins. Une tradition y met la villa des *Galbæ*; une autre la place à S. Francesco.

On sait par un texte de Suétone (1) que Galba naquit, l'an 3 avant J.-C., dans la villa de sa famille, « *villa colli superposita*, *prope Tarracinam*, *sinistrorsum Fundos petentibus.* » A certains égards, le Ritiro convient bien à cette description, car il est *près de Terracine*, tandis que S. Francesco est *à Anxur*, sinon peut-être dans l'enceinte, à tout le moins adossé contre, en dehors. Aussi Holstenius (2) se prononce pour le Palazzo de' Paladini. Mais S. Francesco a pour soi l'inscription du pavé de son temple, la beauté et l'âge de ses ruines, le nom de Grotte di Cesare que portent encore ses citernes et l'aspect général de l'ensemble, qui n'a pu être qu'une demeure de grands. A moins d'une découverte imprévue, la question ne se tranchera pas : le texte peut être interprété en faveur des deux hypothèses. En effet, du temps de Suétone, l'Appia, refaite comme on le verra bientôt, passait au pied de la montagne d'Anxur, puis au pied du S. Angelo, et allait, le long de la mer, trouver la plaine de Fundi. En la suivant, on avait à gauche la hauteur abrupte de S. Francesco, avec ses jardins en terrasses et ses beaux bâtiments que dominaient les temples. Mais, au temps où naquit Galba, les travaux de ce tracé nouveau n'étaient pas même commencés : l'Appia, passant par Anxur, suivait celui de l'ancienne route. Elle passait presque au milieu du quartier de S. Francesco, ayant sur son flanc droit

(1) Suét., *Galb.*, 4.
(2) *Not. ad Cluv.*, *It. ant.*, l. III, 7, 14.

jardins, palais, terrasses, les deux temples et les Grotte di Cesare. Mais, par contre, lorsque, arrivée au Casino Mangoni, elle commençait à descendre doucement vers la Piazza de' Paladini, elle avait à gauche, à 400 mètres, sur une éminence d'où la vue est belle et où l'air est toujours frais et pur, les constructions du Ritiro et le parc qui les entourait. On n'a aucun moyen de savoir si Suétone parle pour son temps ou d'après un texte d'un autre âge; on ne peut donc rien décider. D'autant qu'on ne saurait plus juger si l'importance des ruines du Ritiro pouvait soutenir la comparaison avec celles de S. Francesco : en construisant, au siècle dernier, le couvent, on a fait presque tout disparaître.

Ce qu'était Anxur même, à l'époque, il est difficile de le dire. De grands travaux faits peu de temps après l'ont complètement transformée. Autant il sera aisé de fixer, et même avec quelque détail, sa topographie sous l'Empire, autant il est impossible de retrouver celle de l'âge antérieur. Quand des monuments sont anépigraphes, ils ne se datent pas par leur style à cinquante, ou même cent ans près, dans ce pays et dans ces siècles. Et c'est dans un espace de temps qui ne dépasse pas cent années que tout a été remanié. Il semble même que le remaniement n'eut pas pour unique motif la munificence des empereurs et la bienfaisance des particuliers ; il fut peut-être la conséquence, au moins en partie, d'un malheur. Une inscription, dont les caractères ne peuvent être beaucoup plus récents que les commencements de l'Empire, mentionnait un incendie (1). Un fragment s'en trouve aujourd'hui dans une porte de la cathédrale : elle devait donc être dans les environs. Peut-être au temps des guerres civiles, ou plus tard par quelque accident, le feu aura déblayé la place pour la création d'une nouvelle Anxur.

L'ancienne avait différents temples, et de plusieurs on voit les ruines. Tite-Live et Julius Obsequens nomment celui de Minerve; celui de Jupiter va de soi, et l'on admet généralement que la Porta Maja du moyen âge, aujourd'hui Majo ou Maggio, devait son nom au voisinage d'un temple de la Dea Maia. Contatori (2) ajoute Janus, dont il met le temple au palais De Vecchis, parce qu'on trouva là un Hermès qu'il prit pour un *Janus Bifrons*. De même il place au Castello un sanctuaire de la Fortune, parce qu'au pied se voyait une grande roue exécutée en pièces de terre cuite. Evidem-

(1) *C. I. L.*, X, 6338.
(2) *Hist. Terr.*, lib. II, 13.

ment tout cela ne vaut rien; mais on peut trouver davantage.

Au Château était probablement le temple de Jupiter Anxur. J'ai parlé du soubassement massif, des traces d'une porte, d'une rampe, conduisant, dans cette partie élevée, soit à une *arx*, soit à un lieu saint. Dans les habitudes antiques, c'est la place de la divinité poliade. Elle doit être dans le lieu le plus fort, le plus haut, dominant tous les autres, gardant le foyer de la cité hors de toute atteinte ennemie. La roue serait un indice de plus. Des monuments semblent, en effet, montrer que ce symbole, intimement mêlé au culte de Jupiter dans les Gaules, y était associé aussi par d'autres peuples de l'antiquité (1).

Melchiorri (2) attribuait à Minerve le temple signé par Galba. Mais il n'en donnait aucune preuve, sinon que toutes les citadelles étaient consacrées à Pallas, et que là était celle d'Anxur, — deux assertions inexactes. Il est possible que le temple en question fût un des deux situés dans ces parages. Les textes disent qu'il fut foudroyé; il devait être sur une hauteur. Celui où était la mosaïque est au point le plus élevé; le soubassement qui portait l'autre est d'une beauté sans rivale.

Maia, si elle avait un temple, l'avait à droite de la Porta Maggio, pour qui arrivait à Anxur. Là, au pied du rempart, contre lui, sont des constructions nombreuses. Les thermes venaient y finir. Au-dessus se voient des terrasses à gros blocs, les unes belles, les autres fort médiocres; l'une a jusqu'à 15 mètres de haut. Le rempart étant à 30 mètres au moins au-dessus de la route moderne, il avait fallu, le long des rochers, en établir plusieurs étages. Des pièces voûtées existent sur plusieurs : ce sont les dessous des édifices. Il y a un reste de mur assez beau avec des niches pour statues. Dans tout cela, on peut mettre aisément un sanctuaire consacré à Maia, associée sans doute à Mercure.

Plusieurs temples sont autour du Forum. Deux paraissent bien antérieurs à sa reconstruction au premier siècle : l'un, à droite de l'entrée, en venant de la Marina, l'autre, au coin du vicolo della Catena. Le premier devait être un assez beau morceau. Une colonne corinthienne est en place et elle est loin d'être mauvaise. Il reste à placer un dieu : Apollon; là pourrait avoir été son temple. Le culte d'Apollon à Terracine est mentionné dans les actes

(1) H. de Villefosse, *Rev. arch.*, 1881, t. I, p. 4, et Appendice au tirage à part, p. 16; Gerhard, *Arch. Zeit.*, 1843, Vase de Canosa.

(2) *I. C. A.*, *Bull.*, 1842, p. 100.

de saint Césaire, patron de la ville (1). Il y est dit que chaque année un jeune homme, beau et bien né, se dévouait au dieu. Il était nourri et engraissé comme une victime, au milieu de toutes les voluptés, jusqu'au jour de la fête d'Apollon. Ce jour-là, on le revêtait d'armes magnifiques ; il prenait un cheval et se précipitait, lui et sa monture, du haut du Pesco Montano, — qui, soit dit en passant, est inaccessible. Tout le peuple assistait au sacrifice, puis on brûlait solennellement la victime, et on portait ses cendres au forum, dans le temple, où elles étaient précieusement conservées. Evidemment tout cela est absurde ; il en faut néanmoins retenir l'existence suffisamment probable du culte d'Apollon à Anxur.

Du reste, les temples sont nombreux ; mais, à Terracine comme partout, en l'absence de textes précis, on ne saurait déterminer leur titre. Que sont ceux de S. Silviano, du Monticchio, de l'Arco di S. Caterina, du moulin à huile de S. Francesco ? Un autre au pied du roc d'Anxur, dont on a trouvé chapiteaux et colonnes derrière les greniers Sogliera, — sans compter ceux qu'on a déjà vus, dont l'attribution n'est pas sûre, sans compter ceux qui n'existent plus, ou qu'on hésite à reconnaître ? Le plus ancien de ceux qui subsistent est probablement le petit temple du Vicolo della Catena. Il a dû être retouché ; mais ce qu'on voit de son style est d'une date assez reculée, et semble montrer une main grecque et un remarquable talent. On pourrait choisir entre lui et le temple corinthien de l'entrée pour y placer l'Apollon d'Anxur. Mais ce ne sont là qu'hypothèses.

Il faut savoir se contenter et ne pas chercher l'impossible. N'est-ce pas beaucoup, presque sans textes, avec de si pauvres débris, de s'être rendu à peu près compte de ce qu'était l'ancienne Terracine ?

(1) Voy. ch. VIII.

CHAPITRE VI.

LES CÉSARS ET LES ANTONINS.

Terracine participe au mouvement de renaissance que le principat d'Auguste détermine. Renouvellement de la population. Familles terracinaises de l'époque impériale. Grands travaux qui raniment Terracine : l'Appia neuve, la tranchée du Pesco Montano. Nerva et Trajan refont l'Appia dans les marais Pontins. Une Terracine nouvelle se crée dans les Arene. Rétablissement du port. Vicissitudes : Terracine est prise d'assaut par L. Vitellius; Galba est Terracinais. Trajan, sa statue et ses *alimenta*. Hadrien. Le testament de Cælia Macrina, fondation alimentaire. Les Memmii construisent l'amphithéâtre, Junius Proculus un édicule à Tibère et Livie. A. Æmilius met la main à la transformation de l'Anxur antique : il crée le nouveau forum et élève le temple de Rome et d'Auguste. Les eaux, douces et minérales; le *Neptunius fons*. Domitien et Martial. L'aqueduc de S. Lorenzo. Nombreuses ruines de cette époque. Grandes familles terracinaises. Habitants et patrons, curateurs célèbres. Julius Optatus, Pompeius Falco, Sosius Priscus, Burbuleius, etc... Cultes publics et privés. Les religions orientales.

L'Empire trouva les provinces malades, mais l'Italie plus bas encore. La conquête romaine avait ruiné le Latium ; la guerre sociale, les guerres civiles, avaient ruiné les autres pays : le Samnium était désert, l'Etrurie devenait la Maremme, les riches campagnes de l'Apulie étaient ravagées, et la Gaule Cisalpine elle-même avait souffert horriblement. Avec cela, plus de classe agricole, plus de vieilles races attachées au foyer, rien que des armées d'aventuriers déshabitués de toute vie honnête. Après ces maux affreux et déjà si anciens, la paix, même sans tous les bienfaits qu'apporta le principat d'Auguste, aurait paru une renaissance. L'époque des Césars en vit une véritable, — au moins autant que pouvaient renaître de vieux pays déjà bien usés et dont on avait brisé toutes les forces. Terracine en sentit les effets. La dernière crise, celle qui fixa au sol italien les soldats de la guerre civile, lui fut même épargnée : elle ne reçut pas de colonie militaire sous Auguste. Les vétérans se souciaient assez peu d'aller

labourer les terrains à fièvre ; ce fut sur les plus belles campagnes que porta la spoliation. Ici c'est par d'autres moyens que se refirent la population et la ville.

Si l'on compare les tableaux dressés au chap. IV avec les inscriptions d'une époque un peu plus avancée de l'Empire, on ne retrouve que les noms suivants : *Sulpicii*, *Geminii*, *Æmilii*, *Antonii*, *Egnatii*, *Furii*, *Marcii*, *Mevii*, *Nævii*, *Octavii*, *Pomponii*, *Scutii*, *Domitii*, et encore ces derniers peut-être ne devraient-ils pas figurer parmi les *gentes* anciennes. Je ne compte pas, bien entendu, les inscriptions des bas temps, où les noms ne peuvent plus guère donner d'indication sur les familles. Il est, d'autre part, un peu douteux que les *Æmilii*, les *Antonii* et les *Octavii* du deuxième et du troisième siècles soient les mêmes que ceux de l'âge ancien. Il ne restera donc pas une dizaine de familles, sur plus de cinquante qui nous étaient connues ; plus des quatre cinquièmes n'y sont plus.

Les familles de cette époque nouvelle sont les suivantes. Je marque d'un astérisque les personnages qui semblent avoir vécu dans des temps postérieurs aux dernières années du deuxième siècle, les inscriptions de ces époques étant généralement reconnaissables à l'aspect de leurs caractères :

Annii.

Annia Auge.
Annia Ɔ. l. Saturnina. *C. I. L.*, X, 6345 *et add.*

Atabii, Atavii.

L. Atabius Philetus.
Atabia Pia, sa mère. } *C. I. L.*, X, 6347.
L. Atavius Felix.
Atavia Lupula, sa femme et son affranchie. } *C. I. L.*, X, 6348.

Aurelii.

Sex. Aurelius Sex. f. Oufentin. Ingenuus. — *C. I. L.*, VI, 3884. Terracinais servant dans la coh. XIV. urb.

Castricii.

A. Castricius Fraternus. — *C. I. L.*, X, 6338. Sa femme est

native de Misène ; il y a des affranchis de ce nom à Privernum (*C. I. L.*, X, 6451).

Cesstii.

Cesstia Atien...
Cesstius C. l. Leucippus. } *C. I. L.*, X, 6354 : *Cessitius*, à tort.

Clodii.

... * Clodius...
... * Clodius... } *C. I. L.*, X, 6355.

Cocceii.

M. Cocceius Aug. lib. Apollonius. — *C. I. L.*, X, 6356. Affranchi de Nerva, se fixa à Terracine et s'y bâtit un tombeau sur l'Appia, à l'Arco di S. Caterina.

Feridii?

Feridia?... *C. I. L.*, X, 8275.

Flavii.

T. Flavius Faustus. *C. I. L.*, X, 8397.
Flavia Marcellina. — *C. I. L.*, X, 6303. Fait une très riche offrande à Isis.
* Flavia Eutychia. *C. I. L.*, X, 8400.

Herennii.

Herennius Euporus.
Herennia Vera, sa femme. } *C. I. L.*, X, 6366.
... Herennius? Faustus. *C. I. L.*, X, 8275.

Julii.

C. Julius... *C. I. L.*, X, 6317. — Patron de la Colonie ; était peut-être bien étranger.

C. Julius Faustus.
C. Julius Faustus. } *C. I. L.*, X, 6368. Inscr. à Mesa, avec l'indication de toute une famille.

Julia Regulina. *C. I. L.*, X, 6324. Femme d'un affranchi de Néron, « *prægustator et a cubiculo.* »

Ti. Julius Pistus.
C. Julius Proculus.
Ti. Julius Faustinus.
Sex. Julius Ingenuus.
C. Julius...
C. Julius Philippus.
C. Julius Philetas?
Sex. Julius Rufus.
L. Julius Earinus.
} *C. I. L.*, X, 8397.

Julia ...ucia. *C. I. L.*, X, 6369.
Julia Aphrodisia. *C. I. L.*, X, 6370.

Junii.

L. Junius Cerdo.
Junia L. l. Anna.
} *C. I. L.*, X, 8402$_a$.

Justuleii.

C. Justuleius Crescens. — *C. I. L.*, VI, 2379. Terracinais servant dans les cohortes prétoriennes.

Manlii.

C. Manlius Bani...
Manlia.
} *C. I. L.*, X, 6375.

... Manlius... *C. I. L.*, X, 6387.

C. Manlius Amœnus.
C. Manlius Geminus.
} *C. I. L.*, X, 9397.

Peut-être ces Manlii descendent-ils d'un C. Manlius C. f. Fal., qui vraisemblablement s'établit à Terracine, puisqu'on a trouvé à S. Silviano un fort beau cippe consacré par lui à ses deux enfants *C. Manlius Valens* et *Manlia Paphia*, morts en bas âge. (*C. I. L.*, X, 6373 *et add.*)

Obinii, Ovinii.

* Obinia Modesta. *C. I. L.*, X, 6382.

Otacilii.

Otacilius Successus.
Otacilius Priscianus, son fils.
} *C. I. L.*, X, 8404.

PATULCII.

L. Patulcius T. f. Ouf. Celsus. — *C. I. L.*, X, 2920. Terracinais qui servait dans la coh. XII urb.
L. Patulcius Celsus. *C. I. L.*, X, 8397.

PICIDII.

L. Picidius Sp. f. Rufus.
L. Picidius L. l. Dama.
L. Picidius L. l. Zabda.
Picidia L. l. Nice.
} *C. I. L.*, X, 6397.

POMPEII.

Pompeia Q. f. Trebulla, — *C. I. L.*, X, 6309. Dépense par testament 100,000 sesterces pour refaire le monument de Tibère et Livie.
L. Pompeius Maximianus.
L. Pompeius Priscus.
} *C. I. L.*, X, 8397.

SALVII.

L. Salvius L. f. Ouf. Vestalis. *C. I. L.*, X, 6376 *et add.*
L. Salvius Mercurialis. *C. I. L.*, X, 8397.
Salvia... l. Polis. *C. I. L.*, X, 6340.

SOTINII.

* Sotinia. *C. I. L.*, X, 6395.

TERENTII.

L. Terentius Sp. f. Rufus. *C. I. L.*, X, 6397.
Q. Terentius Sæclaris. *C. I. L.*, X, 8397.
Terentia Acthenis. *C. I. L.*, X, 6398.

VALERII.

Valeria Eupl...
Valeria Helpis.
} *C. I. L.*, X, 6402.
* Valeria Hygia.
* Valeria Sperata.
} *C. I. L.*, X, 6403.

VERRII.

P. Verrius Echio. *C. I. L.*, X, 6370.
...Verrius C. f... *C. I. L.*, X, 8277.
C. Verrius Æmilianus. *C. I. L.*, X, 8397.

VETTII.

C. Vettius C. f. Offent. Vitalis. — *C. I. L.*, X, 3884. Terracinais servant dans la coh. XII urb.
M. Vettius Saturninus. *C. I. L.*, X, 8397.

De plus, certains *gentilicia* n'apparaissent que dans des textes qui n'indiquent pas jusqu'où on peut les faire remonter. C'est le cas pour les *Cornelii* de Terracine. On trouve bien sous l'Empire C. Cornelius C. f. Off. Tato, de Terracine, dans la coh. XII urb. (*C. I. L.*, VI, 3884), et C. Cornelius Gratus dans une liste de colons de la même époque (*C. I. L.*, X, 8397); mais la Cornelia Olympias de *C. I. L.*, X, 6357, pourrait bien être plus ancienne. Enfin, sans parler des noms trop mutilés pour qu'on les restitue, plusieurs sont défigurés et ne se reconnaissent plus : qu'est-ce que le M. Janiculus Cosnellus de *C. I. L.*, X, 6367, et le L. Mumius Fadius de *C. I. L.*, X, 6379?

Quoi qu'il en soit, il est curieux de noter que sur plus de quarante *nomina* appartenant à cette époque, il n'y en a pas dix de l'âge antérieur. Sans doute un calcul de ce genre n'a qu'une valeur assez faible. Il repose sur des nombres trop petits. La grande majorité des *gentilicia* nous échappe. Mais, comme c'est le hasard qui a conservé, et dans des circonstances très diverses, les documents que nous possédons, il n'est pas croyable qu'il ait fait disparaître justement ceux qui infirmeraient ce calcul. Il y a toute chance, au contraire, pour qu'il suffise de grossir les nombres, sans changer la proportion, pour avoir un résultat probable. Voici du reste le document principal.

En 1843, on découvrit, dans le quartier de la Marina, une base de statue dont la dédicace avait été martelée et refaite au quatrième siècle. Mais il restait du premier travail une liste de quatre-vingt-sept personnes, gravée en trois colonnes sur deux des faces du monument (1). C'étaient les noms de ceux qui avaient sous-

(1) *C. I. L.*, X, 6331, 8397.

crit pour l'érection de la statue primitive, COLONI · QVI · CONTVLER · | IN · STATVAM. Le caractère des lettres accuse l'époque des premiers Antonins, de Trajan presque sans aucun doute. Rien d'étonnant, puisque les Antonins ont fait beaucoup pour Terracine. Presque tous les noms sont visibles : quarante-six *gentilicia* se distinguent, trois seulement ne peuvent être lus. Vingt des premiers sont déjà signalés comme appartenant à cette époque, ce sont : *Sulpicius*, *Sarronius*, *Tatius*, *Furius*, *Nævius*, *Octavius*, *Pomponius*, *Domitius*, *Mevius*, *Annius*, *Flavius*, *Julius*, *Manlius*, *Patulcius*, *Pompeius*, *Salvius*, *Terentius*, *Verrius*, *Vettius*, *Cornelius*, dont les neuf premiers, sauf peut-être *Octavius* et *Domitius*, remontent à l'époque précédente. C'est donc seulement dans la proportion de moins de dix sur plus de cent que les noms anciens se retrouvent parmi ceux de l'époque antonine : ils feraient environ un dixième du total.

Il est évident que la liste ne contient pas tous les *gentilicia* qui existaient du temps de Trajan. Les grandes familles du lieu n'y sont pas, certainement. Mais une souscription de ce genre est une occasion naturelle de se compter pour les gens aisés d'une ville. Tout en faisant la part des abstentions, des absences, des accidents de toute nature qui ont pu réduire le nombre des noms donnés, il reste encore assez probable que nous avons là une bonne partie des familles bourgeoises de l'époque. Or voici les *gentilicia* qui ne sont connus que par cette liste.

ACILIUS.

P. Acilius Acilianus.

ÆCILIUS.

C. Æcilius Phœbus.
C. Æcilius Hermes.

APULEIUS.

Sex. Apuleius Natalis.

ARISTIUS.

L. Aristius Alcimus.

ARRIUS.

C. Arrius Saturninus.

AVILIUS.

Q. Avilius Sarinianus.
C. Avilius Natalis.
C. Avilius...
C. Avilius Fortunatus.

BRITTIUS.

M. Brittius Mercurialis.

BUTRONIUS.

C. Butronius Agrippa.

CARRINAS.

C. Carrinas Felix.
C. Carrinas Suavis.
C. Carrinas Felicissimus.
C. Carrinas Fortunatus.

CINCIUS.

P. Cincius Philetus.

CLAUDIUS.

Ti. Claudius Vitalis.
Ti. Claudius Clemens.
Ti. Claudius Narcissus.
Ti. Claudius Attalus.
Ti. Claudius Primianus.
Ti. Claudius Atimetus.
Ti. Claudius Axoranus.

Cf. *Ti. Claudius Pompeianus* gendre de Marc-Aurèle, qui vivait à Terracine au temps de Commode (Voy. chapitre VIII).

DECIMIUS.

Q. Decimius Justianus.
Q. Decimius Capito.

FUNDANIUS.

C. Fundanius Celsus.
C. Fundanius Tyrannus.

LARCIUS.

L. Larcius Cornelianus.

LUSCIDIUS.

M. Luscidius Tertius.

MANNEIUS.

P. Manneius Priscus.
L. Manneius Philanthus.
L. Manneius Capitolinus p.
L. Manneius Capitolinus f.
L. Manneius Nereus.
L. Manneius Manneianus.

MATICIUS.

Cn. Maticius Valens.
Cn. Maticius Valens jun.

MUSSIUS.

P. Mussius Felix.
P. Mussius Proculus.

OFILIUS.

A. Ofilius Marcianus.

SCATENIUS.

C. Scatenius Macrinus.

SEMPRONIUS.

P. Sempronius Restitutus.

SERVILIUS.

Q. Servilius Marianus.

SITTIUS.

A. Sittius Evhodus.
A. Sittius Diodorus.

STATIUS.

L. Statius S...

VIPSTANIUS.

L. Vipstanius Zeno.

VOCCONIUS.

P. Vocconius Adauctus.

Ainsi, presque plus de vieux noms anxurnates. Les Orcilii et les Cæcilii, les Plavii et les Fundii, les Vibii et les Truttedii, les Favonii, les Cæparii, les Cælii, les Atinii et les Sestii, les Arruntii et les Tuccii, les Aufidii et les Magulnii, les Maianii, les Memmii, les Paconii, les Vergilii et les autres semblent avoir disparu. En revanche, sur la base de la statue figurent des noms qui se datent d'eux-mêmes : quatre *C. C.* et deux *Ti. Ti. Julii*,

sept *Ti. Ti. Claudii*, un *T. Flavius* et un *Arrius*. Ajoutons-y les *Cocceii* connus d'autre part. Voilà des familles qui datent de l'Empire. Toutes les autres, bien certainement, ne sont pas aussi peu anciennes. Il n'est guère probable, bien entendu, que beaucoup descendent des colons de 329 ; mais quelques-uns peuvent être du pays. D'autres ont dû venir, à différentes dates, des cités voisines, des contrées avec qui Terracine est le plus en rapport. Parmi les *gentilicia* de la liste, certains sont rares, comme *Carrinas*, qui a la physionomie étrusque. L'histoire donne un C. Carrinas. C'est un chef italien qui figure dans l'armée samnite, étrusque et campanienne du jeune Marius. Son fils devient consul en 43 et triomphe en 29 ; puis on n'entend plus parler d'eux. *Manneius* est peu commun aussi, mais c'est à Rome qu'on le rencontre (1). *Scatenius*, *Æcilius*, *Butronius* ne sont pas des plus répandus.

Tout indique donc un renouvellement. C'est qu'en effet de grands travaux s'exécutent à Terracine; une grande activité, pendant plus d'un siècle, règne dans la ville et dans ses environs. Des voies nouvelles sont ouvertes aux communications, au commerce. Tout se transforme, tout renaît. Les empereurs s'intéressent à la contrée, à la cité. Des familles du pays s'honorent par des fondations bienfaisantes ou des travaux d'utilité. Les deux premiers siècles de l'Empire sont l'époque la plus florissante de la Terracine romaine (2).

Auguste, à en croire certains textes, aurait desséché les marais Pontins. C'était un des projets de César ; mais s'il est une chose certaine, c'est qu'on ne l'exécuta pas. Le texte qui le dit n'est que d'Acron (3), commentateur du cinquième siècle ; Spedalieri (4) a démontré son erreur. Le nom de Cavo di Augusto est demeuré à un grand travail exécuté dans les terres Pontines. C'est un canal qui joignait les lacs de' Monaci, de Caprolace, de Paola, passait au pied du mont de Circé et venait déboucher dans la mer à la Torre Vittoria. Ce n'est pas le lieu d'étudier si ce canal, qui longeait en dedans le cordon littoral de la dune Pontine, avait pour but le desséchement ou seulement la navigation. Cette étude en-

(1) Mommsen, *I. R. N.*, 6769.

(2) D'après l'espace habité, la masse des constructions et la grandeur des édifices publics, j'estimerais que Terracine a pu renfermer alors plus de 15,000 âmes, mais difficilement 20,000.

(3) *Ad Hor.*, *ad Pis.*, 65-66.

(4) *Ap.* Nicolaï, *Bonificamenti delle Terre Pontine*, p. 85.

traînerait à celle des *Clostra Romana*, d'où il part, du Rio Martino, et enfin de toute l'histoire des marais Pontins et des tentatives faites pour les dessécher : c'est la matière d'un autre livre. Je remarquerai seulement que le nom, même s'il est ancien, peut désigner un empereur quelconque ; et qu'il est surprenant qu'aucun texte ne parle d'un aussi grand travail. Auguste, s'il avait desséché les marais Pontins, ou seulement essayé de le faire, n'aurait pas manqué de le dire ; or le texte d'Ancyre est muet. Tout au contraire, nous voyons après lui les marais Pontins plus que jamais : Virgile et Lucain les mentionnent ; Silius Italicus parle de leur *pestifera uligo ;* Juvénal les nomme comme un repaire de brigands ; et toute la suite de l'histoire prouve qu'ils n'ont pas cessé d'exister (1).

Ce que l'on fit dans les premiers temps de l'Empire, ce fut des travaux à l'Appia. Ce furent eux qui donnèrent l'élan à la renaissance de Terracine. C'est dans la ville qu'eut lieu le plus grand, dont le Pesco Montano garde la trace.

A la Porta di Napoli, par laquelle on sort de Terracine pour suivre la route de Naples, entre la mer et la montagne il n'y a que la place de la route. Encore a-t-il fallu la lui faire. J'ai déjà dit et rappelé qu'à l'époque ancienne d'Anxur nul passage n'existait sur la côte, et que le pied du Pesco Montano plongeait directement dans les eaux. Or il est constant qu'à l'époque impériale, l'Appia prit cette direction : la route moderne qui la remplace passe par le chemin qui lui fut ouvert. Sur une hauteur de 125 pieds et sur une largeur de 135, le Pesco Montano a été tranché ; un immense morceau de rocher d'au moins 13,500 mètres cubes a été enlevé. Bien plus, à gauche du passage ainsi ouvert, la montagne a encore été taillée pour créer une espèce de place, et un petit sanctuaire fut creusé dans son flanc : cette seconde partie du travail a dû nécessiter l'enlèvement d'un cube de pierre double du premier. La route, le long d'une corniche taillée à quelques mètres au-dessus de la mer, suivit cette direction nouvelle.

Pour atteindre jusqu'aux Lautulæ, il fallut, pendant près de deux milles, tailler le pied de la montagne et renouveler sur ses rochers la tranchée du Pesco Montano. A la Torre Gregoriana, à l'Acqua Santa, se voient des travaux de ce genre. Dans les endroits où la montagne descendait en pente assez douce au-dessus

(1) Sil. Ital., VIII, 379 ; Juv., III, 307.

d'une petite plage, la route, portée sur un soubassement en fort belle maçonnerie, munie d'un parapet réticulé et pavée en une belle lave grise, se borda rapidement de tombeaux. Comme la route moderne est plus haute et plus adossée contre le mont, on voit tous les détails de l'ancienne. De beaux égoûts la traversaient en dessous, emportant les eaux de la montagne. Sur les dernières pentes de celle-ci, dès que l'espace devient un peu plus large, des habitations se retrouvent; on voit des ruines jusqu'aux Lautulæ. La route entre dans ce défilé au pied de la Piazza dei Paladini, juste au-dessous, en bas de la pente. Elle continue ensuite, parallèle à l'émissaire du Canneto, qui sort du lac de Fondi, environné, bien entendu, de ruines. Au Canneto, par exemple, existait un magasin de poteries : on y a trouvé récemment plusieurs centaines d'amphores neuves, classées par catégories dans le sable même de la dune ; un bâtiment existait tout auprès et aussi quelques sépultures. Mais la plus importante de ces ruines est au Casino Sanguigni : ce sont les restes d'une grande maison avec de fort belles citernes. D'autres encore concourent à montrer que les excellentes terres situées entre la vieille route et la neuve, au pied des monts, étaient, sous l'Empire, habitées et mises sérieusement en valeur. Un temple, à gauche de l'Appia, a laissé son plan sur le terrain ; des constructions assez nombreuses flanquent à droite la route d'en haut.

C'est aux environs de la Torre del Pesce que les deux routes se réunissent. A 75 mètres du point précis de jonction, on avait construit un siège circulaire, dont la moitié est encore presque intacte, et qui l'était tout il y a trente ans. Tout entier en belles pierres de taille, il présentait, à droite et à gauche de la route, deux parties en arc de cercle de 20 mètres de corde environ. Un gradin et au-dessus un banc étaient ménagés dans chacune ; la hauteur du mur atteignait 4 mètres. C'était un ouvrage fort beau. Ainsi ceux qui, venant de Fondi, voulaient passer par la route supérieure, avaient là un lieu de repos avant d'attaquer la longue rampe ; celle-ci finie, ils en trouvaient un autre à la Piazza dei Paladini. Ceux qui suivaient la route d'en bas passaient au Canneto di Campagna, et, côtoyant le golfe d'Amyclæ, faisaient le tour du S. Angelo. Dans les parties rocheuses où la route avait dû se tailler un passage, sa corniche était creusée dans le roc de manière qu'un parapet naturel la défendît des coups de mer. Une maçonnerie très massive suppléait aux irrégularités, aux interruptions de ce rempart.

Ainsi, à l'époque impériale, on put, sans grimper à Anxur,

sans gravir le S. Angelo, aller à Fundi par l'Appia, et ne pas rencontrer de fortes rampes. La voie nouvelle, partie du carrefour des Thermes, qui devint alors une belle place pavée en dalles comme celles de la route, contourna la colline d'Anxur, passant au pied. On l'y retrouve sous l'église d'en bas, sous le palais Lepri, sous le bâtiment Pellegrini. Elle gagnait ainsi le Pesco Montano. La tranchée de ce rocher bizarre est une belle œuvre, bien exécutée. Outre la grandeur du travail, on admire sa perfection. Les Romains n'ayant pas de mines, tout a été enlevé au pic. La roche est dure, et tous les coups s'y voient comme s'ils dataient d'hier. Mais la paroi est lisse et unie, toute proportion gardée, comme une pierre de taille parée à la boucharde.

Ce travail du Pesco Montano a fait l'admiration de tous les siècles. Peruzzi, Sangallo l'ont dessiné. Accurse (1) et Mongez (2) ont étudié, au point de vue des mesures romaines, les cotes, d'ailleurs peu exactes, qui sont gravées sur la paroi. Pour nous, il est surtout précieux en ce qu'il date tout l'ouvrage. Les chiffres des cotes, gravés dans de grands cartouches de dix en dix pieds, sont en caractères magnifiques, du premier siècle de l'Empire sûrement. Contemporaines du travail dont elles conservent les mesures, ces cotes ne permettent pas d'admettre, comme l'ont voulu certains auteurs, que la voie nouvelle date de la censure de Caton l'Ancien et de L. Valerius Flaccus, 184 avant J.-C. « Valerius Flaccus, dit Tite-Live (3), fit un mole *ad Neptunias aquas* pour ouvrir un passage au public, et une route *per Formianum montem.* » On a voulu voir dans le premier travail la route même qui nous occupe, et dans le second le passage par où l'Appia, au sortir de Fondi, gravit le Monte S. Andrea. C'est ailleurs que je discuterai l'identification de ces ouvrages. Il suffit ici de noter que l'Appia a dû, de tout temps, passer par le S. Andrea, parce qu'il n'y a pas d'autre place, et que, la tranchée du Pesco Montano étant de deux siècles postérieure, il faut chercher ailleurs les *Neptuniæ aquæ* de Tite-Live. L'erreur est venue de ce qu'une source, située en effet dans ces parages, s'appelait *Neptunius fons.* Elle n'est pas plus les *Aquæ Neptuniæ* que le Monte S. Andrea, situé entre Fondi et Itri, n'a jamais été le mont de Formies. Suivant toute apparence, la route de Flaccus était une

(1) Voy. *C. I. L.*, X, p. 398.

(2) *Acad. des inscr. et belles-lettres*, 1813, Analyse d'un mémoire de Mongez par Ginguené, p. 336.

(3) Liv., XXXIX, 41, 44.

route littorale, et ce sont peut-être ses restes que l'on trouve dans le Salto di Fondi (1).

Le nouveau tracé de l'Appia, si favorable à Terracine, est l'œuvre des premiers empereurs. Quand on visite, à Sperlonga (12 milles à l'Est le long de la plage), les *Speluncæ* dont une des grottes et le parc entier se reconnaissent, on songe naturellement à Tibère, à qui ses voyages de villégiature devaient faire maudire la vieille route et le passage du S. Angelo. Terracine a de lui des souvenirs (2). Avec la voie nouvelle disparut l'un des inconvénients de l'Appia; c'était encore bien assez des marais Pontins, qu'on franchissait le plus souvent par le canal, non par la chaussée (3).

Nerva commença, Trajan finit sa restauration dans ce parcours (4). Le travail eut pour point de départ l'entrée même dans le bassin Pontin (5). Depuis longtemps, de proche en proche, la voie avait été pavée. Seul le trajet des marins Pontins n'avait que l'antique *glarea*, les ingénieurs ayant sans doute eu peur de rendre la chaussée trop pesante. Mais on n'eut plus la même crainte, et à partir de Treponti la *glarea* fit place au *silex*, c'est-à-dire à la lave noire prise aux cratères des monts Albains (6). Au Forum d'Appius commençait ce qu'on appelait le Decennovium, les dix-neuf milles flanqués par le canal. Tout fut refait dans cette section. La route, dominant le marais sur un soubassement massif, laissant passer les fleuves par des ponts de proportions majestueuses, comme le Tripontium, le Ponte Maggiore et le beau pont sur le Nymphæus, reçut un fort dallage en lave et des trottoirs en calcaire blanc. On la voit telle pendant trois milles, de Féronie au carrefour des Thermes. Dans la *Palude*, elle a fait place à la route nouvelle de Pie VI. Mais presque tous ses milliaires existent et mentionnent les deux empereurs (7). Les travaux d'art, les ponts, portent leurs signatures (8); on voit que Trajan fit tout à ses frais (9). Enfin un dernier souvenir est le

(1) Diego et Pasquale Monetti, *Viaggio nell' Ausonia sulle tracce della via Flacca*, Gaëte, 1859.
(2) Suet., *Tib.*, 39; Tac., *Ann.*, IV, 59.
(3) Strab., V, 3, § 6.
(4) *C. I. L.*, X, 6826.
(5) *C. I. L.*, X, 6819, 6820.
(6) *C. I. L.*, X, 6824.
(7) *C. I. L.*, X, 6825 à 6835.
(8) *C. I. L.*, X, 6846.
(9) *C. I. L.*, X, 6839, 6846, 6835.

tombeau d'un affranchi de Nerva, qui s'était établi à Terracine sans doute à l'occasion des travaux, et y fit faire, de son vivant, un sépulcre pour lui et les siens (1).

La grande voie ainsi rétablie rendit la vie à Terracine. Alors, comme Porphyrion le raconte (2), la ville descendit de son rocher et s'étendit dans les *Arene*. Un grand quartier se développa dans cette partie plane et commode. Aujourd'hui peu de constructions s'aperçoivent au-dessus du sol; pour élever le Borgo della Marina on a à peu près fait table rase; mais dès qu'on creuse, on trouve leurs débris. Le canal dit de Navigation, qui suit la route faite par Pie VI, a coupé les maisons et les rues de ce quartier antique. Les débris s'en voient le long des berges, lavés par l'eau, et dégagés aussi bien que par une fouille. Presque tout est de l'âge des Antonins. Le plan général se reconnaît en prolongeant les alignements qu'on distingue. Le quartier, traversé par l'Appia et par une grande rue partant d'elle, en présentait d'autres parallèles à la plage. Une place sans doute avoisinait celle-ci, bien en arrière de la présente, et un mur en marquait la limite, passant au milieu de la place d'aujourd'hui.

Des monuments ou privés ou publics s'élevaient dans cette ville nouvelle; c'était le quartier à la mode, celui des belles et luxueuses maisons. Au pied même du S. Angelo, entre le Pesco Montano et la Cava della Catena, se voient des ruines considérables. De grandes bâtisses à plusieurs étages, d'énormes piscines limaires, une vaste cour entourée d'édifices, des jardins, des bâtiments en terrasse s'y reconnaissent au jardin Giansanti. Un aqueduc descend de la montagne avec la pente d'une cascade, portant les eaux on ne sait d'où; cette puissance de chute devait servir à un jet d'eau monumental. Ce coin de terre si tourmenté, en plein midi au pied des rochers blancs, en face de la mer bleue, est une retraite d'une rare beauté. Les alignements du reste du quartier dépassaient le canal actuel et s'allongeaient dans les *Arene*, pleines d'habitations détachées et de constructions de tout genre. Des bains assez considérables, dont le *tepidarium* est intact, s'élevaient dans cette région et y couvrent un long espace. Ils recevaient l'eau par une belle conduite, que le canal coupe aujourd'hui. Des temples, un théâtre, un lupanar existaient dans le voisinage; et le quartier se prolongeait encore jusqu'aux environs des Thermes anciennes. La population s'était portée là ; une ville

(1) *C. I. L.*, X, 6356; *Mél. Ec. fr.*, t. I, p. 41.
(2) *Ad Hor. Sat.*, I, 5, v. 25.

nouvelle s'y créa dans les deux premiers siècles de l'Empire. Les Césars lui avaient donné une route, les Antonins lui rendirent un port.

Il semblait, en effet, naturel que Terracine, remise en communication rapide et facile avec Rome, redevînt, comme au temps jadis, un des ports de la capitale. Le rétablissement de son bassin était une conséquence naturelle du remaniement de sa route; et pourtant ce fut le dernier des grands travaux que l'on exécuta. Un mot de Capitolin l'attribue à Antonin (1), la tradition locale à Trajan. Il est très certain que Trajan a fait des travaux à la Marina : un joli fragment de bas-relief, trouvé dans cette partie de la ville, le représente y présidant (2). Mais ces travaux, dont ce que l'on voit paraît la construction d'une tour, peuvent être autres que ceux du port. C'est bien toutefois aux Antonins qu'appartient l'honneur de l'ouvrage. Le bassin, curé et recreusé, redevint praticable et sûr; les sables qui en furent retirés forment la colline du Montone. Sur le mole ancien retaillé, réparé, s'élevèrent des constructions nouvelles. Les deux têtes sur la passe furent refaites : l'une portait un temple, l'autre un phare. Terracine se retrouva dotée du plus grand élément de sa prospérité.

Elle avait, au siècle précédent, couru un danger assez grave. En 69, Lorsque Vitellius, réduit bientôt à combattre dans Rome Sabinus et Domitien, ne possédait plus au dehors que les routes de Narnia à Terracine, cette dernière ville fut occupée par Claudius Apollinaris et Claudius Julianus (3). Le premier, préfet de la flotte de Misène, en amenait les rameurs révoltés; le second avait des gladiateurs que Vitellius lui avait donnés, en même temps qu'une cohorte urbaine, pour comprimer cette même révolte. En apprenant leur défection, Vitellius envoie contre eux son frère, qui vient camper auprès de Féronie, avec six cohortes et cinq cents cavaliers. La place était tellement forte qu'elle eût pu mépriser ses efforts, bien qu'il menaçât de la détruire, si elle eût été défendue; mais Julianus et Apollinaris ne songeaient qu'à se divertir et laissaient leurs hommes faire de même. On ne se gardait point et les murs n'avaient même pas de sentinelles. Bientôt l'esclave d'un Verginius Capito, qui se trouvait enfermé dans la

(1) *Hist. Aug.*, J. Capit., *Ant. P.*, 8.

(2) *Mél. Ec. fr.*, t. I, pl. XII. Ce bas-relief a été aussi décrit par M. Hübner, en 1856 (*I. C. A. Bull.*, p. 136-138), mais à la hâte et avec peu d'exactitude. Voy. le ch. suiv.

(3) Tac., *H.*, III, 57, 58.

place, s'échappe et offre à Vitellius de la lui mettre entre les mains; à la nuit noire, guidées par lui, quelques cohortes gravissent le *diverticulum* de la vieille route, tournent la citadelle et donnent l'assaut sans que personne attendît leur attaque. En un instant la confusion, le désarroi, la panique sont au comble. Quelques gladiateurs se font tuer; tout le reste, préfet, rameurs, soldats, se précipite d'Anxur vers la plage sur laquelle étaient tirés les vaisseaux. Six liburnes s'échappent, emportant Apollonaris. D'autres, à peine mises à la mer, sombrent surchargées de fuyards. Le reste est pris. L. Vitellius et, dit-on, aussi Triaria sa femme, qui vint à l'assaut l'épée au côté, font un carnage de cette multitude et des habitants pêle-mêle. Julianus, pris, est mis à mort, et les cohortes vitelliennes s'établissent solidement dans la place (1). Mais il fallut bientôt se rendre quand on sut que l'empereur était mort et Vespasien victorieux. Terracine, qui avait souffert un siège et une prise d'assaut pour sa cause, n'en reçut d'autre récompense que le supplice du pauvre diable qui l'avait livrée à l'ennemi (2).

Heureusement tous les empereurs ne furent pas indifférents pour elle. Galba, sans doute, qui y était né, aurait, malgré son avarice, fait quelque chose pour sa patrie. Domitien semble s'y être plu. Tout porte à croire qu'il y eut une villa; Martial, son poète, semble le dire (3). C'était peut-être celle des Sulpicii Galbæ. Mais c'est surtout à Auguste, Tibère, Trajan, Antonin, que Terracine montra sa reconnaissance. Auguste, avec la déesse Rome, eut de son vivant un temple au Forum; Tibère et Livie, tout auprès, eurent aussi un monument qui fut entretenu, restauré dans la suite; Trajan, outre l'élégant édifice d'où provient le bas-relief que j'ai dit, avait sa statue au forum. C'est lui qui fut surtout le grand bienfaiteur de la ville. Il restaura l'Appia, fit peut-être le projet du port, et enfin dota le pays d'une institution alimentaire.

La base de sa statue au forum, — datée d'avant l'année 103, puisqu'il n'y est pas encore *Dacicus*, — porte sur ses deux faces latérales deux bas-reliefs d'un extrême intérêt. Sur l'un, un personnage en toge, qui pourrait être le *quæstor alimentarius* repré-

(1) Tac., *Ann.*, III, 76, 77.

(2) Tac., *Ann.*, IV, 3. — Longtemps auparavant, la même ville avait vu un spectacle touchant. C'est là qu'Agrippine l'ancienne, rapportant les cendres de Germanicus, rencontra Drusus venant au-devant d'elle et les premiers personnages de l'Empire. Tac., *Ann.*, III, 2.

(3) Mart. *Ep.*, I, 5, v. 6.

sentant le prince fondateur, est debout tenant un sceptre, et prend par la main un jeune homme. Sur l'autre, le même personnage tend la main à une jeune fille. Ces bas-reliefs ont leur place marquée dans la série trop courte des monuments figurés des *alimenta*. Il faudra les mettre à côté de celui où Faustine la jeune, entourée des *puellæ Faustinianæ*, verse du grain dans le pli de leurs robes (1).

Hadrien fut aussi honoré sur le territoire de Terracine, ou du moins par des Terracinais. Sur l'ancienne route des Volsques, non loin des ruines dites Thermes de Mécène, au pied des montagnes de Setia, existait un sanctuaire de Jupiter Anxur. Deux femmes, Geminia Myrtis, et sa fille Anicia Prisca, y firent ajouter une belle salle, dont la dédicace fut faite en l'honneur d'un voyage d'Hadrien et pour son heureux retour. Dans cet édifice les fidèles, « *cultores Jovis Axorani*, » devaient à perpétuité célébrer l'*epulum* en mémoire du mari de Myrtis, M. Anicius Priscus (2). Déjà, au forum d'Appius, les deux mêmes femmes avaient élevé un temple à la déesse Bellone pour le salut de Trajan, à leurs frais (3).

Les libéralités de gens riches étaient fréquentes dans ces temps-là. Les grandes familles de Terracine ont fait pour elle autant que les empereurs.

Trajan, dans l'œuvre de bienfaisance que les bas-reliefs de sa statue reproduisent, avait été précédé par une femme dont il ne fit peut-être que reprendre, assurer, compléter le bienfait. Cælia Macrina, d'une famille déjà ancienne et grande à Terracine, ayant perdu son fils Macer, voulut en consacrer la mémoire par une fondation charitable (4). En conséquence, dans son testa-

(1) Zoega, *Bassiril.*, I, p. 154 et suiv.; Henzen, *Tab. alim. Bæb.*, *I. C. A.*, A. 1844, p. 20.

(2) *C. I. L.*, X, 6483.

(3) *C. I. L.*, X, 5482.

(4) *I. C. A.*, Bull. 1839, p. 153; *C. I. L.*, X, 6328 : CAELIA · C · F · MA*c*RIN*a* EX *test*\MENTO *ii*S C*cc* FIERI IVSSIT · IN · CVIVS · ORNATVM | ET · TV*te*LAM HS// RELIQ*u*ID · EADEM · IN MEMORIA*m* MACRI · FILI · SVI · TARRICINENSIBVS | ~~IIS~~ · |X| R*eli*QVID · VT · EX · REDITV · EIVS · PECVNIAE DARENTVR · CEN*t*VM · PVERIS · ALIMENTORM NOMINE · SING | MENSIB*us* · *si*NG · PVERIS · COLONIS · ✻ · V · PVELLIS COLONIS S*i*NG · IN · MENS · SING · ✻ IIII · PVERIS VSQ · AD · ANNOS · XVI · PVELLIS | *usq* · *ad* ANNOS · XIIII · ITA · VT · SEMPER · C ·

ment, elle légua un million de sesterces placés à 4 1/3 pour cent. Le revenu devait être employé à donner les *alimenta* à cent garçons et cent filles du pays, à raison, pour les premiers, de cinq deniers par mois, et pour les secondes, de quatre. Les garçons devaient être pensionnés jusqu'à seize ans, les filles jusqu'à quatorze, et remplacés au fur et à mesure, le nombre demeurant toujours au complet. L'inscription mentionnant le bienfait était gravée dans un monument élevé par la bienfaitrice; il avait coûté 300,000 sesterces, et elle légua pour son entretien une somme considérable. Il est possible que cette construction, située au cœur du quartier neuf, derrière le Semicircolo moderne, fût un orphelinat recevant sinon tous les enfants, au moins une partie. Cælia, pour assurer la durée de son œuvre, ne légua pas, comme Pline le Jeune à Côme, une terre grevée de cette servitude. Elle versa à la caisse communale, confiant ainsi à la cité et la gestion de son legs et la direction de son œuvre. Et c'est ainsi que la mémoire de son deuil et de sa charité a été respectée par le temps.

La générosité des gens riches se montrait de bien des manières, mais surtout par des bâtiments. Deux Terracinais, père et fils, T. T. Memmii Rufi, dotèrent la ville d'un amphithéâtre (1) : les ruines s'en voient dans les *Arene;* ses dimensions sont modestes : l'arène avait cent cinquante mètres. Une autre, Pompeia Trebulla, fit un legs de 100,000 sesterces pour reconstruire un monument élevé à Tibère et Livie par M. Junius Proculus, probablement un de ses ancêtres (2). Mais le plus grand et le plus beau travail, celui qui contribua le plus à transformer la vieille Anxur, datait de l'époque d'Auguste. A. Æmilius, homme fort riche et certainement d'une grande position, puisque Setia l'avait pris pour patron et lui éleva une statue (3), avait doté Terracine d'un forum.

On a vu quel était, de sa nature, le sol inégal et montueux d'Anxur. Quelques travaux avaient dû être faits pour obtenir des esplanades, particulièrement devant le temple où devait être l'ancien forum. Æmilius transforma tout. Une place artificielle fut créée sur des voûtes formant quatre travées, et dallée en beaux grands rectangles de calcaire blanc du pays. Décorée de porti-

PVERI C · PVELLAE · PER · SVCCESSIONES · ACCIPIANT.

(1) *C. I. L.*, X, 6329.
(2) *C. I. L.*, X, 6309.
(3) *C. I. L.*, X, 8398.

ques, ayant vue sur la plaine et la mer, elle communiquait par des montées avec le quartier supérieur et le temple de Jupiter Anxur. Des monuments, groupes et statues, l'ornèrent, et là s'éleva un temple dédié à Rome et à Auguste. L'ancienne Appia, devenue seulement la grande rue de la ville d'en haut, suivit le flanc du nouveau forum, et en sortit sous un arc de triomphe montant, au pied du monument de Livie, vers la porte de S. Francesco. En face était une basilique, et entre deux une entrée nouvelle ménagée dans l'enceinte d'Anxur. Les vieux murs, rasés à la hauteur d'un parapet de promenade, furent ouverts; on rapporta des terres, et l'on créa une rampe que remplace celle de l'Annunziata aujourd'hui. Cette rampe se terminait, à l'entrée appelée au moyen âge (et peut-être dès lors) *Porta Albina*, par six degrés, chacun de plusieurs marches, qui donnaient accès au forum. Ainsi Anxur, complètement transformée, dotée d'une place, de temples, de portiques, d'édifices de tout genre nouveaux, cessa de regarder vers la *Valle*, et se tourna vers les *Arene* où se bâtissait un quartier, vers la route neuve qui lui ramenait la vie, vers la plage où allait renaître son port.

Tous ces grands travaux, certainement, ne sont pas l'œuvre d'Æmilius. Il leur donna leur place et leur cadre, remaniant la vieille Anxur, et créant le forum qu'ils entourent. Celui-ci est sûrement son œuvre, car il l'a signé dans le dallage en lettres de $0^{m},14$ (1). Le temple de Rome et d'Auguste fut fait par lui et à ses frais (2). Quant au reste, on ne saurait dire si quelque chose encore date de lui. Probablement des travaux de cette taille, faits par la ville ou par des citoyens, auront demandé de longues années. Ils se firent tous l'un après l'autre, dans le siècle et demi qui vit en même temps les grands travaux dans les *Arene*.

Terracine, ainsi rajeunie, pouvait paraître un assez beau séjour. Les poètes la vantent. Martial fait l'éloge de ses eaux, de ses bains (3). Outre la mer et sa plage, qui est belle, elle avait des eaux minérales. Tout le long de la tranchée, du Pesco Montano au Canneto, sourdent, soit sur la grève étroite, soit dans les rochers, soit en mer, des sources d'eau plus ou moins chargée de principes minéraux bienfaisants. L'Acqua Sulfurea, dont les Terracinais font un usage continuel; l'Acqua Ferrata, près de la Torre Gregoriana, une foule d'autres petites veines s'échappent

(1) *C. I. L.*, X, 6306.
(2) *C. I. L.*, X, 6305.
(3) V, 1, v. 6; X, 51, v. 8; VI, 42, v. 6.

du S. Angelo. Certaines ruines, le long de la route, ont pu être des établissements faits pour l'emploi de ces sources. L'une d'elles était arsenicale. Vitruve (1) semble même affirmer qu'elle le fut à un degré bien rare : elle aurait empoisonné les gens, et les anciens l'auraient bouchée. Quoi qu'il en soit, elle avait reparu; mais sa mauvaise réputation effraya tant le Municipe qu'on la combla en 1839. Elle s'est détournée maintenant, frayé un nouveau chemin dans les roches et transportée on ne sait où. On fit là sans doute une sottise. Dans ce pays de cachexie palustre et d'anémie universelle, c'était la santé qui coulait à la porte même de la ville. Le point précis est à cinquante pas en dehors de la Porta di Napoli, à droite de la route, dans les pierres. C'était le *Neptunius fons* des anciens.

L'eau douce est rare au pied des Lepini ; les sources sont toutes plus ou moins saumâtres. De grands travaux, à Terracine, avaient été faits pour en avoir. J'ai parlé de l'aqueduc de Féronie, de celui des Bains, de celui du jardin Giansanti ; d'autres conduits ont été trouvés partout où des fouilles se sont faites dans le quartier de la *Marina*. Les conserves d'eau sont nombreuses : il y en a à peu près partout. De grandes et belles sont à S. Francesco, à la Maddalena, mais surtout à l'ancien cimetière. Sa chapelle est construite sur trois vastes réservoirs à plafond voûté, longs de 48 mètres, hauts de 7 et larges de 5, qui, remplis seulement à moitié, eussent contenu deux millions de litres. De positions aussi élevées, il était aisé de distribuer l'eau dans toutes les parties de la ville. Pourtant, ni l'eau de Féronie, ni celle du Fico, ni de celle des réservoirs, ni celle de la Fontana Vecchia, ni celle de l'aqueduc de la Fiora ne suffisaient encore, paraît-il. On entreprit, pour s'en procurer d'autre, un travail immense et coûteux.

Les sources de S. Lorenzo, situées au fond des Lepini dans la haute vallée de l'Amaseno, furent celles que l'on choisit. Un aqueduc de 35 milles de long, suivant tous les replis des montagnes, partit du point où elles jaillissent, prit la vallée de l'Amasenus, passa tout le long de la route ancienne, en vue de Privernum, puis des marais Pontins, sur le flanc abrupt des montagnes, contourna le Monte Leano au-dessus du temple de Féronie, fit le tour entier de la *Valle* et vint aboutir à Anxur au pied du Château, par derrière. Le travail en est assez beau, quoique simple. Un *specus* maçonné serpente le long du flanc des montagnes, présentant de distance en distance des vannes, des regards fort bien faits

(1) Vitr., VIII, 3.

en un mot tout ce qu'on s'attend à trouver en semblable occurrence. Au passage des vallées ou des gorges, des ponts d'une ou plusieurs arcades, tantôt très hauts, tantôt fort bas, s'élèvent, construits en bonnes briques sur des culées en pierres de taille. Le tracé se suit à peu près partout. Les beaux morceaux sont le dernier pont, au pied même des murs de la ville, une série d'arches à Salissano, dont l'une porte un phallus à la clé de voûte, le pont de la Fiora, d'une seule arche, dit Ponte del Diavolo, et presque tous ceux du parcours au delà des Marutti. On a lieu malheureusement de douter que les eaux de S. Lorenzo aient jamais pris ce chemin et gagné Terracine. Le *specus*, en effet, paraît n'avoir jamais été terminé. Auprès de Terracine, par exemple, on le suit jusqu'à S. Domenico, où il est creusé dans la roche ; mais là, derrière le couvent, il s'arrête, le roc est intact. De même, au pont de Camilla, au bout de 3 mètres de chemin, ébauché dans la roche, il est interrompu brusquement. Enfin, quand on l'examina', lors des études de la conduite nouvelle, on crut reconnaître que des erreurs dans le nivellement avaient rendu le travail inutile. Il est visible néanmoins que des eaux ont passé ou séjourné dans l'aqueduc, au moins dans certaines parties du tracé, à Salissano par exemple, et Prony le fait passer, sans solution de continuité, sous les bâtiments de S. Domenico pour s'enfoncer dans la colline d'Anxur au pied du château (1). Il est d'ailleurs difficile de dater la construction de ce gros ouvrage ; on a pu s'y prendre à deux fois ; mais il semble, en somme, appartenir à une bonne époque de l'Empire.

Les anciens échouaient fréquemment dans leurs opérations hydrauliques. Cela arrive quelquefois aux modernes. Néron eut un de ces insuccès qui nuisit fort à Terracine. Voulant faire un canal littoral du lac Averne au *Cavo d'Augusto*, il donna dans les marais de Fundi et inonda toute cette plaine. Les meilleurs crus de cécube disparurent, et de ce vin longtemps célèbre il ne resta bientôt plus que le nom (2).

Pendant la période impériale, Terracine eut d'illustres patrons, des habitants considérables. Quant aux grands hommes qu'elle aurait produits, Contatori lui attribue Frontin et Helvidius Priscus. Mais il faut renoncer au premier, le tuyau de plomb qui le mentionne étant une invention pure et simple (voy. plus haut). Le second est plus que douteux : autrefois, dans le passage de

(1) Prony, *Marais Pontins*, Atlas, pl. 17.
(2) Plin., *H. N.*, XIV, 61 ; Suet., *Ner.*, 31.

Tacite qui nomme son père naturel (1), on corrigeait « *Tarracinæ municipio* » en « *Tarentino municipio* (2), » le texte étant tout corrompu et Terracine étant une colonie ; aujourd'hui on lit « *Caracinæ*, » et Terracine est hors de cause. Pourtant le centurion Cluvius, qui donna le jour au fameux philosophe, a un nom campanien, qui se trouve surtout à Caudium et à Pouzzoles. Si Terracine a été la patrie de personnages importants, nul n'a pris soin d'en informer l'histoire. Elle avait cependant des familles capables d'arriver aux honneurs. Ses Æmilii, ses Memmii, ses Cælii étaient au moins de l'ordre équestre ; les Vibii ne faisaient que disparaître ; les Favonii duraient peut-être encore. La parenté de ces *gentes* illustres ne pouvait pas être dans la boue ; des familles moins connues de nous pouvaient être du même rang ou y atteindre. Une inscription fait voir un Paccius au premier pas de la carrière sénatoriale, dans le XXvirat (3). Une autre montre un Octavius, préfet d'une flotte, peut-être celle de Misène, et oncle d'une *clarissima femina*, qui semble bien terracinaise (4). Lui-même peut être étranger, car il a été dans sa ville natale édile, préteur, puis IIvir, et l'on ne sait pas si le second de ces titres a existé à Terracine. Un autre préfet de la flotte de Misène, plus célèbre, est un affranchi (5). C'est Ti. Julius Optatus Pontianus, affranchi de Tibère, connu par un diplôme militaire (6) et pour avoir acclimaté le scare sur les rivages du Latium (7). Son fils Ti. Julius Optatus lui élève une statue dans la ville. Mais ces *libertini* chevaliers n'habitaient pas à Terracine ; bien que le second fût IIvir, il est inscrit dans la tribu Fabia. Peut-être d'autres chevaliers vinrent-ils y faire leur résidence, dans la personne d'un tribun légionnaire, Ti. Flavius Claudianus et des siens : originaire d'Æmona (Laybach), il dédie ici un autel « *genio familiæ suæ* (8). » Enfin, une inscription mentionne un autre tribun légionnaire, C. Julius, patron de la cité (9).

Mais tous ces gens, même les préfets de la flotte, sont de bien petits personnages auprès de deux patrons, le père et le fils, auxquels la

(1) Tac., *Hist.*, IV, 5.
(2) Codd. : Vatic., *Tarentum;* Farnes., *Tarentinæ*. Madvig, *Tarecinæ*.
(3) *C. I. L.*, X, 8260.
(4) *C. I. L.*, X, 6320.
(5) *C. I. L.*, X, 6318.
(6) *C. I. L.*, III, n. I, p. 844.
(7) Plin., *H. N.*, IX, 17, 62.
(8) *C. I. L.*, X, 6302.
(9) *C. I. L.*, X, 6317.

cité élève une statue (1). Ce sont Q. Pompeius Falco et Q. Pompeius Sosius Priscus, tous deux consuls, le second en 169. Le premier, l'hôte d'Antonin, l'ami d'Adrien et de Pline, avait épousé Sosia, fille de Q. Sosius Senecio, deux fois consul, l'ami et le compatriote de Plutarque, petite-fille de Frontin. C'étaient les plus grands seigneurs de l'Empire. De grands biens en Italie, en Grèce, en Numidie, les plus hautes charges de l'Etat et l'amitié des empereurs en faisaient de très hauts personnages. Terracine, en bonne compagnie de cités et de particuliers, figurait dans leur clientèle : elle éleva à chacun d'eux une statue avant 169.

Parmi les curateurs que reçut la cité terracinaise, — dont, sans doute, l'administration, les finances, au milieu de ce grand mouvement, appelèrent la main souveraine, — un est connu du temps des Antonins. C'est un consul devenu bien célèbre par un mémoire fameux de Borghesi, L. Burbuleius Optatus Ligarianus (2). Sous Hadrien, il fut curateur d'Ancone, Narbonne et Terracine.

Ainsi on ne saurait reconstruire, à aucun moment de son histoire, l'*ordo*, la noblesse, le livre d'or de Terracine. Aucune inscription n'a donné son *album*. Mais on connaît, pour cette époque, la plus belle de son existence, les empereurs qui se sont occupés d'elle, les grands personnages qui lui furent unis, plusieurs de ses patrons, et sans doute les principaux de ses citoyens. Sa vie à peu près tout entière se découvre assez bien aux regards.

On y suit même le mouvement religieux qui se fait alors dans l'Empire. Le nom des temples cités plus haut a montré les cultes publics : Jupiter Anxur, Féronie, Maia et Mercure, Apollon, Rome et Auguste, Vénus au port. Des monuments privés montrent encore celui de la Santé (3), de tous les dieux ensemble (4); on a déjà vu ceux de Diane, de la Pudicité, de Silvain. Mais à côté de ces dieux des vieux âges, les nouvelles divinités sont venues, les cultes orientaux ont leur place. Une femme consacre à Isis, dans un lieu donné par la ville, une statue en pierre de Memphis ornée d'un collier d'argent (5). A la fin du second siècle, les Asiatiques décèlent leur présence. Une famille de Lycaoniens a sa sépulture au Ritiro (6), et Jupiter Dolichenus, patron des

(1) *C. I. L.*, X, 6321, 6322.
(2) *C. I. L.*, X, 6006; Borghesi, *Op.*, IV, pp. 103-178.
(3) *C. I. L.*, X, 6307.
(4) *C. I. L.*, X, 6301.
(5) *C. I. L.*, X, 6303.
(6) *C. I. L.*, X, 6304.

empereurs syriens, a un prêtre, Marcus Barsemias, dont le nom dit assez la patrie. Du reste, il y a près de deux siècles qu'un autre Syrien est passé par la ville, prisonnier, se rendant à Rome sous la garde d'un centurion. Une foi nouvelle, plus puissante, a germé sous les pas de l'Apôtre, et depuis le passage de Paul, Terracine possède des chrétiens.

CHAPITRE VII.

LA VILLE TRANSFORMÉE.

La ville après les Antonins. Ville haute et ville basse. L'Appia neuve, la Severiana, la rue du Port. Quartier de la Marina. L'édifice de Cælia Macrina, l'édicule de Trajan, l'amphithéâtre, les bains, autres monuments. Description et restitution du port. L'Appia ancienne, Porta Maja, temples à S. Francesco. Description et restitution du Forum, les dessins de B. Peruzzi. La place, les voûtes, le soubassement. Palais et basilique. Le temple de Rome et d'Auguste. Les deux temples au forum. L'arc de triomphe, la chapelle de Tibère et Livie. La montée de Porta Albina. Portiques et statues. L'art à Terracine : C. Postumius Pollion et son œuvre ; la technique. Nombreux tombeaux, l'Epitafio. Sculptures : le bas-relief de Trajan, la tête de Féronie, le Sophocle Antonelli. Splendeur relative de Terracine, et caractère éphémère de cette splendeur.

On vient de voir de grands travaux transformer complètement Terracine. Je voudrais la montrer après eux. L'étude détaillée des ruines m'a permis d'en restituer plusieurs ; les plans et cartes montreront le reste.

En les voyant, on s'étonnera moins des mots de grand, d'important, de beau qu'on a rencontrés dans ces pages. Il ne s'agit ici ni du Panthéon, ni des temples de Sélinonte. Terracine est une petite cité. Elle n'a pas eu, comme Préneste, la chance qu'un culte très célèbre fît travailler pour elle les empereurs. Mais on voudra bien se rappeler que ceci est une étude locale, et que plus l'horizon est borné, plus les objets valent et grandissent. Derrière Terracine on verra les terres Pontines, l'Italie, l'Empire. Enfin, au point de vue de l'art, j'espère montrer que les Terracinais n'avaient manqué ni de goût ni d'idées. Disposant d'un décor naturel à la fois singulier et beau, ils en avaient tiré parti d'une manière très satisfaisante.

Au troisième siècle, Terracine formait deux quartiers, la ville

haute et la ville basse, sans compter trois ou quatre hameaux dans la *Valle*, et une foule de constructions le long de la Via Appia, du lac de Fundi à la ville et de celle-ci à Féronie.

Il faudrait une carte détaillée pour indiquer la position des ruines aux environs de la ville : il y en a partout, et partout on en trouve si l'on creuse. Le plan Pl. II donne tous les restes antiques apparents dans la ville et autour. Grâce à lui on peut se rendre compte de ce qu'elle était autrefois.

L'Appia nouvelle divisait la ville basse en deux parties fort inégales : l'une, adossée au roc d'Anxur et au Monte S. Angelo ; l'autre, s'étendant librement dans les *Arene*, traversée par de grandes rues et, depuis Septime Sévère, par la Via Severiana.

A gauche de l'Appia, le long du mont d'Anxur, étaient des constructions en terrasse, s'élevant jusqu'à la Porta Maja : M. Capponi y a reconnu des thermes, avec leurs conduits, leurs couloirs. Leur structure est assez mauvaise ; ce sont sans doute celles qui brûlèrent et furent refaites au quatrième siècle (1). Le long de l'Appia se voient encore un reste de soubassement à grands blocs et diverses ruines peu importantes.

A gauche encore se détachait la montée de Porta Albina, terminée par six degrés accédant au forum. Puis la route continuait au pied des majestueuses constructions, des grandes terrasses, des temples de S. Francesco, passait devant la Cava della Catena, où existent des ruines, à côté des constructions du jardin Giansanti, et, toujours bordée de bâtiments dont il reste encore des ruines, gagnait la tranchée du Pesco Montano.

Parmi les constructions de S. Francesco, on remarquait probablement trois temples : l'un, petit, à gauche de l'Appia, au moulin à huile moderne ; l'autre sur le beau soubassement dont j'ai parlé; l'autre enfin sur la terrasse où se trouvait la mosaïque de Galba. C'était un temple prostyle et tout pavé de mosaïques diverses. Là devait exister une de ces immenses coupes monolithes que les Romains affectionnaient et faisaient faire de marbre, de porphyre ou de toute autre pierre de luxe. Celle-ci était de marbre blanc; une de ses anses, gigantesque (plus de $1^{m},10$ de haut), existe encore dans le jardin.

A droite de l'Appia neuve était le quartier neuf, construit tout sur un même plan, parallèle à l'Appia dans les *Arene* et près de la plage, orienté Nord-Sud entre la grande route et le Port. Il suffit de prolonger les alignements qui ont subsisté pour avoir la

(1) Voy. ch. VIII.

disposition générale. Il s'étendait loin dans les *Arene* et jusqu'à la plage, près du port : un mur le bornait de ce côté, au milieu de la place actuelle. La mer formait là une anse couvrant toute la plage d'aujourd'hui.

Dans ce quartier, entre autres monuments, était l'édifice élevé par Cælia Macrina; on y a trouvé l'inscription que j'ai citée; peut-être aussi un lupanar. Il y avait encore l'édicule consacré à Trajan, orné de bas-reliefs représentant ses travaux, les Bains et l'Amphithéâtre. Par là fut trouvé le fameux *Sophocle*. D'autres bâtisses sont dispersées dans les jardins et dans les vignes, et le canal, avant et après son coude, en coupe d'autres sans interruption.

Le port, refait par Antonin, se restaure d'une manière complète. Pl. VI.

Sur le vieux môle des Anxurnates, que défend un fort enrochement, s'élèvent 76 pièces voûtées, larges de 19 à 20 pieds, profondes de 23, séparées par des murs de 2 à 3, fermées alternativement l'une par une grille, l'autre par une porte et aérées par des soupiraux faits de trois *mattoni* en triangle dans le mur du fond. Ce sont les docks. A droite et à gauche de la porte sont deux longues salles voûtées correspondant à neuf de ces pièces, longues par conséquent d'environ 200 pieds. Les travées de la seconde devaient être ouvertes en arcades sur la plage et la place devant le port. La porte donne sur cette place, dans l'axe de la rue du Port. Sur la partie rectiligne nord-est étaient des pièces analogues aux docks, affectées aux différents services, douane, surveillance, comptabilité, logement des employés, etc... A chaque bout des bâtiments se trouvait une entrée avec corps-de-garde; un petit quartier pour les gardes devait se trouver près de la grande porte. Le reste du môle n'ayant pas de constructions était incliné en pente douce vers la mer.

Les têtes des môles, refaites par les Antonins, avaient été munies d'ouvertures pour laisser entrer et sortir les eaux. Une coupure destinée au même usage existait dans le môle en face avec deux escaliers en dehors. La passe d'entrée n'avait guère plus de 100 mètres. L'une des têtes portait le temple de Vénus, chapelle du port, et l'autre le phare, auprès duquel devait être la capitainerie.

Devant tous les bâtiments du port se déployait une colonnade supportant un entablement en bois et une couverture. Sur les voûtes des magasins existait une terrasse bétonnée à laquelle on avait accès par des escaliers. Le portique formé par la colonnade

avait $2^m,70$ de large, et, devant, s'étendait un quai large de $4^m,15$.

Dans la paroi intérieure du môle étaient fixés une soixantaine d'anneaux pour l'amarrage des navires. Ces anneaux d'amarrage sont de gros modillons de 5 pieds de long, hauts de 2 pieds 1/2 et larges de 1 pied 9 onces; leur trou a environ $0^m,20$ de diamètre. Chacun d'eux repose sur une plate-forme prise dans l'épaisseur du môle et large de 5 pieds, la partie supérieure du modillon étant à 1 pied au-dessous du quai et sa saillie étant de 2 pieds 1/2. Sur cette plate-forme descendent du quai deux rampes convergentes de la mêmes largeur qu'elle : c'est par là que l'on embarquait. La distance entre le point de départ sur le quai de deux rampes allant à deux anneaux voisins est de $9^m,92$. Chaque couple de rampes est donc séparé du voisin par une véritable plate-forme. Un anneau avec ses deux rampes occupe une longueur de 16 mètres. Sur le môle découvert il y avait, en outre, une série de colonnettes ou bornes destinées aussi à l'amarrage.

Toutes les constructions étaient d'ordre corinthien ou plutôt composite. Les colonnes, ou n'avaient point de bases, ou les avaient faites en blocage. Quant à la bâtisse, elle était de matériaux un peu divers; mais l'immense majorité était en moellons de tuf napolitain venu des champs Phlégréens, le même que les anciens Anxurnates avaient déjà employé pour leur môle. Comme cette roche est fort poreuse, et surtout très hygrométrique, elle était partout recouverte d'une maçonnerie en calcaire. Dans le môle comme dans les autres constructions, toutes les parois horizontales ou inclinées sont en moellons, toutes les parois verticales en réticulé.

Tel est l'ensemble du port de Terracine (1). Il était à la fois simple de plan, commode d'usage et suffisamment artistique de coup d'œil. Obligés de se servir des restes de l'ancien port anxurnate, les ingénieurs impériaux en tirèrent bon parti : ils établirent là un port de commerce qui devait être un des premiers parmi ceux du second rang.

La ville haute avait pour grande artère l'Appia ancienne depuis les Thermes jusqu'aux temples de S. Francesco. C'est elle que les travaux d'Æmilius et de l'époque immédiatement suivante avaient remaniée de fond en comble. Pl. V.

A la Porta Maja, à droite, étaient le temple de la Déesse et une série de terrasses, d'édifices descendant le long du mont. De tou-

(1) Pour le détail et les documents de cette restauration, voy. *Mél. Ec. fr. de Rome*, t. I, pp. 322-348, et pl. XXXI.

tes parts des constructions s'appliquaient contre les vieux remparts désormais inutiles. Un chemin les longeait au N.-E., et dans la partie haute se trouvait une espèce d'*arx* avec le temple de Jupiter Anxur : c'est là qu'est le château moderne. Tout le mur du fond est antique jusqu'à une très grande hauteur.

Il est probable que de la Porta Maja partaient trois rues : l'ancienne Appia, une à sa gauche, montant vers le temple d'Anxur, et une à droite venant aboutir vers la partie S.-O. du Forum.

Mais c'est surtout le Forum qui mérite l'attention. Un coup d'œil sur l'état actuel (Pl. V, *a*) montrera ce qui en subsite. C'est peu, mais d'autres ont eu plus. Il existe, au musée de Florence, des croquis de Balthazar Peruzzi, qui a visité Terracine au commencement du seizième siècle (1). Alors, la ville était en décadence, à demi dépeuplée, en ruines. La Terracine du moyen âge, nichée dans les débris de l'antique, penchait déjà vers son déclin. Elle avait peu détruit sa devancière. Ce fut la nouvelle qui, en se créant, fit presque partout table rase. Peruzzi a donc vu le Forum bien plus complet que nous ne le voyons. Les palais De Bellis et De Vecchis, aujourd'hui enclavés dans celui de la Bonification Pontine, n'existaient pas, le palais Gavotti non plus. Toutes les maisons, depuis le Vicolo della Ruota jusqu'à S. Francesco, sont postérieures et ont fait disparaître plusieurs édifices anciens. Le palais de Fondi, aujourd'hui du Municipe, n'existait pas ; l'evêché a été reconstruit, le palais de la Bonification créé. L'immense palais Braschi et ses terrasses ont fait disparaître tous les débris de l'arrangement du Forum sur sa face extérieure. Voilà ce qui rend si utiles les dessins faits par Peruzzi. Ce sont de rapides croquis, tracés à la plume, à mainlevée, par un voyageur curieux, rien de plus. Mais ils deviennent d'inappréciables guides. De plus, pour certains monuments, certains détails qui l'ont intéressé, le grand artiste a pris les mesures et les a inscrites avec soin, léguant ainsi les matériaux d'une restauration certaine. Celle que j'essaie (Pl. V, *b*) a eu pour base l'étude des restes aujourd'hui visibles éclairée par ces précieux dessins.

Le Forum regarde vers la plaine et vers le mont de Circé ; sa façade principale est au S.-O., vers ce panorama magnifique. Il se composait d'une grande place entourée de monuments. La place est dallée en pierre calcaire du pays. Les dalles sont rectan-

(1) Voy. Explication des planches, pl. V.

gulaires, longues de 0m,70 et larges de 1 mètre en moyenne. Au milieu est la signature (1) :

A · AEMILIVS · A · F · [*ex · pecunia · sua · faciundum · curavit*].

Les lettres étaient en bronze, encastrées dans une rainure de la dalle. La place est portée, quand la figure naturelle du sol le requiert, sur de vastes voûtes, qui font quatre travées dans la partie entièrement artificielle. Ces souterrains sont encore accessibles.

Le soubassement de l'esplanade est haut de 10 mètres en moyenne au-dessus d'une pente abrupte. Au milieu, correspondant à la face libre de la place, est une partie saillante présentant 12 niches en culs-de-four destinées au besoin à de grandes statues décoratives. Six de ces niches ont été conservées dans la construction du palais Braschi. A droite et à gauche, sous les monuments qui garnissent cette partie du Forum, étaient des portiques. Ils n'existent plus ; mais Peruzzi, d'après leurs débris, a donné plan et dessin de l'un d'eux, et les amorces des arcs se voient encore à la Piazza Tassi. Ils présentaient vers le dehors une série de pièces voutées, ouvertes sur le devant et faisant portique. Celui de droite était purement décoratif. Celui de gauche présentait, par derrière, un crypto-portique à deux travées voûtées séparées par une rangée de supports : on y avait accès par des portes ménagées dans le fond de chacune des pièces du premier. Avec la même disposition, ce triple portique tournait à l'angle et se continuait pendant 40 mètres le long du côté N.-O. pour recevoir un escalier et une descente permettant d'aller sous le portique ou vers les murs, qui, par là, présentaient peut-être une poterne. Ces vieux murs cyclopéens, sans doute rasés au niveau convenable, circonscrivaient un triangle allongé laissé vide, ne pouvant entrer dans le plan de la recontruction supérieure. Quant aux grandes voûtes, placées au-dessous de constructions elles-mêmes à portiques, elles les grandissaient de ce côté d'un étage pour le coup d'œil.

De ces constructions à droite et à gauche, il ne reste que de faibles débris : quelques murs dans les dessous du palais de la Bonification, et, sous l'évêché, le soubassement de toute la partie qui ne posait pas sur le portique. Dans ce soubassement sont des pièces voûtées, donnant sous le portique N.-O.

Peruzzi, qui nous a conservé peu de chose de cet édifice, fait

(1) *C. I. L.*, IX, 6306.

voir, du moins, sa disposition. Ce devait être une cour et trois ailes. C'était probablement le palais des Augustaux. Entre ce bâtiment et le grand temple, un passage, venu du Forum, aboutit en haut du soubassement, où devait être une balustrade. Là commence celui du temple, qui est à gros blocs sans ciment.

L'édifice en face de ce palais était une basilique. Du moins, Peruzzi en indique le plan, auquel l'aspect des lieux et des restes ne contredit pas, au contraire. Elle aurait un portique ouvert sur trois de ses faces, mais on n'y pourrait entrer que du Forum.

A côté du palais des Augustaux, flanqué par la rue que j'ai dite et par l'Appia primitive, s'élevait le temple de Rome et d'Auguste. On y lisait l'inscription suivante (1) :

ROMAE · ET · AVGVSTO · CAESARI · DIVI · *f*
A · AEMILIVS · A · F · EX · PECVNIA · SVA · F · C

Il reste assez du mur et des colonnes pour que le plan se restitue de lui-même : c'est la cathédrale d'aujourd'hui. Peruzzi d'ailleurs a mesuré, mis en place, tout ce qui de son temps subsistait. Il était d'ordre corinthien, pseudopériptère, les colonnes de $1^{m},40$ de diamètre, les entre-colonnements de $3^{m},90$ de large ; les proportions devaient donc être assez hautes. Un soubassement massif l'élevait à la hauteur du Forum, et dessus posait le stéréobate, revêtu de marbre blanc. Tout le temple était revêtu de même. Les degrés de l'église correspondent aux degrés anciens. Dans le soubassement, le long de l'Appia, étaient ménagées des boutiques. Les étrangers arrivant par cette route lisaient, dans le second entre-colonnement à partir de l'angle de derrière, le nom de l'architecte gravé en grandes lettres.

L'ancienne Appia, passant le long du temple, avait à sa gauche un autre monument.

C'est un petit temple prostyle, au Vicolo della Catena. Le plan s'en refait à merveille, trois des quatre pilastres d'angle existant encore à leur place. Il posait sur un soubassement à gros blocs, dont un talon renversé fort saillant séparait son stylobate. J'ai déjà dit un mot de lui ; je le regarde comme antérieur à la reconstruction du Forum.

En ligne avec lui, mais à 55 mètres, était celui que j'ai signalé comme pouvant avoir été d'Apollon. Son seul reste est une colonne corinthienne, assez belle, qui se trouve encore à sa place,

(1) *C. I. L.*, X, 6305.

dans la maison D'Isa. Elle est si près de la rue, qu'il n'est pas possible que le temple ait eu un perron de plus d'une marche ou trois, disposition qu'il n'avait pas bien certainement à l'origine. Il faut croire que Peruzzi a vu de lui plus qu'il ne nous en reste; car il esquisse un plan complet, lequel permet une restauration. Le temple eût été périptère et la *cella* d'une extrême petitesse, n'ayant pas 10 mètres de côté. Tout est minuscule dans cet ensemble, établi dans un espace étroit presque entièrement artificiel.

Entre ces deux temples le terrain, couvert par des maisons modernes, monte rapidement au-dessus de l'Appia. Il n'est pas admissible cependant qu'il fît de même à l'époque antique, car le temple d'Apollon, qui n'a qu'un stylobate peu élevé, se fût trouvé enseveli tout autour jusqu'aux chapiteaux des colonnes. Il est donc nécessaire d'admettre qu'au moins jusqu'à toute sa longueur la pente avait été entaillée, et que l'esplanade du Forum se continuait jusque-là. Tous les décombres du Forum, tout l'entassement des débris descendus du haut de la ville, ont fait le remblai qu'on voit aujourd'hui. Il y avait là d'autres constructions, et, derrière, les rues allant au temple d'en haut.

Restent les sorties du Forum vers S. Francesco et vers la ville basse. Deux choses s'y voient bien : les deux rues. L'Appia, à 26 mètres du temple d'Apollon, s'infléchissait à gauche et commençait à monter, portée par ce même soubassement à grands blocs qui la soutient toujours dans les pas difficiles, et qui a subsisté intact. Au-dessous d'elle la descente de Porta Albina commençait par six volées de marches dont les traces se voient parfaitement, puis continuait, par une rampe, jusqu'au carrefour avec l'Appia neuve. Sa largeur était de 6 mètres; celle de l'Appia ancienne, toujours la même, $4^{m},50$ environ.

Tout cela est sûr. Mais une chose l'est aussi, c'est qu'il faut ou renoncer aux renseignements que les restes fournissent, ou admettre que l'effet artistique de tout ce coin était sacrifié. L'Appia, à la hauteur du premier gradin, passait sous un arc dont une moitié subsiste encore, et qui se restitue tout seul; Peruzzi en a dessiné quelque chose; on ne sait pas à qui il était dédié. Mais l'effet de cette belle sortie devait être gâté, pour qui venait d'en bas, par un édifice dont le soubassement existe encore le long de la montée, et dont le fond venait s'appliquer contre le soubassement même de la route. Ses côtés ne sont point parallèles à l'axe de la rue de Porta Albina; il y faisait une dent très visible, et le monument qu'il supportait masquait en partie l'arc de triomphe

pour qui venait de ce côté. Ce n'est pas tout. Du côté de la place, à gauche de l'Appia, dans la maison D'Isa, se voit un grand mur réticulé, nullement perpendiculaire à la route, et les débris d'autres murs liés à lui. Il y avait là une construction qui n'était dans le plan ni du Forum, ni de la rue, ni de l'arc, ni même du temple d'Apollon qu'elle avoisine. Il est difficile de savoir pour quoi tout cela n'était pas rectifié : peut-être une raison religieuse ne permit-elle pas d'y toucher. Dans tous les cas on pourrait en conclure que la rampe de Porta Albina a été faite postérieurement, et que, dans sa refonte du Forum, Æmilius avait négligé ce coin-là, le considérant comme en dehors, ou par suite d'autres projets qui n'auront pas eu d'exécution.

Cette hypothèse peut être confirmée par la nature du dernier monument qui reste à placer, et qui occupait le soubassement à droite de l'Appia. Il n'en reste plus rien, la maison Abbottato, où il était, ayant été démolie avec d'autres pour faire place aux constructions modernes. Mais Peruzzi l'a mesuré, dessiné avec grand détail ; il en a copié l'inscription ; et un heureux hasard a conservé celle-ci, avec l'architrave qui la porte, au musée de Florence (1) :

ti · *c*AESARI · DIVI · AVG · F · AVGVSTO
DIVAE · AVGVS*tae* | M · IVNIVS · C · F · GAL ·
PROCVLVS · PRAEF · EQVIT · DIVI · AVG · FAB · SVA ·
PEC · FEC*it* | POMPEIA · Q · F · TREBVLLA · TESTA-
MENTO · SVO · EX · ~~HS~~ · C · REFICI · JVSSIT//////////

C'était donc un édicule élevé à Tibère et Livie par M. Junius Proculus, et refait sous Claude, après la déification de celle-ci, au moyen d'une somme léguée par Pompeia Trebulla. Le fait qu'il gâte si mal à propos le tracé de la montée de Porta Albina semble rapporter celle-ci à une époque postérieure, sans doute à celle des Antonins.

Le monument, du reste, était précieux. C'était un de ces petits bijoux d'architecture chargée et fouillée, qui nous paraissent d'un goût médiocre, mais que les Romains aimaient. Il se composait de quatre colonnes posant sur un petit mur, et n'avait que cinq mètres de long sur quatre de large. Les colonnes portaient une architrave et un fronton. C'était un simple baldaquin couvrant sans doute deux statues, *tetrastylum cum tholo*. Les colonnes, que

(1) *C. I. L.*, X, 6309.

Peruzzi a dessinées, étaient composites, ou du moins d'un ionique très orné, et leurs bases particulièrement chargées d'ornements. La corniche de l'entablement était extrêmement compliquée : Peruzzi l'a mesurée et dessinée au moins deux fois. Si l'édifice en valait la peine, on le referait de point en point.

Tels étaient ceux qui entouraient le Forum de la Terracine impériale. Il y avait sans doute une colonnade double, formant portique, entre la basilique et le palais des Augustaux. On retrouve en effet à Terracine, et surtout dans ses environs, de nombreuses colonnes, surtout de granit. La cathédrale médiévale en a employé un grand nombre ; d'autres gisent dans la cour de l'évêché, dans divers coins, à la Bonification, ou sont, plus ou moins en morceaux, empâtées dans des constructions diverses, au Vicolo delle Mura di S. Paolo par exemple.

Il faut aussi replacer des statues. Outre celles de pur ornement, il y en avait d'historiques, d'honorifiques. Celle d'Æmilius, élevée par les gens de Setia, portait sur sa face (1) :

A · AEMILIO · A · F
SETINI · EX
D · D ·
PATRONO

Celle de Favonius, élevée par les Agrigentins, faisait lire (2) :

M · FAVONIO · M · F
LEG
POPVL · AGRIGENT

Celle du fameux préfet de la flotte de Misène, Julius Optatus, portait cette dédicace, gravée par son fils (3) :

TI · IVLIO · AVG · L
OPTATO
PONTIANO
PROCVRATORI · ET
PRAEFECT · CLASSIS
T I · I V L I V S
TI · F · FAB
OPTATVS · IIVIR

(1) *C. I. L.*, X, 8398.
(2) *C. I. L.*, X, 9316.
(3) *C. I. L.*, X, 6318.

Un Livius semble en avoir eu une (1), et bien d'autres sans doute que nous ne connaissons pas. On possède, plus ou moins mutilées, les inscriptions de celles que Terracine avait élevées à trois de ses patrons, un C. Julius, tribun militaire (2), Pompeius Falco et Sosius Priscus. Celle de Falco disait (3) :

Q ROSCIO · SEX F
QVIR · COELIO · MVRENAE
SILIO · DECIANO · VIBVLLO
PIO · IVLIO EVRYCLI · HERCLANo
POMPEIO · FALCONI · COS
XV · VIR · S · F · PRO · COS · PROVINC · ASIAE · LEG · PR · PR
IMP · CAES · TRAIANI · HADRIANI · AVG · PROVINC
BRITTANNIAE · LEG · PR · PR · IMP · CAES · NERVAE
TRAIANI · AVG · GERMANICI · DACICI
*pr*OVINC · MOESIAE · INFERIOR · CVRATORI
*via*E TRAIANAE · ET · LEG · AVG · PR · PR · PROVINC
iudeae · *e*T · LEG · X · FRET · LEG · PR · PR · PROV · LYCIAE
et · *pamphyl*IAE · LEG · LEG · V̄ · MACEDONIC
in · *bello* · *dacico* · *donis* · *militari*B VS · DONATO
//A

Celle de son fils portait (4) :

Q · POMPEIO · Q · F
QVIR · *seneci*ONI
SOSIO · PRISCO · *c* · *i*
SALIO · COLLINo
TARRICINENses
DECRETO
DECVRIONVM
PATRONO

Plus d'un empereur devait avoir la sienne, soit au Forum soit sur la place d'en bas. C'est là sans doute qu'était celle élevée par les quatre-vingt-sept colons (5), soit à quelqu'un des Antonins

(1) *C. I. L.*, X, 6315.
(2) *C. I. L.*, X, 6317.
(3) *C. I. L.*, X, 6321.
(4) *C. I. L.*, X, 6322.
(5) *C. I. L.*, X, 6331 et 8397.

soit à un magistrat pour un service quelconque. Par contre, celle de Trajan occupait le centre du Forum. Sa base, que j'ai déjà décrite, y fut retrouvée ; on y lit l'inscription (1) :

PROVIDENTIAE
IMP · CAESARIS · NERVAE
TRAIANI · AVGVSTI
GERMANICI
EX · S · C ·

D'autres statues, trouvées en divers lieux, ornent maintenant la place Victor-Emmanuel.

Ainsi le Forum, principal ensemble architectonique de la ville, s'étendait sur un grand soubassement d'effet vraiment monumental pour qui, passant par l'Appia neuve, côtoyait le rocher d'Anxur. D'un côté était la Basilique, de l'autre le Temple de Rome et d'Auguste et un palais en dépendant. Au fond, deux temples, et sans doute une construction d'effet décoratif. Les dégagements étaient l'Appia vieille et la route de Porta Albina, menant à Porta Maja, à S. Francesco, à l'Appia neuve. Cet ensemble, — un peu incohérent comme toute œuvre reprise à plusieurs fois sans qu'à chacune on fasse table rase, — était circonscrit de deux côtés par les vieux murs de l'Anxur primitive, des deux autres par ses constructions. Grâce à sa positition sur un roc dont les lignes principales se prolongent jusqu'au sommet du S. Angelo, il devait être, de tous côtés, d'un aspect vraiment pittoresque.

Par une rare bonne fortune, on connaît, dans cette reconstruction, et les détails et les auteurs. Le donateur, c'est Æmilius ; on connaît aussi l'architecte. Il n'a signé que le temple, mais sans doute tout le plan est de lui. L'inscription, aujourd'hui détruite, était (2) :

C · POSTVMIVS · C · F
POLLIO
ARCHITECTVS

Ce Postumius n'est pas un inconnu. Il fait partie d'un groupe dont on retrouve les œuvres dans toute la Campanie, et dont il

(1) *C. I. L.*, X, 6310.
(2) *C. I. L.*, X, 6339.

dut être le chef. Il n'était pas Grec : notons-le pour l'histoire de l'art italien sous l'Empire. Il était citoyen, de naissance libre ; son père s'appelait C. Postumius. Sans doute il n'était pas de Terracine, car on n'y trouve pas de *gens Postumia*. C'était sûrement un des artistes les plus recherchés, les plus en vogue : Æmilius, ne regardant à rien, avait voulu être bien servi. On sait, en effet, que Postumius était associé avec un certain L. Cocceius, entrepreneur, dont le nom figurait avec ce titre, et peut-être bien à côté du sien, sur un des monuments de Cumes (1). Un affranchi de leur maison, L. Cocceius Avitus, sans doute élève de Postumius, devint plus célèbre que ses maîtres. Il fut l'auteur des deux tunnels les plus beaux des environs de Naples, la Grotta della Pace, qui mène de Cumes au lac Averne, et la Grotta di Posilipo, où passe le chemin de Naples à Pouzzoles. Ce dernier ouvrage est plus grand, l'antiquité l'admirait étonnée ; mais l'autre était plus beau, plus orné, avec son vestibule, ses statues de marbre, ses murs réticulés, ses stucs, ses inscriptions (2). Le moment des triomphes d'Avitus est celui même des succès de son maître. Pendant que Pollion construisait le temple d'Auguste à Terracine, l'affranchi élevait celui du même empereur à Pouzzoles (3).

Le soubassement du temple de Terracine est remarquable à plus d'un égard. L'artiste a su éviter l'écueil que présentait, au point de vue de l'art, cette haute paroi nue le long de la rue, en y ménageant des boutiques, qui pouvaient être élégamment ornées. Surtout par derrière, où l'élévation est grande et la largeur bien moindre, il y avait à craindre un effet désastreux, d'autant que la rue était en pente jusqu'à Porta-Maggio. Mais le danger était conjuré par des lignes horizontales coupant heureusement cet espace. Le stylobate est nettement séparé du soubassement. Entièrement revêtu de marbre, il a sa base au-dessus du linteau des portes des boutiques et sur sa corniche posent les plinthes de la base des colonnes. Bases et corniche sont de marbre blanc ; l'ensemble a 4 mètres de hauteur. A moitié hauteur des colonnes court sur le mur une bande de rinceaux d'une exécution remarquable, digne des meilleurs monuments. Le mur était tout entier revêtu de plaques de marbre biseautées. Quant aux colonnes, elles étaient corinthiennes, mais on n'en a pas de

(1) *C. I. L.*, X, 3707.
(2) Strab., V, 4, § 5, p. 245 ; Beloch, *Campanien*, pp. 84 et 170-171.
(3) *C. I. L.*, X, 1614.

chapiteaux. Les bases du moins peuvent témoigner que l'ensemble était d'un style sobre; elles sont simples, sans tous ces ornements dont les Romains ont chargé si souvent leurs corinthiennes et composites. L'entablement a disparu, sans doute dans la reconstruction dernière; il avait été vu autrefois (1). Malgré cette lacune, on se rend compte de la valeur du monument comme œuvre. Il n'y a certes rien d'extraordinaire, rien de nouveau dans ce que j'ai signalé; mais cet emploi judicieux des moyens que l'art du temps mettait à sa portée fait encore honneur à Pollion. Son temple est une œuvre bien faite, qui tiendrait sa place hardiment même autre part qu'à Terracine. Des difficultés vaincues, de jolis détails, un ensemble simple et réussi, ce sont des marques de science et de goût tout à fait dignes d'une bonne époque. Balthazar Peruzzi, bon juge, avait été intéressé par l'ouvrage; car ses dessins en donnent tous les détails, avec leurs mesures, plusieurs fois.

Postumius, — ou l'autre, quel qu'il soit, qui fut chargé des autres travaux, — eut à faire preuve d'invention. Le système des *fornices* était bien souvent usité; celles de Ferentinum (2), par exemple, que j'ai eu l'occasion d'étudier, en sont près de là un exemple superbe. Mais il fallait trouver des moyens à la fois simples et décoratifs pour raccorder les niveaux divers et créer les passages nécessaires. Si la restitution à laquelle conduit le dessin de Peruzzi est la vraie, l'idée de tirer un effet d'art du soutènement de l'esplanade est sûrement d'une grande valeur. Le voyageur placé sur l'Appia neuve voyait, au-dessus des murs pélasgiques réduits à la hauteur voulue, une vaste paroi réticulée interrompue par douze grands culs-de-four, et, à droite et à gauche, des arcades, vrais portiques auxquels la basilique et le palais des Augustaux formaient comme deux autres étages. C'était une belle et heureuse manière de se tirer d'une difficulté, d'autant qu'un point de vue analogue accueillait celui qui, entré par la Porta Maja, montait en ville par la rue de droite. Si toutes ces parties extérieures n'avaient pas aujourd'hui disparu, on viendrait voir cette construction comme une des beautés de la province de Rome.

Il est regrettable qu'en face du grand temple on n'eût pas fait, dans la même largeur, ou tout au moins dans l'axe du monument, la montée à larges degrés qui eût été d'un effet si gran-

(1) *C. I. L.*, X, 6305.
(2) *C. I. L.*, X, 5838.

diose et dont l'idée semble naître de soi. Il faut pourtant y renoncer : les traces du contraire sont certaines. Mais comme tout a disparu, nous ne pouvons apprécier les raisons, — peut-être, je l'ai dit, religieuses, — qui ont guidé les constructeurs. On a déjà vu que cette montée a pu être faite plus tard, au temps des Antonins, quand l'Appia d'en bas fut finie et quand le quartier de la Marina eut pris sa plus grande extension. Le temple d'Apollon, le bâtiment dans la maison D'Isa, l'édicule de Livie, l'arc lui-même semblent s'être trouvés sur son chemin. C'était hors du forum de Pollion; celui-ci doit être circonscrit par les deux petits temples, la basilique et le temple de Rome et d'Auguste. Cette œuvre est maintenant bien ruinée, mais elle mérite l'attention : on y retrouve un maître presque contemporain de Vitruve, dont on n'aurait sans elle que le nom.

Contatori cite encore L. Vibius, de Terracine. Mais c'est Pratilli qui en fait un architecte, parce qu'une inscription de son nom était dans les murs d'Anxur : c'est l'épitaphe d'un citoyen quelconque qui a servi de pierre à bâtir à l'époque de Théodoric (1).

Ce serait perdre son temps sans profit que de passer en revue les monuments de Terracine, depuis les murs cyclopéens jusqu'aux tombeaux des derniers âges. Presque toutes les anciennes villes présentent, plus ou moins complète, cette suite de l'art à travers les temps, mais avec un intérêt inégal. Ici, le petit temple du Vicolo della Catena, qui paraît assez ancien, n'est pas sans mérite : il doit être d'une bonne main et d'une bonne époque. La perte la plus regrettable est celle du temple élevé par le consul Galba. Les traces qui s'en voyaient ont fait dire qu'il devait avoir été prostyle; mais il n'en restait que le pavé, qui maintenant a presque tout péri.

Comme œuvres d'architectes locaux, il nous resterait les sépulcres. Ils sont nombreux, et dans la *Valle*, et sur l'Appia ancienne et neuve, il y en a de tous les temps. Mais la plupart sont trop ravagés pour que l'on devine autre chose que leur masse et leurs proportions; les autres n'ont rien de particulier. Un seul dans la *Valle*, d'époque ancienne, était un assez bel ouvrage, celui de Casa Martino. C'est un carré de $6^{m},50$ de côté, en pierres de taille, avec une absidiole sur une des faces, profonde de $0^{m},70$. Il a $5^{m},50$ de haut, et se termine, en bas par un socle, en haut par une corniche, le tout sans nul ornement. C'est un

(1) *C. I. L.*, X, 6405.

bon spécimen du style sévère et simple du vieux temps. Un autre, à l'Epitafio, aujourd'hui restauré, est un monument véritable. Tous les voyageurs qui passent sur l'Appia le remarquent, avec ses pilastres et l'inscription qu'on y a mise au temps de Philippe II d'Espagne. Il ressemble au monument de Pompéi connu sous le nom de Tombeau des Guirlandes, mais il est plus grand et plus beau.

Des constructions de la Marina, amphithéâtre, bains, maisons, la moins bonne, à certains égards, est celle des Empereurs, le Port. Au point de vue pratique sans doute, l'ouvrage était bien entendu : aussi commode, aussi sûr que possible, aussi complet dans son installation que l'avaient permis les débris de l'ancien bassin anxurnate. Mais la solidité ne répondait pas aux autres mérites de l'ouvrage. Si le vieux môle était inébranlable, les constructions faites dessus laissaient un peu à désirer. Elles ont, dans leur ensemble, comme beaucoup de grand travaux de l'empire, quelque chose de hâtif et de négligé. L'immense quantité de bâtisses faites à cette époque obligeait évidemment à travailler vite et à bon marché. De là l'emploi de matériaux et d'éléments tout faits et non créés exprès pour l'ouvrage ; de là l'usage général du revêtement réticulé, peu solide, mais dont les *quadrucci* s'achetaient au mille, faits d'avance. Les constructions du port de Terracine ont ce caractère au plus haut point. La maçonnerie en est médiocre : trop de mortier, et, bien que le *tufo* et l'excellent calcaire du pays dominent, trop de matériaux hétérogènes, depuis le marbre jusqu'aux pots cassés. Le revêtement réticulé, qui par lui-même ne tient guère, est encore affaibli par l'introduction de files de losanges en brique, qui ne sont que posés dans le mortier et qu'on enlève avec la main. Ces causes de faiblesse s'observent très bien dans le mur extérieur. Il est tombé, bien qu'il ne portât rien ; et là même où il subsiste, de vastes lézardes horizontales, suivant en général la ligne des soupiraux, montrent comment s'est faite sa ruine. Les voûtes sont très grosses, et les murs qui les supportent très faibles : elles ne tenaient que par l'équilibre de leurs poussées latérales ; quand l'une est tombée, toutes ont suivi. Le monument contenait en lui-même les causes d'une ruine inévitable et relativement prochaine.

Au point de vue de l'art, on notera la disposition des colonnes. L'absence de bases est singulière, insuffisamment autorisée par quelques exemples douteux de Pompéi ; mais elle est attestée par les restes de la partie inférieure des fûts encore en place dans le quai. Toutefois on peut bien supposer des bases postiches en

blocage ou en stuc qui auront complètement disparu (1). De plus, toutes ces colonnes sont diverses : l'une est de cipollin, l'autre est de brèche rose de Cori ; l'une est à cannelures, l'autre est à baguettes, et l'on n'observe aucune régularité dans leur alternance. Il paraîtrait donc qu'elles étaient de provenance diverse ; on ne prit pas la peine, en construisant le port, de faire exprès les cent cinquante colonnes environ qui étaient nécessaires pour les divers bâtiments de l'ensemble. Une partie au moins fut empruntée soit à des édifices détruits, soit à des dépôts de matériaux existant à Terracine (2) ou ailleurs : on ne leur demanda que d'avoir à peu près le même diamètre, qui est de $0^{m},46$ à $0^{m},47$; cela suffisait pour l'effet d'ensemble, pour le coup d'œil. On notera enfin, sans trop s'étonner, l'immense largeur de l'entre-colonnement, qui est de plus de douze diamètres. Elle était nécessaire pour que chaque colonne tombât en face du pilier des voûtes, ne rompît pas à l'œil l'arc de celles-ci, et surtout ne gênât pas son entrée. En réalité, bien que séparées du pilier par un espace de $2^{m},70$, ces colonnes ont été traitées comme de véritables pilastres. Bien entendu, avec des proportions pareilles, l'entablement ne pouvait être qu'en bois.

On le voit donc, le port de Terracine devait être assez joli d'ensemble, mais le détail était plutôt mauvais. Il semble qu'avec cette petite ville, empereurs, ingénieurs, entrepreneurs, personne ne se soit trop gêné : on a voulu lui donner un bon port, et non l'embellir d'un chef-d'œuvre.

Il reste à Terracine des sculptures, et beaucoup en ont été emportées. On peut voir au palais Antonelli quelques débris, d'ailleurs médiocres, et sur la place Victor-Emmanuel un certain nombre de monuments et statues ; d'autres existent en divers lieux. Les statues sont des plus ordinaires ; il n'y a guère de bon qu'un buste et un hermès de Jupiter. Quant au reste, sarcophages, autels, cippes, ce sont des ouvrages de marbrier, tantôt passables, tantôt médiocres, toujours sans intérêt pour l'art. Le pêcheur qui accompagne l'inscription *C. I. L.*, X, 6350, dans la ville haute, est assez bien exécuté ; mais les seules œuvres qui méritent l'attention sont le petit bas-relief de Trajan et la tête de Féronie.

(1) J'ai eu tort de ne pas le noter, et de trop insister sur l'absence des bases en décrivant le Port dans les *Mél. de l'Ec. fr. de Rome*, *l. c.*

(2) On découvrit justement des dépôts de colonnes dans la terre, à la Vigna D'Isa et dans un clos voisin appartenant au comte Antonelli : elles y ont été laissées, et y sont encore sous le sol.

Le bas-relief, découvert en 1853 par M. l'ingénieur municipal Mollari dans le quartier de la Marina et publié par moi dans les *Mélanges de l'Ecole française de Rome* (1) est un fragment haut de $0^m,24$ et long de $0^m,59$, présentant treize personnages en haut-relief, le quatorzième, à gauche, s'apercevant seulement en partie. L'ensemble devait être une frise, ou plutôt un cordon, dans quelque petit édicule. Notre morceau représente une des scènes qui sans doute se succédaient tout du long; la matière est un excellent marbre blanc, et le travail soigné, fin, élégant; malheureusement certains personnages ont souffert, les têtes les plus importantes sont mutilées. La scène est facile à comprendre. Un personnage qui semble être un empereur, vêtu du *paludamentum*, assis sur un siège curule qui pose sur un *suggestus*, donne ses ordres à des hommes qui travaillent dans un chantier. Derrière lui, debout sur la même tribune, sont deux personnages en chlamyde, qui se penchent vers lui pour l'écouter. Devant, mais au pied du degré, se tient un autre personnage qui porte un *pallium* tombant sur l'épaule gauche, et qui, la main étendue tenant un rouleau, transmet les ordres aux travailleurs. C'est l'ingénieur; derrière lui, vues de face, sont trois personnes, dont l'une lui met la main sur le bras gauche. Le groupe central de la scène représente les ouvriers au travail. On voit une tour qui s'élève : un ouvrier, monté au haut, vient de poser une grosse pierre, et en prend une autre qu'on vient de lui monter au moyen d'une louve; deux autres ouvriers, à terre, les tibias protégés par des jambards qui paraissent être en bois et maintenus au moyen de courroies, taillent et parent des pierres avec l'*ascia*. A gauche enfin, un contremaître, vêtu de la chlamyde et accompagné d'un personnage debout derrière lui, fait transporter par un travailleur un gros fardeau; le reste de ce groupe est cassé. La tête du personnage assis, celle de l'homme debout derrière lui, celle de l'ingénieur et celle du contremaître sont malheureusement endommagées. Toute la figure de l'empereur est enlevée sur le marbre, excepté le bas de la joue et la partie voisine de l'oreille. C'est assez cependant pour que l'on distingue à peu près ces petits favoris analogues aux « pattes de lapin » des officiers du premier empire, et qu'un seul empereur romain a portés, Trajan. Malgré ces ravages, on reconnaît sans peine, dans ce fragment, une main expérimentée, et il provient, sans aucun doute, d'un élégant petit édifice.

(1) *Mél. Ec. fr. de Rome*, 1881, pl. XII.

La tête de Féronie (1), trouvée dans les thermes de la Punta di Leano en 1878, est aujourd'hui déposée sur la place Victor-Emmanuel. Elle est en marbre blanc, et mesure avec le cou 0m,51 de haut; elle provient par conséquent d'une statue extrêmement grande. Malheureusement elle est très mutilée. Le nez et le menton sont brisés; l'occiput et une joue manquent. Néanmoins, on reconnaît un style pur et une exécution très bonne; si les autres parties du colosse répondaient à ce que promet la tête, sa perte est bien à regretter. Aucun débris n'en a été trouvé; rien n'indique son attitude. Le cou, qui est tout ce qu'on a, s'incline légèrement à droite. La figure, d'une expression calme, peu accentuée, lève comme vers le ciel deux yeux grands, ouverts, un peu mélancoliques. Les cheveux, abondants et rejetés en arrière, étaient évidemment relevés en un chignon, qui manque ainsi que le haut et le derrière de la tête. Il y avait une coiffure : une rainure fait le tour de la tête et l'on y voit plusieurs trous profonds ; la coiffure était sans doute en métal et se fixait ainsi dans le marbre. C'est sa présence qui rend très vraisemblable l'attribution de la tête à la déesse Féronie, qui se représentait, comme l'on sait, avec une couronne de boutons de grenadier. Le colosse aura été dressé, soit dans les thermes, soit dans le temple au-dessus, soit près de la source, soit dans le parc ou à la jonction des deux routes. On ne peut cependant l'affirmer tout à fait, car on n'a pas la preuve certaine que cette tête, qui montre par ses plaies avoir été équarrie à coups de masse, usée par un frottement intentionnel, creusée pour faire un mortier, provienne originairement de l'endroit même où on l'a trouvée. Il n'y a qu'une grande probabilité. Quoi qu'il en soit, c'est le meilleur morceau de statuaire qu'il y ait à Terracine.

La ville, toutefois, serait bien pauvre au point de vue de l'art sculptural, si le hasard n'y avait fait trouver la plus belle statue d'homme drapée qui existe.

C'est en 1846 que le *Sophocle Antonelli*, aujourd'hui au musée du Latran, fut trouvé dans les *Arene*, aux environs de l'amphithéâtre. Il décorait sans doute une salle, peut-être une bibliothèque. Welcker, dans une étude complète (2), a démontré que c'est une copie de la statue que l'orateur Lycurgue fit élever au théâtre d'Athènes en même temps que celles d'Eschyle et d'Euripide. L'original était de bronze, sans doute portrait authentique, la ressemblance ayant pu être prise de la statue que Sophon avait

(1) *Revue archéologique*, 1881 t. I, p. 371.
(2) *I. C. A.*, *Ann.* 1846, p. 129-147, et planche dans les *Monumenti inediti*.

fait élever à son père immédiatement après sa mort. Ce sont donc bien les traits de Sophocle qu'il faut reconnaître dans cette belle tête, portée par un corps vigoureux et où resplendit si vivement la maturité du génie et de l'âge. Il est inutile de décrire une statue aussi connue : chacun sait que le poète, représenté plus grand que nature, est là drapé dans son manteau, le bras gauche replié par derrière, le droit posé sur la poitrine et soutenu par les larges plis, la tête ceinte de la *tænia* des vainqueurs.

On a remarqué la ressemblance que cette pose donne au *Sophocle* avec l'*Eschine* d'Herculanum. Mais ç'a été généralement pour donner l'avantage au *Sophocle*. Je serais presque d'un autre avis. Il faut d'abord ne pas perdre de vue que cette pose est une des plus simples, des plus naturelles, des moins apprêtées, étant donné le costume athénien. Ramener le bras gauche en arrière pour serrer le manteau sur le corps et laisser le bras droit poser dans les plis de la partie supérieure, c'est mettre les mains dans ses poches, rien de plus. Avec cette pose doit donc concorder une expression générale de calme, de repos : pas de mouvement, nulle tension, aussi peu de pensée que possible. C'est en quoi l'*Eschine* est parfait. L'orateur, d'âge déjà très mur, est immobile, paisible; son visage n'a aucune expression passagère. Il a l'air d'être debout sur la place, dans un groupe, écoutant sans parler des amis qui causent devant lui; on voit presque le rayon de soleil dont il jouit dans un complet repos. Dans le *Sophocle*, on sent le mouvement. Il se drape, il pose. L'artiste n'a pas choisi le moment où la position depuis longtemps prise amène un calme parfait, insensible; il a saisi celui où le bras vient d'être ramené en arrière, où la jambe se campe en avant : son personnage marche presque. Il est vrai que l'effet est grand. Le sculpteur y a pris l'occasion d'une attitude plus haute et plus large. Tout vrai et tout parfait qu'il est, l'*Eschine* à côté du *Sophocle* a l'air d'un bourgeois près d'un roi. Il y a dans la belle tête du poète, dans l'aspect vigoureux de son corps, dans l'ampleur de sa pose, jusque dans le jeu des draperies, comme un rayonnement héroïque qui fait tout de suite impression. On n'est pas saisi aussi vite par l'expression concentrée et simple de l'*Eschine*. Pour nous, ces différences garantissent la fidélité des portraits : on sait que Sophocle a été l'un des plus beaux hommes de son siècle; Eschine, au contraire, ne pouvait lutter avec l'aspect imposant et le geste dramatique de Démosthène.

Les deux statues sont les bonnes copies de chefs-d'œuvre que l'on n'a plus, dont on ne sait pas même les auteurs. Tout ce qu'on

peut dire du *Sophocle*, c'est que le Terracinais qui l'acheta fit au moins preuve de bon goût.

La ville elle-même, dans les ouvrages dont on vient de voir le détail, faisait preuve d'une certaine richesse, d'un état assez florissant. Dans les beaux siècles de l'Empire, il en fut de même pour plusieurs des vieilles cités italiques. Surtout les villes maritimes eurent encore de beaux moments. Il suffisait du goût d'un empereur, d'un besoin parfois passager, d'une mode ou d'un hasard quelconque, pour que l'attention du souverain se fixât sur un point de la côte. D'immenses travaux se faisaient : Centumcellæ, qui n'était rien, Ostie, qui devint colossale, Misène, qui fut créée, Antium, qui dut sa renaissance à ce que Néron y vit le jour, Baïes, Pouzzoles, où la vogue attirait empereurs et public, en conservent encore les restes. Terracine n'alla pas aussi haut ; son empereur, Galba, ne régna guère et n'eut pas le temps de penser à elle. Mais les Césars, les Antonins lui donnèrent un moment de splendeur. Malheureusement ces créations rapides étaient rarement très durables. La plupart de ces villes n'eurent qu'un temps, et assez peu demeurèrent florissantes jusqu'à la décadence générale. Terracine ne fit pas exception.

CHAPITRE VIII.

DÉCADENCE. LES CHRÉTIENS. LES BARBARES.

Causes de décadence : le Port ne peut avoir qu'une durée bornée, la *Via Appia* devient impraticable, l'état des Marais Pontins empire sans cesse; décadence générale du monde romain. La *Via Severiana*. Le christianisme : origines de l'église terracinaise, saint Pierre et saint Paul. Saints terracinais : Epaphrodite, Domitille, Nérée et Achillée, Césaire, Eusèbe, Félix et autres martyrs plus ou moins authentiques. La légende de saint Quart et les premiers sanctuaires. Premier évêque certain, 313. Evêques et martyrs faux ou douteux : saint Valentin, le B. Félix, etc. Terracine au quatrième siècle. Le consulaire Avianius Vindicianus. Persistance du paganisme. Les Barbares : saint Sylvien, saint Eleuthère. Chute de l'Empire d'Occident.

La prospérité dont jouit Terracine à l'époque des Antonins ne pouvait se maintenir que si les causes qui l'avaient créée subsistaient. Tant que le Port et l'Appia fonctionnaient, elle ne pouvait avoir d'autre raison de décroître que la décadence générale de l'Italie et de l'Empire. Malheureusement pour elle, ces deux éléments de sa splendeur relative devaient lui manquer l'un après l'autre.

J'ai exposé ailleurs (1) les raisons qui empêchent un port créé à Terracine de subsister à travers les siècles, à moins d'un entretien perpétuel aidé de moyens mécaniques dont ne disposaient pas les anciens. Le travail incessant des dragues à vapeur permet seul aujourd'hui de faire durer éternellement un port sur les plages de cette espèce, — en le recreusant à mesure qu'il s'ensable. La plage du Latium, l'*importuosum littus* de Pline, le type, en Italie, des *spiagge sottili*, si bien étudiées par le Col. Cialdi (2), gagne si rapidement sur la mer dans les parages de Terracine

(1) *Le port de Terracine, histoire et archéologie*, *Mél. Ec. fr.* 1881, p. 344-347.
(2) Alessandro Cialdi, *Del moto ondoso del Mare.*

qu'il est facile de suivre à vue d'œil ses empiétements. Au temps des Antonins, le mur qui séparait les maisons de la plage était, comme on l'a vu (1), au milieu de la place Victor-Emmanuel. Le mur fait dans la première partie de ce siècle pour remplir le même office devant les maisons de la *Marina* est aujourd'hui détruit comme inutile : la plage qui s'étend devant lui a environ 50 mètres et croît toujours. J'ai pu, en trois ans de séjour, saisir sur le fait la marche du phénomène. A mon arrivée, du Palais Sarti à l'Acqua Sulfurea on n'avait pied presque nulle part; peu avant, un bon nageur s'y était noyé. Aujourd'hui la mer vient toujours battre les mêmes écueils ; mais, jusqu'à une certaine distance, sa profondeur varie de $0^{m},80$ à $1^{m},60$. Dans quelques années, le bas-fond sera plage, et elle fera tout d'un coup un grand pas en arrière ; elle a dû en faire ainsi plusieurs depuis l'antiquité, et d'ailleurs son recul constant se chiffre chaque année par mètres. Tel est l'effet de la démolition des sables fins par le ressac et de leur aplanissement par la houle, aidés ici par l'apport des troubles de l'Amasenus.

Toutefois, Terracine n'est pas Port-Saïd, qui disparaîtrait en peu de temps si l'on cessait de l'entretenir. Ici la marche du phénomène n'a pas la rapidité effrayante qui est son caractère là-bas. Il a fallu des siècles pour que le port disparût. Il est demeuré certainement en activité pendant toute la durée de l'Empire. Il servait encore sous Théodose. Un passage du code Théodosien et une lettre de Symmaque en font foi (2). Il est vrai que probablement il n'était plus en parfait état : la médiocre qualité des constructions supérieures et l'action fatale qui s'exerçait sur son bassin ne pouvaient pas lui permettre de traverser intact un âge de ruine et d'abandon comme l'ont été pour les ouvrages publics les siècles de la décadence et des guerres civiles. Néanmoins il subsistait ; mais il ne pouvait suffire tout seul à la prospérité de Terracine : si celle-ci perdait la grande voie de communication par terre qui avait fait son importance dans l'Italie romaine, elle devait se trouver comme réduite à une position insulaire. Et c'est ce qui lui arriva.

La transformation de l'Appia par Trajan était certainement une belle œuvre. Mais, en fait de travaux publics, les plus beaux ne sont pas toujours les meilleurs. Dans le trajet des Marais Pontins la *Via Appia* n'avait jamais subsisté sans un entretien continuel :

(1) Voy. le ch. précédent.
(2) *Cod. theod.*, lib. XIV, tit. VI, *De calc. coct.*, lex 3; Symm., *Ep.*, X, 59.

la nature même du sol qui la portait l'exige. L'engloutissement insensible que subit tout ce qui pèse à sa surface, les affaissements soudains auxquels il est sujet, les ravages des pluies, des crues, cent autres causes nécessitent encore pour la voie moderne un travail grand et continu. Il en était de même pour l'antique ; ses bornes milliaires nous racontent son histoire : nous y voyons Auguste, Vespasien, Nerva, Antonin, Dioclétien, Constance, Constantin, Julien, Jovien, tous les empereurs occupés sans cesse à y travailler (1). Tant qu'il s'agissait encore de la chaussée d'Ap. Claudius, les dommages se réparaient facilement : il suffisait de recharger le cailloutage de la route, c'était l'affaire de quelques charretées. Après Trajan, il n'en fut plus de même. Le moindre dérangement dans le dallage gênait grandement la circulation, et la réparation n'était plus si simple. C'était bien pis encore si l'instabilité du sol disloquait en un point quelconque le soubassement massif, qui n'avait d'autres appuis réels, à d'immenses intervalles, que les pilotis des culées des ponts. Alors la route était absolument et complètement barrée, et il ne fallait pas un petit travail pour la remettre en bon état. Ajoutons que l'ouverture des ponts ne semble pas avoir été bien calculée : elle était insuffisante. Dans les grandes crues les eaux s'accumulaient contre la route, puis se déversaient par-dessus, non sans y faire de sérieux dégâts (2). Il n'était donc pas toujours facile d'aller de Rome à Terracine par l'Appia ; on faisait plus souvent le voyage de Lucilius que celui d'Horace. Mais la *Setina* et la route des Volsques étaient-elles en meilleures conditions? On peut affirmer que pendant les époques troublées de l'Empire, au temps de l'anarchie militaire, des guerres civiles, quand tout au monde s'en allait en décomposition et en ruines, la communication put souvent manquer. Il y a un siècle et demi d'intervalle entre les bornes des Antonins et celles de la Tétrarchie.

La communication avec Capoue et Naples finit elle aussi par avoir le même sort. Entre le Pesco Montano et l'Acqua Santa, la route était beaucoup plus basse que ne l'est la voie moderne. Ses restes sont sous celle-ci, et à droite, sur les rochers et dans l'étroite grève qui leur fait suite après la Torre Gregoriana : ils sont en certains endroits à 4 mètres au-dessous du tablier moderne, et nulle part elle ne pouvait être à plus de 3 mètres au-dessus de l'eau. C'était peu ; d'autant que là n'était pas le seul

(1) Pratilli, *Via Appia*, p. 28. *C. I. L.*, X, p. 684-689.
(2) Prony, *Marais Pontins*, p. 243.

danger. Du mont S. Angelo se détachent fréquemment d'énormes rochers qui tombent sur la route : la voie moderne en a souvent souffert, et plusieurs, qui la menaçaient, ont dû être murés sur place ; il faut les surveiller constamment. On ne le fit pas toujours dans les temps antiques ; car d'immenses blocs, vrais quartiers de montagne évidemment descendus des hauteurs, forment aujourd'hui de gros écueils précisément à la place qu'occupait l'ancienne route. Ce sont eux qui l'ont détruite : ils l'ont défoncée, ont renversé le parapet qui la défendait contre les lames ; ou si, dans les parties où celui-ci était taillé dans le roc, il a pu soutenir leur choc et leur poids, ils l'ont en tous cas obstruée. En même temps, la mer, en contact immédiat avec elle, l'attaquait sans relâche par-dessous. Un beau jour, elle l'a ruinée ; tout s'est écroulé et les flots en ont dispersé les débris. Du Pesco Montano à l'Acqua Santa, l'Appia disparut et la communication fut rompue jusqu'au pontificat de Pie VI. Quand on examine ses vestiges, on assiste à cette destruction comme si elle s'accomplissait sous nos yeux.

Un autre fait également sûr est le mauvais état des Marais Pontins. Rien n'avait été fait sous l'Empire pour améliorer leur condition. Le projet de César était demeuré lettre morte. On n'avait plus songé qu'à la route. On renonçait à les détruire, on se contentait de les traverser. Mais les forces naturelles agissaient, et nous n'avons besoin d'aucun témoignage pour les suivre sûrement dans leur marche après en avoir noté les commencements. Quand elles ne sont arrêtées par rien, elles vont vite, et ici tout contribuait à favoriser leur action. La dépopulation des campagnes italiennes pendant les siècles de la décadence est connue : qu'on juge ce qu'elle devait être dans un pays pauvre d'habitants dès l'époque républicaine. Il est évident qu'à la fin de l'Empire les Marais Pontins ne pouvaient être que dans un état aussi mauvais, sinon pire, que celui où les trouva Pie VI. Incultes et incultivables, tourbières formées ou en formation, marécages n'asséchant quelques mois de l'année que pour devenir plus pestilentiels, autres qui n'asséchaient jamais, vastes étangs sans autre régulateur que l'évaporation atmosphérique, terrains bas où les cours d'eau sans écoulement débordaient à l'aise dans leurs crues et que la forêt, si funeste en plaine, commençait à envahir jusqu'au pied des monts déboisés : telle était leur physionomie. On n'y voyait plus que des troupes d'esclaves appartenant aux grands propriétaires, — pauvres diables minés par la fièvre, sans force vitale, travaillant mollement quelques heures

par jour, jusqu'à ce qu'un soir, après quelque fatigue, ils s'endormissent pour ne plus se réveiller, passant de la vie à la mort sans même s'en apercevoir (1). Les travaux de Trajan avaient eux-mêmes contribué à rendre le régime des eaux plus déplorable. Sa route, avec son soubassement massif, formait une digue qui, dans les temps de crue, entretenait l'inondation dans toute la partie gauche de la Plaine Pontine. Il fallait attendre que les eaux fussent assez hautes pour escalader un si gros obstacle, et, ce premier trop-plein déchargé, s'écouler lentement par des ponts trop étroits et trop rares. Tout conspirait à rendre un immense morceau du territoire improductif pour les habitants et pernicieux pour la santé publique.

Si l'on ajoute à ces causes naturelles, fatales, irrésistibles de ruine les troubles et les malheurs de l'Italie entre Commode et Dioclétien, qui eurent à tout le moins pour effet d'empêcher qu'on n'y portât remède, on s'imaginera aisément en quel état pouvait être Terracine, même en la supposant une des plus fortunées. Il est heureux du reste que nous puissions surprendre ces trois faits si importants dans sa vie : la décadence de son port, la ruine de la Via Appia, et le mauvais état de la *Palude*; car, au second et au troisième siècle, les auteurs ne parlent plus trop d'elle.

Suivant l'*Histoire Auguste*, au temps de Commode et de Pertinax, elle aurait compté parmi ses habitants le gendre de Marc-Aurèle, Ti. Claudius Pompeianus, deux fois consul, que la faiblesse de sa vue servit si à propos en lui permettant de vivre loin de Commode et de refuser la pourpre offerte par Didius Julianus (2).

C'est sans doute sous Caracalla qu'elle eut pour curateur C. Cæsonius Macer Rufinianus, ancien préteur, qui fut plus tard consul et proconsul d'Afrique, puis *comes* d'Alexandre Sévère (3).

Les inscriptions terracinaises de cette époque ne disent rien.

(1) Liv. VI, 12. Prony, *Marais Pontins, Mémoire*, p. xx, signale cette « atonie générale, cette faiblesse d'organisation, qui rend l'état de vie très voisin de l'état de mort : aussi des morts spontanées étaient-elles les suites d'un travail un peu forcé ; elles arrivaient même sans être provoquées par un travail extraordinaire. On a trouvé, dans les chemins et dans les champs, des paysans qui semblaient s'être endormis, et qui avaient cessé de vivre. »

(2) Spart., *Did. Jul.*, 8 ; Dion Cass., LXXI, 3, 20 ; LXXIII, 3 ; Herod., I, 8, § 6 ; Capit., *M. Ant.*, 20 ; Volc. Gall., *Avid. Cass.*, 11, etc.

(3) Grut., 381, 1.

Ce ne sont que des épitaphes, comme les monuments ne sont que des tombeaux. Plusieurs de ceux de la *Valle* datent du deuxième et du troisième siècle ; l'un d'eux, au bord de la *Strada delle Scifelle*, a fourni un texte intéressant, mais d'un caractère tout privé : c'est un décret des Pontifes sur une question de droit funéraire (1). De monuments municipaux exécutés pendant cet âge, je n'ai trouvé ni mention ni ruines.

Il était impossible cependant que cette partie de l'Italie n'eût sa part dans le grand mouvement de travaux publics qui signale les principats de Septime Sévère et de Caracalla. Ce fut de Terracine que partit la route appelée Via Severiana (2). Cette route complétait la grande voie littorale qui faisait le tour de l'Italie, et dont les tronçons avaient été faits successivement par différents princes. La *Via Appia* en jouait elle-même le rôle entre Sinuesse et Terracine, doublée par une autre route plus voisine de la mer, dont j'ai reconnu les restes dans le *Salto di Fondi*. La *Severiana* partit de l'Appia et alla rejoindre la *Laurentina*, en suivant la côte, passant sous Circeii. On n'en voit plus aucune trace ; mais j'ai eu le bonheur de la rencontrer en deux endroits ; auprès du Monte Circello, dans un champ où la culture découvrit ses dalles, et dans les *Arene* de Terracine, où on la rencontra en remuant les sables. Ces deux points donnent sa direction. Elle remplaçait vraisemblablement dans cette partie, comme la plupart des voies impériales, un ancien chemin de communication locale, celui de Terracine à Circeii. Elle devait partir du carrefour de l'Appia et de la rue de la *Marina*, faire un coude, traverser le quartier des *Arene*, passer près de l'Amphithéâtre, et filer vers le Circeo, en dedans de la dune, comme la route qu'on fait aujourd'hui.

Son intérêt pour Terracine ne pouvait d'ailleurs qu'être faible. Elle ne lui donnait avec Rome qu'une communication longue et indirecte. Pour venir de la capitale, mieux valait prendre, comme on le faisait autrefois quand l'Appia se trouvait gâtée, l'ancienne route du temps des Volsques, par Setia et Privernum. Au Fanum Feroniæ, on trouvait un tronçon d'*Appia* encore en état dans la *Valle*. Puis, si l'on voulait dépasser Terracine, il fallait, comme du temps d'Horace, prendre la route d'en haut, si incommode : et celle-ci même, ainsi qu'on le verra, était en mauvais état dans les derniers temps de l'Empire. Quant à la Severiana, son but était

(1) *C. I. L.*, X, 8259. Cf. *Mél. éc. fr. de Rome*, 1881, p. 44 et 251, et *Bull. I. C. A.*, 1881, p. 63.

(2) Desj., *Table de Peut.*, p. 240. *C. I. L.*, X, 6811.

tout militaire. La pression des Barbares sur l'Empire, arrêtée par Trajan et Marc-Aurèle, et que Sévère combattait, atteignait déjà la Méditerranée : les Barbares du Nord touchaient le Pont-Euxin, ceux de l'Orient pouvaient arriver jusqu'aux côtes de la Syrie, la piraterie devenait une invasion. L'empereur voulut compléter, pour la défense des côtes italiennes, la voie stratégique du littoral, qui reliait tous les ports, et permettait de se porter rapidement où un débarquement était à craindre.

Mais ni les voies militaires, ni les légions, ni les flottes, ni Septime Sévère, ni Claude II, ni Aurélien, ni Probus ne pouvaient plus défendre l'empire d'une autre invasion, intérieure, qui devait le conquérir, le tranformer, le faire disparaître dans une refonte générale du monde. Les progrès du christianisme sont, pendant cette période, le fait vraiment intéressant dans l'histoire de chaque cité. C'est dans ces siècles que les traditions locales placent l'âge héroïque des églises, les martyrs, les ascètes, les confesseurs, les premiers évêques, et avec eux les persécutions, les supplices, les conversions, les miracles, un monde de faits et de personnages demi-fabuleux demi-réels, dans la légende desquels il n'est pas facile de retrouver l'histoire (1).

L'église de Terracine se vante d'être une des plus anciennes d'Italie, mais on ne sait rien de certain ni sur sa fondation, ni sur son auteur. Elle vénère comme son premier évêque un saint Epaphrodite, qui lui aurait été donné par saint Pierre. A en croire la tradition locale, cet Epaphrodite serait un des soixante-douze disciples, et saint Pierre l'aurait consacré en se rendant à Rome, sans doute par la *Via Appia*, ce qui ferait de l'Eglise de Terracine l'aînée de celle de Rome même. « *Così la fama*, » ajoute prudemment, dans son œuvre manuscrite, Contatori, si crédule d'ailleurs. De plus « *ut pie creditur*, » dit-il dans son œuvre latine, Terracine aurait entendu la prédication de saint Paul. Enfin, s'il faut en croire Lucenti, dans une note à l'*Italia Sacra*, saint Epaphrodite aurait prêché aux Véliternes et évangélisé la campagne romaine.

Mais l'existence même de saint Epaphrodite est plus que douteuse. Le nom se trouve dans l'épître de saint Paul aux Philip-

(1) Les rapides discussions qui vont suivre ne prétendent ni être complètes, ni faire un chapitre d'hagiographie; mais il a paru impossible de ne point passer en revue les légendes des saints terracinais, d'abord parce qu'elles sont à peu près tout ce qu'on a sur ces époques, ensuite à cause des détails locaux fort intéressants qu'elles contiennent.

piens (1) ; mais rien n'indique qu'il puisse s'agir de ce prétendu évêque. On ne saurait même à quel siège l'attribuer, tant les textes, récents d'ailleurs, qui le nomment (2) sont confus et vraisemblablement corrompus. Baronius (3) avait proposé, avec toutes sortes de doutes, de le dédoubler en trois personnages : l'évêque donné à Terracine par saint Pierre, l'apôtre des Philippiens et un évêque d'Hadria. Mais le seul texte sur lequel s'appuie l'existence du premier, un passage de Siméon Métaphraste (4), est plus suspect que ne le croient les Bollandistes de renfermer une erreur, soit de l'auteur, soit du copiste : il peut très bien s'agir de Tarragone. Et d'ailleurs, quelle autorité !

Au reste, quand même ce serait Terracine, le témoignage n'en serait pas moins nul. Suivant cette légende, saint Pierre, après peu de temps passé à Rome à baptiser les prosélytes et à organiser l'Eglise à la tête de laquelle il plaça saint Lin, serait venu à Terracine, et, après y avoir fait évêque Epaphrodite, aurait passé à Sirmium, que Métaphraste met en Espagne : la date serait, dit-on, l'année 46. Mais on ne croit plus guère aujourd'hui à un voyage de saint Pierre à Rome avant l'année 61 (5). On ne gagnerait rien non plus à déplacer les faits et à transporter la consécration d'Epaphrodite aux années qui s'écoulèrent entre 61, la plus ancienne date possible de la venue de saint Pierre, et 64, date probable de sa mort : on ne sait rien, en effet, ni de l'itinéraire qu'il suivit pour gagner la capitale de l'Empire, ni de ce qu'il fit pendant cette période, où l'on ignore même s'il voyagea.

Quant à saint Paul, son passage par Terracine en 61 est indubitable. On sait en effet (6) qu'il débarqua à Pouzzoles, gagna la *Via Appia* et la suivit ensuite jusqu'à Rome. Il dut coucher à Terracine. Le récit des Actes montre que lui, ses compagnons et l'escorte qui les conduisait voyageaient par journées d'étape, faisant environ dix lieues par jour. La première les porta de Pouzzoles à Sinuesse, où ils rejoignirent l'*Appia ;* la seconde de Sinuesse à Terracine ; la troisième de Terracine aux *Tres Tabernæ*, entre Cisterna et Velletri ; la quatrième à Rome : un groupe de fidèles était venu l'attendre aux *Tres Tabernæ*, quelques-uns même

(1) Paul., *ad Phil.*, c. 2 et 4.
(2) Voy. Bolland., 22 mars.
(3) Baron., *Ann.*, *ad a.* 60.
(4) Sim. Metaphr., *Serm. Apost.*, 29 jul...
(5) Renan, *Antechr.*, p. 27, et Appendice ; Aubé, *Des persec. de l'Egl.*, p. 124.
(6) *Act. Apost.*, 28.

avaient poussé jusqu'au Forum d'Appius. Il est donc certain qu'il arriva le soir à Terracine, y passa la nuit et repartit le lendemain matin. Voilà tout ce qu'on peut dire. Y avait-il déjà, parmi les Juifs qui existaient certainement à Terracine ou parmi les gens du pays, des personnes ayant connaissance de la nouvelle doctrine? Peut-être, puisqu'il y en avait à Pouzzoles; mais c'est douteux, car Terracine était loin d'être aussi fréquentée et d'attirer autant de Romains. D'ailleurs les Actes parlent toujours des séjours que fait Paul et des fidèles qu'il rencontre; de Terracine, ils ne disent rien.

Il faut descendre jusqu'au quatrième siècle pour trouver un évêque certain de Terracine; et on ne rencontre pas avant le troisième de traces non équivoques de sa communauté chrétienne. On doit certainement la supposer antérieure; mais, quand on examine l'histoire de tous ses premiers personnages, le doute s'impose sur chacun d'eux.

Douteuse dans son existence même est Flavia Domitilla, vierge et martyre. Elle n'a pour elle qu'un texte chancelant rapporté par Eusèbe (1); et on la tient en général maintenant pour un dédoublement de la vraie Domitille, nièce de Domitien, femme de son cousin Clemens, probablement chrétienne, et qui fut exilée en 95 dans une des îles Pontiennes, — Pandataria (Ventotene), dirait Dion Cassius (2), Pontia (Ponza), dirait saint Jérôme (3). Bien que défendue par M. de' Rossi (4), sa réalité reste incertaine; mais dès le quatrième siècle, elle s'était substituée à l'autre dans la vénération de l'Eglise (5). Avec elle sont honorés deux saints célèbres, mais étrangement travestis par la légende, les prétendus eunuques Nérée et Achillée, et les vierges Euphrosyne et Théodora, soi-disant compagnes de leur martyre. La découverte de leurs monuments dans la basilique de Sainte-Pétronille, au cimetière établi près de la sépulture de famille de Flavia Domitilla à la catacombe de Tor Marancia, a ajouté grandement à l'importance d'une autre tradition, plus ancienne, conforme à ce que dit d'eux leur *elogium* écrit par saint Damase, et duquel une co-

(1) Eus., *Hist. eccl.*, II, 18.

(2) D. C. ep. Xiphil., *Domit.*, p. 226-257.

(3) Aubé, I, p. 178.

(4) De Rossi, *Bull. arch. crist.*, 1875, p. 69 et suiv.

(5) Voy. De Rossi, *B. A. C.*, mars et déc. 1865; Aubé, *Légalité du Christ.*, *Ac. I. et B.-L., Comptes rendus*, juin 1866; L. Lefort, *Rev. arch.*, 1876, I, p. 172-174; Renan, *Evang.*, p. 227-233; Mommsen, *C. I. L.*, I, p. 172-173; Duruy, *H. des R.*, t. IV, p. 235.

pie existait près de leur sépulture (1). Ç'auraient été deux soldats des cohortes prétoriennes. Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette version, il est prouvé qu'il n'y a rien de réel dans le roman qui en fait deux eunuques et où figurent Luxurius et Aurelianus, Théodora et Euphrosyne et leurs fiancés Sulpicius et Servilianus. La première origine de ce conte assez grossier ne peut être antérieure au quatrième ou cinquième siècle, et sa forme actuelle date de longtemps après (2). Or c'est lui qui a donné naissance au culte de sainte Domitille et des saints Nérée et Achillée à Terracine. Une inscription sur la place Sainte-Domitille atteste que la chapelle élevée en ce lieu, en 1619, par Pomponio de Magistris, évêque de la ville, occupait l'emplacement même de la chambre où les trois vierges furent brûlées. Quand bien même l'existence de la seconde Domitille serait sûre, ni elle ni les prétoriens Nérée et Achillée n'auraient que faire ici.

Plus vénéré encore que la douteuse Domitille est le patron de la ville, saint Césaire, que l'on fête le 1er novembre.

Il est aussi très célèbre. « Son nom, dit Tillemont (3), se trouve ce jour-là dans quelques exemplaires du Martyrologe attribué à saint Jérôme, sans parler de Bède, Raban, Usuard et des autres postérieurs; sa fête est encore marquée dans l'ancien calendrier romain du P. Fronto et dans le *Sacramentaire* de saint Grégoire. Il y a à Rome une église fort célèbre de Saint-Césaire, dont il est parlé dès l'an 603. Elle a été autrefois une abbaye. Le corps du saint y a été longtemps et a depuis été transporté dans celle de Sainte-Croix. Saint Annon, évêque de Cologne, en emporta un bras pour son église; saint Bernard, s'en revenant à Clairvaux après le schisme de Pierre de Léon, en tira une dent avec un miracle visible. L'église de Terracine l'honore encore aujourd'hui comme son patron. Les Grecs en font aussi mémoire (4) le septième jour d'octobre. Mais il faut nous contenter de savoir que Dieu a glorifié ce saint et veut que nous l'honorions comme un martyr. » Et c'est déjà beaucoup, s'il faut s'en tenir à la discussion faite par Tillemont même des récits exactement rapportés

(1) Voy. *Rev. arch.*, 1874, I, p. 360-365; 1875, I, p. 199; II, p. 39-40, et les passages correspondants du *B. A. C.*

(2) Aubé, *Persée. de l'Egl.*, I, p. 179; *Rev. arch.*, De Rossi, 1874, I, p. 365; *B. A. C.*, 1874, fasc. I, p. 25. M. Renan incline toutefois à le rapporter au troisième siècle : *Marc-Aurèle*, p. 245.

(3) Till., *H. Eccl.*, II, p. 187. Cf. Ruinart, *Act. Sinc.*, p. XXIII.

(4) Il faudrait être sûr qu'il n'y a aucune confusion avec S. Césaire de Nazianze.

par Surius (1). Elle n'en laisserait presque rien subsister. On peut peut-être en tirer mieux.

Voici en résumé ce qu'ils donnent.

Vers le temps où Claude (Néron) tua sa mère, il ordonna que, dans le monde entier, on persécutât quiconque refuserait de sacrifier aux idoles. Il y avait à cette époque à Terracine un pontife nommé Firminus, qui, poussé par l'esprit du mal, persuadait de sacrifier tous les ans à Apollon un jeune homme des plus beaux de la ville. On le revêtait d'armes magnifiques, et, à cheval, il se précipitait du haut de la montagne. Son corps était ensuite brûlé et les cendres conservées en grand honneur dans le temple. Un diacre du pays, nommé Césaire, revenant d'Afrique, est témoin du sacrifice et proteste avec indignation : le pontife Firminus le fait arrêter. Après huit jours, Luxurius, un des principaux de la ville, fait venir de Fundi le consulaire Léontius pour juger Césaire. Ce magistrat l'interroge et lui ordonne de sacrifier aux dieux : il le menace et le fait conduire au temple. Mais, à la parole du saint, le temple s'écroule et écrase Firminus ; Césaire est conduit en prison. Au bout d'un an et un mois, Léontius revient, et on lui amène Césaire, tout amaigri et vêtu uniquement de ses cheveux ; mais une lueur divine rayonne sur lui. Léontius la voit, croit, se jette aux pieds du prisonnier, est baptisé par lui, reçoit d'un prêtre nommé Julien le corps et le sang de Jésus-Christ et meurt. Luxurius alors fait prendre Julien et Césaire et les fait jeter à la mer : il meurt lui-même rongé par un serpent.

Tel est le récit le plus simple. D'autres y ajoutent des circonstances. Ainsi Césaire, pendant que le jeune homme s'élance, étend les bras, et il tombe sans se faire de mal du haut du Pesco Montano, que le texte appelle la *Rave rouge*, — nom par parenthèse tellement bien trouvé qu'il doit être vraiment une dénomination du pays (2). Une chapelle dédiée à sainte Barbe (3) s'élevait autrefois dans le quartier de la *Marina* au lieu où s'était tenu le saint diacre pendant qu'il accomplissait le miracle. Du reste, et dans ce récit, et dans celui qui lui fait suite, la topographie terracinaise est fidèlement observée : il est évident que l'auteur connaît le pays. Tout indique que nous avons affaire à une légende née dans l'Eglise même de Terracine ; et cela est d'autant plus im-

(1) Sur., *Vit. Sanct.*, t. VI, p. 12 et suiv.
(2) Voy. P. Frilli, jésuite, *Vita S. Cæsarii*, 1698.
(3) Voy. ch. X.

portant qu'elle ne finit pas avec Césaire et Julien, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

La chronologie au contraire est moins sûre. Surius laisse le fait sous Néron, ce qui est invraisemblable. Baronius (1) le met sous Trajan, ce qui le rapporte à la première persécution régulière. Les interrogatoires, à ce point de vue, sont frappants. Il n'y a point de discours, point de détails étranges, point, par exemple, de ces tortures que les Romains n'ont pas usitées. Je donnerai plus loin ceux des chrétiens victimes des suites de l'affaire de S. Césaire : il semble qu'on assiste à une enquête faite par Pline le Jeune, suivant les règles qu'il formule dans ses lettres. On se borne à constater la qualité de chrétien et le refus d'adorer les dieux. De telles particularités donnent à ces actes une couleur de vérité que la puérilité des miracles et des détails d'invention ne réussit pas à enlever.

Mais que dire maintenant du consulaire de Campanie? Il n'y en avait point, pas plus que de province de ce nom où eût été Terracine, ni sous Néron, ni sous Trajan. On verra plus loin que l'auteur n'a pas une idée bien nette de ce que c'est qu'un magistrat romain. Les enquêtes sont faites et les jugements prononcés indifféremment par Leontius, par Luxurius, ou même par le fils de Leontius. Outre l'anachronisme, il y a inconséquence et impossibilité. Et puis quels noms, au premier siècle, en Occident, pour des hommes d'un certain rang, que Leontius, Luxurius, plus loin Eusebius, sans compter Cæsarius lui-même!

Tout ce que l'on peut dire jusqu'ici, c'est qu'il n'y a pas de raison absolue pour nier l'existence même de S. Césaire et le fait de son martyre. Mais tous les détails du culte d'Apollon (2), toutes les particularités du récit et tous les accessoires sont évidemment de fantaisie. Quant à l'époque, elle peut flotter depuis Trajan jusqu'à Galère. Une chose seule pourrait la fixer, une date sûre venant d'autre part.

Quand Leontius fut mort, sa femme et ses fils l'ensevelirent « *in agro Varano*, » auprès de la ville. Les corps de Césaire et Julien, rejetés par les flots, furent recueillis par un moine qui avait demeuré avec eux, nommé Eusèbe. Il les enterra, et demeura cinq jours à prier sur leur tombe. Ce que voyant, beaucoup de Terracinais allaient au lieu où il se trouvait, et le

(1) Bar., *Not. ad Mart.*, I, nov. 6.
(2) Voy. ch. V.

B. Félix, prêtre, leur administrait le baptême (1). Alors Leontius, fils du consulaire, fait prendre l'un et l'autre par des soldats, et, entouré des principaux de la cité, les interroge en ces termes : « Etes-vous esclaves ou libres ? — Nous sommes esclaves de N.-S. Jésus-Christ. — Comment vous nommez-vous ? — Félix et Eusèbe. — Pourquoi prêchez-vous des sottises contre le salut de la République et du Prince ? — Nous ne prêchons point de sottises, dit Félix, mais une saine et vraie doctrine. Nous adjurons de craindre Dieu et de le connaître ; et si vous le connaissiez, vous, vous pourriez obtenir la vie éternelle. » Leontius alors dit au peuple : « Que vous en semble ? » Les uns s'écrient : « C'est une bonne doctrine. » Les autres protestent, disant qu'ils séduisent le peuple. Voyant que l'on disputait ainsi, Leontius les fait reconduire à la prison. C'est exactement ce que son père avait dit, entendu et fait dans l'affaire de S. Césaire.

Dans la nuit, Léonce fait parler aux deux saints, et, ne pouvant les amener à céder, ordonne qu'on leur coupe la tête, et qn'on jette leurs corps dans le fleuve. Le fleuve les porte à la mer; la mer les dépose au rivage près de la Pineta. C'est alors que Quart, prêtre capouan, les découvre, retrouve miraculeusement les têtes, et va les ensevelir chez lui avec S. Julien et S. Césaire. Ils sont encore là au temps du narrateur, et on y va les visiter et prier.

D'autres actes, ceux des saintes Archelaa, Thècle et Susanne, martyrs à Nole, font connaître un consulaire de Campanie nommé Leontius, dans la persécution de Trajan Dèce, commencée en 250. Pratilli (2), qui trouve dans les actes des SS. Eusèbe et Félix le nôtre appelé Dracontius, ne croit pas que ce soit le même. D'un autre côté, Tillemont retrouve Luxurius et Leontius dans les actes de saint Hyacinthe (3), avec des circonstances toutes semblables, mais avec d'autres aussi qui empêchent, comme le voudrait Baronius (4), qu'on ne place l'affaire sous Trajan. Ne pourrait-on pas laisser le tout sous Trajan Dèce, au temps duquel conviennent à peu près les titres et noms des personnages dans nos actes de saint Césaire ?

Je pense que l'on peut s'arrêter aux conclusions suivantes.

(1) Il est possible que ce personnage soit en partie un dédoublement de S. Félix de Nole, dont la légende confuse s'est faite par la fusion de plusieurs histoires différentes. Voy. Ruinart, *Act. Sinc.*, p. 256-257.

(2) Pratilli, Via Appia, *De Cons. Camp.*, p. 576.

(3) Surius, 26 juill., p. 311, § 1.

(4) Bar., 100, § 12.

La légende de saint Césaire est probablement fondée sur un fait réel. Mais, comme il arrive si souvent, le narrateur a pris des circonstances, et même des personnages, un peu partout, et surtout dans des traditions postérieures. Il semble raisonnable d'admettre, ou que les faits appartiennent à la persécution de Trajan Dèce, ou qu'ils se sont passés antérieurement, mais ont été placés par le narrateur dans un cadre de cette époque : la première supposition est, de beaucoup, la plus vraisemblable, le nombre de chrétiens que l'on voit à Terracine suffirait à le faire penser.

La légende, dans la forme actuelle, est certainement terracinaise. Elle a été écrite pour donner une partie importante de l'histoire primitive de l'église locale. C'est la fondation du sanctuaire de saint Césaire, le plus ancien qu'eût la cité. La topographie est fort exacte, on reconnaît le Mte S. Angelo, le Pesco Montano, la *Pineta*, qui est dans les *Arene* à 1 mille et demi de la ville et où s'étendait autrefois un morceau de la Macchia di Piano, on voit se passer sous ses yeux les diverses scènes.

Le récit d'autre part porte avec lui sa date. Un des personnages est un moine, ce qui ne nous permet guère de le supposer écrit avant la fin du cinquième ou le sixième siècle, les premiers moines étant venus à Rome au milieu du quatrième. D'autre part, elle est antérieure au onzième où le temple réédifié devint la nouvelle cathédrale, et reçut les corps des martyrs (1). Tillemont nous a rappelé que l'église S. Cesareo de Rome est mentionnée dès 603 ; le saint était donc connu, admis et célèbre dès ce temps-là. C'est probablement peu après que sa légende fut fixée à Terracine dans ses traits généraux ; et l'on aurait sans doute le droit d'être un peu plus sceptique sur le compte des autres personnages, d'une physionomie bien suspecte, et qui n'ont pas, pour racheter les invraisemblances, une aussi ancienne autorité.

Toutefois cela est de peu d'intérêt, comme aussi la miraculeuse conversion et la mort de saint Léonce, qui, suivant d'autres Actes, serait demeuré un dur persécuteur, et aurait fait encore mourir les vierges Rosine et Sylvie et le soldat Montanus (2). Mais l'introduction de saint Quart appelle évidemment l'examen, car les légendes terracinaises ne s'accordent pas avec ce qu'on croit savoir sur son compte.

La personnalité de saint Quart n'est pas, il faut bien l'avouer, des plus claires. La tradition terracinaise en fait un prêtre ca-

(1) Voy ch. X.
(2) Contat., *l. c.*, et les *Lectiones Sanct. Terrac.*

pouan. Mais il est fort difficile de se reconnaître entre un Quartus confesseur à Capoue (5 nov.), un Quartus martyrisé à Capoue avec Eura (5 nov.), un Quartus martyrisé à Capoue avec Marcellin (7 oct.), et enfin saint Quart et saint Quint, du premier desquels les autres semblent presque tous des dédoublements et dont la légende est confuse. Les uns disent qu'ils étaient Romains ou Capouans, mais qu'ils furent martyrisés à Rome, où ils eurent un culte, et plus tard transportés à Capoue. D'autres, qu'ils étaient frères et furent évêques de Capoue et confesseurs. D'autres enfin, qu'ils étaient simples clercs et furent martyrisés à Capoue. Les Capouans y tenaient beaucoup. De chronologie, il n'en peut être question pour une histoire par elle-même si peu sûre. La version la plus généralement adoptée est que c'étaient deux Capouans, et qu'ils furent mis à mort sur la Voie Latine, près de Rome (1). C'est sur cette légende si confuse que s'embranche la tradition terracinaise.

Suivant elle, saint Quart, prêtre capouan, frère de saint Quint, évêque de Capoue, aurait habité Terracine, et précisément dans la *Valle*, où sont les anciens biens du chapitre appelé *Le Prebende*. Sa maison était *in Varano*, c'est-à-dire sur les terres des Vari, famille terracinaise. Elle servait de rendez-vous aux chrétiens, qui n'avaient pas encore d'église : on a même voulu que saint Quart ait été évêque de leur communauté (2). C'est là que furent portés les corps de saint Césaire et de saint Julien, et que lui-même ensevelit ensuite saint Eusèbe et saint Félix. La maison devint une église, qui s'appela *S. Maria ad Martyres*. Mais, effrayés par le sort de Félix et d'Eusèbe, les chrétiens abandonnèrent cette maison trop proche de la ville, et transportèrent leur oratoire au fond de la *Valle*, au *pagus* de S. Silviano, où ils établirent un cimetière. Leur sanctuaire s'appela Saint-Sauveur, et le lieu la *Vallée des Saints*. Plus tard, quand on y eut découvert le corps de saint Sylvien, il prit le nom qu'il garde encore. Et de même, quand on rétablit le sanctuaire de la maison de Quart, ce fut sous le nom de Saint-Césaire (3).

Telle est cette histoire, en soi fort vraisemblable. Il ne lui manque qu'une chronologie qui cadre mieux avec les autres traditions locales et étrangères, et un point d'appui plus solide dans dans le personnage de saint Quart.

(1) Boll., mai, t. II, p. 554-555.
(2) Voy. Ughelli, *It. Sacr.*, I, 1284, note de Lucenti.
(3) Contat., *Op. Ms.*, l. II, ch. 1.

De toutes ces traditions, on peut retenir que les chrétiens de Terracine, peu nombreux dans les premiers temps, eurent d'abord leur lieu de réunion dans l'*ager Varanus*, le long de l'Appia, où vraisemblablement étaient leurs sépultures. Peut-être des fouilles apprendraient-elles quelque chose. Ils eurent à souffrir des persécutions du troisième siècle, et transportèrent leur église à l'autre bout de la *Valle*, à S. Silviano. Elle y demeura jusqu'au triomphe du christianisme. Dans les siècles postérieurs, les deux anciens sanctuaires furent en grande vénération. Tous deux eurent une église et même un monastère; tous deux appartinrent ensuite au chapitre. Il existe à S. Silviano des restes de l'ancienne église, fort simple, à colonnes de granit gris, d'époque évidemment très ancienne, ainsi que des fragments de tombes du onzième et du douzième siècle. C'est là, dit-on, que fut l'évêché jusqu'à la dédicace de la cathédrale actuelle, et il semble, en effet, que des évêques y ont été enterrés (1). Quant à Saint-Césaire, l'église est depuis des siècles en ruines. Elle paraît avoir occupé une partie d'un grand ensemble de contructions dont les restes peuvent indiquer des thermes. Entre elles et la Via Appia, une fouille, exécutée en 1880, a fait découvrir les planchers en mosaïque et les cloisons de diverses pièces appartenant à une maison assez confortable de la bonne époque de l'Empire (2).

Aux martyrs dont j'ai étudié les légendes, l'historien local ajoute une liste empruntée, dit-il, à Fiorentini (3). Elle donne, sans plus, les noms suivants, qui ne paraissent pas bien célèbres : Meldagase, Victor, Félix, Crescentius, Lattius, Perseverantius, Saturnin, Simplice, Octavie, Cassia, Maxima, Fausta, Orista et Donata.

Avec le triomphe de l'Eglise apparaît la première date certaine dans l'histoire du christianisme à Terracine. En 313, l'évêque « *Savinus a Terracina* » assiste au concile de Rome (4). Du reste, les textes, dans ces siècles, parlent bien peu de notre ville. Elle semble n'avoir plus d'autre histoire que son nom dans les Itinéraires. Celui d'Antonin (5) donnait la distance entre elle et les Iles Pontiennes, et entre elle et Pandataria. Celui de Bordeaux à

(1) Un fragment d'inscription funéraire laisse voir EPIS avec une croix.
(2) *Notizie degli Scavi*, 1880.
(3) Contat., *Op. ms.*, l. III, c. 9.
(4) Ughelli, *It. Sacr.*, p. 1284.
(5) *Itin. Ant.*, Ed. Wess., p. 515. Ed. Parthey et Pinder, p. 252, 4 et 5.

Jérusalem (1) la nommera comme *civitas*. Le *Liber Coloniarum* (2) nous montre que, dans la nouvelle division de l'Empire, elle faisait partie de la Campanie. Les consulaires y résidaient ; mais depuis le premier connu, Barbarus Pompeianus (3), jusqu'au dernier que les textes mentionnent, Acilius Glabrion (4), c'est-à-dire de 331 à 438, un seul y a laissé sa trace. L'épigraphie non plus n'est pas riche. Un seul fragment d'inscription antérieur à Théodose peut avoir eu un caractère public et officiel (5) : il mentionne un préfet du prétoire, mais le nom du personnage est mutilé.

A en croire l'Eglise terracinaise, elle aurait eu sa part de gloire dans la persécution de Julien l'Apostat. Saint Valentin, noble Terracinais et évêque de la ville, zélé prédicateur, grand destructeur de temples et intrépide adversaire du paganisme, aurait subi le martyre à Chieti, en compagnie de saint Damien, son diacre. Mais il y a là plus d'une difficulté : la première est que, sous Julien, il n'y a pas eu de persécution ; la seconde, c'est que les Actes de saint Valentin ne sont pas authentiques, et que ni lui ni le prédécesseur qu'ils lui donnent, Avitus, n'ont jamais été évêques de Terracine (6).

Au temps du pape saint Damase aurait vécu le bienheureux Félix, dont la vie de ce pape rapporte un miraculeux exorcisme. Valentinien le Jeune, dit le manuscrit du Vatican cité par Ughelli, eut pour femme la fondatrice de Saint-Pierre-aux-Liens, Eudoxie, fille d'Eudoxia Augusta, et deux filles, Eudoxie, qui mourut enfant, et Galla Placidia. Celle-ci, n'ayant pas voulu céder, pour construire l'église Saint-Laurent in Damaso, un jardin où elle allait jouer d'ordinaire, un démon entra en elle ; et ses parents résolurent de l'envoyer à Chios, où le corps de saint

(1) *Itin. Hier.*, Wess., p. 611.
(2) *Grom., Vet.* Ruhd., I, p. 239.
(3) *Cod. theod.*, I, 2, § 6 ; *I. R. N.*, 1946.
(4) Orel.-Henz., 6910.
(5) *C. I. L.*, X, 8396.
(6) Bien que les Bollandistes rapportent sans les critiquer lesdits Actes, une note de Coleti avait corrigé sur ce point Ughelli : « Hujus acta cum evidenter sint fictitia, de *Avito* et *Valentino* non debuisset Ughellius nisi sub correctione meminisse, et Terracinenses judicio nostro facient bene, si contenti *Savino*, quem an. 313 in Rom. synodo suggerit Optatus Milevitanus, et *Felice*, Damasi papæ coævo atque in hujus vita memorato, antiquiores omnes episcopos suos sibi ignotos esse fateantur, neque catalogos eorum augeri patiantur *Avito* ac *Valentino* ut coævis S. Sylvestri. Collectores Actorum SS. Maji, t. III, p. 571. » Ugh., 2e édit., Coleti, p. 1284.

Isidore faisait chaque jour des miracles. Comme elle passait à Terracine, l'évêque Félix la reçut, et, la conduisant dans l'église de Saint-Césaire, pria pour elle devant l'autel du saint. Après trois jours d'oraisons et de larmes, le saint apparut à l'enfant, et, lui retirant un serpent de la bouche, le jeta dans la mer ; et elle fut guérie. L'empereur et l'impératrice vinrent alors chercher à Terracine les corps des saints Césaire et Julien, et les rapportèrent à pied jusqu'à Rome, saint Damase venant à leur rencontre en avant des portes de la ville (1).

Telle est cette légende, qui ressemble à tant d'autres, mais qui soulève des difficultés au sujet de l'évêque Félix.

Saint Damase vécut, en effet, sous deux Valentiniens. Quand il mourut, en 384, Valentinien II avait neuf ou dix ans : il mourut à 20 ans ; on ne lui connaît pas de postérité, et probablement il ne se maria pas. Dans tous les cas, le Valentinien qui eut pour épouse une Eudoxie est Valentinien III (425-455), et c'est cette Eudoxie qui fonda, en 422, l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. Elle était bien la fille d'Eudoxia Augusta, la poétesse, et de l'empereur Théodose II. De leur mariage naquirent bien deux filles, Eudoxie et Placidie ; mais la première ne mourut pas dans l'enfance et devint plus tard femme du roi Huneric ; la seconde, qui épousa l'empereur Olybrius, ne paraît pas s'être appelée Galla. Au temps de Valentinien II et de Damase, il y avait une Galla ; mais c'était la sœur de l'empereur, la femme de Théodose le Grand, et elle ne s'appelait pas Placidie. La princesse qui porta les deux noms est Galla Placidia, la fille de Théodose, l'épouse d'Ataulf et de Constance III, la mère de Valentinien III. Il faut donc nécessairement admettre que, dans l'histoire du B. Félix, il y a confusion de noms et de personnes ; mais cela ne diminue pas la difficulté. Sous quel Valentinien, en effet, placera-t-on cet évêque ? Sous Valentinien II (375-392) ? Il n'y faut pas songer, à moins de renoncer à toute la légende, seule mention que nous ayons de lui. Sous Valentinien Ier (364-375), pas davantage : il n'est pas Valentinien le Jeune ; sa femme, d'ailleurs fameuse arienne, a pour nom Justine ; sa fille enfin s'appelle Galla, mais non, que je sache, Placidie. Valentinien III semblerait plus acceptable : il est l'époux d'Eudoxie, fondatrice de Saint-Pierre-aux-Liens, le père d'une Eudoxie et d'une Placidie, et, de plus, connu pour son zèle catholique. Mais sa seconde fille, je crois, ne s'appelle pas Galla ;

(1) Ughelli, *It. Sacr.*, I, p. 1289.

et, quand il monte sur le trône, saint Damase est mort depuis quarante ans. On ne gagnera rien à identifier la Placidia de la légende avec sa fille et à renoncer à saint Damase. D'abord, il ne resterait pas grand'chose de cette histoire, toute liée aux Actes du saint pape. Ensuite, elle ne pourrait se placer ni dans les premières années du règne, car le mariage de Valentinien eut lieu seulement en 437, ni dans les suivantes, car alors le siège de Terracine est occupé (1); ni dans les dernières, car alors l'impératrice et ses filles sont prisonnières des Vandales en Afrique. Le B. Félix reste donc encore un peu problématique.

Contemporain de saint Damase était, au contraire, un homme qui a laissé à Terracine des souvenirs bien authentiques. La Base des 87 Colons en porte un. Sur sa face antérieure, à la place de l'inscription qui s'y lisait, et qui, on le voit, fut martelée, se déchiffrent péniblement ces mots (2) :

AVIANIVS
VINDICIANVS
VC CONSCAMP
STATVAS ADO*rn*A
TVM CIVITAT*is* *t*A*r*
RACINENS*is*
CONSTITVEND
CVRAVIT

La gravure est détestable : c'est plutôt gratté que gravé ; les dernières lignes ne sont que pointillées, et l'on n'a pas même pris la peine de parer la surface de la pierre. Le personnage est d'ailleurs connu. C'est un consulaire de Campanie qui se place entre Amphilochius, titulaire en 370, et Pontius Meropius Paullinus (saint Paulin de Nole), qui occupa le poste vers 380 (3). Il est probable que c'était le même homme qui était *vicarius urbis* en 378 et dont parle le code Théodosien dans une loi de 379 (4). Son inscription montre que, par ses soins, furent posées des statues, peut-être celles des empereurs, pour l'ornement de la ville. On

(1) A moins qu'on ne veuille renoncer à S. Sylvien, dont il sera parlé plus loin, — ce qui est peut-être, malgré la grande place que son culte tient à Terracine, le meilleur moyen de sortir d'embarras, ce saint appartenant probablement à Velletri.

(2) *C. I. L.*, X, 6313.

(3) Pratilli, *Via Appia*, p. 360.

(4) *Cod. theod.*, leg. 9 *de Metallis*; leg. 12 *de Medicis et Professoribus.*

prit vraisemblablement pour cela des statues déjà existantes dont on changea les mains et la tête : en même temps que la base en question, fut trouvée une statue vêtue de la toge et à laquelle avaient été enlevées ces parties. Le nom fut effacé de la base, et on y mit à la place l'inscription qui se voit aujourd'hui. Déjà les œuvres de l'antiquité servaient de matériaux à de nouveaux ouvrages. Il est probable que la statue en question décorait un monument détourné de sa destination primitive. Elle fut trouvée, ainsi que la base, non loin du canal de Navigation, sur le chemin qui part du fond de la place du Semicircolo ; c'est à quelques pas de là, dans le jardin entre ce chemin et la Via della Riparata, qu'avait été découverte l'inscription de Cælia Macrina, et le bâtiment qui occupait cette partie du quartier était sans doute celui qu'elle avait fait construire. Mais l'institution alimentaire n'existait plus depuis bien longtemps.

Avianius, du reste, fit quelques travaux à Terracine. Une inscription (1) dit qu'il refit des thermes qu'un incendie avait détruites. Terracine conservait une importance relative comme résidence du consulaire. La province était parfois appelée *Campania Tarracinensis* (2). La cité fournissait à Rome de la chaux pour réparer ses murs et du bois pour chauffer ses thermes, deux produits que donnait en abondance le beau massif calcaire du S. Angelo (3). Probablement à cette époque les sanctuaires païens étaient, en grande partie, occupés, détruits ou transformés par les chrétiens vainqueurs, et le temple au fond du Forum était peut-être déjà une église. Cependant la tradition veut que les évêques de Terracine aient continué longtemps à être à S. Silviano, appelé alors S. Sauveur. Le paganisme, du reste, était encore loin d'être mort. Tant que dura l'empire romain, une partie des hautes classes lui fut fidèle, et, malgré la persécution de Théodose Ier, le peuple des campagnes ne l'abandonna pas aisément. C'est sous ce règne qu'une dernière inscription montre un travail public sur notre territoire. La borne LIII de la Via Appia, X du Decennovium, porte, au-dessous de son inscription de Trajan, un hommage à Théodose le Grand, qui date d'après nov. 393, car on lui voit associés Arcadius et Honorius (4). Il a donc probablement fait faire quelques réparations à la voie Appienne, sans cesse submer-

(1) *C. I. L.*, X, 6312.
(2) *It. Rav.*, Liste des dix-huit provinces d'Italie.
(3) Symm., *Rel.*, 40 ; *Cod. theod.*, XIV, 6, 3.
(4) *C. I. L.*, X, 6840.

gée et endommagée par les eaux. D'autres, aux murs même de la ville, dateraient des règnes suivants, s'il ne faut pas, comme on l'a fait jusqu'ici, les attribuer à Théodoric, — par exemple la double enceinte au S.-O., la porte qui y donnait accès et une rampe faite de ce côté portant jusqu'à la ville haute, au pied du soubassement du Forum (1).

Sous le successeur d'Honorius, Valentinien III, Terracine ressentit le contre-coup de l'invasion des Barbares. Genseric s'était emparé de l'Afrique et persécutait durement les catholiques. Plusieurs s'enfuirent, et parmi eux deux saints personnages, Eléuthère et son fils Sylvianus ou Silvanus. Ces deux hommes, partis sur une simple barque, mais protégés par le Seigneur, abordèrent à Terracine, où était évêque un certain Jean. Leur sainteté s'y fit bientôt connaître; et quand le vieil évêque mourut, vers l'an 443, Sylvien fut élu à sa place. Il mourut au bout de neuf mois, et après lui on élut son père, qui dirigea pendant quelques années l'Eglise de Terracine, puis s'éteignit comblé de jours. Ils furent enterrés auprès de S. Sauveur, dans la *Valle de' Santi*. Au dixième siècle, on retrouva leurs corps, et l'église prit le nom qu'elle garde encore, S. Silviano.

Tel est du moins le récit de Contatori, pris je ne sais où et dont Ughelli n'assumait pas la responsabilité, ne comptant ni Jean, ni Sylvien, ni Eleuthère parmi les évêques certains (2). Les martyrologes, en effet, disent seulement « *in Campania* (3) ; » et Baronius s'est demandé s'il ne s'agissait pas, non d'un évêque de Terracine, mais d'un Sylvianus ou Sylvinus, évêque de Velletri, qu'il trouve aux synodes de Rome sous le pape Symmaque, en 502 et après (4). L'attribution de Sylvanus, Sylvianus ou Sylvinus à Terracine n'a pour elle que le ms. du *Martyrologe Romain* connu sous le nom de saint Jérôme. Il est dit que, le 10 février, on célèbre « *in Terracina natale S. Silvani episcopi et confessoris.* » Quant à l'époque où il vécut, elle reste assez incertaine ; mais c'est toujours aux environs de l'invasion des Barbares.

Que devint Terracine dans cette grande tourmente? Il n'est nulle part question d'elle. A en croire Contatori, les Goths l'auraient pillée et ravagée ; et il est bien possible en effet que, dans les campagnes d'Alaric en Italie, et dans les expéditions de Genséric

(1) Voy. le ch. suivant.
(2) Ughelli, *It. Sacr.*, I, p. 1290.
(3) Boll., *Fév.*, t. II, p. 391.
(4) Bar., *Not. ad Mart. Rom.*, 19 févr.

sur les côtes, elle ait eu sa part de misères. Quand Rome était prise et saccagée, Terracine pouvait bien souffrir. Mais on n'a pas de témoignages formels, et pas non plus de traces certaines, qu'elle ait subi alors un désastre. Un fait est sûr, c'est que son forum, ou tout au moins le temple qui en occupait le fond, fut brûlé. Les colonnes, le mur et son revêtement de marbre tout craquelé, — et noir encore, par surcroît, d'un second incendie dans les temps modernes, — l'aspect même de la ruine, en font foi. Mais rien ne dit que la destruction soit le fait des Goths ou des Vandales. Il est fort possible, au contraire, qu'elle soit l'œuvre des Sarrasins, qui prirent la ville au neuvième siècle. Sans compter que rien ne prouve qu'elle ne soit pas accidentelle.

Que Terracine, au cinquième siècle, fût dans un état de profonde décadence, la lecture de ce chapitre l'aura sans aucun doute fait penser. C'était le sort commun de toutes les villes d'Italie, et dans la campagne romaine plus qu'ailleurs. Qu'elle eût des raisons particulières d'être dépeuplée et ruinée, cela est encore évident. Mais qu'elle ait subi une destruction, ou ait été particulièrement saccagée pendant l'invasion des barbares, c'est ce que rien n'autorise à dire. Bientôt même, tout au contraire, elle allait être le théâtre de faits qui ont rendu le nom d'un roi goth populaire chez elle jusqu'à nos jours.

CHAPITRE IX.

ÉPOQUE BARBARE.

Terracine choisie à l'époque barbare pour de grandes destinées. Constructions au Monte S. Angelo et enceinte qui les relie à la ville. L'histoire ne sait rien, la tradition attribue le tout à Théodoric : l'inscription de Mesa. Tout est du même temps. C'est l'enceinte d'une ville nouvelle avec une place d'armes pour les soldats. Probabilités en faveur de Théodoric. La *Porta in Posterula*. Plan général et système de défense de la nouvelle ville projetée. Théodoric remet en état la *Via Appia*, le patrice Décius bonifie la *Palude*. Le projet sur Terracine n'est pas exécuté. Destruction de l'empire de Théodoric : avec la domination byzantine commence le moyen âge en Italie.

Voici un événement qui, complètement accompli, eût pu être le plus grand de l'histoire terracinaise ; et il a laissé comme trace le monument le plus considérable du pays. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'une seconde fondation de la ville. Mais l'histoire est muette, les textes manquent totalement, on n'a aucune espèce de témoignage ni sur sur son époque, ni sur son auteur.

Au sommet du Monte S. Angelo, à moins de 300 mètres en distance horizontale du rivage, mais dominant la place Victor Emmanuel d'environ 230 mètres, dont cent à pic et cent en montée presque inaccessible, se dressent les restes d'un grand monument connu dans le pays sous le nom de *Castello di Teôdorico* ; de là part une enceinte garnie de tours, qui, descendant par derrière le long du côté accessible du S. Angelo, va trouver la route du Ritiro, et la suit en l'enclavant jusqu'au moulin à huile de S. Francesco, en face du mur du jardin de l'hospice : — grand ensemble où tout est problème, depuis le nom de l'auteur jusqu'à la destination de la partie la plus belle.

La construction au sommet du mont (1) présente vers la *Marina*

(1) Voy. pl. II.

une série de douze grandes arcades reposant sur une terrasse large de 4m,90 et portée par un mur grossier d'une épaisseur de 1m,10. Ces arcades, dont les proportions sont belles, ont environ 6m,50 de haut et plus de 3m,50 de large; leurs pierres ont une corniche fort simple faisant chapiteau. Le développement total de la façade est de 62m,25. Chaque arcade a 3m,90 de profondeur, et elles communiquent entre elles par des portes voûtées de 0m,90 de large : si bien que l'ensemble forme un grand portique ouvert par-devant et divisé en douze travées.

Le mur de fond de chacune de ces travées est percé d'une ouverture, alternativement porte et fenêtre; et toutes ces ouvertures donnent dans une longue pièce voûtée, de la même hauteur que le portique, large de 3m,60 et close aux deux extrémités. Le mur de fond de cette longue pièce est appliqué contre le roc, et, à 20 mètres d'une de ces extrémités, une petite porte basse donnait accès dans une grotte.

La façade de la construction qui regarde vers le sud-est a une longueur de 50 et quelques mètres. Elle présente cinq arcs de même largeur que ceux de la façade principale, mais diminuant de hauteur à raison de la pente très rapide du rocher. Les arcades sont pleines; la saillie de la voûte et du pilier n'est que de 0m,60.

La façade N.-O. présente quatre arcades semblables, diminuant de même de hauteur suivant la pente, mais les trois dernières ouvertes, d'une profondeur de 6m,10, et communiquant entre elles par des portes. Celle de la première conduit, en descendant quelques marches, dans la longue pièce du fond de la façade S.-O. Après la troisième est une autre arcade, plus étroite, par laquelle un passage voûté en pente donnait accès à l'étage supérieur.

Il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître dans cette construction une forme de ces soubassements à *fornices* si communs dans l'antiquité et dont le forum de Terracine même offre tout près de là un très bel exemple. Celui-ci a été fait pour obtenir une esplanade sur la pente abrupte de la montagne.

Cette esplanade, qui dépasse ses côtés de plusieurs mètres en longueur, se termine au pied de rochers taillés fort irrégulièrement par la nature et par la main des hommes, mais qui se dressent à pic et supportent l'étroit plateau dont se compose la sommité du mont. Elle était entourée d'un mur épais d'environ 0m,60 et renfermait deux citernes creusées dans le roc et maçonnées, l'une longue de 9 mètres, l'autre de 6.

Les ruines de constructions existant sur cette esplanade nous

font voir divers bâtiments dispersés, quelques-uns fort petits, quelques mètres à peine de côté. Le plus grand, un carré d'environ 20 mètres porté sur un rectangle plus long, peut être d'époque postérieure. Ils sont disposés sans aucune symétrie ni entre eux ni avec les côtés de l'esplanade. A l'angle Nord, un passage entre deux murs grimpe sur les rochers jusqu'au plateau supérieur.

Celui-ci, qui par son angle Nord se rattache lui-même à l'enceinte, est semé de divers débris, la plupart d'époque récente. Mais ce qui est bien d'époque ancienne, ce sont les murs dont il est entouré. Sur le côté qui regarde l'esplanade inférieure s'observent les restes d'un simple mur de clôture. Mais sur les deux qui viennent se joindre au point de départ de l'enceinte, l'ouvrage est un peu plus compliqué. Le côté N.-O. présente deux murs, l'un au bord du plateau, l'autre plus bas, au milieu des rochers. Le côté Nord, qui est la continuation même de la fortification extérieure, offre aussi deux murs, et entre eux un chemin couvert, sur lequel se voient des débris d'arcades, et d'où l'on accédait, sans doute par un escalier, à un massif carré situé à l'angle commun des deux fronts et de l'enceinte. Ce massif portait probablement un réduit, qui n'avait pas besoin d'être bien haut, placé ainsi au point culminant de la montagne, pour faire un poste de guetteur. Quelque chose d'analogue paraît avoir existé à l'autre bout du chemin couvert.

Telle est la construction connue dans le pays sous le nom de Teodorico ou de Castel S. Angelo.

A quelque distance, en dedans toujours de l'enceinte, il y en a une autre appelée S. Angioletto. C'est en effet une copie en petit du grand soubassement de la première. Il est visible qu'on a calqué l'un sur l'autre : mêmes arcades, même longue pièce derrière ; puis une série de citernes, de terrasses, et, dessus, des ruines un peu de tous les temps. Des signes certains font reconnaître que des moines ont habité là ; et ce sont en effet les restes du couvent de S. Arcangelo. La construction, bien que très grossière et n'étant après tout qu'une fort laide réduction du Teodorico, doit remonter à la même époque. On ne s'expliquerait pas en effet cette similitude autrement. Il est même possible qu'elle ait été faite expressément pour y mettre des moines par le roi barbare qui voulait créer là une nouvelle Terracine.

L'enceinte qui part de l'angle des deux fronts Nord court d'abord pendant une soixantaine de mètres en ligne droite dans le prolongement du côté N.-O., puis tourne à gauche et descend le long

de la pente rapide jusqu'à la route du Ritiro. Avant le tournant est une porte voûtée toute simple. Le mur d'enceinte, haut d'environ 6m,50 et épais de deux, offre, tous les 40 mètres environ, une tour ronde, plus élevée de 2 mètres. A l'un de ses coudes est une poterne, bouchée dès le temps de la construction. Arrivée à la Strada del Ritiro, l'enceinte la suit pendant une cinquantaine de mètres, puis la traverse et la côtoie de l'autre côté jusqu'au moulin à huile, contre le soubassement antique de laquelle elle se termine par deux arcs et un bastion carré. L'espace qu'elle embrasse, entre Teodorico, le mur continu, S. Francesco et le bord à pic de la montagne, dépasse certainement 10 hectares. C'est deux fois et demie plus qu'il n'en faut pour loger la ville haute de Terracine ; et cela paraît en effet l'enceinte d'une autre ville à côté et au-dessus de celle-ci.

La tradition du pays attribue ces travaux à Théodoric. Suivant les uns, Théodoric aurait construit au sommet du Mont le palais dont la partie inférieure subsiste encore, et l'aurait rattaché à Terracine par l'enceinte que nous voyons. Suivant les autres, il aurait eu la pensée de construire là une ville au sommet de laquelle eût été son palais, et il serait mort avant d'avoir pu élever autre chose que les murs de l'une et le soubassement de l'autre. Bien entendu, il n'existe aucun texte à l'appui de ces opinions, et l'histoire de Théodoric est complètement muette sur Terracine. Je ne puis leur trouver d'autre source que la célèbre inscription de ce roi existant en double exemplaire à Mesa, dans les marais Pontins, et dont une troisième copie était et est encore à Terracine (1). Il y est dit que Théodoric « a rendu à la circulation et à la sécurité le Decennovium de la *Via Appia* et les endroits de la route qui, sous tous ses prédécesseurs, étaient inondés par les eaux réunies des marécages de droite et de gauche. » Le reste de l'inscription parle des travaux du patrice Décius, chargé de l'exécution de l'ouvrage. De plus, deux lettres du recueil de Cassiodore (2) révèlent l'existence d'une grande entreprise dirigée par ce même Décius pour dessécher les marais Pontins. C'est évidemment sur ces bases que s'est fondée l'histoire de Théodoric venant habiter Terracine pour procéder au dessèchement de la *Palude*. Interrogeons les monuments.

Enceinte et constructions sont certainement toutes du même temps. L'appareil est partout le même : le mur est fait de moellons

(1) *C. I. L.*, X, 6850, 6851.
(2) Cassiod., *Var.*, II, 32, 33.

de calcaire, en général petits, et revêtu d'*opus incertum* assez grossier dans l'enceinte, plus fin, et qui serait digne des maçons romains dans le grand soubassement. Toutes les parties forment un ensemble, et ont été certainement conçues et exécutées du même coup.

L'époque à laquelle elles appartiennent semble bien celle de la transition entre les Romains et le moyen âge. Ce caractère est surtout frappant dans l'enceinte. La maçonnerie et l'appareil sont romains; mais la forme de la fortification et son style annoncent déjà des temps postérieurs. Les tours sont rondes, complètement en dehors, tangentes seulement à la courtine, au lieu d'y être encastrées. Leurs créneaux ont les embrasures s'élargissant en dehors. Pas un réduit dans les tours, pas d'escaliers aux murs ni nulle part. Les défenseurs devaient grimper dessus avec des échelles et se tenir au sommet, protégés par un muraillon de 1 pied d'épaisseur quand ils étaient sur la courtine, et par des créneaux de 1 mètre de haut quand ils étaient sur les tours. La porte n'est nullement défendue : c'est un simple arc, sans tours qui le protègent, sans barbacane ni moucharabi, sans même une herse, car on en verrait la coulisse. On ne trouve là ni la science simple de la fortification romaine, ni le luxe de précautions et de défenses que le moyen âge apprit des Orientaux. De plus, indice plus grave, la maçonnerie est fort mal faite. On voit que le mur a été fait par assises successives, verticales et horizontales, en trois ou quatre fois, et on n'a pas pris la peine de les raccorder. Elles sont seulement posées l'une sur l'autre, au grand détriment de la solidité. Tout cela a un air hâtif : c'est monté au plus vite, par des gens très pressés. Il en est de même des constructions du Castel S. Angelo, sauf le soubassement aux douze grandes arcades, qui est soigné et solide.

Que sont ces constructions, et pourquoi furent-elles faites? Les traditions ont-elles raison?

Une chose est certaine : c'est que le grand soubassement n'a jamais porté un palais. Le mur qui entoure la plate-forme est trop faible pour avoir été le gros mur d'un édifice de 60 mètres de façade. C'est une simple clôture, il n'y a pas à en douter, et, dans quelques parties qui paraissent avoir peu perdu, on voit que sa hauteur n'excédait pas 2m,50. En dedans était une espèce de cour, dans laquelle on mit des bâtiments là où on en avait besoin, sans s'occuper de la symétrie. Et par le fait, invisibles de Terracine, d'où l'on n'apercevait que les belles arcades et le petit mur, cachés par la plate-forme supérieure à qui venait par la montagne, ils n'avaient pas besoin d'être monu-

mentaux. Sur la plate-forme supérieure, c'était la même chose, avec cette différence que l'un des côtés de la clôture faisait partie de la fortification, et que l'autre, regardant cependant l'intérieur, était également renforcé pour pouvoir être défendu. Ou l'impression que donne une longue étude est trompeuse, ou bien cet ensemble n'est pas la demeure d'un souverain, fût-il Ostrogoth. L'aspect est d'un corps-de-garde, et ce n'était pas autre chose. En haut de l'enceinte se trouvait le plateau qui terminait la montagne; on l'entoura d'un mur pour en faire une place d'armes; mais comme il était bien trop petit, on en accommoda un autre au-dessous en bâtissant le soubassement à arcades. Ce soubassement lui-même pouvait servir à loger des soldats. Convenablement arrangée, la grande pièce derrière le portique devait être un dortoir très passable. Dessus on construisit, avec la même hâte que l'on faisait l'enceinte, des espèces de baraquements permanents, placés sans ordre là où il sembla le plus commode de les mettre. L'installation suffisait pour un bon nombre d'hommes, qui devaient fournir, en cas d'attaque, des défenseurs à l'enceinte continue. Au cas où elle eût été prise, la place d'armes pouvait encore se défendre, séparée du reste par le double mur du Nord-Ouest.

Une seule objection peut se faire, c'est que le soubassement est trop beau. Mais, dans des proportions aussi grandes, c'est une œuvre qui n'admet pas le médiocre : mal faite, elle tombera par terre. Dans tous les cas, il serait possible qu'on eût eu l'idée de faire là un palais, idée abandonnée ensuite. La ville nouvelle qui devait garnir la pente du S. Angelo ne s'éleva pas davantage. Il n'en fut fait qu'une maison, au-dessus d'une espèce de vallon. Les ruines de cette maison, assez grande, se voient encore; et elle est faite d'ailleurs sur une ancienne maison romaine. Le projet d'une capitale à Terracine a pu séduire un chef de ces temps-là. La forte situation de la ville, surtout si on lui adjoignait l'inaccessible S. Angelo, et son genre de défenses naturelles, marais Pontins d'une part, marais de Fondi de l'autre, sont justement ce que l'on cherchait : c'était là l'attrait de Ravenne; mais ici l'air était moins mauvais, au sommet d'un tel promontoire. Ne préjugeons donc pas la pensée de qui a fait le grand soubassement; qu'il ait projeté un palais, c'est possible; ce qui est sûr, c'est qu'il ne l'a pas fait et que les ruines sont d'une caserne (1) : d'où la montagne prit son ancien nom,

(1) Westphal, *Guida per la campagna di Roma*, p. 22, l'appelle « un campo fortificato del re Teodorico. »

qu'elle garda concurremment avec l'autre, Monte della Guardia.

On ne peut attribuer ces ouvrages qu'aux Lombards, à Narsès, ou à l'empire éphémère des Goths. Dans ce dernier cas, des indices sérieux désigneraient Théodoric. Le premier de tous est qu'après lui son empire tombe en décadence. Il n'était pas mort depuis dix ans que Bélisaire débarquait en Italie, et, dès ce jour, il n'y eut plus un moment de repos pour ses successeurs. A moins donc que d'attribuer à la régente Amalasunthe, sa fille, les constructions du S. Angelo, il semblera naturel de les rapporter à son règne. D'un autre côté, ces constructions ne sont pas les seules de leur espèce. L'enceinte de la Terracine ancienne, bien que remaniée et transformée au moyen âge, laisse voir, en divers endroits, des réparations des bas temps. Il est certain qu'on la doubla vers les *Arene*, de manière à lui faire embrasser la *Via Appia* impériale, qui ressortait par une porte au-dessous de la pointe sud-ouest de la seconde terrasse du Forum. Là fut établie la montée ancienne de Posterula, celle que Pie VI a remplacée par une route. C'était par cette porte qu'on entrait en venant du quartier de la Marina. Or, cette porte, faite en pierres de taille dont l'une porte une épitaphe antique (1), montre, sur la clé de voûte de son arc, une croix de forme allongée, que Matranga disait reconnaître pour celle de Théodoric (2). Il paraît bien que celui-ci a fait travailler à Terracine. Qu'il y ait habité, c'est autre chose. Mais son patrice Décius y est venu : il avait fondé une compagnie d'actionnaires pour le desséchement des marais Pontins, et ce n'était ni de Ravenne ni de Rome qu'il en pouvait conduire les opérations. D'assez nombreuses ruines, dans la partie de la *Palude* terracinaise où passent l'Amaseno et la Pedicata,

(1) *C. I. L.*, X, 6380.

(2) *I. C. A.*, *Bull.*, 1853, p. 36. Cf. *Città di Lamo*, p. 156-7, et pl. XI. L'attribution n'est pas trop sûre. Il est évident que cette porte doit être postérieure à Théodose, la croix *immissa* sur les édifices publics étant fort rare avant le cinquième siècle. Mais cela ne prouve pas d'une manière certaine qu'elle date de Théodoric. Sa construction n'est pas mauvaise; sa corniche est simple et bien faite; mais ce qu'il y a d'important à noter, c'est que les parties du mur voisines sont également en pierres de taille au lieu d'être en *opus incertum*, comme le reste de l'enceinte barbare. Toutefois, les parties supérieures et les baies au-dessus de l'entrée sont d'un appareil analogue. D'ailleurs, cette porte servit peu. La fouille qui permit à Matranga de la faire dessiner tout entière a montré qu'elle est murée en pierres de taille qui semblent du même âge : si jamais elle a été ouverte, ce n'a été que peu de temps. Il est possible que ces travaux datent, au moins en partie, de Bélisaire, dans les guerres de qui est mentionnée Terracine, ou du gouvernement de Narsès.

et le long de la route des Marutti, sont peut-être des restes de son œuvre. Le Fiumicello di Terracina, aujourd'hui à sec et remplacé par le canal de Navigation, date probablement de cette époque, car il n'existait pas quand le port fut fait, et on le trouve sans cesse par la suite; c'était sans doute un de ces « *plurimi alvei qui ante non* » au moyen desquels Décius essaya de faire évacuer les eaux des marais : il le fit déboucher au fond du port, après force sinuosités pour contourner le *Colle*, le *Montone*, et, semble-t-il bien, certains massifs de constructions plus ou moins en ruines.

Enfin, fait caractéristique, l'énorme soubassement à gros blocs du jardin de S. Francesco avait dû perdre antérieurement ses assises supérieures; le temple était sans doute ruiné; elles furent alors remplacées par des assises d'*opus incertum* tout à fait semblables à celui de l'enceinte, et posées de même l'une sur l'autre sans lien, sans raccord. La masse de ruines qui était dessus fut ainsi soutenue et empêchée de rouler au bas du mont. Bien plus, le mur de clôture du jardin actuel pose sur les restes d'une muraille semblable, contre laquelle s'appuient en dehors des débris de contreforts. Sur le côté qui regarde le Nord, une espèce de saillie carrée a dû être un petit bastion. Ainsi aux deux extrémités de la nouvelle enceinte se trouvaient deux places d'armes, capables toutes deux, en cas qu'elle fût prise, de s'isoler et de se défendre. L'une était créée exprès sur la cime du S. Angelo, l'autre était formée par l'amas de constructions demi-ruinées qui existait à S. Francesco. Ces constructions elles-mêmes, — peut-être, on l'a vu (1), enfermées dans l'enceinte primitive d'Anxur, — allaient en tous cas retrouver la plate-forme où se dresse aujourd'hui le château. Celle-ci formait une autre forteresse, élevée au-dessus de la ville haute, et pouvant aussi s'isoler. Enfin, il y avait l'ancienne ville, enfermant dans ses murs restaurés et agrandis les deux branches de la grande route, l'ancienne *Appia* et la nouvelle, le chemin d'en haut et celui d'en bas, la voie des Volsques et celle des Empereurs. Ainsi deux villes et trois citadelles, toutes contiguës et unies, pouvant se défendre ensemble et séparément, tel était le plan nouveau. Le faubourg de la Marina semble seul être demeuré en dehors du système de défense : il faut en conclure que le port était déjà assez dégradé pour avoir bien perdu de son importance.

On a vu que probablement dès lors l'*Appia* était interrompue

(1) Voy. ch. II.

au delà du Pesco Montano (1). L'inscription de Mesa, avec toute vérité sans doute, affirme que dans la *Palude* elle était fort détériorée, et que sous tous les règnes précédents elle était sans cesse inondée. Cependant Procope, qui la décrit au temps des successeurs de Théodoric, la montre intacte et meilleure que jamais (2). Seulement, ignorant son histoire, il attribue tout ce qu'il voit au premier fondateur, Appius. C'est lui, dit-il, qui fit cette voie, et qui lui donna son nom. « Elle fait cinq journées de route pour un homme qui marche bien, car elle va de Rome à Capoue. La largeur de cette voie est assez grande pour que deux chars s'y rencontrant puissent passer. Elle est remarquable entre toutes. En effet, tout le pavage, qui est fait de pierre meulière (?) d'une espèce dure, a été apporté sur place par Appius d'un pays éloigné, la contrée n'en présentant nulle part. Il fit polir et aplanir les pierres, les fit tailler en polygones et ajuster les unes aux autres sans attache métallique, ni d'aucune sorte. L'assemblage et l'ajustage sont parfaits : on dirait, non que ces pierres ont été arrangées, mais que c'est la nature qui les a mises ainsi. Et, depuis un si long temps, bien qu'elles donnent passage chaque jour à un nombre infini de chars et à toutes sortes de bêtes, cependant il n'est nulle part arrivé que l'ordonnance fût rompue ; pas une ne s'est usée, pas une n'a diminué, pas une n'a été déplantée par la trépidation. » Il n'importe pas de répéter ici que, dans le territoire de Terracine (3), le pavage de la voie Appienne datait de Trajan. Il suffit de constater que, sous Justinien, la route était en bon état, et que Théodoric ne se vante pas en vain quand il dit l'avoir restaurée.

Tout le long du Decennovium, il est impossible de voir aucune trace de son travail; la route moderne a fait disparaître l'ancienne en lui empruntant son tracé. Mais, dans la *Valle*, où l'on foule encore pendant deux milles le dallage de Trajan, on a trouvé, dans la partie où il est recouvert par les terres, les traces de quelques retouches. Près de l'Arco di S. Caterina, un sondage a montré le trottoir restauré avec un morceau de corniche provenant sans doute du temple voisin (4). Ainsi les gens de Théodoric prirent un peu tout ce qu'ils trouvèrent, pour la route comme pour les murs. Le long de celle-là, au-dessus de S. Francesco,

(1) Voy. ch. VIII.
(2) Procop., *B. G.*, I, 14.
(3) Voy. ch. V et VI.
(4) *Notizie degli Scavi, l. c.*

ils ont détruit pour faire ceux-ci tous les sépulcres qui la flanquaient. Plus loin, les retouches au pavage se reconnaissent facilement. Car la route est toute pavée en calcaire blanc, comme aux âges antiques ; et, passé Piazza de' Palatini, on trouve en plusieurs endroits des polygones de lave noire employés à la rapiécer. Or il n'existe aucun gisement de lave, ni dans le voisinage, ni dans la contrée, et celle-ci est identique à celle des *selci* de l'*Appia*. C'est donc de sa chaussée qu'ils proviennent. Comme elle était rompue et hors d'usage précisément dans cette section, on prit des pierres de son pavage pour raccommoder celui de la route qui servait seule désormais. Prenant donc sans cérémonie les matériaux où ils les trouvaient, les ingénieurs du roi des Goths ne firent sans doute pas une belle œuvre, mais, sur les monts et dans la *Palude*, ils rétablirent un passage où depuis longtemps on ne passait plus.

On conserve dans l'escalier du palais de la Bonification un gros dé de pierre (1) avec des lettres, qui fut trouvé dans les marais Pontins auprès de l'Appia, au mille LV. Divers autres, tout à fait analogues pour la forme et pour l'inscription, se sont rencontrés à d'autres milles. Ils datent peut-être du roi des Goths. Son nom manque, mais les lettres sont de fort basse époque, et ce que nous avons du texte, la fin, est justement l'un de ses titres : « *bono rei publicæ nato.* » Théodoric a droit au nom de bienfaiteur de Terracine aussi bien que de l'Italie. Personne, depuis Trajan et Antonin, n'avait autant fait pour la cité. Il rétablit la *Via Appia*, telle du moins qu'elle pouvait l'être ; il encouragea une grande entreprise de bonification des marais Pontins, qui eut sans doute quelque succès (2) ; il restaura peut-être et agrandit l'enceinte et les défenses de la ville, projetant de la doubler, d'en faire une grande cité et une grande place militaire ; et peut-être aussi fonda-t-il le plus ancien de ses monastères, ou du moins celui qui le précéda.

De tout cela, que résulta-t-il pour la prospérité de Terracine ? Il est difficile de le dire. Les vestiges de cette époque ne se distinguent pas aisément de ceux de l'âge immédiatement antérieur ou des années qui vinrent après. Toutefois, les constructions de basse et de très basse époque sont nombreuses. Au Nord de la ville, hors de la Porta Nuova, les parties inférieures de grosses maisons, caves, conserves d'eau, existent encore. Bien des tombeaux, sur l'Appia restaurée et sur la route d'en haut, sont aussi de la

(1) *C. I. L.*, 9845.
(2) Voy. Appendice E.

même fabrique : ils sont en général grands, prétendant à l'architecture, et ont dû certainement coûter cher. Au-dessus de la route, avant d'arriver à la Piazza de' Paladini, sont les ruines d'une habitation, grande ; et ce n'est pas la seule. Il paraît donc permis de croire à un retour de population et à une prospérité relative.

On connaît, sous Théodoric, un évêque de Terracine, Martyrius, qui assista aux conciles et synodes de Rome en 495, 499, 502 et 504, et un autre après lui. La liste de l'Eglise terracinaise le nomme Euchère. En 539, dans l'île de Ponza, il souscrit avec quatre autres évêques une lettre du pape saint Silvère contre l'antipape Vigile installé par Bélisaire ; mais il signa seulement : « *Episcopus Terracinensis* (1). »

Dans les campagnes de Bélisaire, Terracine est trois fois mentionnée par Procope, mais il ne s'y passe rien d'important (2). C'est seulement dans les marais Pontins, le long du Decennovium, dans un endroit pour nous introuvable et que l'auteur appelle Regeta (3), qu'a lieu l'élection de Vitigès. Mais bientôt arrive Narsès, et le royaume des Goths succombe.

Ici finit pour l'Italie la période de l'histoire romaine. Théodoric ne s'était pas donné pour un conquérant étranger ; c'était seulement, du moins il le disait, un *rex* barbare tenant un membre de l'Empire. Il n'entendait, en feignant de le croire, abandonner rien de sa souveraineté ; mais il laissait subsister une sorte de fiction légale. Du reste, assez peu importait, à lui et à l'Italie : quand elle fut rattachée de fait et de nom à l'Empire, elle trouva ses nouveaux maîtres bien moins romains que le roi des Goths. Théodoric « *victor ac triumphator*, *semper Augustus*, *bono rei publicæ natus*, *custos libertatis et propagator Romani nominis* (4), » était bien, avec sa cour latine, ses généraux barbares, son sénat, son administration toute romaine, l'héritier des empereurs d'Occident. Son règne, avec les Symmaque, les Boëce, les Cassiodore, est encore dans la tradition : il continue et clôt les temps antiques. La domination byzantine commence pour l'Italie le moyen âge.

Ici finit pour moi l'histoire de Terracine. Il me reste seulement à faire voir ce que devinrent ses antiques débris, le sol qui en était couvert et le peuple qui y vivait.

(1) Ughelli, *Ital. Sacr.*, I, 1290.
(2) Procop., *B. G.*, II, 2, 4, 5.
(3) Procop., *Ibid.*, I, 15.
(4) Inscription de Mesa, voy. App. E.

CHAPITRE X.

LA VILLE AU MOYEN AGE.

L'histoire de la ville de Terracine pendant les siècles du moyen âge serait pour nous celle d'une lente destruction des restes de la ville antique. La domination byzantine trouva celle-ci et son territoire dans un triste état. Le peu qu'avait pu faire Théodoric ne tarda pas à disparaître ; les guerres des Lombards, des Franks, des Sarrasins achevèrent de ruiner le pays, Terracine comme les autres villes. Il faut s'imaginer les marais Pontins retournant rapidement à un état pire que par le passé, la vallée terracinaise inculte, le port en train de s'ensabler, la Via Appia se dégradant chaque jour, les bas quartiers de Terracine à peu près abandonnés et la ville haute incendiée, pour avoir une idée de ce que pouvait être à cette terrible époque l'état de la population et de la cité : un champ de décombres où s'abritaient quelques milliers de fiévreux.

Cependant Terracine était encore moins malheureuse que bien d'autres villes de la même région. Sa destruction n'était pas complète : les avantages naturels de sa position lui donnaient toujours une importance relative ; et son église, illustre par le souvenir des saints qui l'avaient fondée, était jusqu'à un certain point florissante. De temps en temps ses évêques sont nommés : Pierre, par exemple, qui vivait et mourut sous Grégoire le Grand, et que celui-ci invite à ne pas persécuter les juifs. A cette époque, le paganisme n'était pas encore complètement mort : une lettre du même pape à l'évêque Agnellus parle du culte des arbres sacrés. La vie religieuse était la seule qui ne fût pas tout à fait éteinte. Contatori place à Terracine l'histoire de la reine Gondiberte, qui aurait fondé, en 638, une église de S.-Jean-Baptiste, pour remercier le saint d'avoir fait éclater son innocence par un miracle ; mais le texte de Paul Diacre porte « *intra civitatem Ticinensem*

(Pavie), » ce qui se comprend pour une reine lombarde. Quant à l'église, c'est celle connue plus tard sous le nom de *S. Maria in Posterulis*. On dit aujourd'hui, généralement, *in Posterula*; c'est *pusterla*, *poterne*, *posticum*. L'église était, en effet, située au-dessous des arcs qui portaient la terrasse du Forum : on les appelle communément les Archi di Posterula. La construction du Palais Braschi et de la route qui monte au-dessous a fait disparaître les derniers restes de l'église et de la petite rampe sur laquelle elle s'élevait. C'était, dit Contatori qui en a vu les ruines, un édifice très riche, à trois nefs, orné de colonnes de marbre prises à des édifices antiques démolis. Quatre de ces colonnes existent encore et supportent le baldaquin de l'autel principal dans la cathédrale. Ce sont les plus belles qui soient à Terracine : elles sont de marbre blanc, corinthiennes, très élégantes de proportions, d'exécution et de style, et d'une conservation merveilleuse; on les dirait faites d'hier.

Il fallait toutefois que Terracine, au sixième et au septième siècle, fût réduite à bien peu de chose. On voit en effet, sous Grégoire le Grand, l'évêque Agnellus de Fondi occuper à la fois les deux sièges. A cette époque, la peste vient et dépeuple si complètement la cité qu'à la mort de cet Agnellus il n'y a pas d'élection d'évêque : le pape charge Constantius, évêque de Palerme, d'administrer l'église de Terracine. Au neuvième siècle, autre calamité : les Sarrasins, en 846, prennent Fondi et Terracine et détruisent tout. On s'imaginera facilement ce que pouvaient devenir, au milieu de ces désastres, les monuments de l'antiquité : c'est probablement à cette date que fut incendié le Forum.

Autre cause de destruction furent les constructions faites ou refaites pendant les moments de répit. La ville étant aux trois quarts déserte, les édifices abandonnés fournirent les matériaux des nouveaux ouvrages.

Une des colonnes du portique de la cathédrale porte deux inscriptions importantes. Elles sont gravées sur le fût, à un mètre environ l'une au-dessous de l'autre. La première, grecque, est une acclamation, dont M. Kirchhoff a bien voulu me confirmer la lecture : « Ὀρθοδόξοις καὶ νικηταῖς βασιλεῦσι πολλὰ τὰ ἔτη. » Les caractères seraient du septième siècle, et il s'agit probablement d'Héraclius et de son fils Constantin, associé à l'Empire. Terracine dépendait du duché de Rome. L'autre inscription porte : « *Mundificatus est forus iste tenpore domini Georgii consul et dux.* » Malgré sa relation apparente avec l'autre et une grande similitude dans les lettres, M. de' Rossi, qui a pris la peine de

les examiner pour moi toutes deux, ne la croit pas de la même époque : elle se place au huitième siècle, à cause des caractères en onciale qu'elle renferme mêlés aux caractères carrés. M. Wattenbach, qui a eu aussi l'obligeance d'en étudier l'estampage, la rapporte avec toute certitude à Georges, duc de Naples de 730 à 740. On a donc là un exemple de plus de ces usurpations dont les papes se sont plaints plusieurs fois. Adrien Ier, en 778, et en 795 dans une lettre à Charlemagne, explique que les Napolitains et les Grecs, sur le conseil du duc de Bénévent, ont envahi et occupé Terracine.

Il n'est pas facile de savoir ce qu'on fit, au temps du duc Georges, avec la *mundificatio*. L'église, en effet, fut construite, ou du moins terminée et dédiée, dans le courant du onzième siècle, et il est bien probable que tout fut remanié après l'incendie allumé par les Sarrasins. Ces œuvres des premiers temps du moyen âge sont ce qu'a de plus beau Terracine : elles mériteraient une étude.

Le portique, dans l'état actuel, se compose de onze colonnes. Les six de devant sont posées en haut des degrés de l'ancien temple; puis, comme le seuil et le pavé de l'église médiévale sont sensiblement plus élevés que le stylobate antique, c'est à la hauteur du nouveau que sont placées celles de derrière. Un escalier entre celles du milieu mène à la porte moderne. La première colonne à gauche n'a pas, ou n'a plus, sa correspondante derrière. Presque tous les éléments de cet ouvrage proviennent d'édifices antiques ruinés, les colonnes très probablement des portiques et colonnades qui ornaient le Forum à l'époque romaine.

Des six colonnes de face, quatre sont de granit et deux de marbre. Toutes sont monolithes, différentes de diamètre et de hauteur; mais les différences sont peu accentuées, et rachetées assez habilement par le choix des chapiteaux et la forme des bases. Tous les chapiteaux sont ioniques, différents, mais de même style : on voit que les constructeurs ont pu choisir dans d'abondants dépôts de matériaux. Les bases sont de marbre blanc, toutes faites exprès : ce qui se comprend, car il fallut les varier pour racheter les différences dans la hauteur des fûts. Elles se composent d'un piédestal sur lequel sont deux lions couchés ou plutôt accroupis aux deux côtés de la base proprement dite. Ces lions sont de diverses grosseurs, suivant la hauteur qu'il a été nécessaire de donner au piédestal; ceux des deux colonnes centrales sont tout petits, parce que les colonnes, étant plus longues que les autres, n'ont pas de piédestal, mais seulement une base. Tous sont d'ailleurs

d'un travail grossier. A la dernière colonne à gauche, au lieu de deux lions, ce sont quatre singes. Sur la colonne à droite de l'entrée sont gravées les deux inscriptions.

Les colonnes de derrière sont toutes les cinq de granit, plus courtes naturellement que les autres et sans piédestal. Elles ont de légères différences dans la hauteur, le diamètre et les bases; les chapiteaux, tous ioniques d'assez bon style, sont différents les uns des autres.

Ce portique aujourd'hui paraît un peu petit et un peu haut perché. Mais il faut se souvenir qu'il n'était probablement pas seul, et que le sol du Forum était fortement exhaussé par les décombres : il fallut, en 1846, creuser plus d'un mètre sous le pavage médiéval pour mettre au jour les dalles d'Æmilius.

Mais la partie la plus belle du portique est son entablement. Il se compose d'une architrave et d'une corniche, interrompues entre les deux colonnes centrales en face de la porte. La corniche, avec ses denticules et son rang d'oves, paraît antique, et provient peut-être d'une grande base autrefois sur le Forum, dont un morceau a été porté sur la place Victor-Emmanuel. L'architrave, de marbre blanc, sculptée par-dessous, présente sur sa face antérieure, encadrée dans une étroite marge, une des plus belles et des plus curieuses mosaïques que l'on puisse rencontrer. A en juger par le costume des personnages et le caractère des inscriptions, elle me paraît du douzième siècle.

La partie droite est presque intacte. La partie gauche montre à peine quelques vestiges de sujets : l'humidité apportée par le clocher en a fait tomber l'appareil. La moitié qui subsiste présente, aux deux extrémités, deux monstres marins ailés différents, la tête tournée vers le cadre. Entre eux est une série de groupes, composés tous uniformément de deux animaux ou personnages tournés vers un objet posé entre eux : deux colombes buvant dans un calice, deux griffons marins avec un vase, deux chevaliers armés de toutes pièces avec une croix entre eux deux, puis deux taureaux aux côtés d'une église qui montre ses trois portes et sa tour de clocher, puis deux oiseaux entre lesquels est un coffre, puis une chèvre et un daim qui broutent les feuilles d'un arbre. Ces groupes sont cependant interrompus par d'autres figures. Entre les griffons marins et les chevaliers se voit la mer avec une barque et un homme à la poupe, et au-dessus sont écrits trois mots, les deux premiers dans la mosaïque même, le troisième dans la marge au-dessus : « *Petrus Pbri miles*; » de même, au-dessus des chevaliers, se lit, dans la marge : « *Guti-*

fred : Egidii miles. » Entre les taureaux et les oiseaux est un groupe moins distinct qui paraît représenter un chevalier combattant un monstre. Entre les animaux qui broutent l'arbre et le monstre marin de gauche se place un aigle ouvrant les ailes.

Les chevaliers Pierre et Godefroy ne me sont pas autrement connus, et il faudrait toute une étude pour interpréter ces représentations variées. J'inclinerais à voir dans l'œuvre un souvenir de la croisade. Quoi qu'il en soit, on ne saurait oublier l'effet surprenant de cette mosaïque. Les couleurs sont d'une vivacité, d'une fraîcheur, d'un éclat qui la rend difficile à regarder quand le soleil frappe dessus. Elles sont assez nombreuses et fort variées sur chaque objet : j'y trouve le noir, le rouge, l'or, le blanc, le vert émeraude, le vert bouteille, le bleu d'outre-mer, le bleu saphir, un autre bleu très foncé, le jaune d'ocre. L'aigle, un des chevaliers, le monstre ailé de droite sont particulièrement resplendissants.

L'église primitive a été, sinon refaite, au moins considérablement enrichie plus tard, puis incendiée, et reconstruite telle qu'elle est seulement en 1725. Il est donc difficile de savoir ce qu'elle était. Peut-être des morceaux de mosaïque encastrés dans le pavage de la nouvelle en proviennent-ils, particulièrement certains serpents verts ailés, tout à fait du style de cette époque. D'autres fragments sont peut-être plus anciens, mais y figuraient probablement. Ils représentent, sur fond blanc, des animaux, un chien, un cochon, le motif si fréquent des deux colombes buvant au calice, des oiseaux, et deux animaux fantastiques disposés pour entrer dans des médaillons. Les couleurs en sont fort simples : noir, rouge et bleu ; les sujets sont presque toujours faits, non de petits cubes, mais de morceaux de marbre ou de porphyre asssez gros : cela doit dater du sixième ou du septième siècle. La porte aussi, bien que refaite plus tard, est en partie ancienne : sur le linteau est une corniche sculptée, d'un beau travail, certainement antique, et qui provient peut-être de l'ancien temple.

C'est ainsi que, délivrée des Sarrasins, chassés par l'empereur Charles III, Terracine se relevait lentement, passant par des vicissitudes variées. On voit Sylvestre II la donner au comte Darferius, puis elle retourne à l'Eglise ; Alexandre II la donne à Didier, abbé du mont Cassin, depuis pape Victor III ; et enfin Grégoire VII, en 1074, la donne aux Terracinais. L'année même l'évêque Ambroise fait la dédicace de la cathédrale.

A partir de ce moment, les Terracinais se gouvernent eux-

mêmes. Ils ont leur sénat, leurs consuls, et un connétable choisi parmi les nobles avancés en âge. Leur ville joue son rôle dans l'histoire des papes. En 1073, Grégoire VII y vient; c'est là qu'abdique Victor III, et dans sa cathédrale qu'est élu Urbain II (1088). Elle sert de refuge à Pascal II, à Gélase II, à Alexandre III. Dans ces guerres de toutes sortes, elle est prise et reprise plusieurs fois. Quant à son histoire particulière, elle n'est pendant quatre siècles qu'une série de luttes pénibles : au douzième siècle, contre les Frangipani, une guerre longue et cruelle, pleine d'incendies et de massacres; au quatorzième, une autre contre les Caetani de Fondi; la ville est assiégée et achète le secours de galères génoises commandées par Domenico Garibaldi. Terracine passe de l'Eglise aux rois de Naples; les discordes intestines la ravagent, et elle ne retrouve un peu de calme que dans la pacification générale du 18 août 1499. A partir de ce moment, sous la domination plus stable et plus forte d'Alexandre VI, de Jules II, de Léon X, l'état pontifical prend la forme qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

C'est au treizième siècle que peut se placer l'apogée relatif de la Terracine médiévale. Elle avait alors sept paroisses, trois châteaux, un ghetto, divers couvents et de nombreuses églises. La population était certainement peu nombreuse; mais elle occupait, en plusieurs groupes, à peu près tout l'espace qu'avait couvert la cité antique, dans les ruines de laquelle elle s'abritait.

La ville était divisée en ville basse et ville haute.

La ville basse a complètement disparu. Au dix-septième siècle déjà on distinguait à peine la trace de ses maisons, et l'on pouvait seulement reconnaître ses murs avec leurs bastions : de tout cela on a fait table rase, pour construire, sous Pie VI, le Borgo della Marina. Il ne reste que fort peu de cette enceinte. Les portes étaient trois : S. Cristoforo vers les *Arene*, Marina vers la plage, Romana vers les Marais Pontins. La paroisse était S. Giovanni ou S. Maria in Posterulis.

La ville haute, enfermée dans l'enceinte antique restaurée et garnie de tours carrées de distance en distance, formait deux paroisses : la Cathédrale et S. Lorenzo, aujourd'hui S. Giovanni. Elle avait quatre portes : S. Lorenzo, aujourd'hui Maggio, vers la *Valle;* Albina ou Levina, vers la *Marina;* S. Maria vers la ville basse, et Nuova vers la montagne.

C'est l'époque où sa cathédrale fut le plus enrichie et ornée.

Le candélabre pascal, qui en est une des curiosités, date de cette époque. On peut difficilement le décrire : il mériterait une

représentation en couleur ; car, bien que les œuvres de ce genre soient assez fréquentes, il n'y en a pas beaucoup de plus belles. C'est, comme la plupart des autres, une colonne torse à spirale gracieuse, dont le marbre blanc n'apparaît qu'en une mince baguette à moulures entre les spires d'une très brillante mosaïque. Celle-ci est formée de six bandes, chacune d'un dessin différent, et très riches en ors. Elle est d'un effet remarquable pour le peu de couleurs qu'elle renferme : elle n'a que du blanc, du noir, de l'or et du rouge. La colonne se termine par un joli chapiteau corinthien qui porte une tablette à biseaux ornés de mosaïques, sur laquelle est le chandelier, en forme de calice byzantin, à pied sphérique, tout couvert de mosaïque. La base est formée d'un socle posé sur deux lions portés par un piédestal. L'ensemble, qui a environ 4 mètres de hauteur, est d'une rare élégance : c'est un joli travail de l'école des Cosmas. Sur le socle, aux pieds des lions, on lit l'inscription « *Crudeles ope* ; » sur un des côtés, la date « A. D. MCCXLV . *men* . *oct* . *die* . *ultima*, » qui nous reporte au temps de l'interrègne entre Innocent IV et Alexandre IV.

A côté du candélabre pascal se dresse un ambon de même style, peut-être légèrement antérieur, soutenu par une colonne à chaque angle et une au milieu, les colonnes d'angle portées par deux lions. Lions, bases, chapiteaux, colonnes elles-mêmes, tout est varié ; un mascaron, situé sous la tribune, attirait autrefois beaucoup l'attention des voyageurs, comme aussi certaine corniche sculptée à feuillages, qui pourrait bien provenir de quelque construction antique. Malheureusement, l'escalier et la porte manquent ; malheureusement aussi l'ambon correspondant, — celui de droite, par conséquent de l'Epître, — a complètement disparu : quelques restes de ces ouvrages perdus ont été employés dans le pavé de l'église actuelle. Tel qu'il est toutefois, l'ambon de l'évangile serait digne de figurer près de celui de S. Laurent-hors-les-Murs. Ses quatre côtés sont couverts d'*opus cosmaticum* analogue à celui du candélabre ; et, bien qu'il ait souffert en quelques places, ce travail de mosaïque est encore d'un aspect saisissant. Des bandes aux dessins variés se contournent et s'enroulent sur elles-mêmes, ou encadrent des plaques et des ronds faits de marbres et de porphyres antiques. Elles donnent exactement, — ce qui est le *summum* de cette mosaïque décorative, — la sensation des combinaisons d'un très riche kaléidoscope. Pourtant, il y a très peu de couleurs : noir, blanc, rouge, or et vert turquoise, rien de plus ; mais les pâtes sont su-

perbes, surtout les blancs et les verts, et les ors sont abondants.

C'est aussi dans ces siècles-là que fut fait, refait, ou terminé, le pavage de la cathédrale. Il n'en reste plus que les débris échappés à l'incendie, et dont on a cherché à tirer le meilleur parti possible dans le pavage moderne : la nef centrale et le chœur en sont entièrement décorés. Ce sont des mosaïques comme toutes celles de cette époque, où la variété provient plutôt de la multiplicité des dispositions que du nombre des matériaux ; ceux-ci sont toujours les mêmes marbres antiques, le jaune, le blanc, le serpentin, la brèche de Cori, une autre violette et rose, et les porphyres rouges et gris. Il peut y avoir là des travaux de plusieurs époques, tous sont bons. Il n'y a d'autres sujets, au moins dans ce qui subsiste, que deux paons becquetant dans un vase d'où s'élève une plante, on les a placés au centre de la nef ; c'est un sujet d'époque fort ancienne.

Le clocher date aussi de cette période ; et, dans l'église, les deux jolis baldaquins qui surmontent les deux petits autels latéraux sont sans doute de date plus ancienne. Chacun d'eux est porté par quatre colonnes, les unes de granit, les autres de marbre, à bases et chapiteaux variés. Sur l'architrave posent seize colonnettes d'albâtre portant un toit à huit faces, dont quelques dalles viennent de sépulcres et portent encore des inscriptions.

Les édifices du moyen âge sont encore nombreux en ville, mais presque tous assez défigurés. L'un deux, l'Arc du Chapitre, s'appuie sur la cathédrale elle-même. Il offre deux jolies fenêtres à arcs brisés et à colonnettes ; il y en a une vingtaine d'autres de ce genre en divers endroits de la ville. Nombreux sont aussi les débris d'ornements datant du dixième au quinzième siècle, particulièrement les sculptures décoratives à entrelacs : un large panneau de ce dernier genre existe dans un magasin du Palais de la Bonification, où l'on conserve aussi deux grands morceaux de frise ou d'architrave ornés de fort bel *opus cosmaticum*.

Autour de la ville étaient, au moyen âge, cinq faubourgs : deux murés, Fuori porta Albina et Fuori porta S. Lorenzo, et trois ouverts.

Le Borgo dei Cepollari, hors de la porte S. Lorenzo, fait aujourd'hui partie de la ville haute. Ses murs sont la continuation de ceux de la ville, et sa porte S. Gregorio s'appelle aujourd'hui la Porta Romana. Sa paroisse était S. Nicola, aujourd'hui détruite.

Le Borgo fuori porta Albina était adossé d'une part à la ville basse, de l'autre à la ville haute. Ce n'était guère qu'une rue se

prolongeant au pied du mont le long de la montée du Forum et de la via *Appia* antique. Il n'en reste plus que d'insignifiants débris, et sa paroisse l'Annunziata.

Les trois faubourgs ouverts étaient : Fuori porta Nuova, dont il ne reste à peu près rien ; Fuori porta Romana dans les *Arene* jusqu'à l'église de S. Sebastiano, aujourd'hui Del Salvatore ; Fuori porta S. Gregorio, refait complètement dans les temps modernes par l'évêque César de Vintimille. Le second de ces faubourgs communiquait avec la ville par un pont sur le Fiumicello appelé Ponte delle Pietre, que remplace aujourd'hui sur le Canal de Navigation le Ponte del Salvatore. Le troisième avait pour paroisse S. Maria delle Grazie, dite aussi la Madonna Nuova ou la Basilique, consacrée par Alexandre III, et remplacée maintenant par une église moderne.

Les travaux faits depuis Pie VI ont enlevé presque toute trace de la ville basse et des faubourgs d'en bas. Les faubourgs d'en haut ont disparu ou changé complètement d'aspect. La ville haute elle-même a été en partie modifiée par les constructions faites depuis trois cents ans. L'évêché, le palais Braschi, celui du Municipe, celui du Consorzio Pontino, la place S. Domitilla en ont transformé une partie, la Strada dell' Annunziata, la montée de S. Francesco ont été refaites ; bien des maisons ont été retouchées ou reconstruites. Presque toujours quelque débris antique qui portait l'œuvre du moyen âge a disparu avec elle. Mais surtout l'aspect extérieur a changé. On ne voit plus s'élever qu'une partie de ces tours que chaque famille de la noblesse municipale avait sur sa maison, et il devient difficile de se représenter les divers faubourgs, presque tous fort petits, serrés dans leurs murs et encombrés de ruines.

Au-dessus de la ville s'élevait le château, la Rocca Traversa des Frangipani, détruite par les Terracinais, rétablie sous Eugène III, comme le racontent deux belles inscriptions. Le donjon est porté sur un soubassement fait de blocs rectangulaires, si semblable aux constructions antiques qu'on le croirait plus vieux que Rome, si les inscriptions ne faisaient foi du contraire. Ce château occupe la partie la plus haute de l'*area* où étaient peut-être le temple de Jupiter et l'*arx* d'Anxur.

Les deux autres forteresses, « *scilicet Pesclum Montanum et Ferronum,* » étaient, l'une au bord de la mer, et l'autre à l'entrée de la *Valle*. Celle du Pesco Montano n'était abordable que par deux galeries entaillées dans les flancs du rocher et cachées par un mur ; elle fut remplacée plus tard par une petite batterie, et il

n'en reste plus qu'un morceau de tour, au-dessous, aujourd'hui inaccessible. Celle de Féronie, située au-dessus des ruines de la station de l'*Appia*, était une magnifique tour à huit faces, détruite mal à propos sous Pie VI.

Le territoire était l'immense espace « *quod est inter affines incipientes a S. Anastasia et vertit usque ad Portellas, et ascendit ad montem Dafati et descendit in Sinninum, et deinde vadit in ipsam Drogam, et pervenit ad Portaturum et deinde vadit ad Palliata et descendit ad Riguum Martinum, et descendit per Flumicellum S. Donati usque ad Fucem Fullani, et extenditur per mare XII milliaria, et revertitur ad S. Anastasiam.* » Ce sont les termes de la bulle de Grégoire VII qui le rend aux Terracinais. De Sonnino au Monte delle Fate, du Monte delle Fate à la Portella, puis à la Torre S. Anastasia, toute la côte jusqu'à Fogliano, puis le Rio Martino, et, dans les marais Pontins, le Rio Freddo et les Pagliete; ce sont les mêmes qu'indiquait Sylvestre II. Dans ces limites, qui font au moins sur terre un développement de 55 kilomètres, sont compris les territoires de plusieurs *castelli*, qui alors n'étaient rien, et qui, devenus des pays, ont dû se faire une petite place. Sonnino a sa petite part des marais et de la montagne; Monticelli de même, et la frontière napolitaine a avancé de la Portella à l'Epitafio; S. Felice a le Mte Circello; Bassiano et les Caetani ont dépassé le Rio Martino; enfin, par voie d'échange, les seigneurs de Fondi ont acquis le lac et le Salto di Fondi, et la frontière de ce côté est au Canneto di Campagna. Alors au contraire, et par la même bulle, les Terracinais eurent en garde le château du Circeo.

Il y a huit ou neuf cents ans, tout cet immense territoire était à peu près abandonné. La montagne était déserte, les Marais Pontins impraticables, la *Macchia* une forêt vierge; la *Valle* elle-même n'était sûre qu'à qui pouvait se croire assez fort. C'était là et aux environs de la ville que la vie était concentrée. Au delà, à peine quelques tours sur la côte, la Legula, aujourd'hui Olevola, la Paola, le château de S. Donato, et quelques chapelles dans la *Macchia*, S. Andrea, S. Maria della Sorresca, S. Paolo près du lac de Paola, et S. Vito au milieu même des bois.

La plupart des églises rurales existant alors ou fondées plus tard, aujourd'hui presque toutes détruites, étaient dans la *Valle* : S. Cesareo et S. Silviano, les premiers sanctuaires des chrétiens; S. Maria de' Libera, aujourd'hui appelée Madonna della Delibera, église féconde en miracles; S. Maria di Caposelce, plus tard S. Benedetto, près du point où commence le dallage subsistant

de l'Appia antique ; S. Bartolomeo, et plusieurs autres. Il faudrait ajouter d'innombrables chapelles, en général faites dans les tombeaux de l'Appia ou des routes antiques de la *Valle :* la Madonna della Cerqua (*Quercia*), la Madonna di Costantinopoli, S. Caterina, presque toutes d'ailleurs d'époque plus récente. Autour de la ville, S. Barbara et la chapelle de S. Maria Reparatrice, près du Fiumicello; S. Giacomo, apôtre, avec un puits d'eau douce, remplaçant le temple de Vénus à l'entrée du Port ; S. Donato, dans les mêmes parages; S. Rocco, dans les *Arene;* S. Martino, dans une île du marais delle Cannete; S. Antonio, abbé, et S. Croce, dans le Borgo S. Gregorio; S. Tommaso, apôtre, S. Gregorio, pape, et le Spirito Santo, dans le Borgo de' Cepollari. Beaucoup de ces sanctuaires n'existaient pas au treizième siècle; mais beaucoup aussi étaient déjà fondés, et le nombre augmentait chaque jour : c'est au seizième siècle seulement que la dépopulation de la ville amena l'abandon de la plupart d'entre eux.

Les couvents se multipliaient aussi. Celui de S. Domenico, sur un contrefort du S. Angelo, en face de la Porta Nuova, et celui de S. Francesco, dans les ruines du palais des Galba, prétendirent plus tard avoir été fondés par les deux saints patriarches. Un autre existait à S. Leonardo; un autre, monastère des Clarisses, se créa pour un temps à l'Annunziata. Les Templiers avaient habité entre le Pesco Montano et le Borgo dell' Annunziata, autour de la très vieille église de La Maddalena, faite dans d'anciennes piscines limaires.

Mais les deux plus anciens monastères de Terracine étaient celui de S. Angelo et celui de S. Stefano, maintenant détruits depuis des siècles.

Le premier, dont l'origine datait peut-être de Théodoric, était situé sur le Monte della Guardia, auquel il donna aussi son nom. Il était consacré à S. Michel Archange. Probablement les religieux habitaient la construction que j'ai décrite sous le nom de S. Angioletto. Dans la salle voûtée, derrière les arcades, se voient encore les restes des peintures de leur chapelle, une Vierge avec l'enfant Jésus, un saint Césaire, et d'autres figures, toutes d'un art barbare; puis des personnages mieux exécutés, qui datent des derniers temps du monastère. Dès avant l'an 1000 demeuraient là des cénobites de vie érémitique contemplative.

Le couvent de S. Stefano, dont la fondation est racontée dans les œuvres de S. Grégoire le Grand, s'élevait sur un plateau sauvage, à six milles dans la montagne, auprès d'une fontaine créée

par les moines en creusant et perçant les rochers pour réunir les eaux superficielles. La règle était de S. Benoît. La Fontana di S. Stefano existe encore; et c'est là qu'est le campement permanent qui sert de quartier général aux bergers pillards de Vallecorsa.

Telle était Terracine avant les guerres du quatorzième et du quinzième siècle, et quand, malgré tous ces désastres, il lui restait encore quelque chose de l'héritage des anciens. Mais le Port s'ensablait sans cesse, et finit par être comblé; l'état des Marais Pontins devenait de plus en plus pitoyable, et avec eux croissaient la *malaria*, la pauvreté, l'isolement; la Via Appia, ruinée par le temps et par les hommes, fut abandonnée complètement : au seizième siècle, on fit prendre à la route postale l'ancienne voie dite Consolare, celle du temps des Volsques, contournant les Marais Pontins, faisant un détour de plus de quinze milles, passant sous Sermoneta et Sezze, puis par Piperno et les Marutti. Abandonnée, dépeuplée, ruinée par les guerres, Terracine était réduite à ne plus pouvoir payer d'impôts, lorsque enfin elle reçut le coup de grâce.

Ce fut sous le règne de Pie V (1565-1572). Une épidémie que Contatori, médecin, déclare « non dissimile al Castrone, » dépeupla si parfaitement la ville qu'il n'y resta pas vivants quarante chefs de famille : en une saison, le peuple terracinais disparut. Les papes firent tous leurs efforts pour remédier à un tel désastre. Grégoire XIII avait résolu, pour trouver un air plus salubre, de construire une nouvelle ville sur le Monte S. Angelo. Sixte V eut la même idée. En même temps qu'il entreprenait le desséchement des Marais Pontins et faisait creuser le long canal qui porte le nom de Fiume Sisto, il voulait remettre en état la voie Appienne, rétablir le port de Terracine, et transporter la ville même là où Théodoric l'avait projeté. Mais il n'eut pas le temps de le faire. En 1589, il vint à Terracine, prit la fièvre, retourna à Rome, et mourut.

Depuis lui jusqu'à Pie VI, rien ne se fit à Terracine. Favorisée par divers papes, la ville se repeupla comme elle put : toutes les familles qui l'habitent aujourd'hui sont modernes; on peut compter sur ses doigts celles qui remontent au delà du Castrone. Les autres sont venues du dehors, la plupart du royaume de Naples. Du reste, ce ne sont plus elles qui tiennent le premier rang dans la cité. A la fin du siècle dernier et dans la première moitié de ce siècle, la bonification de la *Palude* par Pie VI et l'essor nouveau des affaires agricoles amenèrent des familles étrangères, qui, plus

fortes, plus intelligentes, plus actives, plus entreprenantes, ont conquis la richesse ou l'aisance que les autres n'ont pas su conserver. Cette immigration continue : l'étranger s'infiltre dans les rangs inférieurs du peuple, on entre triomphant dans la classe des riches et des aisés. Tous les grands propriétaires, tous les agriculteurs ou négociants prospères, tous les paysans même que l'on voit à force de travail s'engraisser, sont étrangers ou fils d'étrangers : rares, très rares sont ceux dont la famille compte cent cinquante ans de résidence à Terracine.

Ainsi se vérifie dans les temps modernes ce que l'on a vu dans les temps anciens. La population s'use ici, et au bout d'un temps donné elle s'éteint comme d'elle-même, ou se montre hors d'état de résister à une catastrophe imprévue. De là des renouvellements périodiques par des éléments extérieurs. Nous en avons surpris quelques-uns. Les Volsques, qui avaient dû remplacer des Anxurnates antérieurs, ont laissé large place à la colonie romaine. Celle-ci n'a duré que par un renouvellement incessant des familles, qui ne nous fait plus retrouver sous l'Empire les noms de l'âge républicain. Un afflux accompagne la renaissance de la ville à l'époque antonine. Après les siècles de la décadence, nous ne savons pas trop quelle put être l'influence de Théodoric; mais nous voyons beaucoup de bâtisses élevées vers cette époque, et cet indice a sa valeur. Dans tous les cas, le dépeuplement est certain du septième au neuvième siècle. La population qui se reforme décroît ensuite jusqu'au Castrone, qui anéantit ses débris. Et enfin celle des deux derniers siècles est aujourd'hui surpassée et dominée par le travail et la fortune d'une nouvelle, dans le nombre croissant de laquelle elle est déjà complètement noyée, et finalement disparaîtra.

APPENDICE

A.

LES HABITANTS PRIMITIFS D'ANXUR ET SES PREMIERS RAPPORTS AVEC ROME.

Quelques personnes pourront être surprises de voir que, dans le chapitre III, j'ai raconté les premières relations d'Anxur et de Rome en suivant pas à pas la tradition et Tite-Live, et l'étonnement peut être légitime, surtout pour les faits antérieurs à la prise de Rome par les Gaulois. Il y a longtemps, en effet, que les récits romains sur ces époques lontaines ont perdu, aux yeux des savants, leur caractère historique, et depuis les recherches des Beaufort, des Niebuhr, des Mommsen, et plus récemment de Ihne, de Schwegler, de Nissen, de Clason, on ne songe pas à le leur rendre. Toutefois, tant de travaux sont loin d'avoir abouti à des certitudes, et on leur doit plus de négations que de résultats positifs. Dans les derniers auteurs, deux courants opposés se distinguent. L'un, que représente bien M. Zœller dans son livre *Latium und Rom*, continue la critique à outrance, sans pitié, l'interprétation tout à fait libre des légendes. L'autre, auquel s'abandonne M. Beloch dans son livre *Der Italische Bund unter Roms Hegemonie*, est, au contraire, assez conservateur. On y voit, par exemple, le traité avec Carthage remis à la date traditionnelle de 509 ; et, ce qui paraîtra plus étrange, la conclusion du *fœdus Gabinum* par Tarquin et l'authenticité de la copie citée par Denys sont données pour choses certaines. Il est vrai de dire que Zœller recherche des faits qu'il faut dégager de la légende, tandis que Beloch étudie surtout des institutions dont une chronologie incertaine et des événements fabuleux ne détruisent pas le caractère. Quant à moi, je n'ai pas adopté le récit traditionnel comme sûr ; je l'ai pris parce qu'il n'y en a pas d'autre, et parce que dans ses détails se trouvent des renseignements précieux. Sans aucun doute, on aimerait à savoir tous les événements de cette histoire primitive; mais, après tout, on n'y perd pas grand'chose. Si le récit, tout incertain qu'il est, nous montre ce qu'était Anxur, ou seulement le souvenir qu'elle laissa, c'est beaucoup, presque assez pour l'histoire. Je résumerai seulement ici l'état actuel de la critique.

Je ferais de même pour ce qui regarde les anciennes populations du pays, si je ne devais en parler en détail dans un prochain et plus grand ouvrage. Il suffira de rappeler ici ce que Zœller a cru établir.

Suivant lui les légendes se sont doublées, parfois triplées sur les grands faits. Il y a eu sur presque chacun d'eux une légende plébéienne, une patricienne, une légende latine, une sabine, une étrusque. Ces légendes ont été remaniées plusieurs fois, puis plus tard maladroitement fondues dans la tradition romaine : de sorte que celle-ci a créé une histoire qui est pleine de doubles emplois; les mêmes faits, les mêmes personnages, les mêmes peuples s'y retrouvent sous des noms différents, et leur place à des dates successives dépend uniquement de ce qu'on ne savait plus apercevoir leur identité. Dans cet ordre d'idées, Zœller identifie d'une part les Sabins de Servius, d'Hygin et de Caton avec les Aborigènes de Varron, et d'autre part les Casci de Servius, les Sicules d'Hygin, les Aborigènes de Caton, asservis par les premiers dans le pays entre Tibre et Anio et les environs de Rome, avec les Sicules de Varron, qui sont les Prisci Latini, différents des Latins historiques : leur asservissement aux Sabins est antérieur à l'histoire. Il y a ainsi toute une nomenclature antéhistorique, dans laquelle les Sabins s'appellent Aborigènes, les Latins Casci, les Aurunces Sicules, et les Etrusques Pélasges. La domination de ceux-ci sur tout le Latium, le pays Pontin, les Lepini, la vallée du Liris, la Campanie, au septième siècle av. J.-C. n'est pas douteuse. Ils furent chassés du pays romain au sixième par une migration sabine, et des Lepini au cinquième par l'arrivée des Volsques, et les Latins redevinrent libres.

Le pays Pontin aurait donc été occupé d'abord par les Aurunces, lesquels auraient subi ensuite la domination des Etrusques, auxquels aurait succédé la population volsque. Il me semble évident qu'Anxur existait avant l'arrivée de ceux-ci. Mais je ne saurais dire si sa fondation doit être attribuée aux Aurunces, ou si elle fut une des places fortes que les dominateurs étrusques établirent chez les peuples conquis. J'incline toutefois à croire que presque toutes les villes de cette partie de l'Italie ont été fondées par les Etrusques, ou du moins quelles ont reçu d'eux leurs enceintes et comme leur forme. Dans tous les cas, Terracine a deux noms : l'un est volsque, l'autre est étrusque, du moins Zœller le dit, probablement avec raison, d'après Schœmann et Preller. Il rapproche, en effet, *Taracina*, *Tarricina*, dont j'ai rappelé encore la forme Ταραχίνη, de *Tarchonia* et des autres noms issus de l'étrusque *Tarχunt*, *Tarχna*. Quant à *Anxur*, *Axur*, tous les anciens en font un mot volsque, d'accord avec Pline (III, 9, s. 5, § 6) : « *oppidum lingua Volscorum Anxur dictum.* » Je rapprocherai le nom d'*Anxa* chez les Marses et d'*Anxa* en Messapie.

Reste la question des premiers rapports avec Rome. L'auteur remarque d'abord que le Latium dont il est question dans les légendes du lac Régille et dans la ligue à laquelle la tradition attache le nom de Cassius, ne comprend que quatre territoires : le pays Albain, le pays Romain, le

pays au delà de l'Anio, et le pays de la côte avec Lavinium, Laurentum et Ardée. C'est bien ce que nous appelons le *Latium vetus;* le pays Pontin, sur lequel s'étend alors l'empire volsque, est en dehors. M. Zœller n'admet aucune des colonies que la ligue latine eût envoyées dès lors dans ce pays, ni même aucune colonie de la ligue en général, ni même l'existence à cette époque d'un système colonial quelconque. Il importerait donc peu de savoir si c'est comme colonie de Rome ou comme colonie de la ligue que Terracine figure dans le traité avec Carthage, puisque la liste contenue dans le texte de Polybe ne peut nullement appartenir à cette année 509. L'auteur remarque d'ailleurs qu'Anxur ne figure pas dans la liste des villes de la ligue de Cassius, et qu'on la voit plusieurs fois mentionnée comme cité volsque à partir de 406.

Cette observation ne me paraîtrait pas concluante; car c'est justement, d'après lui, entre ces deux dates que l'empire volsque s'étend dans le Latium, et par conséquent une cité qui lui est alors rattachée pouvait appartenir auparavant à une autre domination. Mais M. Zœller rejette non seulement le traité de 509, mais toute l'histoire de la longue lutte entre Rome et les Volsques : il supprime toute cette période antérieure à l'invasion gauloise où Antium, puis Anxur, puis Ecetra, auraient joué le principal rôle. A plus forte raison, ajoute-t-il après avoir parlé d'Antium, devons-nous écarter toute guerre avec la lointaine Anxur. Tout le récit de Tite-Live sur les événements de 406 à 397 disparaît. « Anxur n'a été qu'une fois prise et colonisée, bien plus tard, seulement au temps de la prise de Privernum. »

Ainsi, les premiers rapports d'Anxur avec Rome dateraient de la seconde partie du quatrième siècle : les premiers faits connus de son histoire seraient l'envoi des colons de 329 et la création de la tribu *Oufentina* en 318. Tout ce qui précède est non seulement fabuleux, mais faux. Le système est, on le voit, radical, et il ne sera pas admissible sans de grands remaniements à l'histoire de Capoue et des guerres avec les Samnites.

De ces observations de Zœller et des arguments dont il les appuie, M. Beloch n'a tenu nul compte : on le lui a même reproché. Il admet les conquêtes de Rome au cinquième comme au quatrième siècle, avant comme après l'invasion gauloise, le système colonial appliqué à Ostie dès le temps des rois, les colonies latines de l'époque ancienne, la ligue de Cassius en 493 et le traité avec Carthage en 509. Il défend ces deux derniers documents contre Niebuhr et Mommsen. A l'argument tant de fois répété de la destruction des archives romaines par les Gaulois victorieux, il oppose une remarque juste. Lors de la reconstitution de ces archives, on put aisément se procurer les traités de cette nature, car il devait y avoir autant d'exemplaires au moins que de cités intéressées. Mais cette observation n'a plus la même valeur dès qu'il s'agit du traité avec Carthage tel que le donne Polybe, car il est manifeste que là c'est Rome qui traite seule. D'ailleurs, l'opinion de M. Mommsen, qui reporte ce traité en 348-347, a pour elle, indépendamment des arguments dont

on l'appuie, le silence de Tite-Live, qui n'eût pas manqué, à ce qu'il semble, de mentionner un tel fait au début de la République, et le témoignage de Denys, qui place alors le premier traité des Romains avec Carthage, ce qui est de toute vraisemblance.

J'ai donc adopté la date de Mommsen, que l'on doit tenir pour probable tant qu'elle ne sera point attaquée par des raisons plus concluantes. Quant au reste, il est incontestable que le droit public de Rome paraît reposer en grande partie sur ces légendes que rejette Zœller : elles y trouveraient leur justification, comme aussi dans la topographie et l'archéologie des époques lointaines ; il y a même bien des choses qu'on peut être embarrassé d'expliquer sans elles. Mais cette concordance, que prouve-t-elle ? Presque toujours c'est la légende qui est née de l'institution, du monument, du fait connu ; elle s'est créée pour l'expliquer ou pour en ennoblir l'origine : elle prouve simplement qu'il existait déjà à l'époque où elle s'est formée, ce que nous saurions bien sans elle. La discussion est donc ouverte ; Beloch, en rattachant aux traditions sur les anciens âges le droit public de Rome et du Latium, n'a sans doute pas prétendu établir leur réalité objective ; et, en les reproduisant dans mon récit pour les raisons que j'ai ci-dessus données, je n'ai pas entendu me prononcer contre toutes les conclusions de Zœller.

B.

LE MILLIAIRE DE P. CLAUDIUS AP. F.
(*C. I. L.*, X, Addit. auct., ad. n. 6838).

P · CLAVDIO · Ap · f ·
VIII //FOVFIO//// X
AIDILES
fac · coER

P(oublios) Claudio(s) Ap(i) f(ilios)..... Foufio(s)..... [f(ilios)] aidile[s fac(iundum) co]er(avere).

Cette inscription, dont malheureusement nous ne pouvons rendre ici les caractères, mais qui est certainement une des plus importantes comme une des plus anciennes que nous possédions maintenant des Romains, est en tout cas notre plus vieux milliaire et le plus antique monument de la *Via Appia*. Elle se trouve au *Casale di Mesa*, au milieu des Marais Pontins. Elle fut imprimée pour la première fois en 1875 dans l'*Ephemeris epigraphica*, t. II, p. 209, n° 300, d'après une copie faite en

1874 par M. Brizio. J'en parlai depuis, en 1879, dans un mémoire communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comme envoi de Rome, et, M. Stevenson l'ayant copiée de nouveau au mois de juillet de cette même année, elle fut imprimée d'après lui dans le t. X du *Corpus*.

Cependant nos interprétations n'étaient pas plus heureuses que nos lectures, lorsque j'eus le plaisir, le 1er novembre 1882, de retourner à Mesa avec M. Dressel pour une nouvelle vérification. Nous trouvâmes la pierre convertie en un pied de guéridon, percée pour recevoir la tablette, et peinte en rouge. On démonta toutefois cet ouvrage, et, à notre grand contentement, nous vîmes qu'une seule lettre était brisée, le D de la première ligne, heureusement certain d'ailleurs et que tous nos dessins antérieurs donnaient. Mais quelle ne fut pas notre joie, — notre émotion, pourquoi ne pas le dire? — lorsque, tout en faisant un estampage sur lequel un beau soleil rasant faisait ressortir les lettres à mesure, nous nous écriâmes d'une seule voix : Mais il n'y a pas *Oufentina!* ni *consul!* Et ce sont deux collègues! (Voy. *C. I. L.*, X, 6838.) Dès lors, la lecture marcha toute seule, et M. Dressel eut bien vite raison des fragments de lettres de la dernière ligue, qui sur la pierre est un peu trop haut et chevauche presque dans la précédente, au point que je doute si l'S d'*aidiles* a jamais été gravé. Désormais l'inscription était lue, et c'est ainsi qu'elle a paru dans l'*auctarium* du *Corpus*. Cependant, à la seconde ligne, M. Dressel a lu, avec quelque doute, *Fourios*; il doit y avoir *Foufios*, et c'est certainement ainsi qu'il faut lire, si réellement, comme le dit le *Corpus*, le trait après la quatrième lettre est accidentel. Mais cela n'a pas grande importance, et l'on pourra peut-être un jour retrouver ailleurs le nom de cet édile. L'essentiel est celui de son collègue, que M. Mommsen, avec toute vraisemblance, pense être P. Claudius Pulcher, consul en 249 av. J.-C., c'est-à-dire le fils d'Appius. Le milliaire est donc antérieur au milieu du troisième siècle. Pour en finir avec les petites différences, je vois sûrement une morceau de l'E de *aidiles*, et peut-être quelque souvenir d'un A dans la dernière ligne.

Le monument lui-même est une colonnette de calcaire des Lepini, ronde, haute de $0^m,78$, d'un diamètre de $0^m,61$, plate par en haut; et c'est sur cette partie que l'inscription est gravée, unique exemple jusqu'ici connu; les deux chiffres sont sur les côtés du fût.

L'importance de ce texte n'échappera à personne. Il montre en effet, comme M. Mommsen le remarque, les édiles curules travaillant à une grande voie hors de la ville, confirmant en cela les textes *C. I. L.*, I, 633 et VI, 1324. J'ajouterai que je retrouve le fait dans l'histoire de la *Via Appia*. Tite-Live nous dit en effet (X, 23) que, en 298, Cn. et Q. Ogulnius, édiles curules, pavèrent la chaussée, « *semita*, » de la porte Capène au *Clivus Martis*, et que, en 295, d'autres édiles curules, dont il ne donne pas les noms, continuèrent le pavage du *Clivus Martis* à Bovillæ (X, 47)

On pourrait croire, en voyant la distance qui sépare ce lieu du 53e

mille, que le travail fut continué de proche en proche au fur et à mesure que l'on avait des fonds, et que notre monument rappelle la confection du pavage dans le trajet des Marais Pontins. Il n'en est rien toutefois. Nous savons en effet que c'est postérieurement que la *Via Appia* fut pavée en lave, *strata silice*. Si elle avait antérieurement reçu un pavage jusqu'à Bovillæ, parcours suburbain dans lequel elle était une vraie rue de faubourg, il ne s'agissait là que d'un ouvrage en pierre ordinaire, probablement en pépérin, qui ne dura guère que cent ans; car, pavée ainsi, *ex lapide quadrato*, au commencement du troisième siècle, la chaussée fut refaite en *silex*, c'est-à-dire en lave, en l'année 189 (Liv., XXXVIII, 28). Dans tous les cas, il est certain que, dès la fin de la République, tout le parcours de Rome à Capoue était pavé en lave noire, excepté le trajet des Marais Pontins, qui ne le fut que sous Nerva et Trajan (Voy. ch. V et VI). Tout cela sera expliqué dans mon histoire des Terres Pontines.

D'autre part, surtout en admettant la restitution *fac. cœr.*, il faudrait que le monument rappelât, soit la création de la grande route, soit celle d'une route secondaire partant du point où il était dressé; et, dans ce dernier cas, le chiffre LIII étant évidemment la distance depuis Rome, il faudra que le chiffre X soit celle du point LIII au lieu où menait l'autre route. Voici à quoi l'on serait conduit. Le mille LIII depuis Rome tombe en un point de l'*Appia* situé dans les Marais Pontins entre Mesa et la Sega, et où se trouve le *Casotto di Orsino*. De là, part la route de Piperno. Or, de ce point à Terracine, il n'y a qu'à peine 10 milles, sur l'*Appia* républicaine, la porte d'Anxur n'étant par cette voie qu'à 62 milles et demi de la porte Capène. En revanche, il y a 10 milles bien pleins jusqu'à *Piperno Vecchio*, située à 1 mille de la Piperno moderne, et qui est l'ancienne Privernum. Une route d'Orsino à ce lieu traverserait les terres de la *tribus Oufentina* primitive. D'un autre côté, je prouverai dans mon livre que l'*Appia* a toujours été là, qu'elle a été faite par Ap. Claudius avec le tracé qu'elle a toujours suivi, et non pas amenée au travers des marais à une époque postérieure. Ainsi le travail exécuté par P. Claudius et son collègue ne peut avoir été ni le pavage ni la création de la grande route; et il faudrait reconnaître qu'il s'agirait d'une voie nouvelle, plus directe que l'ancienne route volsque, joignant Privernum à l'*Appia*. Telles étaient les réflexions que je faisais à mon savant compagnon en revenant à Terracine : je vois qu'il les a livrées au *Corpus*.

Mais M. Mommsen nous conduit à une interprétation bien meilleure. Il rapproche en effet ce chiffre X des autres, tous inférieurs à XX, que l'on trouve sur les bornes de cette partie de l'*Appia* concurremment avec le numérotage depuis Rome. Nous avons là évidemment une numération secondaire, qui ne peut être que celle d'une section particulière de la voie. Cette section, c'est le *Decennovium*, et le grand intérêt de notre milliaire pour l'histoire de la *Via Appia* est qu'il nous montre dès le troisième siècle cette section considérée à part, certainement soumise à un

régime spécial. Je ne veux pas entrer ici dans l'histoire de la voie Appienne, que je dois traiter autre part; je ne dirai qu'un mot du nom *Decennovium*. Les bornes montrent qu'il s'applique à la route, et désigne la section comprise entre le Forum d'Appius et Terracine. La concordance de ses milles avec la numération d'ensemble n'est que par à peu près, car le Forum d'Appius n'était pas exactement au 43e mille, ni Anxur au 62e : il s'en faut de quelques centaines de mètres. Dans l'inscription de Théodoric (App. E), le *Decennovium* a plus de 23 milles, « *id est a Tripontio usque Tarricinam* » : ce qui indique tout simplement qu'à cette époque le même régime s'appliquait à tout ce parcours, et que le nom n'est plus qu'une expression administrative. Dans Procope, Δεκανόβιον désigne le canal qui flanquait la route, ποταμός. Mais il ne faut pas croire, comme Westphal, que cette dénomination lui appartenait. Il ne l'avait que par extension, ne la justifiant point d'ailleurs, car du Forum d'Appius à Féronie il n'y a même pas 17 milles, et ceux qui veulent le faire partir du Tripontium lui en donneraient plus de 20. Le nom officiel s'appliquait à la route dans les 19 milles qui vont du Forum d'Appius à Anxur, comme dans l'inscription de Trajan du même mille (*C. I. L.*, X, 6839), « *Decennovium silice sua pecunia stravit.* » C'est de la distance entre le Forum d'Appius et Féronie, c'est-à-dire du parcours flanqué par le canal, que la station *Ad Medias* (*paludes*) marque le milieu.

Les chiffres LIII et X sur notre colonnette veulent donc dire : « LIII milles de Rome, Xe mille du *Decennovium.* » Mais le travail qu'elle rappelle, et qui n'est pas la création de la route, n'est pas non plus celle du canal. Il y a, en effet, apparence que celui-ci est l'œuvre du consul M. Cornelius Cethegus, qui, le creusant en 160, abaissa assez le niveau des eaux pour rendre à la culture beaucoup de terres impaludées, « *agerque ex iis factus* » (Liv., *Epit. XLVI*). Il n'a donc pu y avoir, sous l'édilité de P. Claudius, qu'une réparation importante. Il y en avait à chaque instant, équivalant parfois à une reconstruction; car les Marais Pontins devenaient de jour en jour plus redoutables, il fallait défendre la route avec acharnement contre eux, et sa structure était tellement légère que la résistance était faible. Au pont de la Schiazza, près du mille LV, on a trouvé trois voies Appiennes antiques superposées, et celle d'Ap. Claudius ne serait pas à beaucoup moins de quatre mètres sous la moderne. Il faut songer à cela pour ne pas se tromper sur la nature probable de l'ouvrage. J'ajoute que le *fac. cœr.* du *Corpus* n'est pas sûr : il est trop court pour la dernière ligne. *Via. fecer.* conviendrait mieux, mais serait un peu exagéré ; malheureusement, je ne sais si l'on peut restituer *reficere*, qui remplirait la lacune sans encourir un tel reproche : *via. refecer.*, par exemple, serait trop long.

C.

LA CONDITION DE TERRACINE SOUS LA RÉPUBLIQUE ET L'EMPIRE.

J'ai dit, au chapitre IV, qu'on ne sait rien des changements qu'a pu subir la condition de la *Colonia Anxurnas*, et qu'on ne verrait pas leurs causes. Cependant, si l'on adoptait les idées de M. Beloch dans son livre déjà cité (App. A), on devrait rechercher la trace d'au moins un grand changement d'état. Suivant lui, en effet, Auguste, dans l'organisation définitive qu'il donna à l'Italie, ne classa comme *coloniæ* que les dix-huit colonies établies par le second Triumvirat après Philippes et les vingt-huit établies par lui après Actium. Appliquant cette théorie à Terracine, qui ne fait pas partie de ces deux listes, nous ferions d'elle ce qu'il appelle un simple *oppidum*. Cette thèse peut paraître spécieuse dans notre cas particulier. En effet, le *Liber Coloniarum* ne donne, on l'a vu, à Terracine que le nom d'*oppidum*; et, si son autorité est très faible, en revanche Pline, qui reproduit l'état de l'Italie telle que l'a faite Auguste, n'appelle aussi notre ville qu'*oppidum*.

Mais ceci n'est qu'une apparence. En effet, la base aux 87 colons, qui paraît être du temps de Trajan ou en tout cas peu postérieure, appelle les habitants *coloni*. Il faudrait donc qu'il y eût eu une nouvelle érection en colonie, coïncidant avec les grands travaux et la renaissance de Terracine. Mais cela n'aurait aucun sens, dans le Latium, à cette époque. De plus, cette nouvelle colonie, de quelle tribu eût-elle été? Erigée par Trajan, sûrement de la tribu *Papiria*, par Hadrien de la *Papiria* ou de la *Sergia*, par Antonin de la *Papiria* ou tout au plus de la *Voltinia* (Voy. Mommsen, *Tribus Imperatoriae*, *Eph. ep.*, t. III, p. 230-235). Or les inscriptions démontrent que Terracine resta de l'*Oufentina*, et on ne voit pas d'interruption dans son existence municipale.

D'ailleurs, la thèse de M. Beloch est réfutée dans son ensemble par un important mémoire de M. Mommsen, *Die Italischen Bürgercolonien* (*Hermes*, 1883, p. 161-213). La condition d'*oppidum* n'existe pas : le mot n'est qu'un nom commun, qui veut dire « ville fermée, » non une dénomination officielle. C'est en ce sens que l'emploie Pline, et le passage n'appartient d'ailleurs point au chapitre où il suit Auguste. Admettre que, dans celui-ci, il ne nomme comme colonies que celles qui devaient ce titre à Auguste, ce ne serait pas d'ailleurs reconnaître que toutes les autres en furent alors privées et perdirent leur municipalité. Enfin le *Liber coloniarum* ne mérite aucune confiance, et quand il dit de Terracine « *iter populo non debetur, ager ejus in absoluto est dimissus*, » il n'y a pas lieu de faire grand cas de la seconde partie de la phrase, la première étant assez étrange. Ajoutons qu'il est postérieur aux documents de l'époque antonine dans lesquels nous trouvons Terracine colonie; et

par conséquent il ne faut prendre là le nom d'*oppidum* que dans son sens géographique, « ville close. »

Terracine donc, comme je l'ai dit, demeura *colonia civium* aussi longtemps que ce nom fut porté par une cité dans l'Empire. Elle ne différait en rien des autres colonies maritimes. Parmi tous les titres que j'ai rapportés de magistrats suprêmes des cités italiennes, il n'y a guère à hésiter pour elle qu'entre *préteurs* et *duumvirs*; car ce n'est guère qu'après Sylla qu'apparaissent d'autres noms dans les colonies, au moins dans celles de citoyens romains; mais celui de *duumvir* est postérieur à celui de *préteur*. Pour la tribu, quand même les inscriptions n'apprendraient pas que c'est l'*Oufentina*, l'usage ordinaire le démontrerait. Avant le temps en effet où les cadres des tribus ne furent plus que des registres électoraux, quand ils avaient encore un sens territorial, les colonies de citoyens romains furent rattachées en général à la tribu la plus voisine : or l'*ager Anxurnas* était justement limitrophe de ces deux tiers de l'*ager Privernas* où l'on avait établi l'*Oufentina*.

J'ai donné ce que l'on sait de la constitution de ces colonies et de leurs privilèges. Il est certain, pour moi, qu'à l'origine, les citoyens qui les composaient, considérés comme en garnison permanente sur les points importants qu'elles occupaient, étaient exempts de tout autre service : la sentence du Sénat en faveur d'Ostie et d'Antium le prouve. Plus tard, une seule exception fut faite, le cas de *tumultus*, spécialement *tumultus gallicus*, c'est-à-dire d'invasion de l'*ager romanus* et de levée en masse : ce qui le prouve, c'est que les colonies obligées au service par la même sentence sont toutes d'un âge postérieur à la prise de Rome par les Gaulois. Il est probable que rien n'était réglé pour le service naval, et que ce fut seulement quand on fonda, en 194, huit colonies maritimes à la fois dans l'Italie méridionale, que l'on mit cette obligation dans leur charte. Trois ans plus tard, sept, toutes antérieures, firent le second procès que j'ai cité, et la question fut décidée contre elles : leur formule ne contenant pas expressément l'exemption du service naval, on s'en tint à la lettre, et on le leur imposa, sans aucun doute contrairement à l'esprit qui en d'autres temps avait dicté l'acte. Ainsi fut réglée définitivement leur *vacatio rei militaris*.

Mommsen et Beloch pensent que les colonies de citoyens romains avaient leurs finances et leur édilité, mais que pour le cens et les grands travaux elles dépendaient de Rome même. Les inscriptions que j'ai rappelées semblent le dire. On n'est pas sûr de leur autonomie judiciaire. On doutera peut-être aussi que leur *ordo* se soit appelé *senatus*, et ce peut être du Sénat de Rome qu'il s'agit dans l'inscription *C. I. L.*, X, 6827, et aussi dans 6310. Mais, quand bien même il en serait ainsi à ces deux époques, je crois cependant qu'à l'âge ancien, au temps où les magistrats se nommaient encore préteurs, le conseil pouvait s'appeler Sénat.

D.

LA BASE AUX 87 COLONS (*C. I. L.*, X, 8397).

Cette inscription, d'un si grand intérêt local, figure au *Corpus* telle que nous avons pu la déchiffrer ensemble, M. Dressel et moi. Cependant, comme j'ai travaillé sur une copie manuscrite avant que l'*auctarium* du *Corpus* ne fût définitivement imprimé, quelques petites différences subsistent. Je donne donc ici ma liste pour qu'elles ne surprennent pas dans ma statistique des familles, sur laquelle, du reste, elles n'influent en rien. On se rappelle que la face de la base porte l'inscription d'Avianius (chap. VIII), et que les deux premières colonnes de la liste sont gravées sur le côté gauche, la troisième sur le derrière.

COLONI · QVI · CONTVLER
IN · STATVAM

	TI · IVLIVS · PISTV	S	L · //////VS · I//////
	L · SALVIVS MERCVRIALI	S	L · PATVLCIVS · CELSVS
5	P · MANNEIVS · PRISCV	S	C · CORNELIVS . GRAT*u*S
	TI · CLAVDIVS · VITALI	S	C · MANLIVS · AMOENVS
	L · VIPSTANIVS · ZEN	O	C · AECILIVS · PHOEBVS
	CN · MA*t*ICIVS · VALEN	S	C · AECILIVS · HERMES
	C · POMPONIVS · AMANDV	S	Q · AVILI*u*S · SARINIANVS
10	L · DOMITIVS · SILVANV	S	C . AVILIVS · NATALIS
	C · BVTRONIVS · AGRIPP	A	L · STATIVS · S/////S
	P · VOCCONIVS · ADAVCTV	S	SEX · IVLIVS · INGENV*u*S
	M · BRITTIVS MERCVRIALI	S	L · POMPEIVS MAXIMIANV*s*
	TI · CLAVDIVS · CLEMEN	S	L · POMPEIVS · PRISCVS
15	C · VERRIVS . AEMIL*ia*NV	S	P · SARRONIVS · PIVS
	L · MANNEIVS · CAPITOLINVS	P.	C · IVLIVS//////VS
	C · NAEVIVS · CALLISTV	S	P · SEMPRON*ius* · RESTITV*tus*
	Q · DECIMIVS · IVSTIANV	S	C · AV*i*LIVS · ///////
	L · LARCIVS · CORNELIANV	S	P · AEMILIVS · PRI*mia*NVS
20	P · MVSSIVS · FELIX	S	C · IVLIVS · PHILIPPVS
	P · MVSSIVS · PROCVLV	S	T · FLAVIVS · FAVSTVS
	C · CARRINAS · FELIX	S	C · ARRIVS · SATVRNINVS
	C · CARRINAS · SVAVI	S	L · ARISTIVS · A*lci*MVS
	M · LVSCIDIVS · TERT*i*V	S	P · ACILIVS · ACIL*i*ANVS
25	C · IVLIVS · PROCVLV	S	TI · CLAVDIVS · NARCISSVS
	TI · IVLIVS · FAVSTINV	S	M · VETTIVS · SATV*r*NINVS
	C · POMPONIVS · AVGVSTALIS		L · FVRIVS : SECVNDINVS
	C · POMPONIVS · ZOSIMV	S	C · OCTAVIVS · /MONVS
	M · TATIVS · LARGV	S	M · //////////IANVS
30	Q · SERVILIVS · MARIANV	S	CN · MATICIVS · VALENS · IVN
	L · MANNEIVS · PHILANTV	S	C · IVLIVS · *phi*L*o*TAS

L · MANNEIVS · CAPITOLINVS F C · MEVIVS · /I/IOM/
L · MANNEIVS · NEREV S Q · TERENTIVS · SAECLARIS
L · MANNEIVS · MANNEIANVS C · *Sc*ATENIVS · MAC*rin*VS
35 SEX · APVLEIVS · N*a*TALIS
TI · CLAVDIVS . ATTALVS
SEX · IVLIVS · RVFVS
TI · CLAVDIVS · PRIMIANVS

Q . ANNIVS · HY*m*NVS
P · /////S · PRI*s*CVS
P · CINCIVS · PHILETVS
SER · SVLPICIVS LAR*g*VS
5 SER · SVLPICIVS · IVLIANVS
SER · SVLPICIVS · SATVRNINVS
TI · CLAVDIVS · ATIMETVS
C · MANLIVS · GEMINVS
Q · DECIMIVS · CAPITO
10 C · AVILIVS · FORTVNATVS
A · OFILIVS · MARCIANVS
C · CARRI*na*S · FELICISSIMVS
C · CARRINAS · FORTVNATVS
L · IVLIVS · EARINVS
15 A · SITTIVS · EVHODVS
C · FVNDANIVS · CELSVS
C · FVNDANIVS · TYRANNVS
A · SITTIVS · DIODORVS
TI · CLAVDIVS · AXORANVS

Les différences avec le *Corpus* sont : I, 19, L · = A ·; II, 1, L . //////VS · \////= L · PA////VS · //////; 7, C · AECILIVS · PHEBVS = Q · AECILIVS · PHOEBVS; 8, C · = Q; 11, STATIVS = STACIVS; 15, P · = L ·; 18, C · AV*i*LIVS · //////// = C · IVLIVS · //////VS; 19, PRI///NVS = P////NVS; 34, *Sc*ATENIVS = S/ATIENVS; III, 11, A · = / ·. Elles sont bien faibles, et je corrige volontiers mes lectures pour *C. Julius*, *C. Statienus*, et sans doute *L. Patulcius*. Cela ne change rien à mes remarques sur les familles, sinon qu'il faut ajouter un Julius et un Patulcius de plus, et mettre le gentilicium *Statienus* à le place de *Scatenius*. Les corrections de prénoms n'ont aucune importance.

E.

L'INSCRIPTION DE MESA (*C. I. L.* X, 6850, 6851).

Ce document capital sera étudié dans *La Via Appia et les Terres Pontines*; mais, comme je le cite ici plusieurs fois, en voici le texte et l'explica-

tion. Le texte, souvent rapporté, est connu par quatre exemplaires. Deux se trouvent à Mesa, sous le portail de l'ancienne Poste; le troisième, réduit à un fragment, existe à Terracine chez le comte Antonelli; le quatrième, qui est une copie incomplète faite au quinzième siècle, est conservé dans cette même ville au Palais municipal. Voici l'un des exemplaires de Mesa :

D̄ N̄ GLRSMVS ADQ · INCLŸT · REX THEODERICUS VICT · AC TRI
VMF̄ SEMPER AVḠ BONO R̄P̄ NATVS CVSTOS LIBERTA
TIS ET PROPAGATOR ROM̄ NOM̄ DOMITOR Ḡ · TIVM DECENNO
VII VIAE APPIAE ID̄ · A TRIP̄ VSQ · TARRIC̄ · IT̄ ET LOCA QVAE
5 CONFLVENTIB̄ AB VTRAQ · PARTE PALVD̄ · PER OMN̄ RETRO PRINCIP̄ ·
INVNDAVERANT VSVI PV̄BCO ET SECURITATE VIANTIVM AD
MIRANDAM PROPITIO DEO FELIC̄ · TE RESTITVIT OPERI
INIVNCTO NAVITER INSVDANTE ADQ · CLEMENTISSIMI
PRINCIP FELICITER DESERVIENTE P · CONIIS EX PROSA
10 PIE DECIORVM CAEC̄ · MAV̄ · BASILIO DECIO V̄ C̄ ET IN
L̄ · EX P̄ V̄ · EX P̄P̄O EX CONS ORD̄ · PAT̄ QUI AD PERPETV
ANDAM TANTI DOMINI GLORIAM PER PLVRIMOS
QVI ANTE NON ALBEOS DEDVCTA IN MARE AQ
VA IGNOTAE ATAVIIS ET NIMIS ANTIQVAE RED
15 DIDIT SICCITATI P̄ E

Je lis : « *Dominus noster Gloriorissimus adque inclytissimus Rex Theodericus, victor ac triumfator, semper Augustus, bono rei publicæ natus, custos libertatis et propagator Romani nominis, domitor gentium,*

» *Decennovii Viæ Appiæ, id est a Tripontio usque Tarricinam, item et loca quæ confluentibus ab utraque parte paludibus per omnes retro principes inundaverant, usui publico et securitate viantium admirandam propitio Deo feliciter restituit;*

» *Operi injuncto naviter insudante adque clementissimi Principis feliciter deserviente præconiis ex prosapie Deciorum Cæcilio Mauro Basilio Decio, viro clarissimo et inlustrissimo, ex præfecto Urbi, ex præfecto Prætorio, ex consute ordinario, patricio : qui, ad perpetuandam tanti Domini gloriam, per plurimos, qui ante non, albeos deducta in mare aqua, ignotæ ataviis et nimis antiquæ reddidit siccitati.* » (On ne connaît pas le sens du dernier signe).

Cela peut se traduire :

« Notre sire très glorieux et très illustre le Roi Théodoric, vainqueur et triomphateur, Auguste perpétuel, né pour le bien de la chose publique, gardien de la liberté et propagateur du nom romain, dompteur des peuples,

» a heureusement et avec l'aide de Dieu rendu de nouveau praticables et admirablement sûrs pour les voyageurs le *Decennovium* de la *Via Appia* et les endroits (de la route) qui, sous tous les règnes précédents,

avaient été inondés par le débordement des marais de droite et de gauche ;

» travail assumé et courageusement poursuivi, sur l'ordre du très clément Prince, par le descendant des Decii, Cæcilius Maurus Basilius Decius, clarissime et illustrissime, ancien préfet de la Ville, ancien préfet du Prétoire, ancien consul ordinaire, patrice, qui, pour rendre éternelle la gloire d'un si grand Maître, conduisant les eaux à la mer par nombre de canaux qui n'existaient pas auparavant, a fait renaître l'antique siccité inconnue aux générations précédentes. »

Cette pompeuse inscription, peu postérieure à 510, rappelle donc la remise en état de l'*Appia* sur l'ordre de Théodoric. Mais de plus elle fait connaître le personnage qui en fut chargé, et les opérations qui furent faites : plusieurs canaux nouveaux se déchargeant dans la mer furent créés par le patrice Decius.

Ce qu'elle ne dit pas, c'est que celui-ci fit en même temps une grande affaire, qui ne pouvait pas figurer dans ce document officiel. Il essaya de dessécher les marais, à son compte. Deux lettres, dans Cassiodore (II, 32 et 33), font bien connaître son entreprise. Dans la première, le roi avise le Sénat que Decius s'est engagé à exécuter le dessèchement, « *paludem Deccnnovii, in hostis modum vicina vastantem, fovearum ore patefacto promisit absorbere;* » et invite la Compagnie à déléguer un de ses membres pour vérifier, quand il y aura lieu, le résultat obtenu, faire le bornage des terres reconquises, et mettre Decius en possession du tout. Le second document, adressé à Decius, confirme cette donation anticipée, et autorise le patrice à s'adjoindre des associés qui auront part aux terrains reconquis proportionnellement à leur mise et à leur coopération.

Ainsi Théodoric n'a pas, comme on l'avait cru, tenté de dessécher les Marais Pontins. Il a seulement rétabli la grande route. C'est le personnage chargé de ce travail qui lui a demandé, en même temps, d'entreprendre le desséchement à ses risques et périls, moyennant qu'on lui assurât les terrains qu'il dessécherait. Le roi accepte, surtout dans l'intérêt de la conservation de sa route, et l'autorise « *ut auctoritate publica subeat opus eximium, quod erit cunctis viantibus profuturum.* » Decius forme une société, et l'on commence les travaux qui, sans doute, marchent en même temps que ceux faits pour le compte du roi.

Je n'ai pas à étudier ici le détail de cette entreprise ni à rechercher ses résultats. Il suffit d'avoir expliqué le rôle exact de Decius, la pensée de Théodoric et le sens du document de Mesa.

EXPLICATION DES PLANCHES

La série de planches qui suit ne suffirait sûrement pas pour une histoire de Terracine, si celle-ci devait rester isolée. On n'y trouvera pas tous les lieux, tous les monuments, tous les détails mentionnés dans le livre, tant s'en faut. Mais, ne pouvant donner beaucoup, j'ai dû suivre une règle sévère. Je n'ai reproduit aucune chose dont il existe une représentation, à moins de corrections importantes. On trouvera le *Sophocle* Antonelli, si connu d'ailleurs, dans les *Monumenti inediti* de l'Institut de correspondance archéologique; le bas-relief des travaux de Trajan, l'élévation et la coupe des bâtiments du port dans les *Mélanges de l'Ecole française de Rome*; la Porta in Posterula dans Matranga, *Città di Lamo*, pl. XI; les substructions du Monticchio et de Salissano dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*, 1831.

De plus, tout ce qui doit figurer dans *La Via Appia et les Terres Pontines* a été exclu d'ici. On n'y verra rien, par exemple, de ce qui touche à la Via Appia, bien qu'il soit à chaque instant parlé d'elle; c'est que plan, coupes, profils, détails de sa structure dans toute cette région doivent être donnés dans ce prochain ouvrage; de même pour beaucoup d'autres choses, qui auraient ici leur place naturelle si elles ne devaient l'avoir là. Le présent livre y perd, mais il fallait m'y résigner.

Je dois beaucoup de reconnaissance à un bon ami, M. Laloux, de l'Académie de France, qui est venu à Terracine examiner le Forum avec moi, et faire même un premier projet de restitution de cet ensemble. On regrettera que son départ pour la Grèce m'ait privé d'un si précieux secours au moment où de nouveaux éléments me conduisaient au plan tout autre que l'on va trouver ici. Je remercie aussi M. Armand, mon collègue à l'Ecole nationale des Beaux-Arts d'Alger, qui a mis obligeamment à ma disposition son expérience des procédés de l'eau-forte.

PLANCHE I.

CROQUIS DU TERRITOIRE DE TERRACINE ET DES MARAIS PONTINS,

A l'échelle de 1 p. 125000.

— Etat actuel en rouge, dénominations relatives à l'antiquité en noir —. Les désignations de territoires correspondent à l'état le plus ancien,

alors que les noms de tribus avaient encore un sens territorial. Les *viritanæ adsignationes* de la tribu Oufentina étaient certainement où je les place. Cette étendue, traversée par l'Ufens, est en effet sur la limite de l'*ager Setinus* et de l'*ager Privernas*, duquel elle faisait partie auparavant; là seulement le terrain est relativement élevé, suffisamment sec, très fertile. A l'est, ce sont les montagnes; à l'ouest, les marais des *Campi Setini*. Suivant Beloch, ce territoire fut réuni à Privernum quand les tribus territoriales disparurent; il en dépend encore. Selon l'usage, c'est dans cette tribu que furent inscrites les deux colonies voisines, Privernum et Anxur. De même, la place de la Pomptina est indiquée par son nom et par le fait qu'on y inscrivit Setia et Circeii; le nom de *Clostra Romana*, appliqué aux travaux de l'embouchure du Rio Martino, me semble préciser la place que je donne à ses *agri adsignati*. Je reviendrai là-dessus dans mon livre.

La teinte grise indique l'*ager Anxurnas* tel qu'on peut le reconstituer. M. Beloch pense qu'on lui donna une part de l'ancienne tribu Oufentina; je l'ai arrêté un peu arbitrairement à l'une des routes qui traversent ou bornent celle-ci; il avait certainement sa part de la *Palude*. Il diffère du territoire médiéval principalement en ce que l'*ager Circeiensis* doit s'étendre où est à présent la Macchia di Terracina en grande partie, et en ce que la frontière, du côté des Marais Pontins, a été certainement modifiée, avant la fin des temps antiques, par la disparition du municipe d'Appii Forum. Elle a varié au moyen âge suivant les guerres, les traités et certains travaux hydrauliques.

La ligne noire indique la limite telle qu'elle est donnée dans les bulles des papes du neuvième au douzième siècle, et décrite aux chapitres IV et X. Elle n'est pas certaine partout, surtout vers la *Palude*, où elle a changé plusieurs fois : de ce côté il faudrait interroger tous les détails des cadastres; je la place aux points extrêmes où des actes montrent des terres terracinaises, mais ces actes donnent les distances avec une grande inexactitude. On voit, dans ceux du dixième et du onzième siècles (Nicolai, *Bonificamenti*, p. 109), que le territoire de Terracine comprenait Mesa et le canal jusqu'à une quinzaine de milles de la ville. La *peschiera* de Mesa est fréquemment l'objet de transactions, dont l'une même est faite, en 1001, par le *Darferius* ou *Daoferius eminentissimus consul et dux et comes Terracinæ* auquel Sylvestre II a donné la seigneurie; une autre a pour auteur, en 1042, *Theodaldus episcopus consul et dux Terracinæ*. Ce quinzième mille est l'endroit où, avant Pie VI, le cours d'eau dit la Cavatella commençait à suivre l'Appia abandonnée dans ce qui restait du lit de l'ancien canal.

La ligne rouge est la frontière actuelle, établie par Pie VI vers la *Palude* en même temps que le pays était transformé, ramenée en arrière sur d'autres points par la formation des communes de Sonnino, de Monticelli S. Biagio, de S. Felice Circeo au moyen âge, et par l'échange du Salto di Fondi, au sud du Lac, contre le palais qui est aujourd'hui celui du Municipe.

Les dénominations des routes antiques sont en noir. Je n'ai marqué que les principales, celles dont il est parlé dans le texte, la viabilité des Terres Pontines devant être étudiée autre part. Ce sont l'Appia et ses deux directions dans et autour de Terracine, la Setina, la Severiana, deux routes dans le bassin de l'Ufens, la *Consolare* et ses deux branches autour du Monte Sajano. Sur l'Appia et la Severiana, j'ai inscrit les stations certaines; et sur la première j'ai marqué les points où furent trouvés en place les milliaires XLII et XLVI, et aussi le mille LIII, d'où provient la borne de P. Claudius Pulcher (App. B.).

Quant à l'hydrographie, elle donne l'état actuel, la Linea Pia, les fosses milliaires, le Fiume Sisto et les canaux de Pie VI. A peu près rien en elle ne ressemble à l'état ancien; mais lorsqu'on verra quel travail est nécessaire pour retrouver bien imparfaitement celui-ci, on comprendra que je n'y pouvais songer dans la publication présente.

Le cartouche offre un croquis de la Valle di Terracina, à l'échelle de 1 p. 50000. La viabilité antique, représentée dans ses traits principaux, est en noir, afin de faire ressortir la position des terres assignées à la *colonia Anxurnas* et les deux directions de l'Appia, républicaine et impériale.

PLANCHE II.

PLAN DE TERRACINE,

A l'échelle de 1 p. 4000.

— Etat actuel en rouge, restes antiques en noir —.

Parmi ces derniers, plusieurs n'existent plus ou ne sont plus apparents. J'ai mis ceux dont l'existence, la position, la nature, l'étendue et la forme ne peuvent laisser aucun doute : ou je les ai vus, ou ils ont disparu récemment après avoir été relevés avec une précision suffisante. Exception est faite pour les relevés de Peruzzi, dont les résultats sont à la pl. V, *a*. J'ai également indiqué, là où il est certain, l'alignement des grandes voies dont on a retrouvé quelque chose.

Terracine, ou plutôt l'espace occupé par la ville antique, peut se diviser en quatre grands quartiers : Anxur avec ses faubourgs et S. Francesco, la *Marina* avec le Port, les *Arene* où sont l'Amphithéâtre, le S. Angelo où était le Camp des bas temps et l'enceinte d'une ville nouvelle. Enfin on ne doit pas oublier que depuis Anxur jusqu'à Salissano c'était, sur un mille de long, une suite presque continue de constructions, et qu'à Salissano s'élevaient plusieurs des édifices publics, notamment le Théâtre. Je suivrai, pour l'explication de la planche, d'abord l'Appia de l'époque républicaine, puis celle de l'époque impériale.

A. Appia républicaine. —

a. Les deux routes se séparent à l'Arco di S. Caterina (voy. pl. I), à cinq cents mètres de la porte d'Anxur. L'Appia républicaine monte en-

suite vers la ville, traversant l'ancien Borgo fuori Porta S. Gregorio; on y a trouvé son pavage, en sondant, sous plusieurs points dans la Strada fuori Porta Romana. Quelques restes des tombeaux qui la flanquaient s'aperçoivent aussi.

1. Tombeau en forme de tour, près de l'église de S. Maria delle Grazie.

b. La Porta Romana d'aujourd'hui est l'ancienne porte S. Gregorio; elle se trouve à 194 mètres de la porte d'Anxur, et donne accès au Borgo dei Cepollari, faubourg muré qui ne fait qu'un avec la ville haute, et où se trouve l'église du Purgatorio; tous les édifices anciens sont détruits ou recouverts, sauf à droite de la Strada di Porta Romana, qui correspond à l'Appia.

2. Grand sépulcre à Porta Romana.

3. Ruines à droite de l'Appia.

— *Substructio Viæ Appiæ*. Soubassement à grands blocs sans ciment; dessus, le long de la chaussée, sous les maisons, se voient des dalles en calcaire du pavage de la route.

— *Dea Maja. Thermæ*. Au jardin Filosi, où un morceau de pavé en mosaïque est encore en place, a pu être le temple de Maja. Au-dessous thermes et substructions à grands blocs; constructions en terrasses.

4. Construction des bas temps.

c. La Porta Maggio ou Majo, presque contiguë à l'ancienne porte S. Lorenzo murée, correspond à la porte d'Anxur. En acceptant le calcul de Prony, qui compte de la porte S. Sebastiano à Rome jusqu'à l'ancienne maison de la Bonification à Terracine 91,841 mètres le long de l'Appia ancienne, et en prenant la mesure du mille antique donnée par Canina, c'est-à-dire 1481^{m},75, on trouve que la porte Romaine d'Anxur est, par l'Appia républicaine, à peu près juste à 62,580 pas romains de la porte Capène, point de départ de la route. Elle donne accès dans Anxur, la ville haute du moyen âge. A peu près au centre est la place S. Cesareo, où se trouvent la cathédrale, l'évêché et l'ancien palais de Fondi, aujourd'hui hôtel de ville (Voy. pl. V, *a*). A gauche, près de l'enceinte, est l'église S. Giovanni, et dans le palais de la Bonification est une petite chapelle de S. Domitille. Des trois autres portes médiévales, l'une, la Porta di S. Maria, remplaçant la *posterula* primitive vers la ville basse, a disparu dans les travaux de Pie VI, ainsi que l'église qui lui donnait son nom; l'autre, qui s'appelait sans doute dès l'antiquité Albina ou Lævina, et s'appela plus tard Porta di Napoli, n'a été détruite que dans ce siècle, et l'amorce de son arc se voit encore : on l'appelait *Arco di Mastrilli*, à cause d'un fort célèbre brigand terracinais dont on y avait cloué la tête il y a une cinquantaine d'années. La dernière enfin, la Porta Nuova, existe toujours. De la Porta Maggio, qui très probablement s'appelait Porta Romana, partaient vraisemblablement trois grandes rues : l'une venait aboutir à l'actuelle Via di Posterula et au portique sous le palais des Augustaux; l'autre montait vers le château, où était sans doute le temple d'Anxur; la troisième, qui était l'Appia, allait droit au Forum, déviant légèrement à son entrée en ville.

— *Porta Romana Anxuris.* Porta Maggio.

5. Rue de la Mattonata, que côtoie à gauche l'ancienne Appia.

6. Parties apparentes de l'enceinte primitive d'Anxur.

7. Direction certaine et vestiges de l'enceinte d'Anxur.

— *Jupiter Anxur*, *Arx Anxuris.* Castello, emplacement probable du temple de Jupiter Anxur.

8. Au jardin Gattinara, soubassement à gros blocs, qui portait probablement l'*arx* et le temple.

9. Ruelles della Palma et della Scifa, endroit où peut avoir été l'entrée de l'*arx*.

10. Place S. Cesareo, où est encore apparente une partie du dallage du Forum.

— *Roma et Augustus*, *domus Augustalium.* Temple de Rome et d'Auguste, et maison vraisemblablement du collège des *Augustales.*

11. Palais Braschi, Archi di Posterula. (Pour tous ces alentours du Forum, voy. pl. V, *a.*)

12. Rampe Braschi, dont l'établissement a fait disparaître S. Maria in Posterula, et presque tous les restes de la ville basse du moyen âge.

— *Basilica.* Emplacement et restes de la basilique.

— *Templum.* Petit temple au Vicolo della Catena, auprès de l'Arc du Chapitre.

— ? *Apollo.* Emplacement d'un temple, peut-être d'Apollon. (Voy. ch. V et VII.)

13. Vestiges divers : *selci* de l'Appia, soubassement, mur, gradins sur la Via del Tempio, etc.

— *Arcus.* Moitié d'un arc de triomphe.

— *Tetrastylum Divæ Augustæ.* Soubassement de l'édicule tétrastyle de Tibère et Livie.

— *Porta Lævina*, *porta Albina.* Il y a eu là deux ouvertures, l'une à gauche et plus haut, porte d'Anxur par où l'Appia sortait si S. Francesco n'était pas dans l'enceinte, l'autre à droite et plus bas, ouverte au temps des Antonins quand on fit la montée de l'Annunziata et les gradins accédant au Forum.

d. Hors de l'enceinte médiévale, qui repose sur l'antique, se trouvait le Borgo fuori Porta Nuova, qui a à peu près disparu, et l'ensemble de constructions antiques, médiévales et modernes de S. Francesco. Un chemin antique, partant sans doute de l'Arco di S. Caterina, longeait à distance les murs jusqu'au moulin à huile. C'est au-dessous qu'aboutissait l'aqueduc de S. Lorenzo. Un autre, ancien chemin de ronde, longeait l'enceinte même. Plus loin se trouvent S. Domenico et le cimetière vieux; plus loin encore le *diverticulum* qui allait de l'Arco di S. Caterina au Casino Mangoni. (Voy. pl. I.)

14. Débris de mur réticulé adossé à l'enceinte à côté de la Porta Nuova, sur le chemin de ronde.

15. Terrasses et constructions en général de basse époque.

16. Restes, surtout de sépulcres, indiquant le tracé d'un chemin; le plus grand est décrit dans l'ouvrage.

17. Ravin, et pont de l'aqueduc qui le traverse.

— *Aquæductus Tarracinensium.* Grand aqueduc de S. Lorenzo. La ligne pointillée indique le tracé donné par Prony; la ligne pleine derrière S. Domenico est celle du *specus* relevé par moi depuis un regard bien conservé jusqu'au point où l'ouvrage s'arrête dans le roc vierge. Le reste du tracé est très aisé à suivre.

18. Sentier qui remplace le *diverticulum* antique; la corniche de celui-ci est parfaitement reconnaissable près du passage de l'aqueduc.

— Au Campo Santo Vecchio, la chapelle est construite sur trois immenses citernes.

19. Moulin à huile. Mur semblable à celui de l'enceinte d'Anxur et en direction avec elle, tendant à faire croire que primitivement elle pouvait s'étendre jusque-là. Bastion de la porte intérieure du camp ou de la ville de Théodorie.

20. Deux arcs auxquels aboutissaient les chemins 14 et 16.

— Grotte di Cesare. Grandes citernes.

— *Domus Sulpiciorum.* Hôpital de S. Francesco construit sur de grandes ruines qui ont pu être la villa des Sulpicii Galbæ. Toute la colline en est couverte du haut en bas.

— *Titulus Galbæ consulis, substructio.* Terrasse et pavages du temple élevé par le consul Galba; son inscription.

21. Jardin de S. Francesco. Mur d'enceinte, contreforts et bastions des bas temps.

22. Olivette plantée sur des constructions antiques.

23. Beau soubassement à bossages décrit p. 88. Temple de Minerve (?).

24. Murs en *cæmenticium*, qui pourraient avoir appartenu à l'enceinte, si elle enveloppait S. Francesco; petite poterne oblique.

e. De la Porta Albina descend vers la *Marina* la Strada dell' Annunziata, sur laquelle se trouve cette vieille église; c'est le Borgo fuori Porta Albina. Cette route a été créée par les anciens quand on transforma la vieille Anxur et que l'on refit le Forum; auparavant le rocher était à pic. Refaite au moyen âge, après la disparition des gradins de sa partie supérieure, elle a été abaissée il y a trente ou quarante ans, ce qui a achevé de faire disparaître toute trace visible de l'ancien travail; les terrains voisins toutefois sont remplis de débris antiques.

f. Au-dessus de S. Francesco s'étend jusqu'au sommet du S. Angelo ce que Westphal appelle le Camp de Théodoric, l'aire de la Terracine projetée aux bas temps. Elle est bornée par le bord à pic du rocher au-dessus de la Cava della Catena, la pente abrupte au-dessous du Castel S. Angelo, son enceinte au N.-E., et la voie Appienne au N.-O.

— *Mœnia ævi barbarici.* Mur dit de Théodoric, posant sur le trottoir gauche de l'Appia, dont il maintient en place quelques pavés, passant ensuite à droite, et grimpant, garni de tours, jusqu'au Castel S. Angelo.

25. Sorte de petit bastion fait dans un sépulcre ancien.

26. Maison antique.

— *Portæ castrorum Theodorici.* Portes de l'enceinte barbare ou byzantine; les deux bastions de l'extérieure sont encore en place.

— *Monasterium S. Michaelis Archangeli.* S. Angioletto.

— *Prætorium Theodorici.* Château de la place-forte barbare. On peut, à cette échelle, se rendre compte de la disposition des deux terrasses, du chemin couvert et des principaux détails. (Voir le cartouche nº III.)

27. Mauvais mur ruiné, qui paraît avoir été fait pour compléter la défense de la porte et s'appuie sur un monument plus ancien.

28. Soubassement de la Via Appia, sur laquelle se voient des sépulcres à droite et à gauche.

B. Appia impériale.

a. Partie de l'Arco di S. Caterina, l'Appia nouvelle divergeait à droite de l'ancienne, et contournait le pied de la colline d'Anxur. A sa droite se trouvent la route moderne de Rome à Naples, le Canal de Navigation, l'ancien lit du Fiumicello di Terracina, dont la trace se reconnaît, et au delà les *Arene* et l'église del Salvatore. Dans cette partie s'éparpillait au moyen âge le Borgo fuori Porta Romana, faubourg ouvert situé dans les ruines d'une partie de la ville basse antique.

29. Greniers et jardins Sogliera. Ruines et débris divers; mur de grand appareil. Au-dessus de l'Appia s'élève le grand soutènement décrit p. 22-23.

30. Nombreuses constructions coupées par le Canal de Navigation.

31. Débris apparents au delà du Fiumicello; mur qui se prolonge encore fort loin dans les *Arene*, ainsi que les restes de constructions.

32. Moulin où aboutit l'eau del Fico moderne; l'ancienne allait aux bains dans les *Arene.*

b. Au pied des anciens murs d'Anxur, non loin de la poterne antique, l'Appia rencontrait la Porta Romana des bas temps, c'est-à-dire la porte d'une partie de l'enceinte ajoutée précisément pour envelopper la grande route. Ce mur, réparé et bastionné au moyen âge, a été démoli complètement sous Pie VI (voy. Prony, pl. XVII); il s'étendait jusqu'où l'on l'on voit aujourd'hui, sur le Canal de Navigation, la fontaine Braschi et une petite darse. La route traverse la ville basse, ressortant à la Porta in Posterula, alors Porta Marina, et près de là se trouvait le carrefour d'où partait sans doute la Severiana, qui allait passer près de l'amphithéâtre.

— *Porta Romana sequioris ævi*, derrière l'abattoir.

— *Mœnia barbarica.* Murs des bas temps et du moyen âge, aujourd'hui détruits. Porta S. Cristoforo dans ces murs.

— Ponte del Salvatore, où passait l'aqueduc qui portait l'eau aux Thermes dans les *Arene.*

— Ponte delle Pietre, sur le Fiumicello.

— *Porta Theodorici.* Porta in Posterula, dans le jardin Pocci, à 20 mètres environ sous l'angle de la rampe Braschi.

33. Constructions de l'époque Antonine coupées par le Canal de Navigation.

c. Dans le quartier de la *Marina*, il n'existait au moyen âge que quelques maisons dans les ruines de la ville antique; il en subsiste encore quelques pans de murs et une tour. A gauche de l'Appia, la Cava della Catena. La *Marina* était le quartier de l'époque impériale, datant surtout des Antonins. Il était fait de rues se coupant à angle droit, les unes dirigées nord-sud, les autres ouest-est. La principale menait à l'entrée du port, une autre traversait le Semicircolo moderne, et venait rejoindre l'Appia à peu près juste au mille LXIII. Au carrefour de la Severiana, il devait y avoir une place où se joignait avec les deux grandes routes la rue du Port, et qui allait peut-être jusqu'à la rencontre avec la montée de l'Annunziata. La *Marina* est aujourd'hui la partie la plus belle de Terracine; son église est la Chiesa Nuova, où se trouve une *Pietà* de Canova.

34. Bâtiment de la famille Antonelli et jardin Zacheo, où l'on a rencontré les *selci* de la rue du Port.

35. Place du Semicircolo, où l'on a trouvé une rue pavée en calcaire blanc dans la fouille pour le nouvel aqueduc.

36. Four et autres débris qu'a montrés la même fouille.

— *Anaglyphum Trajani cum basi*. Là furent trouvés le bas-relief représentant Trajan présidant à des travaux, la base aux 87 noms de colons, et la statue en toge.

37. Dans le vicolo di S. M. Riparatrice, traces de murs dans le sol, par la direction desquels on voit fort bien la disposition du quartier.

— *Titulus Cæliæ Macrinæ*. Lieu où fut trouvée l'inscription de Cælia Macrina.

38. Gros mur aujourd'hui recouvert.

39. Sur la place Victor-Emmanuel, mur limitant le quartier vers la plage, recouvert.

40. Ruines diverses.

— *Sacellum Silvani*. Petit sanctuaire taillé dans le roc; un autre plus haut dans la même olivette.

d. La Via Appia fait un angle à la maison Pellegrini, et suit la route moderne à gauche jusqu'au Pesco Montano. Lors de sa création, elle était certainement au bord même de la mer dans la plus grande partie de ce parcours, et n'a de constructions qu'à sa gauche.

41. Grandes ruines au jardin Giansanti. Plusieurs terrasses, aqueducs, vastes citernes, nombreuses pièces, etc.

42. La Maddalena. Ruines et piscines limaires.

— *Sepulcra saxo incisa*. Tombeaux dans le roc; il y en a plusieurs dans ces mêmes environs.

43. Débris de murs et constructions le long de la route, peut-être tombeaux.

44. Tranchée du Pesco Montano et Porta di Napoli. Il devait y avoir là une place, puis une autre plus grande en dehors, à partir de laquelle l'Appia déviait légèrement à droite, puis tournait. C'est à commencer de là qu'elle a été enlevée par la mer.

45. Curieux petit monument taillé dans le roc, sans doute sépulcre; il est orné de deux pilastres corinthiens inclinés suivant la pente naturelle du rocher. On l'a appelé à tort le temple de Neptune.

— *Neptunius fons.* Emplacement de la source arsenicale comblée en 1836. Le S. Angelo s'appelait *Neptunius mons.*

46. Direction probable du rivage antique. Un enrochement devait protéger la route, le rivage naturel étant au pied même de celle-ci.

47. Position probable de la plage à l'époque Antonine. Elle était sûrement bien plus creusée encore à l'âge Anxurnate.

e. Le port, aujourd'hui ensablé, était traversé, au moyen âge, par un bras du Fiumicello menant à une brèche maintenant fermée dans la partie courbe du môle. Pie VI fit suivre à ce cours d'eau ou plutôt au canal de navigation qui le remplaçait la partie rectiligne du N.-E. Mais depuis on a dirigé celui-ci au travers du bassin comblé, entre deux quais, jusqu'à une brèche ancienne agrandie et que protège aujourd'hui un môle avec enrochement. De l'ouvrage antique, il reste assez pour permettre une restauration. (Voy. pl. VI.) A l'ouest du port s'étendent les *Arene*, séparées de la plage par le cordon des dunes ou *Tumoleto*, et dans lesquelles se rencontrent, outre plusieurs édifices apparents, d'innombrables restes antiques que l'on met au jour dès qu'on touche le sol. Entre l'Amphithéâtre et le Ponte del Salvatore, et sur le môle au pied du *Montone*, se trouvent les cabanes des Terellans et autres *ciociari*.

48. Môle antique avec son enrochement.

49. Passe antique.

50. Reste de mur réticulé, qui concourt, avec la configuration de la plate-forme moderne, à donner la figure du musoir antique.

51. Tête du môle antique sur laquelle se trouvent les restes du temple du Port.

52. Anneaux d'amarrage.

53. Restes des docks et de leurs voûtes.

54. Coupure au môle, avec deux escaliers extérieurs.

— Bagne et Caserne dans le palais de Pie VI, jadis grenier d'abondance, sous lequel est un bras du môle antique.

— Le Montone. Colline faite des sables extraits lors du creusement et des curages antiques du bassin.

57. Rivage à l'époque des Antonins.

58. Traces de murs.

59. Constructions, dans l'une desquelles on a cru voir un lupanar.

— *Thermæ.* A la chiusa di Savaresi, bains. Le *tepidarium majus* est intact; les constructions plus au sud paraissent avoir été le bain des femmes.

— *Amphitheatrum Memmiorum.* On y a trouvé l'inscription *C. I. L.*, X, 6329 : « *T. T. Memmi Rufi pater et filius fecerunt.* » Ces deux personnages sont donc ou les donateurs ou les architectes du monument.

60. Dépôt de colonnes dans la terre.

61. Terrain au comte Antonelli, où se trouvent divers vestiges antiques, et qui est borné par un mur réticulé.

— *Statua Sophoclis.* Lieu où fut trouvé le *Sophocle* Antonelli.

f. Les espaces couverts de pointillé sont ceux où les restes antiques sont très nombreux et à fleur de terre, si bien qu'on ne peut toucher le sol sans en rencontrer.

= *Cartouche I.* — Croquis sommaire des ruines existant a Salissano et au Monticchio, à l'échelle de 1 p. 12000.

A. Trace d'une route venant d'Anxur.

B. Quai et soutènements au-dessus du *fosso.*

C. Emplacement du Théâtre. La fouille qui l'avait montré a été recouverte; on y avait trouvé quelques statues.

D. Terrasse, avec des constructions de basse époque.

E. Grand soutènement à gros blocs près du *casotto* Sanguigni. — E'. Grand soubassement au Monticchio et ruines sur cette éminence.

F. Les Finestrelle.

G. Substruction de chemin antique.

H. Ensemble de constructions en appareil de bonne époque.

I. Très vieux soubassements et ruines dans l'*oliveto* Mattias.

J. Grande et belle construction à arcades dans la *vigna* Pandolfi, autres ruines.

K. Ruines d'une villa où j'ai vu une statue brisée dans le sol.

L. L. Tombeaux.

Cartouche II. — Silhouette du Pesco Montano, avec la grande tranchée.

Il est impossible de n'être pas frappé d'un jeu curieux de la nature, la silhouette du rocher offrant une espèce de figure fort reconnaissable. Le dessin est fait pour montrer l'aspect de la tranchée au-dessus de la Porta di Napoli, la batterie abandonnée qui remplaçait le fortin médiéval, lequel succédait peut-être à un phare antique, et la corniche creusée en galerie dans le rocher pour y donner accès.

Cartouche III. — Le grand soubassement du castel S. Angelo.

1° Plan de ce soubassement tel qu'il est décrit au ch. IX, à l'échelle de 1 p. 1000.

2° Coupe du même suivant *a b*, prolongée jusqu'à 27 mètres en dedans du mur de clôture supérieur, à l'échelle de 1 p. 500.

3° Façade des trois premières pièces voûtées du même à droite, en supposant le terrain coupé en arrière du soutènement de la terrasse, à l'échelle de 1 p. 200.

PLANCHE III.

TÊTE ET MÉDAILLE DE LA DÉESSE FÉRONIE.

En 1880, j'adressai à la *Revue archéologique* quelques lignes sur cette tête, récemment découverte dans des ruines de thermes, au pied du

temple de Féronie, à la Punta di Leano. Je doutais fort alors qu'elle pût venir d'une statue de la déesse ; c'était à tort. La monnaie de la *gens* Petronia, que je reproduis ici d'après Cohen corrigé avec un autre exemplaire, me semble ôter tout doute. Le chignon, d'après la disposition de ce qui reste, était identiquement, sur la statue, semblable à ce qu'il est sur l'autre monument, ainsi que toute la coiffure. Enfin, la tête du Leano présente une rainure dont notre dessin exagère un peu l'importance, et qui était certainement destinée à la couronne de la déesse ; les trous d'assujettissement sont visibles. Je pense donc que cette statue était dressée dans le sanctuaire, et que la tête, séparée du tronc aujourd'hui disparu, aura roulé dans les ruines des thermes. Il est bien heureux qu'une fouille faite pour toute autre chose, et qui n'avait qu'un mètre de large sur deux de profondeur, soit tombée juste sur ce beau fragment. Il a 0m,51, et provient, par conséquent, d'une statue colossale.

Les médailles antiques de Féronie portent, dans Cohen, les nos 1, 4, 6, 8, 9, 12, 13. Celle-ci, no 1, est ainsi décrite : « TVRPILIANVS · III · VIR · FERON. Tête couronnée de fleurs de grenadier en boutons, à droite, de Féronie. — ℞ CAESAR · DIVI · F · ARME · CAPT. Femme à genoux à droite, couronnée de la tiare et tendant les mains. » On attribue à l'origine sabine des Petronii la présence sur leurs monnaies de Féronie, comme aussi celle de Tarpeia.

PLANCHE IV.

OBJETS DIVERS.

1o *Médaille d'argent de la* gens *Vibia*, d'après un magnifique exemplaire du cabinet royal de Turin.

Cette médaille, assez commune et dont le cabinet de Paris possède cinq ou six bons exemplaires, est ainsi décrite par Cohen (Méd. cons., *Vibia*, no 19) : « PANSA, masque de Pan. — ℞ C · VIBIVS · C · F · C · N · IOVIS · AXVR ; Jupiter Anxur assis à gauche, la tête radiée, tenant une patère et une haste. » La présence de Pan s'explique d'elle-même par le surnom du monétaire, *Pansa ;* j'ai cru que celle de Jupiter Anxur pouvait, comme celle de Féronie pour les Petronii, être une marque d'origine. Dans tous les cas, le monument est précieux, puisqu'il nous donne la figure de Jupiter Anxur, probablement d'après la représentation la plus célèbre qui existât alors, peut-être bien celle qui était dans le temple de Terracine. Le dieu est imberbe, jeune par conséquent, ce qui n'est pas ordinaire pour un Jupiter. Il est assis sur une espèce de chaise curule et tient une patère. Son vêtement est celui de la plupart des Jupiters, une sorte de draperie couvrant la partie inférieure du corps. Les autres attributs sont moins sûrs. La couronne, en effet, qui me paraît, comme à M. Cohen, faite de rayons, semble, sur divers exemplaires, montrer dans ses éléments une souplesse, une

flexibilité qui conviendraient plutôt à de grandes feuilles pointues. La chevelure au-dessous est abondante et tombe sur les épaules comme celle de certains Apollons ou Bacchus. Quant à la haste qu'indique Cohen, ce n'en est certainement pas une. Sur tous les exemplaires que j'ai vus dans les collections de Rome, de Paris, de Turin, d'Alger même, c'est un sceptre bien caractérisé. Seulement ce n'est pas toujours le même. Sur l'exemplaire ici reproduit, c'est exactement celui que les dictionnaires appellent le sceptre des dieux, c'est-à-dire, en réalité, la forme la plus ancienne : il porte au sommet un ornement ressemblant à une croix, qui est représenté sur la monnaie par trois globules. Sur d'autres il n'y en a qu'un, plus gros, et le sceptre serait tout à fait celui que l'on appelle communément royal, surtout s'il était plus court. Mais je crois que ces diversités sont sans conséquence et n'ont dépendu que du graveur.

2° *Inscriptions byzantines* sur une colonne du portique de la cathédrale.

Ces inscriptions, dont les lettres ont en moyenne 8 à 9 centimètres de hauteur, sont gravées à plus de 1 mètre l'une au-dessous de l'autre sur le fût de la colonne. On les a vues expliquées au chap. X. Je noterai seulement que l'eau-forte ci-jointe épaissit et raccourcit peut-être un peu les caractères du texte latin. Ils sont au contraire maigres et allongés, les lignes peu droites, les traits se croisant aux points de rencontre, le tout, en somme, assez mal gravé.

3° *Base de la statue de Trajan*, trouvée dans la fouille faite au Forum en 1846-47. Faces latérales; la face antérieure porte l'inscription *C. I. L.*, X, 6310, rapportée au chap. VII.

Le monument rappelle sans aucun doute une fondation alimentaire, et c'est ce qui donne un grand intérêt à ces très médiocres bas-reliefs. L'un des deux représente un personnage en toge tenant un sceptre impérial d'une main, et tendant l'autre à un jeune homme, un enfant. L'autre figure le même personnage accueillant de la même façon un enfant de l'autre sexe. Ce n'est vraisemblablement pas l'empereur, et ce doit être alors ou le *quæstor alimentarius*, ou le *curator* (peut-être *Viæ Appiæ*) au service duquel étaient rattachés ces *alimenta* de Terracine. On n'a pas encore recueilli assez de monuments figurés relatifs aux *alimenta*, ni assez étudié les figures représentant les attributs des magistrats, surtout inférieurs, pour que j'ose affirmer quelque chose. La statue de Trajan a péri, et la base a été trouvée déplacée et brisée. Elles occupaient originairement le centre du Forum et étaient de dimensions relativement assez grandes : le personnage au sceptre a $0^{m},71$, le jeune homme a $0^{m},50$. La matière est un assez beau marbre blanc.

PLANCHE V.

Le Forum, à l'échelle de 1 p. 500.

a. Plan, état actuel. — b. Plan, restitution.

Pour la restitution du Forum, les auteurs ne donnent rien, les inscriptions donnent peu. Les vestiges actuellement visibles déterminent le plan général, l'emplacement de certains édifices, leur disposition et même leurs détails, mais d'une manière si incomplète qu'ils ne suffiraient pas. On imaginerait aisément une restauration vraisemblable, possible, voisine de l'état primitif, probablement plus belle que lui. Mais ce qui peut amuser un artiste n'est pas ce que recherche l'histoire. Heureusement nos ruines ont été étudiées avant les remaniements faits aux trois derniers siècles; et, grâce à Balthazar Peruzzi (1481-1536), l'historien de Terracine peut reconstruire ce forum. Les papiers du grand architecte contiennent des croquis pris en passant, vraies notes de voyage, qui, interprétés, nous peuvent rendre beaucoup de ce qui manque aujourd'hui. Ils ont été signalés par M. Milanesi, dans les notes du t. IV de son édition de Vasari.

Les dessins de Peruzzi relatifs à Terracine sont conservés aux Uffizi, à Florence. Ceux qui concernent notre Forum se trouvent, parfois mêlés à d'autres, sur les feuilles 61 recto et verso, 61a, 63, 64 recto et verso, 241 recto et verso. Il en existe également un à Sienne, sous le n° 14. Ce sont des croquis très sommaires, faits à main levée, sans compas ni règle, mais la plupart du temps cotés avec soin. Dès qu'on s'est rendu maître des abréviations graphiques, des signes et des renvois adoptés par l'auteur, ce qui se fait très rapidement, on les lit sans difficulté. Plusieurs font double emploi : on voit que Peruzzi est revenu sur des détails qui l'intéressaient; il en a repris le croquis et les mesures, et parfois il esquisse presque une restauration. C'est le carnet d'un voyageur du commencement du seizième siècle qui, tout le long du chemin, à Terracine et ailleurs, relève soigneusement ce qui touche à son art. Un fac-similé de ces croquis serait le complément obligé d'une restauration complète. Mais ne pouvant me permettre ce luxe et ne voulant que donner un plan, j'ai seulement mis dans mon état actuel, avec une teinte particulière, la traduction des données fournies par ces précieux documents.

a. Etat actuel.

On ne voit plus de l'ancienne place qu'une partie du dallage A, fait en calcaire blanc du pays. Les dalles ont environ 1 mètre de long; mais elles sont de largeur inégale, sans toutefois avoir jamais moins de 0m,70. Ce dallage fut mis à découvert à 1 mètre sous le pavé médiéval

de la place S. Césaire. Il existe encore sur 56 mètres de long et 20 mètres de large environ. A peu près au milieu, partant du bord même de l'aire ancienne, se trouvent les lettres suivantes : A · AEMILIVS · A · F.; l'inscription se continuait. Mais les dimensions de l'ancienne place seront données par la distance entre le Temple et les gradins de la Strada del Tempio, et de l'autre par celle entre l'alignement de l'Appia primitive, qui côtoyait le Forum, et les Archi di Posterula, qui portaient l'extrémité de l'esplanade. Tout ce qui subsiste de celle-ci est encore supporté par un système de *fornices* formant quatre grandes travées SS, « *quæ, mirabili sane artificio arcuatæ,* dit Contatori (II, c. 13, p. 32), *totam fere civitatem infra discurrunt eamdemque sustinent.* » Dans le dallage existent des traces de scellements indiquant la place de grandes bases et de grilles. En faisant le déblaiement, on a trouvé la base de la statue de Trajan.

En avant de cette esplanade, à un niveau inférieur, existe un gros mur, en partie antique, dans lequel se voient six grands culs-de-four TT, appelés Archi di Posterula, que l'on a déformés et percés de diverses manières, afin de donner jour et accès aux pièces inférieures du palais Braschi. Cette grande construction est édifiée dessus, et sa terrasse, de forme assez peu régulière, se continue jusqu'à 85 mètres au delà, où son angle est porté par un soutènement réticulé antique U qui pose sur le roc nu. Peruzzi (f. 241, au dos) donne le plan et un croquis en perspective d'un système de substructions « *ad equandam terram,* » qui ne peut se placer qu'à l'autre extrémité de l'ancienne esplanade, et qui a aujourd'hui disparu VV. Il se compose d'une série de pièces voûtées, derrière lesquelles est une espèce de portique, séparé en deux travées voûtées par un rang de colonnes ou de piliers. Cet ensemble tourne vers la Via di Posterula. Peruzzi donne cinq voûtes et sept supports sur une des faces, trois voûtes et six supports sur l'autre ; mais il indique une continuation. La façade du soubassement du Forum se composait donc de ces voûtes et d'un véritable cryptoportique derrière, des arcs de Posterula, et d'autre chose que nous ne connaissons point et qui venait finir en U. Elle aurait eu ainsi 167 à 168 mètres. La hauteur du dallage de la place S. Césaire, au-dessus du sol en avant du mur de Posterula, est très variable, parce que le sol est inégal, mais ne paraît nulle part inférieure à une dizaine de mètres; elle devait être plus grande dans l'antiquité.

Les divers monuments qui entouraient la place ont laissé des restes inégaux. D'un côté, l'évêché et la cathédrale en présentent beaucoup; de l'autre, le palais du Consorzio et les maisons qui l'avoisinent donnent peu de chose.

Dans les caves du palais du Consorzio, on reconnaît des pièces rectangulaires XX, dont les murs correspondaient sûrement à des divisions de l'édifice supérieur. C'est tout ce qu'on a. Mais Peruzzi (f. 241) place là un monument dont il donne la partie antérieure, et qui ne peut être qu'une basilique avec portiques à arcades YY. Les dimensions généra-

les sont données par la position connue de la façade du soubassement du Forum, et par un morceau de mur réticulé W, long de 2 mètres environ, qui existe sur la Strada del Tempio. L'édifice devait donc avoir 56 à 57 mètres dans un sens, et environ 48 dans l'autre.

De l'autre côté du Forum, dans le même croquis d'ensemble, Peruzzi place le temple qu'il appelle à tort d'Apollon, et, à côté, un édifice qu'il n'indique que par quelques traits, lesquels semblent montrer une cour entourée de constructions DD. La position et les dimensions du temple étant exactement connues, il reste, pour placer cet édifice, un espace de 41 mètres sur 48 environ. Il était porté en partie sur le cryptoportique et les voûtes VV, en partie sur un soubassement très massif qui existe encore. Celui-ci se joint au soubassement du temple. Il est d'appareil réticulé, interrompu par des piliers en pierres de taille. Quatre pièces voûtées y existent ZZ, ouvrant sur la Via di Posterula, et communiquent avec d'autres vides intérieurs. A la place Tassi, on remarque l'amorce d'une cinquième voûte. Au point V′ se voit celle d'un arc qui faisait l'entrée du système VV. Il paraît fort bas, le sol étant là exhaussé d'une manière considérable.

Le temple C, où est la cathédrale, montre sur la Via Mattonata deux côtés de son soubassement. Celui-ci est en pierres de taille. La partie postérieure est ininterrompue; la partie latérale est percée de portes qui conduisent dans des pièces derrière lesquelles s'en trouvent d'autres. Dessus pose le stéréobate, séparé par un socle de marbre, et qui est de briques, revêtu de marbre blanc et terminé par une corniche de marbre. Les colonnes, évidemment corinthiennes, engagées à moitié, et dont la position et les dimensions sont certaines, ont laissé en place la partie inférieure de six d'entre elles, dont celle d'angle. Mais Peruzzi esquisse le plan entier; et, dans d'autres croquis (ff. 61 recto et verso, 61[a]), il marque la disposition, les mesures, plan et élévation, l'inscription de l'architecte, qui a disparu, et l'indication d'une fort belle bande de rinceaux qui existe encore. Les gradins de la cathédrale correspondent à ceux du temple, sinon qu'ils ont été arrangés et allongés vers l'évêché quand on accommoda la place S. Césaire.

Dans la feuille 241, qui donne un croquis rapide de l'ensemble du Forum, Peruzzi place à côté du grand temple, au delà de la Mattonata, un petit temple E, qui existe encore en grande partie dans le vicolo della Catena. Son soubassement, dessiné dans un petit croquis sur la même feuille, se voit plus ou moins sur deux des côtés, ainsi que le mur de la *cella*, qui est réticulé. Trois des pilastres d'angle se distinguent. Peruzzi esquisse un plan complet, indique les degrés, mais ajoute des pilastres intermédiaires qui sûrement n'existaient pas et que je supprime. Il donne aussi, dans le croquis annexe, la première des quatre colonnes qu'il devait en effet y avoir.

La Mattonata, dans cette partie, correspond à l'ancienne Appia. Des pavés de lave F, appartenant à celle-ci, se retrouvent en place au rez-de-chaussée des maisons situées sur son axe.

A l'autre extrémité de la place débouche la Strada del Tempio, qui termine la montée de l'Annunziata. Mais antiquement elle était remplacée par six volées de gradins séparées par des paliers. Rien n'est plus aisé que de les retrouver; car leur attache est fort apparente sous le palais du Consorzio, le long de la montée GG.

Au-dessus de cette montée, dans la direction de S. Francesco, quelques pavés de l'Appia F′ sont en place dans le rez-de-chaussée des maisons, et son soubassement en gros blocs F″ se voit sur une certaine longueur. Au coin de la Salita di Castello, dans une maison, est encore en place la partie antérieure d'un arc J, dont Peruzzi donne le plan et les croquis (f. 14, Sienne). Rien ne serait plus aisé que de le restituer. La voie passe dessous.

Entre celle-ci et la montée est un soubassement I′, placé de manière qu'il fait sur celle-ci une dent assez sensible. Il est en pierres d'une taille fort soignée, plus petites que celles du soubassement de la route, à bossages. La construction qu'il portait venait s'appliquer contre l'Appia, comme l'indiquent des vestiges apparents dans la *cantina* voisine. Mais il n'en reste rien absolument : toute cette partie a été remaniée peu après l'époque de Peruzzi, et encore bien plus depuis lors. Heureusement il nous donne (ff. 63, 64 recto et verso, 14) une étude complète de ce petit édifice I : plan, croquis en perspective, détails de l'entablement, colonnes, chapiteaux, bases, le tout coté avec grand soin et repris même plusieurs fois, avec l'indication des matériaux et une copie de l'inscription dédicatoire, rien ne manque pour restaurer complètement un élégant petit édicule. Il se composait de quatre colonnes ioniques fort ornées, supportant un entablement et une toiture à fronton, et était consacré à Tibère et Livie. Dans le croquis général, ce monument est indiqué par ses quatre colonnes.

Dans cette même feuille 241 qui sert de guide pour l'ensemble, entre ces quatre colonnes et le temple du vicolo della Catena, Peruzzi laisse deux assez grands vides, et place seulement, non loin de l'angle de la basilique, le plan d'un temple périptère hexastyle K, dont la *cella* finit par une abside derrière laquelle naturellement sera un petit *adytum*. Il n'est pas douteux qu'une belle colonne corinthienne K′, qui existe dans la maison D'Isa, au vicolo Castello, ne soit le reste de cet édifice. On n'en voit d'ailleurs rien de plus. Peut-être toutefois de grosses pierres, qui s'aperçoivent dans une maison du vicolo Castello en K″, indiquent-elles à peu près, bien que bouleversées, où venait finir le monument.

Entre ce temple et l'arc, un des côtés de la cour de la maison D'Isa est fait par un grand mur réticulé L, qui ne peut certainement pas avoir appartenu à ce temple, car il est oblique par rapport à l'axe ; on ne saurait déterminer de quel ensemble il pouvait dépendre.

D'autre part, entre ce temple et celui du vicolo della Catena, Peruzzi ne met rien, et l'on ne voit non plus aucun reste. Les constructions de cet endroit, le palais du Municipe et le palais Vinditti, sont relativement modernes. Mais le sol montre un grand exhaussement et une pente ex-

trêmement raide qui sont dus très certainement à la présence de nombreux décombres. Il fallait autrefois que l'esplanade s'étendît de ce côté-là jusqu'à une distance égale au moins à la longueur des deux temples ; mais aucun reste n'est apparent.

b. Etat ancien.

Retrouver l'état ancien de ce forum de manière à en donner le plan n'est pas une chose des plus faciles; mais Peruzzi la rend possible. Néanmoins il ne mérite pas une confiance absolue. Il n'a pas fait œuvre d'archéologue, et souvent son croquis dépasse ce que lui donnait le terrain. C'est un artiste qui fait provision de documents le long de sa route, et qui ne s'interdit pas d'y mêler ce que son imagination lui suggère. De plus, travaillant en courant, il n'a pas toujours observé avec assez de précision. J'ai sacrifié ses indications toutes les fois que les restes visibles ont paru les contredire, — ce qui d'ailleurs arrive rarement. Mais là où il ne reste rien, on est bien obligé de le suivre. Il n'a peut-être pas vu tout ce qu'il donne, mais il en a vu plus que nous; ses hypothèses ont eu leurs raisons, et toujours ce qu'il apporte a pu être : je le traduis toutes les fois que ce qu'on voit ne s'y oppose point. On entend bien au reste que j'offre seulement un plan sommaire. En voici la description.

A. Place dallée sur laquelle se trouvent de grands piédestaux destinés à porter chacun plusieurs statues; on a les inscriptions de quelques-unes de celles qui devaient s'y trouver. Au milieu en A′ est la statue de Trajan. Dans le dallage, en lettres de bronze, est l'inscription : A · AEMILIVS · A · F · EX · PECVNIA · SVA · FACIVNDVM · CVRAVIT. Je la restitue d'après la formule adoptée par le même personnage pour le temple de Rome et d'Auguste. Ainsi écrite, et disposée comme la partie subsistante, elle occupe juste la largeur du dallage, au milieu même de sa longueur : elle marque donc le centre du Forum d'Anxur, à 93,062 mètres de la porte Capène sur la Via Appia. Le Forum a 67 mètres dans ce sens, non compris le portique de façade, et 71 mètres à peu près de la basilique au monument qui lui fait face.

B. Basilique. Elevée de trois côtés sur un soubassement haut de plusieurs mètres, elle n'est accessible que par le Forum. La disposition des portiques sur trois côtés est celle à laquelle conduit le croquis de Peruzzi. Ils laissent au milieu une espèce de salle rectangulaire au fond de laquelle peut être le tribunal, — disposition presque générale, surtout à cette époque où ce n'était guère l'usage de faire des basiliques à abside. Le reste de l'édifice présente un assez grand développement de portiques pour remplir suffisamment son rôle de Forum couvert, eu égard aux dimensions nécessairement modestes de l'ensemble.

C. Temple de Rome et d'Auguste. Il est pseudopériptère, corinthien, et porte sur la façade une dédicace à Rome et Auguste faite par A. Æmilius, et, dans le second entre-colonnement, à partir de l'angle gau-

che postérieur, la signature de l'architecte C. Postumius Pollio. Le nombre des colonnes est de quatre en façade et neuf sur chacun des côtés. La longueur totale de l'édifice, du degré supérieur à l'extrémité postérieure du stylobate, est 36^{m},75. La largeur totale de celui-ci est 19 mètres. La *cella* du temple mesure à l'intérieur 23^{m},50 de long sur 13^{m},40 de large. Dans le soubassement sont des boutiques assez grandes, doublées chacune d'une pièce obscure. On remarquera l'analogie extrême de ce temple avec celui de la Fortune Virile à Rome.

D. Maison des Augustaux. Je suppose du moins, vu l'étroite relation de cet édifice avec le temple, qu'il n'a pas dû être autre chose. Je lui ai donné la disposition qu'appelle le croquis de Peruzzi, et j'y ai mis sur les trois côtés apparents des portiques analogues à ceux de la Basilique, avec laquelle il concourait à un effet commun. Ils peuvent être accessibles du Forum, et sous l'un d'eux est la porte de la maison des Augustaux.

E. Temple au vicolo della Catena. Avec les restes subsistants et les croquis de Peruzzi, il se restitue de lui-même. Il est prostyle, tétrastyle, corinthien, de dimensions fort petites, la *cella* ne pouvant avoir à l'intérieur beaucoup plus de 13 mètres sur 11.

F, F'. Via Appia ancienne. Elle arrive au Forum entre les deux temples, ressort sous l'arc et monte vers S. Francesco.

GG. Six gradins terminant la montée de l'Annunziata et donnant accès au Forum pour qui vient de la *Marina* et de l'Appia nouvelle. Leur position est certaine, grâce aux vestiges qui en subsistent.

HH. Boutiques qui devaient exister le long de ces escaliers, ouvrant sur les paliers; le soubassement de l'Appia en faisait le fond.

I. Edicule de Tibère et Livie. Le soubassement avait plusieurs mètres de haut au-dessus des escaliers; la façade était sur l'Appia ancienne. Ce n'est qu'une espèce de baldaquin de 5 mètres sur 4 environ, sous lequel sont les deux statues et un autel, *tetrastylum cum tholo*. L'inscription et les dessins donnés par Peruzzi en rendent l'attribution et la restauration certaines.

J. Arc de triomphe, sous lequel passe la route. Une moitié est encore intacte; le plan est donné par Peruzzi.

K. Temple, peut-être d'Apollon. Il est corinthien et périptère. La position de la colonne existante ne permet pas de supposer plus de trois tout petits degrés devant le *pronaos*. D'après le croquis de Peruzzi, j'ai mis six colonnes en façade et huit sur les côtés, une *cella* terminée par une abside, et un petit *adytum* derrière. Les dimensions totales de l'édifice sont 27 mètres sur 20.

L. Mur dans la maison d'Isa. N'ayant aucun renseignement sur la construction dont il peut provenir, je ne restitue rien. Cet endroit d'ailleurs est déjà en dehors du Forum, et l'absence des bâtiments qui pouvaient y être n'empêche pas de se rendre compte de l'ensemble; cela suffit.

M. Curie. Ceci est une pure hypothèse. J'ai dû placer là quelque chose

pour ne pas laisser vide cette partie du Forum, et il est assez naturel qu'il y eût dans ces environs le lieu des séances de l'*ordo*. Comme dimensions et disposition, l'édifice que j'ai figuré rappelle un peu le *senaculum* de Pompéi.

N. Hémicycle ou exhèdre avec escaliers. Ici encore il n'y a plus rien, et il fallait mettre quelque chose. J'ai imaginé un hémicycle avec banc, dans une abside, qui convient bien au fond d'une place située dans une acropole et où circulent surtout des piétons. Cet hémicycle est la partie antérieure d'une construction destinée à soutenir les escaliers qui mènent du Forum au haut de la ville, et dans laquelle j'ai placé des boutiques s'ouvrant sur les rues latérales. On ne peut douter qu'il existât de ce côté des escaliers.

OO. Murs de soutènement portant les terres de la partie supérieure au-dessus de l'esplanade du Forum. L'espace nécessaire pour que les temples E et K fussent dégagés oblige d'admettre que l'esplanade du Forum avait été continuée jusque-là. Etant donnée d'autre part la différence de niveau, qui est considérable, il est nécessaire que la partie supérieure de la ville ait formé là une terrasse. Des escaliers y donnaient accès; puis les rues de ce quartier haut, obliquant toutes plus ou moins à droite, se dirigeaient vers le château, où était probablement alors le temple de Jupiter Anxur.

P. *Cartouche.* Plan du cryptoportique et des voûtes sous la maison des Augustaux, à l'échelle de 1 p. 1000. — Cet ouvrage, sans doute écroulé il y a longtemps, a complètement disparu dans la transformation moderne de toute cette partie de la montagne d'Anxur. Mais sa disposition est donnée par Peruzzi (voy. *a*, VV). L'arc qui y donnait entrée derrière le temple de Rome et d'Auguste a laissé trace. Il devait y avoir là une grande différence de niveau; j'ai donc mis un escalier descendant au cryptoportique. Par contre, le soubassement Z s'élevait au-dessus du sol de celui-ci, et il fallait des marches pour accéder aux boutiques ou pièces qui existent dedans. L'extrémité de l'autre partie du système devait communiquer, ainsi que je l'ai marqué, avec les *fornices* qui portaient le Forum derrière les culs-de-four de Posterula.

Q. *Cartouche.* Esquisse en élévation de la façade principale du Forum, à l'échelle de 1 p. 1850. — A droite, la basilique; à gauche, le palais des Augustaux; entre les deux une colonnade formant portique. C'est une hypothèse, et il a fort bien pu n'y avoir qu'un parapet ou une balustrade, peut-être décorée de statues. Elle pose sur une partie en saillie portée par les Archi di Posterula. Ceux-ci forment autant de grandes niches avec des statues décoratives. Il y a place pour douze d'entre elles. A gauche se trouvent les arcades du système VV, dans la première desquelles il faut un escalier pour descendre au pied du Forum. A droite, je suppose une disposition analogue sous la basilique. Il est probable que cette façade n'était pas exactement perpendiculaire au Forum; mais je ne saurais dans quelle mesure tenir compte de cette petite déviation, dont il n'est plus possible d'apprécier la cause. Elle

paraissait d'ailleurs beaucoup moindre que le plan de l'état actuel ne le ferait croire. Il est très possible également que la basilique et la maison des Augustaux n'eussent qu'un étage, surtout s'il n'existait pas de colonnade. Dans un croquis en perspective fait suivant cette donnée, on apercevrait, au fond du Forum, l'hémicycle entre la curie et le temple d'Apollon, et, par-dessus la maison des Augustaux, la haute masse du temple de Rome. Ce serait peut-être plus vrai; mais, n'ayant aucune indication, j'ai cru prudent de suivre la symétrie, bien que les anciens la cherchassent rarement. J'ai laissé de côté la pente en avant du soubassement, et pris pour base une ligne horizontale à la hauteur minimum de celui-ci.

R. Anciens murs d'Anxur. La montée de Posterula a fait disparaître tout ce qui pouvait en rester dans ce parcours. Mais là est leur direction depuis l'angle au-dessus du jardin Sogliera jusqu'au pied de la basilique, où une tête de rocher, aujourd'hui à nu, tenait lieu de fortification. Ils avaient sans doute, dans ce trajet, été rasés à la hauteur convenable. Il en était de même entre l'angle de la basilique et la Porta Albina, où l'on avait dû les découronner pour laisser à la basilique tout son effet vers la *Marina;* au-dessous d'elle s'étendait un espace irrégulier, représenté en partie aujourd'hui par la place S. Domitille. Comme celui entre R et les Archi, il fut couvert de constructions au moyen âge.

PLANCHE VI.

LE PORT DE TERRACINE A L'ÉPOQUE DES ANTONINS.

Restitution en plan, à l'échelle de 1 p. 1500.

Les parties dont la restitution est certaine sont le pourtour entier du môle, la disposition des bâtiments à droite de la porte, des anneaux d'amarrage, des rampes et des bornes. Les parties restituées par conjecture sont les entrées des constructions et la série de celles-ci à gauche de la porte. Les parties restituées d'après des vestiges peu apparents ou incomplets sont les constructions sur les deux têtes ou musoirs. Les documents et les détails de cette restauration, les discussions qui la justifient et les autres planches qui la complètent ont été publiés dans les *Mélanges de l'Ecole française de Rome* en 1881. Mais quelques détails importants, que je n'avais donnés qu'à titre provisoire, ont été modifiés ici. Pour l'état actuel, voy. la pl. II. On notera que le phare du musoir Nord n'était guère qu'un feu de port destiné à montrer l'entrée; le phare qu'on allumait pour être vu du large était probablement au Pesco Montano, à la batterie au-dessus de la Porte de Naples.

ERRATA

Page 28, ligne 8, au lieu de *Solissano*, lisez : Salissano.
— 31, — 5, — 395, lisez : 347.
— 37, — 27, — *de Paladini*, lisez : dei Paladini.
— 39, — 26, — Πομεντῖνοι, lisez : Πωμεντῖνοι.
— 47, — 19, — *Sezza*, lisez : Sezze.
— 48, — 19, — *anciennes*, lisez : anciens.
— 49, les notes 1 et 2 sont à intervertir.
— 55, ligne 19, au lieu de *marins*, lisez : marais.
— 78, — 22, — *celles*, lisez : celle.
— 81, — 1, — *pulus*, lisez : *palus*.
— 94, après Annia Saturnina, ajoutez : Q. Annius Hymnus. *C. I. L.*, X, 8397 ; et dans la liste des familles, les *Cornelii* (p. 96).
— 96, ligne 26, au lieu de 9397, lisez : 8397.
— 110, — 17, — *forum*, lisez : Forum.
— 110, — 38, — *alimentorm*, lisez : alimentorum.
— 153, — 20, — *appelé*, lisez : appelés.
— 156, — 18, — *Eudoxia*, lisez : Eudocia.
— 162, — 4, — *pierres*, lisez : piliers.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 1

CHAPITRE PREMIER.

Terracine 5

CHAPITRE II.

Anxur 17

CHAPITRE III.

Les Volsques 31

CHAPITRE IV.

Colonia Anxurnas 44

CHAPITRE V.

Tarricina 78

CHAPITRE VI.

Les Césars et les Antonins 93

CHAPITRE VII.

La ville transformée 118

CHAPITRE VIII.

Décadence. Les chrétiens. Les barbares 139

CHAPITRE IX.

Époque barbare 161

CHAPITRE X.

La ville au moyen âge 172

Appendice 185
Explication des planches 199

TOULOUSE. — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.

CROQVIS DV TERRITOIRE ET DE LA VALLEE DE TERRACINE

E. Thorin, Rue de Medicis

PLAN DE TERRACINE

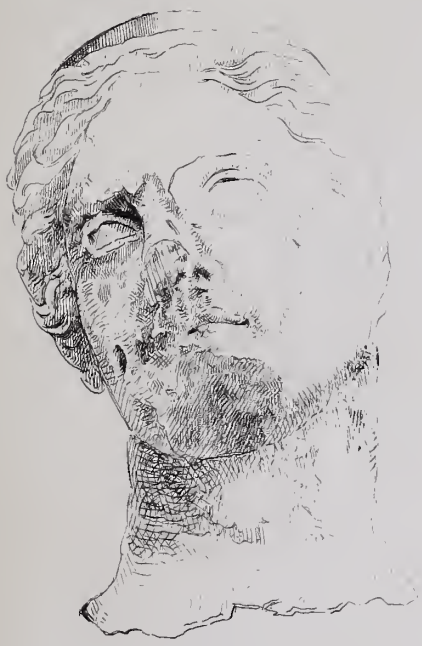
E. Thuvin, 1, rue de Medicis

a

ΟΡΘΟΔΟ ΚΣΝΗΚ
Ε ΒΠΟΛΛΑΤΜΕΗ

b

MUHDIFICATUS
EST·FORUS·ISTE·
TENPDMIGEORGII
COHSLETDUX

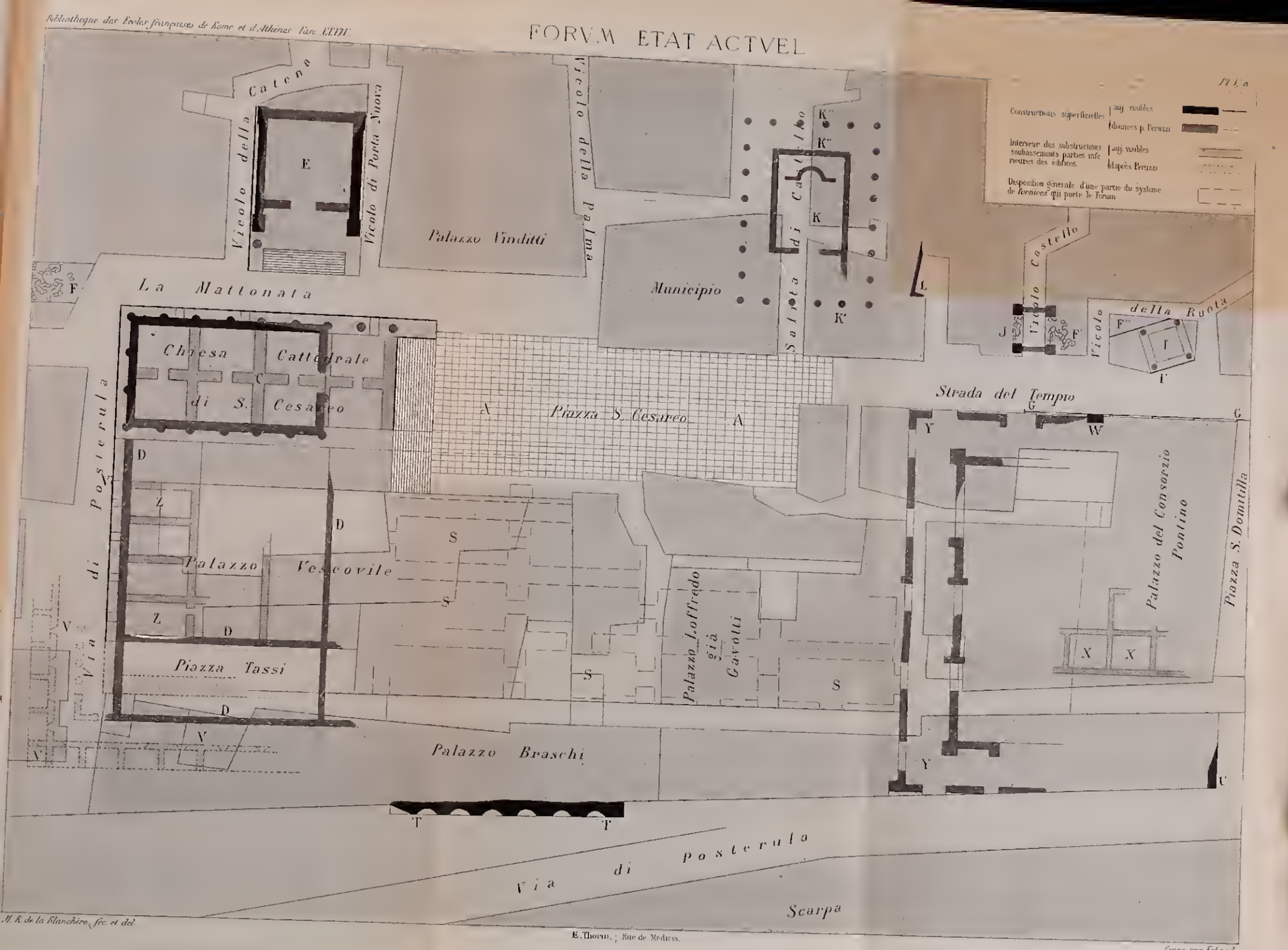


Feronia

tête trouvée au sanctuaire de Leano.

Monnaie de la gens Petronia

FORVM ETAT ACTVEL

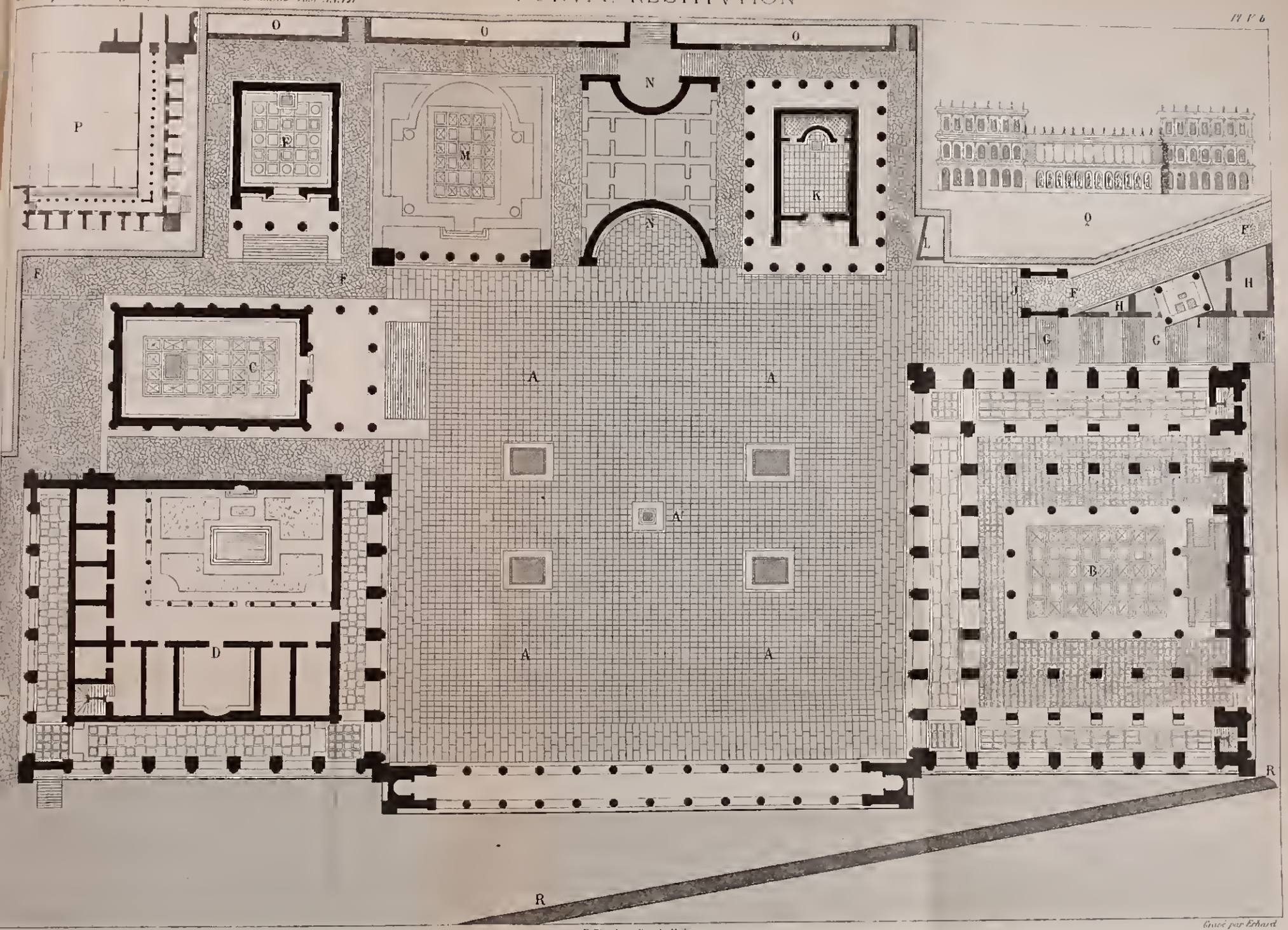


M. E. de la Blanchère, déc. et del.

E. Thorin, ; Rue de Médicis.

Grave par Erhard

FORVM. RESTITVTION

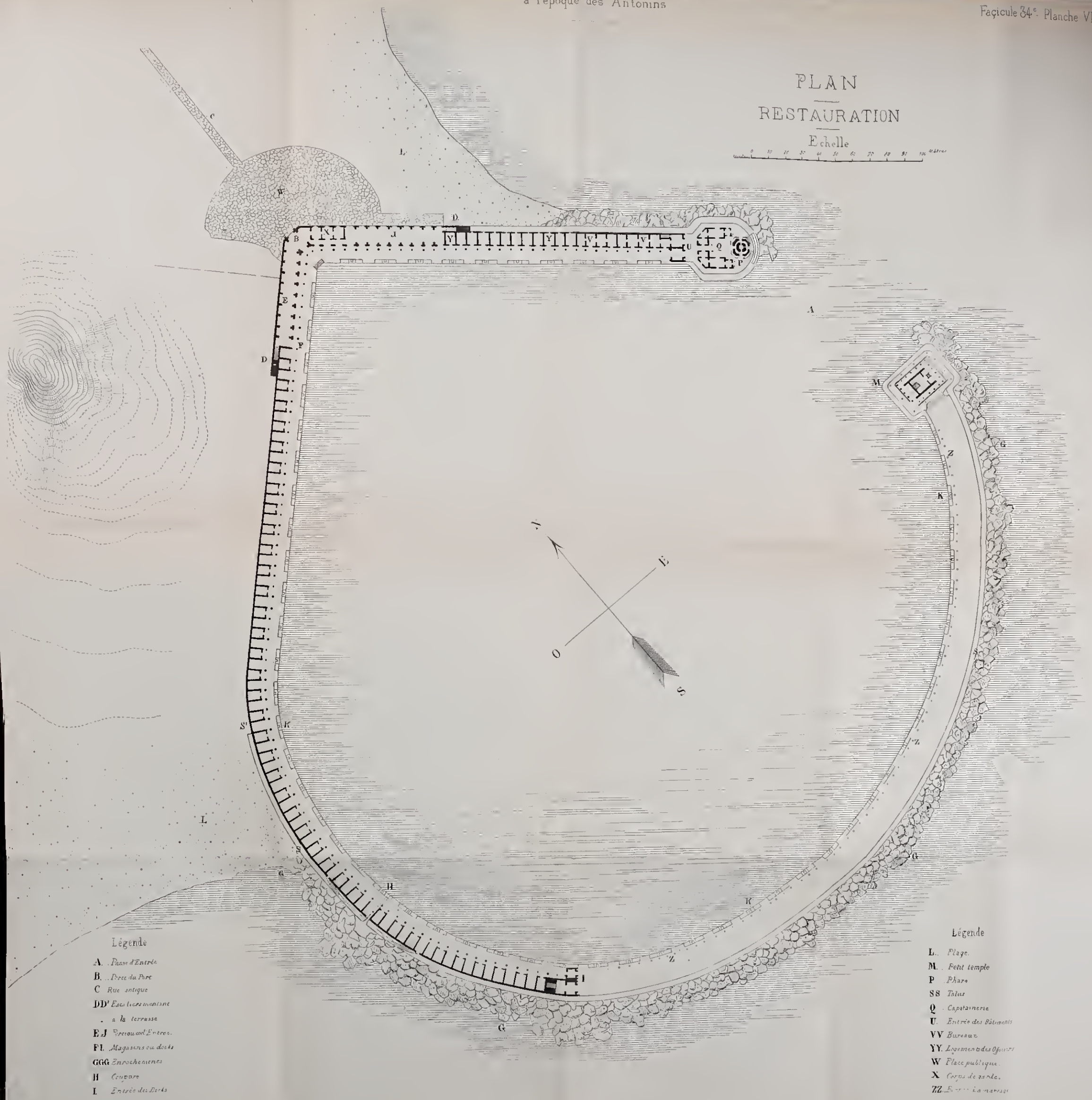


R. de la Blanchère fec. et del.

E. Thorin, 7 Rue de Médicis.

Gravé par Erhard

PORT DE TERRACINE
a l'époque des Antonins



M. R. de la Blanchère, fec et del
Ernest Thorin, Editeur rue de Médicis 7 Paris

84-B16861

GETTY CENTER LIBRARY MAIN
D 1 B4 v.34 BKS
c. 1 La Blanchere, R. du
Terracine; essai d'histoire locale,

3 3125 00357 5368